

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

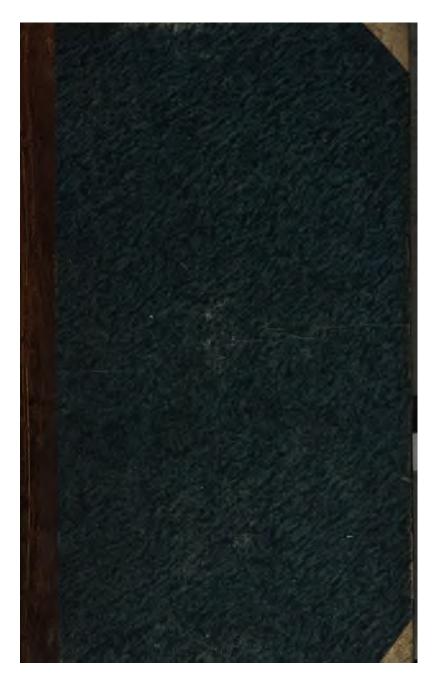
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

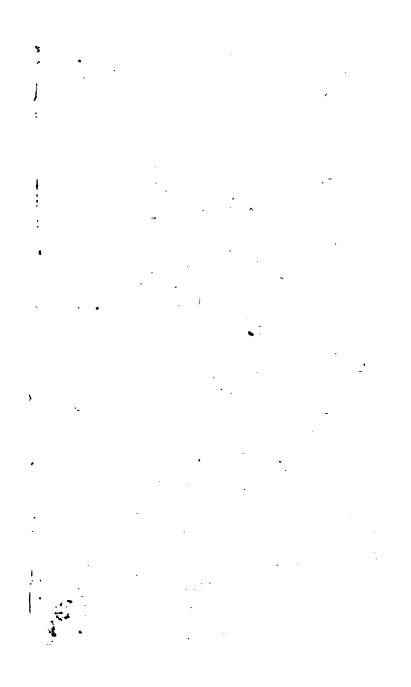
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Vet. Fr. III B. 195







7

ì

PRINCIPES

GÉNÉRAUX

DES BELLES-LETTRES.

TOME II.

LES 3 VOLUMES BROCHÉS 9 FRANCS.

. • • ¢ .

PRINCIPES

GÉNÉRAUX

DES BELLES-LETTRES,

PAR M. DOMAIRON,

Ancien Professeur des Belles-Lettres à l'Ecole Militaire de Paris, Inspecteur général de l'Instruction publique;

Ouvrage adopté par la Commission des Livres classiques, pour l'usage des Lycées et des Écoles secondaires.

Troisième Édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue Hautefeuille, nº 8, au coin de celle des Poitevins.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le second Volume.

SECONDE PARTIE.

Des Productions littéraires,	page 1
Précis des quatre âges de la Littératur	
Siècle de Philippe et d'Alexandre,	ibid.
Siècle de César et d'Auguste,	. 3
Siècle des Médicis,	5
Siècle de Louis XIV,	6
Origine et principe des Beaux-Arts,	8.
Règles pour les Ouvrages de littératur	e, 17

SECTION L

Des Ouvrages en prose,	page 20
GHAP. I. Du Discours oratoire	
ART. I. De l'Invention,	22
I. Des preuves,	25
Lieux oratoires intérieurs,	. 24
Définition,	ibid.
Enumération des Parties,	11: 27
Similitude,	
Contraires,	30
Circonstances,	32
Tome I.	c

xxvj Table des Matières.	
Lieux Oratoires extérieurs,	page 36
Imitation,	ibid.
Liberté d'imiter,	37
Manière d'imiter,	38
II. Des Mœurs,	45
Mœurs dans l'Orateur,	ibid.
Mœurs dans les Auditeurs.	48
III. Des Passions,	61
Définition des Passions,	ibid.
Moyens d'exciter les Passions,	63
ART. II. De la Disposition,	69
I. De l'Exorde,	70
II. De la Narration,	. 79
III. De la Confirmation,	83
IV. De la Péroraison,	91
ART. III. De l'Elocution,	102
Снлр. II. Des différentes espèces de 1	Dis-
cours oratoire,	104
ART. I. Des Discours sacrés,	105
I. Du Sermon,	. 106
Prédicateurs de la primitive Eglise,	113
Prédicateurs modernes,	114
II. Du Panégyrique,	120.
Orateurs panégyristes,	124
III. De l'Oraison Funèbre,	126
Orateurs en ce genre,	138
ART. II. Des Discours du Barreau,	141
I. Des Plaidoyers et des Consultation	
II. Des Mémoires et des Rapports	
proces,	146
Orateurs du Barreau,	148
ART. III. Des Discours académiques. I. Des Mémoires et des Discours de	
	ibid.
ception,	160
II. Des Harangues et des Eloges,	100

	•
•	
Table des Matières.	xxvij
Orateurs Académiques, ps	ıge 165
ART. IV. Des Discours Politiques,	166
Sujets des Discours Politiques,	167
Discours pour haranguer les Troupes,	170
CHAP. III. Du genre Historique,	173
ART. I. De la manière d'écrire l'H	
toire,	ibid.
I. Du choix et de l'arrangement	des
Faits,	174
II. Du récit des Faits et de leurs c	rir-
constances,	176
III. Des Caractères des Personnages	
IV. Des Digressions et des Réflexions	, 181
V. Du Style de l'Histoire,	189
ART.II. Des différentes espèces d'Histoi	
J. De l'Histoire Sacrée,	ibid.
Histoire Sainte,	185
Histoire Ecclésiastique,	187
II. De l'Histoire Profane,	190
Histoire Civile,	ibid <u>.</u>
Historiens en ce genre,	195
Histoire Littéraire,	. 213
Historiens en ce genre,	810
Histoire Naturelle,	318
Historiens en ce genre,	ibid.
CHAP. IV. Des ouvrages Didactiques,	220
Méthode dans les ouvrages Didactiques	
Style des ouvrages Didactiques,	222
De la Critique,	223
Qualités de la Critique,	ibid.
Du Dialogue Oratoire,	. 229
Ecrivains Didactiques; Ecrivains Cr	230
tiques; Dialogueurs,	
CHAP. V. Du Roman,	934 936
Remanciers,	- Vua
	. I

.

SECTION II.

Des ouvrages en Vers,

page 238

Notions preliminati	R E S.
1. Du Discours mesuré,	age 239
De la structure des Vers,	240
De la Rime,	245
Du mélange des Vers, ou des Stance	
II. De la Poésie en général,	260
De l'Art d'inventer,	ibid.
Ce que fait le Poëte pour inventer,	26 t
De l'Art de peindre,	266
Ce que fait le Poëte pour peindre,	267
Division de la Possie,	275
CHAP. I. Des Poésies fugitives,	276
ART. I. De l'Enigme, du Logogryp.	
et de la Charade	277
De l'Enigme,	ibid.
Du Logogryphe,	280
De la Charade,	283
Aur: II. De l'Epigramme, du Madri	
et du Sonnet,	283
De l'Epigramme,	ibid.
Du Madrigal ,	286
Du Sonnet .	288
ART. III. Du Rondeau et du Triolet	
Du Rondeau,	ibid
Du Triolet,	203
ART. IV. De l'Epitaphe et de l'Ins	
tion,	293
De l'Epitaphe,	ibid:

Table des Matières.	. xxix
ART. V. De l'Epithalame et de la C	pa ge 394 Ban-
son,	297
De l'Epithalame	ibid.
De la Chanson,	3d3
Des Chansons Erotiques,	304
Des Chansons Bachiques,	305
Des Chansons Satyriques,	307
CHAP. II. Des petits Poemes,	500
ART. I. Le l'Apologue,	ibid.
Définition de l'Apotogue,	310
Action de l'Apologue,	ibid.
Qualités de l'Apologue,	311
Ornemens de l'Apologue,	313
Moralité de l'Apologue,	317
Poëtes Fabulistes,	318
De la Métamorphose,	320
ART. II. De l'Églogue et de l'Idylle,	322
Définition et matière de la Poésie 1	
torale,	- 523
Ce qui peut distinguer l'Eglogue	de .
l'Idylle,	325
Mœurs et Caractère des bergers,	329 .
Style de la Poésie Pastorale,	331
Poëtes Bucolistes,	334
ART. III. De l'Epître,	538
Matière de l'Epître,	ibid.
Epître Philosophique,	33 9
Epître Familière ,	347
Poëtes Epistolaires,	352
De l'Héroïde,	ibid.
ART. IV. De la Satyre,	3 53
Définition et Style de la Satyre,	354
Ce qu'il faut observer dans la Satyre	des
mœure,	ibid,

.

XXX TABLE DES MATIÈRES.		
Ce qu'il faut observer dans la Sa	tyre des	
ouvrages d'esprit,	page 357	
Poëtes Šatyriques,	358	
ART. V. De l'Elégie,	· 361	
Caractère de l'Elégie,	ibid.	
Ornemens propres à l'Elégie,	. 362	
Poëtes Elégiaques,	- 367	
ART. VI. De l'Ode,	3 6 8	
Nature et division de l'Ods,	ibid.	
De l'Ode proprement dite,	3 69	
Enthousiasme de l'Ode,	. 370	
Début de l'Ode	371	
Style de l'Ode,	374	
Ecarts de l'Ode,	3 ₇ 9	
Ode Sacrée,	386	
Ode Héroïque,	393	
Ode Morale,	396	
De l'Ode dans le genre gracieux,	398	
De la Cantate,	402	
Poëtes Lyriques,	405	
2 00000 237104000 5	7 4	

· Fin de la Table du second Volume.

PRINCIPES

GÉNÉRAUX

DES BELLES-LETTRES.

SECONDE PARTIE.

DES PRODUCTIONS LITTÉRAIRES.

On ne sauroit douter que les productions littéraires ne contribuent autant à former le cœur, qu'à orner l'esprit. Il est certain que les bons ouvrages des orateurs et des poëtes, en offrant à nos yeux des tableaux agréables, enchanteurs, et sagement variés, nous apprennent, en même temps, une foule de vérités utiles, et remplissent notre âme de sentimens nobles et vertueux, qui peuvent nous rendre meilleurs. Les Grecs sont les Précis des premiers peuples du monde, qui se soient quatre âges immortalisés par ces sortes de productions. rature. C'est à eux qu'appartient la gloire d'avoir

Tome II.

Principes cénéraux créé les divers genres de littérature, et d'avoir enfanté des chef-d'œuvres qui ont fixé jusqu'ici, et qui fixeront à jamais l'admiration de tous les siècles éclairés et polis.

Homère s'élevant par l'effort de son seul Philippe et génie, aux plus sublimes hauteurs de la poésie, en déploya dans l'épopée tout le feu, tout le coloris, toutes les richesses. Hésiode décrivit en vers les travaux de la campagne, et donna des préceptes sur le premier et le plus utile des arts. Esope prêta dans l'apologue un langage aux animaux, pour instruire les hommes. L'élégant Anacréon embellit ses badinages de toutes les grâces d'une poésie douce et légère. Le fongueux Pindare chanta, sur le ton le plus énergique et le plus élevé, la puissance des Dieux et les exploits des héros. Eschyle, Sophocle et Euripide firent voir, sous l'appareil majestueux de la tragédie, les terribles effets des passions humaines. Aristophane et Ménandre livrèrent sur la scène comique, au fléan du ridicule, les travers et les vices de leurs concitoyens. Hérodote, Thucydide et Xénophon prirent les crayons de l'histoire, pour transmettre aux siècls futurs les événemens des siècles passés. Démosthène défendit par les foudres de son éloquence, la liberté de sa patrie, contre la politique et les armes de Philippe. Platon, Aristote, et mille autres sages enseignèrent les principes et les lois de la morale. Théophraste marqua les divers caractères des hommes, avec autant de précision que de vérité. Enfin

Théocrite, Moschus et Bion tracèrent dans leurs poésies une image charmante de la vie rustique, et des mœurs simples des bergers. La plupart de ces grands hommes fleurirent dans le siècle de Philippe et d'Alexandre; âge heureux, qui est la première époque intéressante dans l'histoire de l'esprit bamain.

Rome étoit encore presque sauvage, et n'ambitionnoit que la gloire des conquêtes. Des ambassadeurs Athéniens s'y étant rendus pour une affaire particulière, tous les jeunes Romains qui les entendirent, furent ravis de leur éloquence. Le goût de cet art merveilleux s'empara de tons les esprits; et les plus illustres citoyens de la république s'y distinguèrent. Bientot la Grèce perdit sa liberté. Les arts exilés de ces belles contrées. vinrent établir leur empire dans Rome, et y brillèrent du plus vif éclat sous César et sous Auguste.

Plaute et Térence avoient déjà fait connoître la comédie. Cicéron, quoique moins Cesar et nerveux que Démosthène, devint le modèle des grands orateurs. Lucrèce, né avec un génie des plus poétiques, l'employa, malheureusement, à préconiser un système non moins absurde qu'impie. Virgile entreprit avec succès d'égaler Homère dans l'épopée, Théocrite, dans le genre pastoral, et surpassa Hésiode dans le géorgique. Horace perfectionna le lyrique, en réunissant l'enthousiasme de Pindare à la douceur d'Ana-

créon, et fit oublier Lucile, qui avoit été, chez les Romains, le père de la satyre. Tibulle et Properce répandirent dans leurs vers élégiaques tout le pathétique du sentiment. Salluste, Tite-Live, César lui-même, et après eux, Quinte - Curce et Tacite écrivirent l'histoire, et portèrent à un degré supérieur l'art de peindre et de raconter. Phèdre fournit avec gloire la carrière que lui avoit tracée Esope. Quide fit étinceler dans ses diverses poésies l'imagination la plus féconde et la plus heureuse. Perse, et bientôt après. Juvénal marchant sur les pas d'Horace, lancèrent avec vigueur les traits de la satyre contre les vices de leur siècle. Sénèque, moraliste et poëte, cultiva l'art des Sophocle et des Euripide, Lucain peignit, en vers dignes de l'épopée, les fureurs des discordes civiles dans les champs de Pharsale. Pline le jeune consacra le talent de l'éloquence, à louer un des plus parfaits modèles des bons souvergins. Mais le règne de la belle nature avoit alors fait place au règne du bel esprit. Vainement sous les successeurs d'Auguste, Tacite et Quintilien avoient lutté contre le mauvais goût qui défiguroit l'éloquence et la poésie. L'enslure, le gigantesque, les jeux d'esprit, les faux brillans du tragique Romain et du chantre de César, ne firent qu'en accélérer les progrès; et le panégyriste de Trajan ne put en éviter la contagion.

Les peuples du nord inondèrent l'Italie. Le siège de l'empire Romain fut transséré à Constantinople. Les arts s'y réfugièrent, et y jetèrent par intervalles quelques foibles lueurs. Le reste de l'Europe fut plongé dans l'ignorance et dans la barbarie. Heureusement les moines s'occupoient, dans leur solitude, à copier des livres, et nous conservèrent ainsi les trésors de l'antiquité. Au milieu de ces ténèbres, les Troubadours, ou poëtes Provençaux, firent entendre dans nos Provinces méridionales leurs naïves chansons. Mais le Dante et Petrarque furent les premiers poëtes, qui, en illustrant l'Italie, annoncèrent la renaissance des arts.

Quelque temps après, Constantinople Siècle des tomba sous les efforts de la puissance Otto-Médicis. mane. Des savans de cette ville furent appelés dans les états des Médicis qui régnoient à Florence, et qui occupoient le trône de l'Eglise. Comblés des bienfaits de ces souverains, ils enseignèrent publiquement les langues anciennes; et un des Lascaris, de la famille des empereurs de Nicée, ne dédaigna pas d'ouvrir une école de grammaire latine et grecque. Les chef-d'œuvres de Rome et d'Athènes furent alors reproduits avec des commentaires, qui en découvroient les beautés. Une foule de poëtes, d'orateurs, et d'historiens, firent revivre dans leurs belles productions la langue des anciens Romains. Erasme, le fléau du mauvais goût de son temps; Vida, critique habile, et poëte immortel; Sadolet, Budé, Perpinien, Mariana, ce digne émule de Tacite, et mille

autres savans illustres ouvrirent les sources de la bonne littérature.

L'Italie fut l'heureuse contrée, où les lettres et les arts fleurirent avec le plus d'éclat. Machiavel se distingua par la profondeur de son génie, et par l'élégance de sa diction. Guichardin excella dans le genre de l'histoire. L'Arioste enrichit sa patrie d'un poème admirable. Le Trissin fit luire dans l'épopée l'aurore du bon goût; et le Tasse suivit d'un pas ferme et rapide les traces d'Homère et de Virgile.

En Portugal, le Camoëns cultiva la poésie épique avec de grands succès. En Angleterre, Shakespeare offrit dans ses poëmes tragiques, un mélange de beautés sublimes et de défauts monstrueux. En France, Marot charmoit les esprits par ses poésies pleines d'enjouement et de naïveté ; de Thou crayonnoit dans la langue des Césars les malheurs de son siècle, · lorsque parurent Pibrae, Montagne et Charron. Mais ces hommes de génie ne connurent point tous les agrémens, dont notre langue étoit susceptible. Bientôt Malherbe les déploya dans une poésie noble, harmonieuse, énergique; et après lui, Balzac donna du nombre, de la cadence et de la grâce au discours.

Siècle de Louis XIV, Le feu des guerres civiles embrasoit la France. Richelieu, après avoir pacifié le royaume, établissoit la balance de l'Europe, lorsque le grand Corneille, père de notre Théâtre, créa une tragédie nouvelle, et par-

tagea le lanrier de Sophocle. Patru, le Maistre, et Gautier commençoient alors à introduire la vraie éloquence dans le barreau. Louis XIV monta sur le trône; et bientôt il se fit une révolution étonnante dans le gouvernement, l'esprit, et les mœurs de tous

les peuples de l'Europe.

Tandis que Milton publicit en Angleterre son poëme épique, on vit éclore parmi nous des prodiges, des chaf-d'œuvres en tous les genres. Ce siècle des lumières et du vrai goût n'eut presque rien à envier aux beaux siècles d'Alexandre, d'Auguste et des Médicia. La Rochefoucault fit un portrait achevé du cour de l'homme. Molière enleva le sceptre de la comédie aux Grecs et aux Latins. et le laissa entre les mains de Regnard. La Fontaine, supérieur à Esope et à Phèdre, montra l'apologue avec toute la perfection imaginable. Pascal fit éclater dans ses divers écrits le génie le plus pénétrant, le plus sublime et le plus vigoureux. Bourdaloue, Bossuet, Massillon, Fléchier, donnétent à l'éloquence sacrée autant de force, d'agrémens et de majesté, que Démosthène et Cicéron en avoient donné à l'éloquence profane. Boileau suivit de près Horace, et laissa derrière lui Perse et Juvénal. Madame Deshoulières offrit dans ses Idylles de vrais modèles de poésies bucoliques. Racine se montra le digne rival d'Euripide. Quinaut créa et perfectionna le spectacle lyrique. La Bruyère égala Théophraste. Fénelon étala dans une poésie non-rimée tout le merveilleux de l'épopée. L'éloquent Bossuet, d'Orléans, et après eux Vertet, manièrent avec le plus grand auccès les pinceaux de l'histoire.

Au commencement du siècle dernier, d'Aguesseau, Cochin, et Normant, furent par leur éloquence, les lamières du barreau. D'Avrigny, Rollin et Bougeant se distinguèrent dans le genre historique. Rousseau tira de la lyre des sons qu'Horace et Pindare n'eussent point désavoués. Destouches et Piron produisirent des chef-d'œuvres dignes de Molière ; Crebillon eut la gloire de balancer Eschyle; et Voltaire, incomparable dans les poésies légères, à qui notre scène doit une partie de ses richesses, fit d'heureux efforts pour atteindre à la couronne épique.

Tels sont les grands hommes, qui ont illustré, dans les divers genres de littérature les quatre fameux siècles, qu'on appelle, par excellence, les siècles des arts. Revenons

aux productions littéraires.

Les arts en général ont été inventés, principe les uns pour le seul besoin de l'homme; ce sont les arts mécaniques : les autres . pour son plaisir et son utilité tout-à-la-fois : ce sont les l'eaux arts, appelés libéraiex, parmi lesquels l'éloquence et la poésie tiennent le premier rang. Quoiqu'il ne soit question dans cet ouvrage que de ces deux aris, je dois nommer ici les cinq autres, qui sont l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique et la danse. On ne peut avoir

aucune connoissance précise de l'époque où les arts furent inventés. Mais on a formé sur leur origine des conjectures bien vraisemblables, que je vais rapporter succinctement.

Des antres creusés par la nature, dans le sein de la terre on des rochers; des arbres touffus, dont les branches étoient entrelacées, servirent d'abord de retraite aux premiers hommes errans et dispersés. Ils ne tardèrent pas à concevoir la possibilité de rendre ces demeures plus solides et plus commodes. Pour y parvenir, ils élevèrent des murs de terre détrempée, dans les petits espaces qui se trouvoient entre les troncs des arbres; et ils remplirent, par d'autres branches, ou par des roseaux joints ensemble. le vide des branches qui formoient le toit de l'habitation. De là, l'origine de l'architecture.

Des besoins réciproques forcèrent les premiers hommes à se communiquer, par la parole, leurs pensées et leurs sentimens. Celui qui les exprimoit avec plus de justesse et d'agrément, captiva l'attention des autres, et se fit écouter avec plaisir. Aidé des lumières d'une raison droite et sage, il entrevit des vérités qui devoient être utiles à ses sentblables; telles que l'établissement de certaines lois générales, la fixation des propriétés particulières, les heureux effets d'une union stable et permanente, etc. Il leur exposa ces vérités; et il vint à bout d'éclairer leur esprit, en leur faisant concevoir ses

propres idées; d'échauffer leur âme, en leur faisant éprouver ses propres sentimens. De là, l'origine de l'éloquence.

Tous les hommes apportent en naissaut l'idée d'un être suprême. Ceux-ci, réunis en petites sociétés, devoient par conséquent en reconnoître l'existence, et lui rendre une espèce de culte. Un d'entr'eux admirant ces chef-d'œuvres dont l'univers est rempli, se forma une idée, quoique bien imparfaite, de leur auteur, dont il entreprit de publier la gloire. Plongé, en quelque façon, dans l'extase, mais emporté tout - à - coup par une imagination vive et ardente, il se représenta sous une forme visible les attributs du souverain créateur : il prêta un corps et une ame aux différens êtres sortis de ses mains, et les traça de même dans un langage plus agréable, plus riche, et bien plus élevé que le langage ordinaire. De là, l'origine de la poésie, inventée d'abord en l'honneur de la divinité. Le même homme, sans doute, admirant ceux de ses semblables, qui, dans des occasions périlleuses, s'étoient signalés par leur force ou leur adresse, fit un récit pompeux de leurs actions, en y ajoutant même quelques circonstances vraisemblables, qui leur donnoient un plus grand éclat. De là encore, l'origine de la poésie, inventée pour célébrer les héros.

Nous naissons avec la faculté de varier les accens de notre voix. Quand les premiers hommes entendirent le ramage et le concert naturel des oiseaux, celui en qui l'organe de l'ouie étoit plus sensible et plus délicat, dat en être plus vivement ému que les autres. Cette émotion le porta à tenter de combiner ces sons, et de les imiter d'une manière agréable à l'oreille. Il fit, sans doute, un pareil essai, après avoir été affecté des divers tons, sur lesquels les hommes s'exprissoient, selon le sentiment ou la passion dont ils étoient agités. De là, l'origine de la musique. Dans la suite, le sifflement des vents, le bruit sourd que rendent les corps creux, quand on les frappe, donnèrent lieu à l'invention des instrumens.

Il est bien naturel à l'homme de faire éclater la joie qui le transporte, nou-seulement par la sérénité de son visage, par le feu et la vivacité de ses regards, mais encore par certaines attitudes et certaines mouvemens du corps. C'est ce que firent les premiers hommes. Un d'entr'eux observa ces attitudes et ces mouvemens. Il essaya, en les réglant per le son de la voix, de les faire avec grâce et avec mesure. De la, l'origine de la danse.

Enfin, parmi ces premiers hommes, enchantés du spectacle si varié que leur offroit la nature, il étoit impossible qu'il ne s'en trouvât point qui fixassent principalement leur attention sur les objets les plus proches d'eux. Lors même que nous jouissons, nous cherchons à aug-

la Principes généraux

menter, à doubler, pour ainsi dire, nos jouissances. Ce fut, sans doute, dans cette vue, qu'un observateur imagina de donner à un morceau d'argile ou de cire, la forme d'un objet qu'il avoit sous les yeux. De-là, l'origine de la sculpture.

Il est très-probable que, dans le même temps, on entreprit de tracer, sur une superficie plate, l'image d'un objet avec ses couleurs naturelles. De-là, l'origine de la

peinture.

On sent que les premières ébauches de ces arts dûrent être bien informes et bien grossières. Mais les arts ne furent pas moins inventés. Le temps, l'expérience et le goût les ont élevés à ce point de grandeur et de beauté où nous les voyons.

Après cette notion, quoique très-superficielle, de l'órigine des beaux-arts, il est. bien facile de reconnoître un principe quileur est commun; principe qui, comme l'ent dit tous les anciens et tous les modernes. est l'imitation de la belle nature. On voit, en effet, que l'éloquence et la poésie l'imitent par les diverses formes et les divers agrémens du discours; l'architecture, par les masses; la sculpture, par le relief; la peinture, par les couleurs; la musique, par les sons inarticulés; la danse, par les mouvemens et les attitudes du corps. Mais en quoi consiste cette imitation de la belle nature? C'est ce que je vais tâcher d'expliquer en peu de mots, et sans m'élever au dessus de la portée des jeunes gens.

Imitation signifie ici une représentation exacte et fidelle d'un objet. C'est commè lorsque le portrait qu'on a fait d'une personne, ressemble à la personne même. Par la nature, on entend tous les objets qui existent, et tous ceux qui peuvent exister, c'est-à-dire, auxquels notre imagination peut donner une existence réelle. Par la belle nature, on entend ces mêmes objets présentés avec toute la perfection dont ils sont susceptibles. Il faut qu'ils soient parfaits en eux - mêmes, pour qu'ils plaisent à notre esprit; voilà le beau, qu'ils aient un rapport intime avec nous, pour qu'ils intéressent notre cœur; voilà le bon. Quelques comparaisons familières vont répandre une vive lumière sur ces définitions

Un peintre nous offre, sur la toile, un jardin que nous avons vu, et tel que nous l'avons vu dans toutes ses parties, avec tous ses ornemens. Voilà une imitation de la nature, c'est - à - dire, une représentation fidelle d'un objet qui existe réelulement.

Ce même peintre trace, sur la toile, un jardin qu'il a lui-même entièrement imaginé. Personne n'en a jamais vu de semblable à celui-ci. La forme en est toute singulière; la disposition de ses compartimens est tout-à-fait neuve et originale, sans que pourtant cette forme, cette disposition choquent en rien la raison et le jugement des bons connoisseurs. Voilà encore une imitation de la nature, c'est-à-

14 PRINCIPES CÉNÉRAUX dire, la représentation d'un objet qui n'existe pas, mais qui, dans l'ordre physique des choses, peut exister.

Supposons que ce jardin existant, ou ce jardin possible, offre, dans sa forme, la plus exacte régularité; dans ses compartimens, l'arrangement le plus convenable et la plus juste proportion; dans les ornemens dont il est décoré, la plus riche variété: fleurs, fontaines, cascades, allées, berceaux, grottes, cabinets de verdure, siéges de mousse, etc., rien d'agréable n'y manque; tout y est de la plus grande beauté; tout s'y réunit pour tenir nos yeux dans une espèce d'enchantement. Voilà une imitation de la belle nature, c'est-à-dire, une représentation fidelle d'un objet aussi parfait que nous pouvons le concevoir. Voilà le beau, qui frappe notre esprit, qui le ravit d'admiration.

Supposons encore que dans ce jardin l'utile se trouve joint à l'agréable. Ici ce sont des arbres chargés de fruits d'un goût exquis : là, ce sont des herbes odoriférantes, et des végétaux, qui peuvent nous servir d'aliment: plus loin, ce sont des plantes salutaires, dont l'usage peut soulager ou guérir les maux de l'homanité souffrante. Voilà le bon, qui a un rapport intime avec nous, qui intéresse notre cœur.

On voit bien que ce que je dis ici du peintre, doit s'appliquer à l'écrivain. Ce que le premier fait par les couleurs, le second le fait par l'expression. Si donc un écrivain nous trace le caractère d'un roi, connu dans l'histoire, ou qui n'a pas existé, mais qui a pu exister; il imitera la nature. S'il nous représente ce caractère aussi élevé, aussi vertueux qu'il puisse l'être, st comme ayant été le principe des plus grandes et des plus brillantes actions que ce souverain a faites, ou qu'il a pu faire vraisemblablement; il imitera la belle nature, il nous montrera le beau qui plaira à notre esprit. S'il ajoute que les actions de ce monarque ent produit le bonheur de ses aujets, il nous présentera le ben qui intéressera notre esser.

Peu importe que ces objets imités, lorsqu'ils sont physiques, soient agréables ou désagréables à la vue, soient nobles ou bas, grands ou petits. Peu importe, lorsqu'ils sont moraux, qu'ils excitent en nous l'amour ou la baine, l'horreur ou l'admiration, le mépris ou l'estime. Une campagne aride, hérissée de ronces et d'épines, ct un coteau riant, couvert de fruits et de moissons; un reptile qui se traîne dans la fange des marécages, et un aigle qui plane au sommet des airs ; le caractère d'un Néron, l'opprobre du genre humain, et celui d'un Titus, les délices de son peuple : le carectère du menteur, lâche et impudent, et celui de l'ami ferme et courageux de la vérité, tiennent également a bette nature, lorsqu'ils sont bien imites, c'est - à - dire, représentés avec tous les traits qui les rendent parfaits chacun dans son espèce.

66 PRINCIPES GÉNÉRAUK

Al n'est point de serpent ni de monstre odieux, Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux (1).

Ce n'est eependant point cet objet odieux qui nous plaît en lui-même. C'est la description vraie qui nous en est tracée. « Tout » ce qui consiste en imitation, dit Aristole (2), est agréable, quand bien même » ce qui auroit été imité, seroit très-désangréable en soi. Car le plaisir qu'on a de » voir une belle imitation, vient, non pas » précisément de ce qui a été imité, mais de » notre esprit, qui fait alors, en lui-même, » cette réflexion et ce raisonnement, qu'en » effet il n'est rien de plus ressemblant, et » qu'on diroit que c'est la chose même, et non » pas une simple représentation ».

Ainsi, quand nous lisons une description bien faite de l'ame d'un scélérat, notre esprit est agréablement flatté, parce qu'il compare cet objet représenté, avec l'objet imité, et qu'il trouve que l'imitation est exacte et fidelle, voyant que l'âme de ce scélérat ressemble à celle d'un ou de plusieurs scélérats qui existent, ou qui peuvent exister. Il est vrai que l'âme de ce scélérat, ainsi décrite, inspire à notre cœur le plus vil mépris, l'aversion la plusforte. Mais c'est là l'effet que vouloit produire l'écrivain, lorsqu'il nous en a offert la description.

⁽¹⁾ Boileau, Art Poet, Chap. III.

⁽a) Rhétor., L. 1, Chap. IX.

Dans la prose, comme dans la poésie, la belle nature est imitée; c'est-à-dire, que dans la prose, les objets réels ou possibles, et aussi beaux qu'ils puissent l'être, sont exprimés et décrits par le discours libre; et dans la poésie, par le discours mesuré. Le discours libre n'est assujetti ni au nombre des syllabes, ni à la congenance des sons. Le discours mesuré y est assujetti, et consiste, par conséquent, dans un certain arrangement des mots, suivant des règles déterminées.

Si le prosateur décrit un objet avec cette vérité, cette force, qui touche, remue, persuade ; si, par exemple, dans la vue de nous inspirer de l'horreur pour la flatterie, il nous en expose toute la bassesse, toute la lacheté. toute la honte, et nous laisse intimement persuadés qu'elle ne doit jamais avilir notre âme ; ce prosateur sera éloquent. Si le versificateur décrit un objet avec cet art, ce coloris qui nous fait prendre l'image de l'objet pour l'objet même; si, par exemple, en nous tracant les agrémens de la campagne, il nous en fait une description si vive et si animée. que nous croyions être transportés au milieu des champs, voir de nos propres yeux les beautés que la nature y étale, et partager même, avec ceux qui les habitent, les plaisirs purs qu'ils y goûtent, ce versificateur sera vraiment poëte.

Ce que je viens de dire, doit faire juger Régles qu'il y a des règles pour la composition des pour les ouvrages de littérature; règles qui, émanées de littérature ; règles qui, émanées de littérature de la saine raison, fondées sur la nature du rature. cœur humain, sont invariables, et indépen-

dantes du caprice des hommes, et qui, par conséquent, ont été et seront les mêmes dans tous les temps et chez toutes les nations. Ces règles sont au nombre de six, dont les trois premières servent à faire un bon ouvrage, et les trois autres, à le rendre aussi parfait

qu'il puisse l'être.

Ce sont, 1°. la vérité: elle sonsiste dans l'exacte représentation des seuls objets, ou réels, ou vraisemblables, on possibles. 2º. L'ordre: il consiste dans la disposition et l'arrangement des parties qui doivent former l'ensemble d'un ouvrage 3°. La proportion: elle consiste dans l'assortiment convenable et l'accord mutuel de ces parties. 4°. L'agrément : il consiste dans le judicieux emploi des richesees du style, et des divers autres ornemens. 5°. L'utilité: elle consiste dans des instructions salutaires, relatives à nos besoins et à notre bonheur. 6°. L'honnéteté: elle consiste dans le respect pour la vertu, que l'auteur de la nature a gravée dans notre âme en caractères ineffacables.

Ainsi un ouvrage est bon, lorsque les choses, dont il est composé, sont vraies ou vraisemblables; lorsqu'elles sont bien disposées et bien arrangées; lorsqu'elles sont bien assorties, et qu'elles se conviennent réciproquement. Ce même ouvrage est parfait, lorsqu'il est bien écrit, lorsqu'il est instructif, lorsqu'il respire la vertu. Mais il est bien essentiel d'observer qu'un ouvrage, où cette vertu ne seroit pas respectée, réunît-il d'ailleurs toutes les autres

qualités requises, seroit, à juste titre, regardé comme mauvais, parce que, si l'on a eu raison de dire : rien n'est heau que le vrai; on doit dire avec plus de raison encore : rien n'est beau que l'honnéte.

Telles sont les règles fondamentales de toutes les productions littéraires en général. Mais chaque espèce d'ouvrages en a de particulières, qui se rapportent toutes à celles-là; ct ce sera dans l'exposition de celles-ci, que les premières se trouveront suffisamment.

développées.

En fait d'ouvrages de littérature, l'esprit est dans l'homme la faculté de penser et de raisonner; le génie, la faculté d'imaginer et d'inventer ; le goût, la faculté de discerner et de sentir. Quoique ces trois facultés de l'âme concourent toutes ensemble et en même temps à la composition d'un bon ouvrage, il est cependant vrai de dire que la principale fonction de l'esprit est de choisir le sujet; celle du génie, de créer le plan; celle du goût, de fournir les embellissemens. Or les règles aident l'esprit dans le choix du sujet, soutiennent le génie dans la création du plan, dirigent le goût dans la distribution des ornemens. Les règles servent de guide et de flambeau, pour qu'on puisse voir si le sujet est bien choisi, si le plan est bien construit, si les ornemens sont bien assortis. Elles sont donc d'une nécessité indispensable, et à l'auteur qui compose, et à l'amateur qui juge. S'ils les ignorent, l'un se flatteroit en vain de produire de bons

PRINCIPES GÉNÉRAUX

ouvrages; l'autre de les bien apprécien. L'homme même, qui ne lit que pour distraire son ennui, retire de la connoissance de ces règles, les plus grands avantages. Elles lui font découvrir, non-seulement mille beautés qui lui servient échappées, mais encore la source et le principe de celles qui le frappeut; et l'on conçoit aisément que cette déconverte doit ajouter beaucoup au sentiment agréable, que lui cause la lecture d'un bel ouvrage.

Ic vais diviser cette Partie en deux Sections. Dans la première, seront exposées les règles des ouvrages en prose, et dans la seconde, celles des ouvrages en vers.

SECTION L

Des Ouvrages en Prose.

Poun n'omettre aucun des principaux ouvrages en prose, je parlerai du discours oratoire et de ses différentes espèces, du genre historique, des ouvrages didactiques et du roman.

CHAPITRE I.

Du Discours oratoire.

Le discours oratoire est le vaste champ où l'éloquence pent étaler ses plus grandes richesses, en les distribuant, néanmoins, d'une manière proportionnée au sujet qu'elle traite, et au lieu où elle se montre; soit que, dans nos temples, elle annonce aux peuples les vérités augustes de la religion, et qu'elle loue les saints et les héros; soit que, dans le sanctuaire de la justice, elle défende la fortune, la vie et l'honneur des citoyens; soit que, dans les sociétés littéraires, elle embrasse des objets relatifs aux · sciences et aux arts; soit qu'enfin, dans les assemblées des nations, ou dans les cabinets des rois, elle discute les intérêts des peuples et des souverains. On voit, par-là, que le discours oratoire est un discours composé pour des occasions publiques et brillantes. Quelque matière que traite l'orateur, il faut d'abord qu'il trouve les choses qu'il doit dire, c'est l'invention; qu'il les mette ensuite dans un ordre convenable, c'est la disposition; qu'il les exprime enfin de la meilleure manière, c'est l'élocution.

Ces trois opérations ont lieu, non-seulement dans le discours oratoire, mais encore dans la poésie et dans les autres arts, en un mot, dans toutes les productions du 23 PRINCIPES GÉNÉRAUX.

génie. On sent bien que le prosateur, le poëte, l'artiste qui veut faire un ouvrage, doit nécessairement inventer ou choisir le sujet, en arranger les différentes parties, et l'embellir de tous les ornemens dont il est susceptible.

ARTICLE I.

De l'Invention.

Il ne s'agit point ici de cette invention, qui produit des idées neuves, ou du moins les plus solides, les plus nobles, et les plus convenables à la matière qu'on traite; qui découvre et saisit dans les objets ce vrai beau, que les esprits ordinaires n'y voient pas, ou qui revêt d'une grâce, d'une beauté nouvelle ce qu'ils y voient; qui, embrassant un sujet dans toute son étendue, et le circonscrivant dans ses véritables limites, crée un plan vaste, mais tout -à -la-fois simple, clair, juste et exact. Elle est le fruit du génie, c'est-à-dire, du concert de l'imagination qui embellit les objets, et du jugement qui conduit toujours l'esprit au vrai, et par consequent au beau; génie que l'étude et les préceptes ne peuvent point donner, mais qu'ils peuvent seuls diriger et perfectionner.

Il est senlement question de cette invention oratoire, qui est un effet de l'art, et au moyen de laquelle, l'oratour peut aisément trouver les choses qui doivent composer son discours. L'objet qu'il se pro-

pose, est de persuader; et pour en venir à bout, il doit, comme je l'ai déjà dit ailleurs, instruire, plaire et toucher, quoiqu'il arrive quelquefois qu'un seul de ces moyens suffit. Il doit instruire, c'est-à-dire, éclairer l'esprit, en faisant connoître la vérité; plaire, c'est à-dire, flatter l'imagination, en faisant admirer cette vérité; toucher, c'est-à-dire, maîtriser l'âme, en faisant sentir tout le poids et toute la force de cette vérité. Or, pour instruire, il faut qu'il fasse usage des preuves : pour plaire, il faut qu'il peigne les mœurs: pour toucher, il faut qu'il excite les passions. A chacune de ces trois choses se rapporte spécialement chacun des trois genres d'éloquence dont nous avons parlé; le genre simple, aux preuves que l'orateur veut développer; le genre fleuri, aux mœurs qu'il vent peindre; le genre sublime, aux passions qu'il vent exciter. Mais il est bon d'observer ici que ces trois choses peuvent se trouver, et se trouvent quelquefois ensemble. Bien souvent l'orateur, en faisant valoir une preuve, peint en même temps les mœurs, et excite passions.

I.

Des Preuves,

L'orateur qui se propose d'instruire, doit. exposer clairement la vérité qu'il veut faire connoître. Mais après l'avoir exposée, il fant qu'il l'établisse, et la prouve si solidement, qu'elle ne puisse point être ré-

Principes généraux 24

voquée en doute. Quelles sont donc les sources, où il peut puiser ses preuves? L'invention les lui indique : ce sont de certains chefs généraux, appelés lieux communs, parce qu'ils appartiennent à tous les genres d'oraison, à toutes les matières qui sont du ressort de l'éloquence. Ils sont intérieurs, ou extérieurs. Les lieux intérieurs sont dans le sujet même : les extérieurs sont hors du sujet. Les principaux lieux intérieurs

Lieux oratoires intérieurs.

(car il seroit trop long et même inutile de les parcourir tous) sont la définition, l'énumération des parties, la similitude les contraires et les circonstances.

Définition La Définition n'est, en elle-même, qu'une explication courte, simple et claire de la nature d'une chose. Mais l'orateur, leinde se borner à cette explication, s'attache à développer d'une manière étendue ornée la nature de ce qu'il définit. Il emploie ce lieu commun, pour prouver que ce qu'il dit d'une chose, est vrai. Fléchier, dans son oraison funèbre de Turenne (a), veut faire voir combien il faut de prudence à un général, pour conduire ses soldats; pour se faire craindre, sans se mettre en danger d'être hai ; pour se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et sans relâcher de la discipline militaire. En conséquence, il définit une armée; et l'on va voir que cette défini-

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

DES BELLES-LETTRES. 25 tion est une bien forte preuve de la vérité qu'il veut établir.

« Qu'est - ce qu'une armée ? C'est un » corps animé d'une infinité de passions » différentes, qu'un homme habile fait mou-» voir pour la désense de la patrie : c'est » une troupe d'hommes armés, qui suivent » aveuglément les ordres d'un chef, dont » ils ne savent pas les intentions: c'est une » multitude d'âmes, pour la plupart, viles » et mercenaires, qui, sans songer à leur » propre réputation, travaillent à celle des » rois et des conquérans : c'est un asseinn blage confus de libertins, qu'il faut assu-» jettir à l'obéissance; de laches, qu'il saut » mener au combat; de téméraires, qu'il fant » retenir; d'impatiens, qu'il faut accoutu-» mer à la confiance ».

Le père de Neuville, dans son oraison funêbre du cardinal de Fleuri (a), pour prouver que le principe de l'élévation de ce ministre fut le mérite, mais un mérite connu, cstimé, éprouvé, qui ne s'élève à des emplois plus distingués, qu'en se montrant supérieur aux places qu'il occupe, nous trace cette brillante description de la cour; description qui en est une définition bien exacte et bien vraie.

« Après avoir acquis les richesses de la » littérature, et percé les profondeurs res-

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

25 PRINCIPES GÉNÉRAUX

» pectables de la religion, l'abbé de Fleuri » paroît à la cour-, avec cette physionomie Deureuse, que Dieu imprime sur le front » des hommes qu'il prépare aux hautes desti-» nées. Là , sur ce théâtre changeant et » mobile, où la scène varie à chaque instant; » • où , sous les apparences du repos , règne le mouvement le plus rapide : dans cette » région d'intrigues cachées, de perfidies » ténébreuses, de méchanceté profonde et » réfléchie: dans cette région, où l'on res-» pecte, sans estimer; où l'on applaudit, » sans approuver; où l'on sert, sans aimer; » où l'on nuit, sans hair ; où l'on s'offre » par vanité; où l'on se promet par po-» litique; où l'on se donne par intérêt; m où l'on s'engage sans sincérité; où l'on » se retire, où l'on s'abandonne sans bienn scance et sans pudeur : dans ce laby-» rinthe de détours tortueux, où la prun dence marche au hasard ; où la route » de la prospérité mène si souvent à la » disgrâce; où les qualités nécessaires pour » avancer, sont souvent un obstacle qui » empêche de parvenir; où vous n'évitez » le mépris, que pour tomber dans la » haine; où le mérite modeste est oublié, » parce qu'il ne s'annonce pas; où le mé-» rite qui se produit, est écarté, opprimé, » parce qu'on le redoute ; où les heureux » n'ont point d'amis, puisqu'il n'en reste n point aux malheureux : là . dès les pro-» miers pas que l'abbé de Fleuri fait dans » ces sentiers embarrassés, on croiroit qu'il » les a parcourus mille fois..... Il ap» porte à la cour les talens qu'on vient » y chercher; il n'y prend aucun des » vices qu'elle a coutume de donner. » Les sociétés du goût le plus fin, le plus » délicat et le plus difficile, le recoivent, » l'appellent et l'invitent. . . . Il se conn cilie tous les esprits; il obtient tous les suf-» frages ».

On peut juger, par ces deux exemples, que ce lieu commun fournit, à l'éloquence, de bien brillans morceaux. On voit aussi que l'orateur définit les choses bien autrement que le philosophe, qui en donne une danition seche et entièrement dénuée d'orne-

mens.

L'Enumération des parties consiste à diviser un tout en ses parties. L'orateur en parties. fait usage, lorsque pour établir ou pour prouver une vérité, il entre dans tous les détails qui y ont rapport. Bossuet, dans son oraison funèbre de Henriette-Marie de France (a), reine d'Angleterre, prévient ses auditeurs que ce discours va leur offrir un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Pour le prouver, voici comment il fait l'énumération des plus grands événemens, qui composent la vie de cette princesse.

« Vous verrez, dans une seule vie, toutes n les extrémités des choses humaines; la

⁽a) Voyes ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

PRINCIPES GÉNÉRAUX

» sélicité sans bornes, aussi bien que les » misères; une longue et paisible jouis-» sance d'une des plus nobles couronnes » de l'univers; tout ce que peuvent don-» ner de plas glorieux la naissance et la » grandenr, accumulé sur une tôte, qui, » ensuite, est exposée à tous les outrages » de la fortune; la bonne cause d'abord » suivie de bons succès, et depuis, des re-» tours soudains; des changemens inouis, » la rebellion long temps retenue, à la fin wtout-à-fait maîtresse; nul frein à la li-» cence; les loix abolies; la majestée violée » par des attentats jusqu'alors inconnus; » l'usurpation et la tyrannie sous le nom de » liberté; une reine fugitive, qui ne trouve » aucune retraite en trois royaumes, et à qui n sa propre patrie n'est plus qu'un triste » lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entre-» pris par une princesse, malgré les tem-» pêtes; l'océan étonné de se voir traversé » tant de fois, en des appareils si divers et » pour des causes si différentes; un trône » indignement renversé, et miraculeuse-» ment rétabli. Voilà les enseignemens que » Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au » monde le néant de ses pompes et de ses » grandeurs ».

Similitude. La S. militude est la convenance qui so trouve entre deux ou plusieurs choses: elle n'est, au fond, qu'une comparaison. L'orateur s'en-sert, lorsqu'il veut développer une vérité, la rendre plus claire et plus sensible, et la mettre à la portée des esprits les plus ordinaires. C'est ce que fait le P. Bourdaloue, dans cet endroit de son sermon sur la Providence.

« Le mondain croit qu'un état ne peut » être bien gouverné que par la sagesse et le » conseil d'un prince. Il croit qu'une mai-» son ne peut subsister sans la vigilance » et l'économie d'un pêre de famille. Il » croit qu'un vaisseau ne peut être bien » conduit sans l'attention et l'habileté d'un » pilote; et quand il voit ce vaisseau vo-» guer en pleine mer, cette famille bien » réglée, ce royaume dans l'ordre et dans » la paix, il conclut, sans hésiter, qu'il y » a un esprit, une intelligence qui y pré-» side. Mais il prétend raisonner tout au-» trement à l'égard du monde entier; et s il vent que sans providence, sans prun dence, sans intelligence, par un effet » du hasard, ce grand et vaste univers se » maintienne dans l'ordre merveilleux où » nous le voyons. N'est-ce pas aller contre » ses propres lumières, et contredire sa n raison »?

On peut comprendre, dans ce lieu commun, les exemples: ils servent à appuyer les preuves et à en montrer la certitude. C'est ainsi que Massillon, dans son sermon sur le jeune, après en avoir prouvé la nécessité, la confirme encore davantage par ces exemples.

"David (a) étoit un prince, que les de

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premies

» lices de la royauté auroient du, sans doute, namollir. Lisez dans les divins cantiques n'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence; et si vous croyez que le n sexe vous donne la-dessus quelque privilége, Esther (a), au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savoit affliger non âme par le jenne, et se dérober aux n'éjouissances publiques, pour offrir à Dieu, dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses n'armes n.

Contraires.

Les Contraires sont d'un grand usage dans le discours oratoire, et y sont un trèsbel effet: ils sont comme les ombres dans un tableau. L'orateur les emploie lorsque, voulant expliquer une chose, il dit d'abord que ce n'est pas cette chose. Cicéron emploie ce lieu commun, lorsqu'il dit que le consulat est caractérisé, non par les haches, les faisceaux, les licteurs, la robe prétexte, en un mot, par l'apparcil extérieur qui l'accompagne, mais par l'activité, la sagesse, la vigilance, l'amour de la patrie, etc. C'est de cette même manière que Fléchier nous fait connoître la vraie valeur, dans cet endroit de son oraison funèbre dé Turenne (b).

« Son courage, qui n'agissoit qu'avec

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Yolume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

» peine dans les malheurs de sa patrie, » sembla s'échauffer dans les guerres étran-» gères; et l'on vit redoubler sa valeur. » N'entendez pas par ce mot, une harn diesse vaine, indiscrète, emportée, qui » cherche le danger pour le danger même; » qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour » but que la réputation, et les vains applau-» dissemens des hommes. Je parle d'une » hardiesse sage et réglée; qui s'anime à » la vue des ennemis; qui dans le péril » même pourvoit à tout et prend tous ses n avantages, mais qui se mesure avec ses » forces; qui entreprend les choses difficiles. » et ne tente pas les impossibles; qui n'aban-» donne rien au liasard de ce qui peut être » conduit par la vertu ; capable enfin de n tout oser, quand le conseil est inutile, et » prête à mourir dans la victoire, ou à sur-» vivre à son malheur, en accomplissant ses » devoirs ».

Le même orateur nous fournit un autre bien bel exemple de ce lieu commun, dans cet endroit de son oraison funèbre de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière (a), dauphine de France.

« Si je venois déplorer ici la mort im-» prévue de quelque princesse mondaine, » je n'aurois qu'à vous faire voir le monde » avec ses vanités et ses inconstances; » cette foule de figures qui se présentent » à nos yeux et s'évanouissent; cette ré-

⁽a) Vojez le mot Bavière, dans les notes, à la fin de ze Voluine.

» volution de conditions et de fortunes » qui commencent et qui finissent, qui n se relevent et qui retombent; cette vi-» cissitade de corruptions tantôt secrètes. » tantôt visibles, qui se renouvellent; cetto » suite de changemens en nos corps par » la défaillance de la nature, en nos âmes » par l'instabilité de nos desirs; enfin ce » dérangement universel et continuel des » choses humaines, qui, tout naturel et » tout désordonné qu'il semble à nos yeux. » est pourtant l'ouvrage de la main toute » puissante de Dieu, et l'ordre de sa pro-» vidence. Mais, grâce an Seigneur, jo » viens louer une princesse plus grande » par sa religion que par sa naissance, et » vous montrer, au lieu des fragilités de » la nature, les effets constans de la grâce; » des vertus évangéliques pratiquées en » esprit et en vérité; des sacremens reçus » avec des sentimens d'une dévotion exem-» plaire; des prières attentives et persé-» vérantes; une volonté sonmise et con-» forme à la conduite de Dieu sur elle: » des souff:ances unies à celles de Jésus-» Christ crucisié; des consolations venues du » sein du père des miséricordes; des espé-» rances immobiles, fondées sur celui qui dit » dans l'écriture : Je suis Dicu , je ne change » point ».

Circon alances. Les Circonstances, un des lieux oratoires les plus féconds, sont les particularités qui accompagnent une action. Elles comprennent l'action même, la personne qui l'a faite, le lieu où elle l'a faite, les moyens qu'elle a pris pour la faire, les motifs qui l'y ont engagée, la manière dont elle l'a faite, et le temps où elle l'a faite. On sent qu'elles doivent donner un grand poids et une grande force aux preuves. Un orateur qui voudra, par exemple, faire sentir toute l'énormité d'un erime, en viendra aisément à bout, s'il en rapporte toutes les circonstances. Il en sera de même d'une belle action. C'est par ce moyen que Bossuet relève une des plus mémorables victoires du grand Condé (a), celle de Fribourg (b). Voisi ce morceau frappant:

« Arrêtez ici vos regards. Il se prépare » contre le Prince quelque chose de plus » formidable qu'à Rocroi (c); et pour » éprouver sa vertu, la guerre va épuiser » toutes ses inventions et tous ses efforts. » Quel objet se présente à mes yeux! Ce » ne sont pas seulement des hommes à » combattre; ce sont des montagnes inac- » cessibles; ce sont des ravines et des » précipices d'un côté; c'est de l'autre un » bois impénétrable, dont le fond est un » marais; et derrière, des ruisseaux, de » prodigieix retranchemens; ce sont par- » tout des forts élevés, et des forêts abat- » tues qui traversent des chemins affreux;

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

» et au-dedans, c'est Merci (a) avec ses bra-» ves Bavarois, enflés de tant de succès » et de la prise de Fribourg; Merci, qu'on n ne vit jamais reculer dans les combats; » Merci, que le prince de Condé et le » vigilant Turenne (b) n'ont jamais sur-» pris dans un mouvement irrégulier, et à » qui ils ont rendu ce grand témoignage, » que jamais il n'avoit perdu un seul mo-» ment favorable, ni manqué de préve-» nir leurs desseins, comme s'il eût assisté » à leurs conseils. Ici donc, durant huit » jours, et à quatre attaques différentes, » on vit tout ce qu'on peut soutenir ct » entreprendre à la guerre. Nos troupes » semblent rebutées autant par la résis-» tance des ennemis, que par l'effroyable » disposition des lieux; et le Prince se vit » quelque temps comme abandonné. Mais, » comme un autre Machabée (c), » bras ne l'abandonna pas, et son courage, n irrité par tant de périls, vint à son se-* cours. On ne l'eut pas plutôt vu pied à » terre, forcer le premier ces inaccessibles » hauteurs, que son ardeur entraîna tout » après elle. Merci voit sa perte assurée : » ses meilleurs régimens sont défaits : la » nuit sauve les restes de son armée. Mais

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ces mots, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

» que des pluies excessives s'y joignent en-» core, afin que nous ayons, à - la - fois, » avec tout le courage et tout l'art, toute » la nature à combattre. Quelque avantage n que prenne un ennemi habile autant que » hardi, et dans quelque affreuse montagne » qu'il se retranche de nouveau; poussé de » tous côtés, il faut qu'il laisse en proie, » au duc d'Enguien, non-seulement son » canon et son bagage, mais encore tous » les environs du Rhin (a). Voyez comme » tout s'ébranle. Philipsbourg (b) est aux vabols en dix jours, malgré l'hiver qui n approche; Philipsbourg, qui tint si long-» temps le Rhin captif sous nos loix, et » dont le plus grand des rois a si glorieuse-» ment réparé la perte. Worms (c), Spire (d), » Mayence (e), Landau (f), vingt autres » places de nom ouvrent leurs portes. Merci nne les peut défendre, et ne paroît plus » devant son vainqueur. Ce n'est pas assez : » il faut qu'il tombé à ses pieds, digne vic-» time de sa valeur; Nordlingue (g) en verra n la chute ».

⁽¹⁾ Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽e) Voyez ce mot , dans les nofes , à la fin de ce Volume.

⁽d) Voyez ce mot, ibid.

⁽e) Voyez ce mot, ibid.

⁽f) Voyes ce mot, ibid.

⁽g) Voyez ce mot, ibid,

36 PRINCIPES GÉNÉRAUX

On a dû juger que ces lieux communs ne conviennent pas, exclusivement, au discours oratoire. Ils y sont d'un plus fréquent usage que par-tout ailleurs. Mais on les emploie bien sonvent dans toutes sortes d'ouvrages en prose, et dans la poésie même. Il n'est pas rare que le dissertateur, le romancier, le poëte, dans la vue d'instruire, de plaire ou de toucher, donnent des définitions étendues et ornées; qu'ils entrent dans des détails ; fassent des comparaisons, mettent sous les yeux des exemples, opposent plusieurs tableaux entr'eux. rapportent toutes les circonstances d'un événement, etc.

Les lieux oraloires extérieurs, c'est àexteriours. dire, ceux qui sont places hors du sujet, ne sont pas les mêmes pour toutes les espèces de discours. Chacune a les siens propres, que j'indiquerai en parcourant cos différentes espèces. Le seul lieu oratoire

extérieur qui puisse trouver place dans tous les ouvrages, soit en prose, soit en vers, est l'imitation que je vais faire con-

noître.

Le mot imiter, dans le sens le plus gé-Imitation. néral et le plus étendu, signifie ici, prendre l'esprit, le génie, le caractère et le style d'un auteur. L'imitateur se transforme tellement en l'auteur imité, qu'ils ne paroissent être qu'un seul et même écrivain, quoiqu'on ne puisse désigner aucun trait particulier que l'un ait emprunté de l'autre. Il semble que tous les deux ont la même manière de retenir dans leur imagination les impressions

des objets, de saisir et de concevoir les idées. de les combiner et de les lier ensemble, de leur donner l'âme et la vie par le coloris de l'expression. Cette manière d'imiter exige. dans l'imitateur, non-seulement l'attention la plus sérieuse sur son modèle, l'étude la plus constante et la plus réfléchie de sea ouvrages, mais encore quelque germe, quelques étincelles de son goût et de son

génie,

Imiter, dans un sens moins étendu. signifie emprunter d'un auteur des pensées, des sontimens, des images que l'imitateur déguise, et qu'il embellit même, s'il est possible. Il leur imprime son esprit, son caractère, les revêt du style qui lui est particulier, et par là se les approprie, et en fait, pour ainsi dire, sa conquête légitime. On sent bien que cette manière d'imiter ne doit pas être confondue avec le plagiat, qui est un vol réel et honteux, puisque le plagiaire donne, comme étant de son invention et de sa composition, une pensée. un morceau qu'il a pris dans un autre écrivain.

L'imitation est très - permise : les plus grands génies de notre nation, et ceux de l'antiquité en ont fait usage. Racine convient qu'il a emprunté d'Euripide les plus beaux traits dont il a orné sa tragédie de Phèdre, et qu'il doit au même poëte un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans son Iphigénie en Aulide. Boileau disoit, en badinant, qu'il n'étoit qu'un gueux, revêtu des dépouilles d'Horace,

dépouilles dont il s'est fait un trésor qui lui appartient incontestablement. La Fontaine, ce charmant auteur, qu'on regarde comme inimitable, a imité, lui-même, les plus célèbres fabulistes anciens, et presque tous les bons écrivains du siècle d'Auguste. On sait que Virgile, en imitant Hésiode et Théocrite, les a surpassés; qu'il a mar-'ché sur les traces d'Homère dans sa magnifique description de la descente d'Enée aux enfers, dans l'admirable peinture du bouclier de ce héros, et dans bien d'autres excellens morceaux de son Enéide. Homère lui - même, a vraisemblablement imité les écrivains qui l'ont précédé, et qui ne nous sont point parvenus. Quelques auteurs ont prétendu qu'il avoit profité d'un ouvrage sur la guerre de Troie, composé par Hélène, fille du poëte Musée, qui vivoit environ deux cents ans avant l'auteur de l'Iliade. C'est pour avoir en des modèles, que ces grands hommes sont devenus des modèles à leur tour.

D'ailleurs, y a-t-il quelque heureux génie, assez riche pour trouver tout dans son propre fonds, assez vigoureux pour croître de lui-même, et se soutenir sans appui? Non, sans doute, il n'en est point: l'exemple de ces grands hommes, dont je viens de parler, en est la preuve. Attachons-nous donc, en entrant dans la carrière, à suivre les athlètes qui l'ont si glorieusement parcourue, sans que néanmoins nous nous traînions servilement sur leurs traces. Réunissons tous nos efforts pour faire

DES BELLES-LETTRES.

3д disparoître la grande distance que nous voyons entr'eux et nous, et tâchons du moins, si nous ne pouvons les atteindre, de nous en approcher de très - près. Cherchons, en les imitant, à lutter contre nos modèlés: la bonne imitation, c'est-à-dire, l'imitation adroitement déguisée, est une continuelle invention.

Mais il est plus difficile qu'on ne pense, de savoir bien imiter. C'est un art qui demande une grande sagacité dans l'esprit, un discernement juste et fin , un goût sûr et exquis. Il faut choisir un ou plusieurs bons modèles, y distinguer ce qui est véritablement beau, ce qui plaît également dans tons les temps et dans tous les lieux, et n'y prendre que ce qui peut convenir au genre qu'on traite, et aux mours du siècle pour lequel on écrit. Il y a même dans les auteurs médiocres des beautés cachées, ou mal rendues. qui n'échappent point à l'œil pénétrant de l'homme de goût. Virgile, comme on l'a dit si souvent, a trouvé de l'or dans le fumier d'Ennius.

Onand l'imitateur a saisi les bons endroits de son modèle, voici à peu - près la manière dont il en fait usage et se les approprie. S'il imite une pensée, il lui donne un iour différent, et la produit sous des expressions nouvelles. Ovide a dit de la fortune : « Elle n'est constante que dans son incon-» stance même ». Massillon a employé la même pensée à la faveur de ce nouveau tour.

« Pour nous apprendre le cas que nous

40 PRINCIPES CÉNÉRAUX

» devons faire des choses d'ici bas, Dieu per» met qu'elles n'aient rien de fixe et de solide,
» que l'inconstance même qui les agite sans
» cesse ».

Euripide, dans sa tragédie d'Iphigénie en Aulide, fait dire à Agamemnon: « Heureux » vieillard, que je suis jaloux de ton sort! » que j'envie le bonheur de quiconque vit » ignoré du monde, sans gloire et sans souci »! Racine, en donnant un tour différent à cette pensée, l'a revêtue de cette belle image.

Heureux, qui satisfait de son humble fortune, Libre du joug superbe où je suis attaché, Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

Voyez encore de quelle manière Malherbe a imité cette pensée d'Horace : « La mort » renverse, également, les palais des rois » et les cabanes des pauvres ».

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre Est sujet à ses loix;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre, N'en défend pas nos Rois.

On souscrira, sans peine, au jugement du P. Bouhours, qui trouve le tour du poëte Latin plus figuré et plus vif, et celui du Français, plus naturel et plus fin.

Quelquesois l'imitateur, enchérissant sur son modèle, ajoute à la beauté de la pensée qu'il imite. Horace dit d'un homme que le chagrin suit par-tout, et qui, pour se distraire, monte à cheyal: « Le noir chagrin

Belles-Lettre s. » est assis derrière le cavalier ». Boileau imitant cette pensée, l'a très-bien rendue par cet hémistiche:

Le chagrin monte en croupe,

mais il lui a donné un nouveau degré de hardiesse, et l'a portée au point de persection, en ajoutant :

Et galope avec lui.

Saint-Didier, dans le début de son Clovis, poëme médiocre, mais où l'on trouve des morceaux heureux, dit à la muse qu'il invoque :

Ose répandre encor sur ces vérités saintes, Les voiles enchanteurs de tes images feintes. La noble fiction, en flattant les esprits, Charme et con duit au vrai par des chemins fleuris. Orne la vérité des attraits de la fable, Et l'offre à nos regards plus belle et plus aimable.

Voltaire, imitant cette pensée dans l'invocation de sa *Henriade*, dit à la Vérité:

Viens, parle; et s'il est vrai que la fable autrefois Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix; Si sa main délicate orna ta tête altière; Si son ombre embellit les traits de ta lumière. Avec moi, sur tes pas, permets-lui de marcher. Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

On voit assez que l'imitateur se montre ici bien supérieur à l'auteur imité. Il a le même avantage dans les autres beaux endroits

Tome II.

42 PRINCIPES GÉNÉRAUX

de ce poëme, qu'il s'est ingénieusement ap-

propriés.

Si l'écrivain imite une suite de pensées, il les tourne de manière qu'il paroît les avoir tirées de son propre génie. En passant par son imagination, elles ont reçu, pour ainsi dire, une nouvelle création, et ont pris la couleur de son style. Le fond de ces pensées ne lui appartient point; mais il s'en est rendu le maître, il en a fait son propre bien, par les tours et les expressions qui sont à lui. Voici un bien bel exemple de cette manière d'imiter; Poltaire le cite, si jé ne me trompe, dans une de ses lettres. Racine, dans sa tragédie de Britannicus, fait dire à Junie, qui parle à Néron:

Tout ce que vous voyez, conspire à vos desirs:

Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source:
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers soigneux de les entretenis;
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit, dans son sort, que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que qué'ques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Massillon, dans son sermon sur l'humanité des grands, dit : « Hélas ! s'il pouvoit » être quelquesois permis d'être sombre, » bizarre, chagrin, à charge aux autres, » et à soi-même, ce devroit être à ces » infortunés que la saim, la misère, les a calamités, les pécessités domestiques, et

b tous les plus noirs soucis environnent. Ils » seroient bien plus digues d'excuses, si por-» tant déjà le denil, l'amertume, dans le » coeur, ils en laissoient échapper quelques » traits au-dehors. Mais que les grands, que • les. heureux du monde, à qui tout rit, et » que les joies et les plaisirs accompagnent » par-tout, prétendent tirer de leur félicité » même un privilége qui excuse leurs cha-» grins bizarres et leurs caprices? qu'il leur. » soit plus permis d'ètre fàcheux, inquiets, » inabordables, parce qu'ils sont plus heu-» reux ? qu'ils regardent comme un droit ac-» quis à la prospérité, d'accabler encore du » poids de leur humeur, des malbeureux qui » gémissent déjà sous le joug de leur autorité » et de leur puissance? etc. ».

Cette imitation est des plus fines et des plus délicates. Je groirois même qu'elle pourroit échapper à l'homme, dont le discernement et le goût n'auroient été ni exercés ni cultivés par une lecture réfléchie de ces deux écrivains. Mais elle est sensiblé, quant au fonds des pensées, aux yeux de l'homme de lettres et du vrai connoisseur. C'est de cette manière que les grands génies imitent. Ou voit ici que l'orateur a cherché à lutter contre le poëte.

Voici une autre imitation qui peut bien servir de modèle, quoiqu'elle ne soit pas aussi adroitement déguisée que la première. C'est encore notre Racine qui imite Euripide. Je ne rapporterai qu'une partie de morceau.

14 Principes généraux

Dans le poëte Grec, Phèdre se reprochant son amour désordonné pour Hyppolite, dit: « Je n'ignorois pas l'opprobre de cet indigne » amour. Mon sexe m'en faisoit assez sentir » toute l'horreur. Périsse à jamais l'épouse » infidelle, qui passant les bornes de la pu-» deur, osa la première souiller le lit de son » époux !.... Oui, je déteste celles qui, plus » chastes en paroles qu'en effets, couvrent » d'un voile de vertu leurs égaremens cachés. De quel front osent-elles lever les yeux sur leurs époux? ne craignent-elles » point, que les ténèbres mêmes, complices » de leurs horreurs, ne les exposent au grand b jour ; que les vontes et les murs ne pren-» nent la parole pour les accuser? voilà, chères » amies, voilà ce qui me détermine à mou-

Cette même Phèdre s'exprime ainsi dans Racine:

» rir , etc. ».

Je sais mes perfidies, Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies Qui goûtant dans le crime une tranquille paix, Ont su se faire un front qui ne rougit jamais. Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes. Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser, 'Attendent mon époux, pour le désabuser. Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.

La Fontaine nous offre aussi dans ses œuvres posthumes, une imitation très-bien faite de la description du palais du Sommeil, qu'on lit dans les métamorphoses d'Ovide. Je ne fais que l'indiquer, parce que je pense que les précédens exemples doivent suffire pour faire voir la manière dont l'homme de goût imite son modèle.

Des Mœurs.

Les mœurs sont, en général, les divers caractères, les habitudes bonnes ou mauvaiscs, les vertus, les vices des hommes, et même les usages et le commerce ordinaire de la vie. On peut considérer les mœurs, relativement an di cours oratoire, sous deux rapports; dans la personne de l'Orateur, et dans

la personne des Auditeurs.

Il n'est pas douteux que l'Orateur ne doive faire paroître des mœurs bonnes, c'est-à dire, dans l'orades inclinations droites et pures, qui lui rendent l'auditeur favorable. On exige avec raison, que tout son discours annonce un homme de bien, dont les vertus égalent les lumières. C'est par-là qu'il gagnera l'estime et la confiance, et qu'il réussira, plus aisément, à porter la conviction et la persuasion dans les âmes. Un des plus efficaces moyens de faire aimer la vertu, c'est de persuader qu'on l'aime soi-même. Un des plus efficaces moyens de faire goûter une vérité, c'est de persuader qu'on la connoît, et qu'on en est soi-même convaincu.

Les Païens mêmes vouloient que l'Orateur sût récliement vertueux, et le définissoient

un honnéte homme versé dans l'art de bien dire. On a cependant trouvé cette définition peu exacte, en ce qu'elle embrasse trop; parce qu'il est très possible, a-t-on dit, qu'un malhonnête homme soit un excellent orateur. Mais ce malhonnête homme a dû nécessairement, d'après ce que nons avons dit ailleurs, être un homme de bien au moment où il a écrit.

D'ailleurs si cette définition n'est pas toutà-fait juste et vraie, relativement à l'éloquence considérée en elle-même, elle l'est, du moins, relativement à l'éloquence conridérée dans les effets sensibles, universels et durables qu'elle peut produire. Un grand orateur, par exemple, trace, dans un beau discours, des règles de conduite, auxquelles on sait qu'il ne conforme pas ses actions : il entraîne, il subjugue ses auditeurs par la chaleur et la force de son éloquence. Mais au moment même où ceux-ci sont persuadés, ils se rappellent malheureusement que celui qui leur donne des préceptes si sages, est bien loin de les mettre en pratique; et de là, ils croient pouvoir contlure qu'il regarde, lui-même, ces préceptes comme vains et frivoles. Or, ce ressouvenir et cette idée ne doivent ils pas, sinon effacer, du moins affoiblir la vive impression qu'ils éprouvent?

Un autre orateur, qui joint au talent de l'éloquence, la pratique constante de la vertu, vent nous persuader de l'importance et de la nécessité d'être vertueux. En même temps que nous entendons un des plus fidèles organes

de la loi, nous en voyons un des plus rigides observateurs. Aussi, ses paroles sont des traits de seu qui éclairent et pénètrent notre âme. Elles s'y gravent en caractères inessagelles; et si elles ne produisent pas tout le fruit qu'on avoit lieu d'en attendre, c'est à notre malice on à notre soiblesse que nous devons l'attribuer.

Les représentans d'un peuple sont assemblés, pour discuter les grandes affaires nationales: un orateur va parler. Aucun citoyen n'ignore qu'on admire en lui des connoissances étendues, un esprit profond, un discernement juste, un cœur droit et pur, dévoré de l'amour du bien général. Pleins d'estime, pénétrés d'une vénération affectueuse pour ce grand homme, tous prêtent, à son discours, une oreille attentive. Bientôt leurs cœurs sont embrâsés de la même flamme qui échanfie l'orateur: les voila prèts à tout sacrifier à la gloire et aux intérêts de la patrie.

Deux armées rangées en bataille, sont au moment d'en venir aux mains. Un général connu par sa bravoure, et couvert d'honorables blessures, harangue ses troupes. Voyez le visage-enslammé, les yeux étincelans des soldats. Ne doutez pas que le courage et l'intrépidité de leur ches n'aient passé dans leur âme. Vous allez les voir, au milieu des plus grands dangers, sermes dans leur posts, et y mourir, plutôt que de survivre à leur désaite. Tels sont les heureux essets de l'éloquence,

Principes généraux lorsque l'orateur est reconnu pour un homme non moins vertueux qu'éclairé.

Mœurs dans les

Quant aux mœurs considérées dans la auditeurs, personne des auditeurs, chaque âge, chaque condition en a de particulières. Un des devoirs les plus essentiels de l'orateur est de les connoître, ainsi que les usages et le commerce ordinaire de la vie : c'est ce qu'on appelle connoître le cœur humain et le monde. Il est, sans doute, à propos que je donne ici une notion au moins générale de ces mœurs. Je ne saurois mieux y réussir qu'en prenant pour guide Aristote; qui en a fait une admirable peinture dans sa rhétorique, le modèle de tous les ouvrages en ce genre; peinture qui sera vraie dans tous les temps et chez tous les penples: car il s'agit ici, non de ces caractères, de ces mœurs qui varient dans chaque siècle, dans chaque nation, dans chaque individu, mais de ces caractères généraux, fondés sur la nature, et qui sont comme l'apanage de l'humanité. C'est cette nature, qui est toujours et par-tout la même, qu'Aristote a parfaitement connue, puisqu'en peignant ses contemporains, il a peint les hommes des siècles postérieurs, et ceux du siècle présent. Voici en substance, ce qu'il dit des mœurs des différens âges et des dissérentes conditions. Au reste, ceci n'est point sans exception, et ne doit s'entendre que dans une universalité morale.

DES BELLES-LETTRES.

u Les jeunes gens, dit-il (1), sont vifs dans leurs desirs, entreprenans, adonnés à leurs plaisirs, sur-tout à ceux de l'amour; inconstans, prompts à se dégoûter de ce qu'ils ont le plus ardemment souhaité: car leurs desigs sont vielens, mais passagers comme la faim et la soif des malades. Ils sont colères, emportés, avides d'honneurs, incapables de souffrir le mépris et les injures, sans faire éclater leur ressentiment.

» La victoire et la prééminence les flattent, c'est-à-dire, le plaisir d'exceller et de l'emporter sur leurs égaux en adresse, en science, en talens. La possession des richesses les touche peu, parce qu'ils n'ont jamais senti l'indigence. On remarque encore en eux la crédulité, qui naît du défaut d'expérience; la franchise et la simplicité, parce qu'ils connoissent peu les hommes, et qu'ils s'en défient encore moins.

n La vivacité de l'age et la chaleur du sang, qui les tiennent toujours dans une espèce d'ivresse, les font vivre d'espérances, pour la plupart chimériques; car, outre qu'ils ne se sont pas encore vus déchus de leurs espérances, le court espace qu'ils ont vécu, ne leur paroît rien: l'avenir qui leur paroît long, les frappe bien autrement. Ainsi ils se souviennent de peu de chose; mais ils osent espérer tout, se promettre tout. De là vient qu'on

Tome II.

les amuse, qu'en les trompe si facilement par des espérances et par des promesses spéciouses.

» La colère et l'espérance auxquelles ils se livrent volontiers, les rendent braves: la première leur ôte la crainte; la seconde leur inspire la confiance. Ils sont susceptibles de honte; car ne s'étant point fait de système à part, ils suivent les opinions reçues. Ils sont généreux et magnanimes, parce que les disgrâces de la vie n'ont point encore flétri leur âme: aussi se croient-ils capables des plus grandes choses. Ils s'estiment également dignes des 'honneurs, qu'ils préfèrent à l'intérêt. Ce sentiment est ordinairement en eux la source d'une noble émulation.

» Leur amitié est toujours plus vive, souvent plus pure, moins suspecte d'intérêt que celle des personnes plus âgées. Mais s'ils aiment avec transport, on peut dire aussi qu'ils haïssent avec fureur: presque tous leurs sentimens sont excessifs.

"" Le peu de soin qu'ils prennent de déguiser leurs défauts, les rend plus visibles. Un des plus dangereux, c'est la présomption, « cette sorte d'esprit avantageux qui leur persuade qu'ils savent tout, et qui les rend affirmatifs sur les choses mêmes qu'ils ont le moins examinées. Ce caractère d'homme suffisant et décisif est d'autant plus odieux, qu'il est diamétralement opposé à la modestie, à la défiance de ses propres lumières, à la déférence que l'on doit à celle des personnes

nes Belles-Lettres. 5t que leur âge et leur expérience rendent respectables.

» S'ils font du mal à quelqu'un, c'est plutôt pour l'insulter, que pour lui nuire; car ils sont plus malins que dépravés. Ils sont sensibles à la pitié, parce que jugeant des autres par eux-mêmes, ils croient les hommes meilleurs qu'ils ne le sont en effet. Ils aiment la joie, l'amusement,

la gaieté.

» On peut compter entre les principaux défauts des jeunes gens, l'inclination au mensonge, et l'opiniâtreté à le soutenir; le penchant à la raillerie, l'amour-propre, la fierté, une certaine affectation à répandre des nuages et de l'obscurité sur les choses qu'on a vues ou entendues, et qui leur sont défavorables ; la mauvaise honte, la paresse, et l'amour de l'oisiveté; le mépris des remontrances, une prévention qui se cabre contre les avis les plus sages de leurs parens, et des personnes chargées de leur éducation; prévention funeste, qui, dans un âge plus avancé, leur coûte souvent des larmes et des regrets bien amers.

» L'âge des vieillards et celui des jeunes gens (1) étant, pour ainsi dire, les deux extrémités de la vie, le caractère des premiers doit naturellement et en grando partie, être l'opposé des mœurs de la

jeunesse.

» L'expérience d'une longue vie, leurs

⁽¹⁾ Ibid. c. 15.

52 PRINCIPES GÉNÉRAUX

propres fautes, la fourberie des autres hommes rendent les vieillards irrésolus, timides, circonspects, difficiles, réservés à prendre des engagemens, à compter sur rien, à prononcer affirmativement sur la moindre chose. S'agit-il de se déterminer? j'y penserai, disent-ils; il faudra voir;

cela pourra se faire, etc.

» Leur âme basse et petite, occupée de minuties, susceptible de frayeur, est toujours ouverte aux soupçons et à la défiance; ce qui les rend sujets à prendre les choses, même les plus innocentes, en mauvaise part, et à ne former aucun attachement bien solide et durable. Ils aiment, disoit un sage de la Grèce; comme s'ils devoient haïr un jour; mais aussi ils haïssent, comme s'ils devoient aimer un jour. L'amour et la haine sont dans leur cœur sans vivacité. Il n'en est pas de même de leur passion pour les richesses: ils renferment tous leurs desirs dans les nécessités de la vie, sachant combien il est aisé de perdre et difficile d'acquérir.

» Ils sont timides à l'excès, et portés à craindre tous les maux qui peuvent arriver; d'autant plus attachés à la vie, qu'ils touchent de plus près à son terme; toujours mécontens et portés à se plaindre, même sans sujet; plus attachés à l'utile par avidité, qu'à l'honnête par amour-propre; peu sensibles à la honte, parce que plus susceptibles d'intérêt que d'honneur, ils comptent pour rien l'opinion des hommes. Rarement se repaissent-ils d'espérances: le long usage du

DES BELLES-LETTRES.

monde et des affaires, les mauvais, succès qu'ils ont éprouvés, ou dont ils ont été témoins, le peu de fond qu'il y a à faire sur les apparences les plus spécienses, les ont prémunis contre les illusions dont se paye la jeunesse.

» Si l'espérance de l'avenir ne les occupa pas, ils s'en dédommagent sur le souvenir du passé, le temps qui leur reste à vivre n'stant rien en comparaison de celui qu'ils ont yu socouler: aussi sont-ils grands parleurs, avides de raconter ce qu'ils ont vu ou fait autrefois ; tant le souvenir du passé les amuse!

» Leur colère est vive; mais c'est un eseu lent, peu actif, aussi prompt à s'éteindre qu'à s'allumer. Les passions dont une partie les a quittés, et l'autre est amortie par les glaces de l'âge, les agitent moins que l'intérêt; ce qui les fait paroître modérés, plus susceptibles des impressions de la raison, que de celles de la stature. S'ils font du mats, c'est alatot pour nuire que pour insulter; et s'ils sont sensibles à la pitié, co n'est pas par humanité comme les jennes gens, mais par foiblesse et par un secret retour sur eux-mêmes, se regardant comme exposés à toutes sortes de maux. Au reste, s'ils ont en partage la prudence, la maturité, et quelques autres qualités louables, elles sont bien compensées par l'humeur brusque et chagrine, par un esprit difficile et caustique, par une affectation presque continuelle à contredire, à censurer; défauts, pour ne rien dire de .54 PRINCIPES SÉNÉRAUX plus, qui les rendent peu agréables à la société.

» Comme l'âge viril (1) tient le milieu entre la jeunesse et la vieillesse, les mœurs qui lui conviennent, gardent aussi une certaine proportion, un milieu entre celles de ces deux âges. Egalement éloigné de la timidité commune aux vieillards, et de l'ardeur ordinaire aux jeunes gens, l'homme qui a atteint la force et la vigueur de l'âge, se gouverne avec prudence, avec raison, sans se laisser éblouir par l'espérance, ni abattre par les dangers. Il ne donne ni ne refuse indifféremment sa confiance à tout le monde. L'examen, l'attention président à ses jugemens, qu'il règle bien plus sur la vérité que sur l'opinion. Il n'est point esclave l'intérêt jusqu'à négliger son honneur, ni de l'honneur jusqu'à négliger entièrement son intérêt : mais il sait les allier et les faire concourir à ses desseins. Exempt de la sordide avarice et de la folle profusion, il use de ses richesses avec autant d'économie que de noblesse : la modération est d'ordinaire la règle de ses desirs et de ses actions. C'est par elle qu'il réprime la fougne de ses passions, qu'il unit la prudence à la valeur, et la promptitude de l'exécution à la sagesse du conseil. En un mot, tout ce que la jeunesse et la vieillesse ont de bon séparément, l'âge mûr d'ordinaire les réunit;

⁽¹⁾ Ibid. c. 14.

DES BELLES-LETTRES. et de plus, tout ce qui pêche dans ces deux âges, soit par défaut, soit par excès,

se corrige le plus souvent dans celui-ci, et est ramené à une certaine médiocrité tou-

iours esti**mable.**

» Si l'âge, dit le même Rhéteur (1), influe sur les mœurs, la fortune et la condition n'y influent pas moins. Suivre les hommes dans toutes les situations qui peuvent les faire changer d'humeur et de caractère, ce seroit entrer dans un détail infini. Nous nous bornerons donc sux principales, qui sont la noblesse, l'opulence ;; la grandour et la prospérité; d'autant mienz que par ces quatre sortes d'états, on pourra inger des conditions opposécš.

» Le caractère de la noblesse est de rendre amateur de la gloire ; car on sime à augmenter les avantages qu'on possède : or la noblesse est fondée sur la gloire des ancêțies. Cette ambition , lorsqu'elle ne se propose que des choses louables, et n'emploie que des moyens légitimes pour parvenir à sa fin, prend le nom d'émulation; c'est une vertu. Se sert-elle de moyens injustes et violene? C'est un vice, et souvent même un crime.

o Les nobles méprisent ordinairement ceux qui commencent leur noblesse, et qui se trouvent au même point où se sont trouvés, leurs, propres ancêtres. La gloiro de ceux-ci, ne leur paroît plus grande,

⁽¹⁾ Ibid c. 15.

que parce qu'ils les voient avec des yeux prévenus, et dans une perspective fort éloignée; mais ils méprisent encore tout ce qui

n'est pas noble.

» On doit mettre une grande différence entre un noble qui soutient mal la splendeur de son nom, et un noble qui ne dégénère point. L'un doit tout à sa naissance et au mérite de ses ancêtres. L'autre en imitant leurs vertus, en rehausse l'éclat par ses belles actions. Ce dernier caractère est plus rare que le premier.

» L'opulence (1) a aussi un caractère particulier. Les riches communément sont superbes et insolens, parce qu'ils s'imaginent possèder tout ce qu'on peut desirer; n'avoir besoin de personne, ou du moins pouvoir se procurer tout à prix d'argent; ou enfin parce qu'ils pensent que la richesse leur

tient lieu de tout.

Le luxe, la vanité, l'ostentation serencontrent aussi chez les riches. Persuadés que leur boulieur consiste dans l'opulence, ils dédaignent tout ce qui ne leur ressemble pas ; et rien ne contribue plus à les entretenir dans cette illusion, qu'une cour nombreuse de vils flatteurs qui les applaudissent, ou qui en attendent leur fortune.

» On trouve cette différence entre les mœurs des nouveaux riches; et le caraçtère de ceux qui l'ont toujours été, que ceux dont la fortune est nouvelle, rapide, surprenante, ont tous les défauts dont nous

^{- (1)} Ibid. c. 16.

espèce d'ivresse que l'habitude a dissipée

dans les premiers.

» L'opulence consiste moins dans la possession que dans l'emploi des richesses. Soit donc qu'on les ait reçues de ses pères, soit qu'on les ait acquises par son travail et par son industrie, pourvu que ce seit par des voies légitimes, elles ne peuvent que rendro un homme plus estimable, lorsqu'il en ennoblit l'usage, par des libéralités qu'il verse dans le sein de ses amis, des gens de mérite, des malheureux. Il n'est point de voie plus essicace pour sermer la bouche à l'envie.

» La grandeur et la puissance (1) produisent des mœurs en partie semblables à celles des riches, et en partie meilleures; car ceux qui sont élevés en dignité, sont plus sensibles à l'honneur, et plus généreux que ceux qui n'ont d'autre mérite que l'opulence. Comme ils ont occasion d'acquérir et de montrer plus de vertus, ils aiment à faire de grandes choses que leur puissance les met en état d'accomplir. Rarement les voit-on vivre dans l'oisiveté. Le travail attaché à leurs charges, le soinde maintenir leur réputation, le desir d'affermir ou d'augmenter leur crédit, les tient toujours en haleine. Ils répandent dans leurs manières plus de dignité que de fierté; car

⁽¹⁾ Ibid- 0. 17.

leur rang, qui les met en vue, fait qu'ils s'observent davantage, et qu'ils gardent toujours une gravité décente. Mais aussi quand ils s'irritent et qu'ils font des maux, ce sont ordinairement des maux irréparables.

» La prospérité participe de la richesse et de la puissance : ainsi son caractère est mêlé de ceux qui sont propres à ces deux états. Deux qualités cependant s'y font sur-tout distinguer ; une passion extrême pour la gloire , et une confiance aveugle dans les succès passés. Il en est une troisième plus / agréable et plus rare , c'est la reconnoissance pour la divinité. Mais rien n'est plus com-mun que de l'oublier dans l'ivresse que cause une riante fortune ».

Voilà les mœurs, les caractères que l'orateur doit étudier et connoître à fond, parce qu'il ne pent viaiment intéresser ,. parce qu'il ne peut donner quelque vie et quelque chaleur à son discours, qu'en distinguant et en exprimant ces mœurs des différens âges et des différentes conditions. C'estlà le plus sûr et le plus agréable moven de plaire, parco qu'il n'est personne qui ne voie, avec un plaisir fres-vif, une représentation fidèle du caractère et du génie des hommes, ou des usages et du commerce de la viel. Cette peinture des mœurs contribue aussi au triomplie de l'éloquence, puisque c'est par elle que l'orateur parvient plus aisément à entraîner les âmes vers ce qui est aimable et utile, et à les arracher à ce qui est odieux et muisible. Enfin cà n'est

qu'au moyen de la connoissance de ces mœars, qu'il peut proportionner son style. ses pensées, ses réflexions, ses raisonnemens à l'intelligence, aux sentimens et aux passions de ses auditeurs; parler à la ville autrement qu'on ne parle à la campagne, à des militaires autrement qu'on ne parle à des magistrats, à des jeunes gens autrement qu'on ne parle à des hommes d'un âge mûr; en un mot, peindre avec vérité les diverses inclinations des hommes de tous les états, en développer les causes et les effets, ainsi que les caractères des différens vices et des différentes vertus. La peinture que Massillon a tracée de l'ambition, dans son discours sur les tentations des grands, prouve bien qu'il connoissoit parfaitement ce qui caractérise ce vice. La voici.

« Il rend malheureux celui qui en est » possédé. L'ambitieux ne jouit de rien; » ni de sa gloire, il la trouve obscure; » ni de ses places, il veut monter plus » haut; ni de sa prospérité, il sèche et » dépérit au milieu de son abondance; ni » des hommages qu'on lui rend, ils sont » empoisonnés par ceu qu'il est obligé de » rendre lui-même; ni de sa faveur, elle » devient amère, dès qu'il faut la partager » avec ses concurrens; ni de son repos, il » est malheureux, à mesure qu'il est obligé » d'être plus tranquille. . . . L'ambition » le rend donc malheureux : mais » plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de » bassesses pour parvenir! Il faut paroître,

60 PRINCIPES GÉNÉRAUX

» non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous » souhaite. Bassesse d'adulation; on encense » et on adore l'idole qu'on méprise : bassesse » de lâcheté; il faut savoir essuyer des » dégoûts, dévorer des rebuts, et les re-» cevoir presque comme des grâces : bas-» sesso de dissimulation, point de senti-» mens à soi, et ne penser que d'après » les autres : bassesse de déréglement : » devenir les complices et peut-être les » ministres des passions de ceux de qui n nous dépendons, et entrer en part dans » leurs désordres, pour participer plus sûre-» ment à leurs grâces : enfin bassesse même » d'hypocrisie ; emprunter quelquesois les » apparences de la piété; jouer l'homme » de bien pour parvenir, et faire servir à » l'ambition, la religion même qui la con-» danine ».

On ne peut lire les sermons de ce grand orateur, sans s'appercevoir presque à chaque page qu'il avoit fait une étude bien profonde du cœur humain. Il seroit aisé de le prouver par une foule d'exemples. Je me borne à celui-ci, tiré du panégyrique de Saint Benoît.

« Nul presque de tous ceux que le » monde séduit et entraîne, n'est content » de sa destinée; et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissoit les peines » de notre état présent, et ne lioit encore » nos cœurs au monde, il ne faudroit, pour » nous en détromper, que les dégoûts et les » amertumes vives que nous y trouvons. » Mais nous sommes, chacun en secret,

61

» îngénieux à nous séduire sur l'amertume » dè notre condition présente. Loin de » conclure que le monde ne sauroit faire » des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs » le bonheur où nous aspirons, et que le » monde ne sauroit nous donner, nous' » nous y promettons toujours ce qui nous » manque et ce que nous souhaitons : nous o charmons nos ennuis présens par l'espoir » d'un avenir chimérique; et par une illu-» sion perpétuelle et déplorable, nous ren-» dons toujours inutiles les dégoûts que » Dieu répand sur nos passions injustes, » pour nous rappeler à lui par des espé-» rances que l'événement dément toujours, » mais où nous prenons de notre méprise » même l'occasion de tomber dans de nou-» velles ».

H

Des Passions,

Les passions sont, en général, des mouvemens qui s'élèvent dans notre âme, et tions des
qui sont un effet des impressions qu'elle
reçoit. Si ces impressions sont légères, les
mouvemens qui se font sentir dans notre
âme, sont doux; et alors on les nomme
simplement sentimens. Si ces impressions
sont vives, les mouvemens qui agitent notre
âme sont véhémens; et alors on les nomme
proprement passions.

Les objets présentés à notre âme, lui paroissent-ils agréables ou utiles ? Notre volontó se porte vers ces objets, les poursuit, les aime, et s'y attache: de-là l'amour. Ces objets lui paroissent-ils désagréables ou pernicieux? Notre volonté s'en éloigne, les fuit, et les déteste : de-là la haine. Ces deux passions sont la base de toutes les autres : il n'en est absolument sucune qui ne se rapporte à l'une de ces deux-là, et qui n'en soit comme une émanation.

Ces mouvemens que notre âme éprouve à la vue des objets, sont indifférens par eux-mêmes, quelque doux, quelque impétueux qu'on les suppose. Mais si vous yous réjouissez d'un bien arrivé à votre ennemi, ce sentiment de joie est bou et louable. Si, an contraire, vous vous réjouissez des revers qu'il a essuyés, ce sentiment est criminel et vicieux. Si vous vous indignez à la vue de la prospérité d'un méchant, cette indignation est louable. Si vous vous indignez à la vue de la prospérité d'un homme de bien, cette indignation est criminelle.

Ces mouvemens de notre âme peuvent donc être en nous les principes des différentes vertus, ou des différens vices, selon l'objet vers lequel ils sont dirigés. Ainsi les passions sont bonnes, lorsqu'elles mons portent à quelque chose d'honnète; mauvaises, lorsqu'elles nous portent à quelque chose de vicieux, ou même à quelque chose d'honnête d'une manière viciense. Chercher, par exemple, à procurer un emploi à son ami, c'est une chose honnête.

Mais chercher à le faire élever à ce poste, en prenant des mesures pour en déposséder celui qui l'occupe, c'est une chose criminelle et digne de toute censure.

Puisque les passions ne sont en ellesmêmes ni bonnes ni mauvaises, il s'ensuit non - seulement que l'usage n'en peut pas être répréhensible dans le discours oratoire, mais encore qu'il n'en peut être que louable, si on les dirige vers an objet qui de sa nature soit bon et utile. Ajoutons que cet usage des passions est absolument nécessaire. Ce n'est qu'en les excitant que l'orateur est vraiment éloquent : ce n'est que par elles qu'il triomphe des cœurs, y exerce un empire souverain, les arrache au vice, en leur inspirant la baine la plus forte pour tout ce qui est mauvais et criminel. les entraîne à la vertu, en leur inspirant l'amour le plus vif pour tout ce qui est bon et honnête.

Mais pour que l'orateur soit autorisé à exciter une passion que conque, il faut que ses auditeurs aient une âme susceptible de cette passion; que la chose pour laquelle il veut l'exciter, puisse en être un sujet, et que les motifs pour lesquels il veut l'exciter, soient justes. Ces trois préceptes sont trop clairs par eux-mêmes; il est trop aisé d'en sentir toute l'étendue, pour qu'il soit besoin de les développer.

Le plus sûr moyen d'exciter les passions, Moyen est d'en être soi-même pénétré. Voulez-les par-

64 Principes généraux

vous, dit Horace (1), m'attendrir par le récit de vos malheurs, et me tirer des larmes, commencez à en verser vousmême. Il n'est pas possible, dit Cicéron (2), que celui qui écoute, se porte à la douleur, à la haine, à l'envie, à la crainte, aux pleurs, à la pitié, si l'orateur ne se montre touché des sentimens qu'il veut inspirer aux autres. Quel est l'orateur qui pourra se flatter d'inspirer à ses auditeurs la pitié pour les malheureux, s'il ne la ressent lui - même? Quel est le général d'armée qui fera naître dans le cœur de ses soldats la passion de la gloire, s'il n'en est lui-même dévoré? Rappelons encore ici ce précepte si vrai et si connu. que, pour être éloquent, il faut sentir vivement, avoir une ame toute de feu : sans cela on ne pourra jamais enflammer l'âme des autres. '

Mais comment sentir vivement des choses, qui n'ont qu'un rapport indirect avec nous, ou même qui nous sont purement étrangères? Comment éprouver une émotion vive et profonde, pour la faire naître dans les autres? Voici sur ce sujet la pensée de Ouintilien.

Quoique nous ne soyons pas les maîtres de nos mouvemens, dit ce Rhéteur (3), nous pouvons cependant nous faire des images si vives et si justes des choses ab-

⁽¹⁾ Art Poët.

⁽a) De Orat. L. a.

⁽⁸⁾ Inst. L. VI, c. s,

65

senies, qu'elles les rendent présentes et comme exposées à nos yeux. Celti qui s'en forme de telles, est toujours puissant et fort dans ses mouvemens. Par exemple, ajoutet-il un peu plus bas, si j'ai à déplorer un assassinat, ne pourrai - je point me figurer tout ce qui vraisemblablement s'est passé en cette occasion? Ne verrai-je point l'assassin attaquer un homme à l'improviste, lui mettre le poignard sous la gorge; celui-ci saisi'de frayeur, crier, supplier, s'enfuir, ou faire de vains efforts pour se défendre, et enfin tomber percé de coups? Ne verraije point son sang couler, la pâleur de son visage, ses yeux s'éteindre, et sa bouche qui s'entr'ouvre pour rendre le dernier soupir?

Il s'ensuit de la réflèxion de ce judicieux écrivain, que l'orateur doit imaginer vivement, pour se pénétrer des passions qu'il veut exciter. Il ne manquera pas alors de peindre avec force, de rendre son discours passionné, et d'émouvoir, par ce moyen,

les passions de ses auditeurs.

Je pourrois faire voir, par divers exemples, la manière dont les meilleurs orateurs ont excité les passions. Il sussira d'en citer un seul fourni par un grand maître, et qui peut bien servir de modèle: il est tiré d'une oraison de Cicéron contre Verrès(a), Préteur de Sicile, qui avoit condamné au

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

dernier supplice Gavius, citoyen romain. Voici, à - peu - près, le sens littéral de ce morceau.

« An milien de la place publique de Mes-» sine (a), un citoyen romain étoit cruelle-» ment frappé de verges; tandis que dans » ses cuisantes douleurs, à travers le bruit » des coups redoublés, il ne faisoit entendre » d'autre plainte, d'autre cri que celui-ci: » Je suis citoyen romain. Il croyoit qu'en » réclamant ce titre, il se verroit délixré » du rigoureux supplice qu'on lui faisoit » subir. Ce fut en vain : non-seulement il » ne fut point arraché à la violence et au » déchirement des verges; mais encore dans » ce moment même, où sa voix gémissante » répétoit, sans interruption, le nom de » citoyen romain, le supplice de la croix, » oui de la croix, étoit préparé pour ce mal-» heureux, tout meurtri de coups, et qui, » jusqu'à ce jour, n'avoit point vu d'exem-» ple d'un pareil pouvoir ».

Après cette description vive et touchante, l'orateur invoquant les loix, qui désendoient de condamner au supplice des verges ou de la mort un citoyen de Rome, sans l'ordre du peuple romain, s'écrie pour. faire sentir toute l'injustice de cet indigne

traitement :

« O doux nom de la liberté, ô ad-» mirable prérogative de notre ville! O loi

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de se ${f V}$ olume,

» Porcia (a)! O loix de Sempronius (b)! » O puissance des Tribuns (c) si desirée et » quelquefois rendue an peuple romain ! » Tout s'est - il évanoui, jusques-là qu'un » citoyen romain, dans une des provinces » du peuple romain, dans une ville de » ses allies, ait été publiquement frappé » de verges par l'ordre d'un homme, que » ce même peuple romain avoit gratui-» tement honoré des haches et des sais-» ceaux? Si les cris douloureux, les vives » supplications de ce malheureux, en proie » à l'ardeur des torches brulantes et à la » rigueur des autres tourmens, n'étoient pas, » capables d'ébranler ton âme, ne devois-» tu pas, au moins, être touché des sann glots, des larmes et des gémissemens de » tous les Romains présens à ce barbare spec-» tacle. Tu as osé faire attacher à une » croix un homme qui se disoit citoyen » romain »!

L'orateur n'en reste pas là : il rapporte une dernière circonstance du supplice de Gàvius, pour accabler Verrès de tout l'odieux qu'il mérite, en peignant aux yeux de ses juges son industrieuse cruanté.

« Tu ne peux point nier, puisque tu » n'as pas craint de le dire publiquement,

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez le mot S.mpronia, ibid.

⁽c) Voyez le mot Tribuns, ibid.

» que tu n'aies fait planter l'instrument » de son supplice dans cet endroit de la » ville, qui est près du détroit, afin que » celui qui se disoit citoyen romain, pût » du haut de cette croix jeter ses derniere » regards sur l'Italie et sur sa propre maison. » Oui, pères conscrits, c'est la première » croix, la seule croix qui, depuis la fon-» dation de Messine, ait été élevée en cet » endroit; et ce lieu a été choisi, afin que » le malheureux Gavius comprît, en mou-» rant, qu'un bras de mer très-étroit formoit » la séparation de l'esclavage et de la liberté, net afin que l'Italie vit un de ses ensans » mourir victime de tous les excès du pouwoir tyrannique ».

Enfin Cicéron termine ce récit passionné, et bien capable d'allumer toute l'indignation des juges contre Verrès, par ces paroles si

fortes et si pathétiques.

« Si j'adressois ces plaintes, je ne dis pas a des citoyens romains, je ne dis pas a quelques-uns de nos alliés, je ne dis pas a des nations chez lesquelles notre nom fât parvenu, je ne dis pas enfin à des hommes; mais à des bêtes sauvages, aux pierres et aux rochers les plus durs d'un affreux désert, ces êtres muets, inanimés et insensibles seroient touchés du récit d'une action si indigne et si atroce. Que doit-ce donc pêtre, lorsque je parle à l'auguste sénat de Rome, aux auteurs des loix, des jugemens et de notre jurisprudence, etc. »?

ARTICLE II.

De la Disposition.

L'invention, comme on vient de le voir, aide l'orateur à trouver les choses qu'il doit dire. La disposition lui prescrit la manière de les distribuer, de les arranger, de les lier éntr'elles. Le succès du discours, dit Cicéron (1), depend de la forme qu'on lui donne. et de la manière dont on le traite : car quant aux choses, aux matières des preuves, l'intelligence en est aisée. Que reste-t-il ensuite à l'art de la composition, sinon qu'il faut. 1°. commencer par un exorde qui nous concilie la bienveillance des auditeurs, qui les rende attentifs, et qui les dispose à nous écouter favorablement; 2°. exposer le fait d'une manière claire, si courte et si plausible. que l'on comprenne aisément l'état de la question; 3°. établir solidement ses moyens. et renverser coux de l'adversaire, par des raisonnemens concluans et placés avec ordre. de manière que l'on sente la liaison des conséquences avec les principes ; 4°. terminer le discours par une péroraison, qui puisse allumer ou éteindre les passions, selon le besoin. Voilà donc la disposition générale du discours. Les principales parties qui le composent, sout l'exorde, la narration, la confirmation et la péroraison.

⁽¹⁾ De .Orat. , nº 192,

70 Principes cénéraux

De l'Enorde.

L'exorde est le commencement du discours. L'Orateur y doit préparer l'esprit de ses anditeurs, à recevoir favorablement les choses qu'il va leur annoncer. Il y réussira, s'il parle avec exactitude, ne disant rien qui n'ait un juste rapport au but qu'il se propose, de manière que l'exorde ne puisse convenir à aucun autre discours. Il faut qu'il ne soit pas long : il dégoûteroit l'auditeur, qui, des que le sujet lui a été annoncé, est impatient d'en connoître le fond. Si l'Orateur parle de lui-même, il prendra un ton modeste, et paroîtra même se mésier de son talent. C'est le moyen d'intéresser les auditeurs, de s'attirer leur bienveillance et de surpasser leur atlente. Ainsi Bossuet, commençant l'éloge du grand Condé (a), se reconnoît au - dessous de son sujet, en disant :

« Au moment que j'ouvre la bouche, » pour célébrer la gloire immortelle de Louis » de Bourbon, Prince de Condé, je me sens » également confondu, et par la grandeur du » sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, » par l'inutilité du travail. Quelle partie » du monde habitable n'a pas oui les vic-» toires du Prince de Condé et les merveilles » de sa vie? On les raconte par-tout: le

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume,

» Français qui les vante, n'apprend rien à » l'étranger, et quoi que je puisse aujour» d'hui vous en rapporter, toujours prévenu
» par vos pensées, j'aurai encore à répondre
» au secrèt reproche que vous me fèrez d'être
» demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne
» pouvons rien, foibles Orateurs, pour la
» gloire des âmes extraordinaires. Le Sage à
» raison de dire que leurs seules actions
» peuvent les louer : toute autre louange
» languit auprès des grands noms; et la seule
» simplicité d'un récit fidèle, pourroit sou» tenir la gloire du Prince de Condé »!

Comparous deux exemples qui feront connoître l'art, avec lequel l'Orateur doit commencer son exorde, pour disposer les esprits
en sa faveur. Ils sont tirés des Métamorphoses d'Ovide. Après la mort d'Achille (a),
Ajax (b) et Ulysse (c) disputèrent les armes
de ce Héros. Ils devoient l'un et l'autre exposer leurs prétentions, en présence des
Princes confédérés, assemblés au milieu de
l'armée. Ajax, qui ne savoit que combattre,
se lève le premier; et bouillant de colère,
il regarde, d'un œil farouche, le rivage de
Sigée (d) et la flotte des Grecs; ensuite tendant les mains, il s'écrie:

⁽a) Voyez te mot, dans les notes, à la fin du prémier Volume.

⁽b) oyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du pre-

⁽d) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

72 Principes généraux

« Grands Dieux! c'est à la vue de nos » vaisseaux, que nous plaidons, et Ulysse » entre en concurrence avec moi. Cependant » il prit la fuite, à l'approche d'Hector (a), » armé de ces seux destructeurs que j'af-» frontai, que j'éloignai de notre flotte. Il » vaut donc mieux avoir une langue sédui-» sante, qu'un bras de héros, etc. »

Cet emportement d'Ajax, ces éclats, ce reproche indirect qu'il fait aux Grecs des services qu'ils en avoient reçus, étoient bien peu propres à lui rendre ses Juges favorables. Un pareil ton dans un Orateur, et dans un Orateur sur tout qui plaide sa propre cause, ne peut qu'indigner le Juge, et même le

imple auditeur.

Ulysse, le plus rusé comme le plus éloquent des Grecs, après s'être levé, tient quelque temps ses yeux fixés à terre : il fait paroître une extrême affliction de la mort du Guerrier que pleure l'armée, et d'un ton

soumis et respectueux, il dit:

« Illustres Grecs, si vos vœux et les miens » eussent été exaucés, une si triste contest tation n'auroit pas été portée devant votre » Tribunal. Vous jouiriez encore de vos » armes, cher Achille, et nous aurions le » bonheur de vous posséder. Mais puisque » les destins nous ont enlevé ce Héros (ici » il fit semblant «d'essuyer ses larmes), » qui mérite mieux d'hériter du grand

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

[»] Achille,

» Achille, que celui par lequel les Grecs en

» ont joui, etc. »?

On veut que l'exorde n'ait rien de recherché, ni de magnifique dans les pensées et dans les expressions. Cette règle doit être observée, lorsque l'Orateur veut combattre un préjugé reçu, ou détruire une fausse opinion. Il faut alors qu'il s'exprime simplement, pour s'insinuer avec art dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. Mais il y a bien d'autres occasions où cette règle n'a pas lieu. La grandeur et l'importance du sujet autorisent l'Orateur à commencer par quelques traits frappans, par des figures brillantes, par de riches comparaisons. C'est ce qu'a fait le P. Bourdaloue dans ce début d'un Sermon sur . la Résurrection, et qui a pour texte ces paroles de l'Evangile : Il est ressuscité, il n'est plus ici ; voici le lieu où on l'avoit mis.

a Ces paroles sont bien différentes de celles » que nous voyons communément gravées » sur les tombeaux des hommes. Quelque » puissans qu'ils aient été, à quoi se rédui-» sent ces magnifiques éloges qu'on leur » donne, et que nous lisons sur ces superbes » mausolées, que leur érige la vanité hu-" maine? A cette inscription hic jacet, ce » grand ; ce conquérant, cet homme tant » vanté dans le monde, est ici couché sous la » pierre, et enseveli dans la poussière, sans ,» que tout son pouvoir et toute sa grandeur » l'en puissent tirer. Il en va bien autrement » à l'égard de Jésus-Christ. A peine est-il » enfermé dans le sein de la terre , qu'il en » sort dès le troisième jour, victorieux et Tome If.

n triomphant. At lieu donc que la gloire des n grands du siècle se termine au tombean, n c'est dans le tombeau que commence la n gloire de ce Dieu homme; c'est, pour ainsi n dire, dans le centre de la foiblesse, qu'il n fait éclater toute sa force, et jusqu'eutre les n bras de la mort, qu'il reprend par sa propre n vertu, une vie bienheureuse et immorn telle n.

Tel est aussi ce magnifique exorde de l'Oraison funèbre de Turenne (a), par Fléchier.

« Je ne puis, Messieurs, vous donner d'a-» bord une plus haute idée du triste sujet » dont je viens vous entretenir, qu'en ren cueillant ces termes nobles et expressifs, » dont l'Esriture Sainte se sert, pour louer » la vie et déplorer la mort du sage et vail-» lant Machabée (b). Cet homme, qui por-» toit la gloire de sa nation jusqu'aux extré-» mités de la terre : qui couvroit son camp n d'un bouclier, et forçoit celui des ennemis » avec l'épée; qui donnoit à des Rois ligués » contre lui, des dépleisirs mortels, et rén jouissoit Jacob (c) par ses vertus et par ses » exploits, dont la mémoire doit être éter-» nelle : cet homme, qui désendoit les villes » de Juda (d), qui domptoit l'orgueil des

⁽a) Voyez ce mot, dans ks notes, à la fin du premier

⁽b) Voyez se mot, dans les notes, à la fia de se Volume.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier

⁽d): Voyes le mot Jada (toyaume du)-, dans les notes, à la fin de ce Volume.

à enfans d'Ammon (a) et d'Estii (b), qui re-» venoit chargé des dépouilles de Samarie (c), » après avoir brûlé, sur leurs propres autels, u les Disux des nations étrangères : cet homme, » que Dieu avoit mis autour d'Israël (d) p comme un mur d'airain, où se brisèrent » tant de fois toutes les forces de l'Asie, et » qui, après avoir défait de nombreuses arn méss, déconcerté les plus fiers et les plus. » habiles généraux des rois de Syrie (e), ve-» noit tous les ans, comme le moindre des » Israélites, réparer avec ses mains triomn phantes les ruines du sanctuaire, et ne voup loit d'autre récompense des services qu'il » rendeit à sa patrie, que l'homneur de l'avoir o servie: ee vaillant homme poussant enfin, » evec un courage invincible, les ennemis w cu'il avoit réduits à une feite honteuse, n regut le coup mortel, et demeara comme » enseveli dans sen triomphe. Au premier » bruit de ce funcete accident, toutes les villes » de Judée (f) farent émues. Des raisseaux » de larmes coulèrent des yeux de tous leurs » habitans: ils furent quelque temps saisis, • muets, immobiles. Un effort de douleur

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

 ⁽ε) Voyes ce mot, ibid.
 (d) Voyes ce mot, dans les notes ε à la fin de premier
 Volume.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

⁽f) Voyes ce mot, dans les notes, à la fin de ca Volunte.

» rompant enfin ce long et morne silence, » d'une voix entre-coupée que formoient dans » leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, » ils s'écrièrent: Comment est mort cet hamme » puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël! » A ces cris Jérusalem (a) redoubla ses pleurs; » les voûtes du Temple s'ébranlèrent; le Jour- » dain (b) se troubla, et tous ses rivages remetirent du son de ces lugubres paroles: » Comment est mort cet homme puissant, » qui sauvoit le peuple d'Israël »?

Il est des conjonctures où l'Orateur peut éclater avec force dans son début : c'est lorsqu'il est agité d'une passion extrêmement vive, et dont le sujet ne peut être que louable. Voyez sur quel ton Cicéron commence ses Oraisons contre Catilina. Ce fier romain conspiroit contre sa patrie. Le sénat, instruit de ses complots, étoit assemblé. Cicéron alloit parler : Catilina entre. L'orateur frémit d'indignation: il part comme la foudre, et s'écrie:

« Jusqu'à quand enfin, Catilina (c), abu-» seras - tu de notre patience? serons - nous » encore long-temps le jouet de ta fureur? » quelles seront les bornes de ta hardiesse » effrénée? Quoi! ni la garde qui veille à la » sûreté publique, ni la crainte du peuple, » ni ton arrêt déjà prononcé dans le cœur de

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Vol • 1e.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ee mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

» tous les gens de bien, ni le respect dû à co » lieu sacré, ni l'aspect de ces augustes séna-» teurs n'ont pu ébranler ton insolente au-» dace! Ne vois-tu-pas que tes complots per-» fides sont dévoilés; que la conjuration est » décou¶erte ; qu'aucun de nous n'ignore ce » que tu as fait cette nuit et la nuit précé-» dente ; à quelle conpable assemblée tu as » présidé; quelles résolutions plus coupables mencore y ont été prises? O temps ! ô » moeurs! Le sénat le sait, le consul le voit; » et ce traître respire! Que dis-je, il respire! » il met dans le sénat un pied téméraire; il » prend part aux délibérations de ce corps » vénérable ; il jette sur chacun de nous des » regards sangninaires 🛦 il marque de l'œil 🔠 p place où il veut enfoncer le poignard ».

Un orateur sacré qui expose une grando vérité déjà connue, peut aussi commencer son exorde d'une manière frappante et qui produise une forte impression sur l'esprit de ses auditeurs. C'est ce que fait Massillon dans son Sermon sur l'impénitence finale.

« Si vous n'avez pas frémi, en m'enten-» dant prononcer ces paroles, les plus ter-» ribles, sans doute, qu'on lise dans nos di-» vines écritures: je m'en dais; vous me » chercherez, et vous mourrez dans votre pé-» ché; je ne vois plus de vérités dans la reli-» gion, capables de vous toucher ».

A la fin de l'exorde, l'orateur distribue son sujet en ses parties; c'est-à-dire, qu'il en tire plusieurs propositions, qui, disposées evec ordre, indiquent la marche qu'il va suivre pour le traiter; c'est ce qu'on appelle division. Ces différentes propositions doivent renfermer le sujet du discours dans toute son élendue, et tendre au même but, sans rontrer l'une dans l'autre, parce qu'alors il s'en trouvereit une qui seroit inutile. Quand on divise, dit Fénélon (1), il faut diviser simplement, naturellement; il faut que ee soit une division, qui se trouve toute faite dans le sujet même; une division, qui éclaircisse, qui range les matières, qui se retienne misément, et qui side à retenir tout le reste : enfin une division, qui fasse voir la grandeur du sujet et de ses parties. Bourdaloue traitant le Mystère de la Passion sur ce texte ; *les Juife* demandent des prodiges ! etc., vent faire voir qu'on y en découvre un des plus éclatans. Voici comment il divise son sujet.

« Vous n'avez peut-être considéré jusqu'à présent la mort du Sauveur, que comme le mystère de son humilité et de sa foiblesse; et moi je vais vous montrer que c'est dans » ce mystère, qu'il a fait paroître toute l'étent due de sa grandeur et de sa puissance : ce sera la première pastie. Le monde jusqu'à présent n'a regardé ce mystère, que comme une folie; et moi, je vais vous faire voir » que c'est dans cé mystère, que Dieu a fait » éclater plus hautement sa sagesse : ce sera » la seconde partie ».

⁽¹⁾ Dialogue sur l'Eloguence.

II.

De la Narration.

Après l'exorde, vient la narration, qui consiste à instruire l'auditeur du fond du sujet. S'il s'agit d'un fait, l'orateur le raconte avec toutes ses circonstances, en faisant ressortir les plus favorables et les plus frappantes. S'il faut établir une vérité, combattre une errour, examiner une question, l'orateur l'expose dans une juste étendue, en faissat entrevoir le germe des preuves qu'il a dessein d'employer. La narration oratoire considérée comme le résit d'un fait, ou comme l'exposition d'un sujet quelconque, doit être courte et simple. La breveté exclut les choses reprises de plus haut qu'il n'est nécessaire, les circonstances triviales, les détails superflus, les longues réflexions, les raisonnemens étendus. La simplicité n'admet que les ornemens naturels, et rejette les figures hardies, les périodes travaillées avec beaucoup de soin; en un mot, le style pompeux et magnifique. Un beau modèle de narration oratoire est le morceau suivant de l'Oraison funèbre du président de Lamoignon (a), par Fléchier.

« Je ne veux que vous faire souvenir de la » cause célèbre de ces Etrangers, que l'espé-» rance du gain avoit attirés des bords du » Levant, pour porter en Europe les richesses

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

» de l'Asie. Contre la liberté des mers et la » fidélité du commerce; des armateurs fran-» cais leur avoient enlevé, et leurs richesses. » et le vaisscau qui les portoit. Ceux qui de-» voient les secourir, aidoient eux-mêmes à » les opprimer. On avoit oublié pour eux. » non-seulement cette pitié commune qu'on » a pour tous les malheureux, mais encore n cette politesse singulière que notre nation a » coutume d'avoir pour les étrangers. Eloi-» gnés de leurs amis par tant de terres et par mant de mers, dans un pays où l'on ne pou-» voit les entendre, où l'on ne vouloit pas » même les écouter, ils eurent recours à » M. de Lamoignon, comme à un homme p incorruptible, qui prendroit le parti des » foibles contre les puissans et qui débrouil-» leroit ce chaos d'incidens et de procédures, » dont on avoit enveloppé leur cause. Il le » fit: il alluma tout son zèle contre l'avarice; n il leva les voiles qui couvroient ce mystère » d'iniquité, et rapporta durant trois jours, p au conseil du roi, cette affaire, avec tant » d'ordre et de netteté, qu'il fit restituer » à ces malheureux ce qu'ils croyoient avoir » perdu, et les obligea d'avouer, ce qu'ils » avoient eu peine à croire, qu'on pouvoit D trouver parmi nous de la fidélité et de » la justice ».

Quoique la narration doive être simple, il y a cependant des occasions où elle peut être animée, brillante et pathétique. Massillon, dans son Oraison funèbre de Louis XIV, rappelle le souvenir de la perte, que ca

monarque avoit saite de plusieurs princes et princesses de sa maison. L'orateur ne pouvoit raconter ces tristes événemens, sans se livrer à de grands mouvemens, et sans remuer les passions. Aussi la peinture qu'il en sait, est vraiment sublime. La voici.

« Que vois-je ici, et quel spectacle atten-» drissant, même pour nos neveux, quand » ils en liront l'histoire! Dieu répand la dé-» solation et la mort sur toute la maison » royale. Que de têtes augustes frappées! » Que d'appuis du trône renversés! Le ju-» gement commence par le premier né (a): » sa bonté nous promettoit des jours heu-» reux; et nous répandîmes ici nos prières » et nos larmes sur ses cendres chères et » augustes : mais il nous restoit encore de nguoi nous consoler. Elles n'étoient pas » encore essuyées nos larmes; et une prin-» cesse aimable (b), qui délassoit Louis » des soins de la royauté, est enlevée, n dans la plus belle saison de son âge, aux » charmes, de la vie, à l'espérance d'une » couronne, et à la tendresse des peumles, » qu'elle commençoit à regarder et à aimer » comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu, se préparent encore de nouvelles vic-» times! Ses dernièrs soupirs soufflent la

⁽a) Voyez le mot Dauphin, dans les notes, à la fin dece Volume.

⁽b) Voyez le mot Savoie, ibid.

» douleur et la mort, dans le cœur de sont » royal époux (a) : les cendres du jeuns » prince se hâtent de s'unir à colles de son » épouse : il ne lui survit que les momens n rapides qu'il faut, pour sentir qu'il l'a » perdue; et nous perdons avec lui les es-» pérances de sagesse et de piété, qui de-» voient faire revivre le régne des meilp leurs rois, et les anciens jours de paix et » d'innocence. Arrêtez, grand Dieu! mon-» trerez - vous encore votre colère et votre » puissance contre l'enfant qui vient de » naître? Voulez-vous tarir la source de n la race royale: et le sang de Charlemagne (b) n et de Saint-Louis (o), qui ont tous » combattu pour la gloire de votre nom, estn il devenu pour vous comme les sang » d'Achab, et de tant de rois impies dont y vous exterminiez toute la postérité? La n glaive est encore levé; Dieu est sourd à » nos larmes, à la tendresse et à la piété de » Louis. Cette fleur naissants, et dont les p premiers jours étoient si brillans, est » moissonnée (d); et si la cruelle mort se » contente de menacer celui qui est encore » attaché à la mamelle, ce reste précieux n que Dieu vouloit nous sauver de tant de » pertes, ce n'est que pour finir cette triste » et sanglante scene, par nous enlever le

^{· (}a) Voyez le mot Lourgogn:, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

⁽d) Voyez le mot Bretagne, ibid.

» seuf des trois princes (a), qui nous res-» toit encore, pour présider à son enfance, » et le conduire ou l'affermir sur le trône ».

III.

De la Confirmation.

La confirmation est cette partie du discours, dans laquelle l'Orateur prouve Le fait qu'il a raconté, ou la vérité qu'il a exposée. Il doit tirer toutes ses preuves du fond du sujot, et les lier tellement entr'elles, qu'elles ne fassent qu'un tout, d'où découle naturellement la conclusion qui renferme la proposition générale. Il s'appliquera sur-tout à les développer avec netteté et précision, à les présenter sous un jour si lumineux, que les personnes les moins intelligentes puissent les comprendre, et en sentir la force et la certitude. L'éloquence, dit Cicéron (1), veut qu'on s'accommode au goût et à l'oreille du peuple : elle songe à gagner et à toucher les esprits; et dans ce but qu'elle se propose, les raisons doivent être pesées, non dans la balance des savans, mais dans celle du sens commun et de la multitude.

En observant ce précepte, on doit éviter deux défauts considérables. Le premier, c'est de prouver les choses qui sont claires par elles-mêmes, que tout le monde con-

⁽a) Voyez le mot Berri, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽¹⁾ De Orat. L. s. Nº 87.

😘 🐞 incipes généraux

noît, et que personne ne conteste : il suffit de les supposer, ou de les énoncer. Le sccond, c'est d'insister sur une preuve, quand on l'a suffisamment éclaircie et développée : affecter de l'épuiser, ce scroit l'affoiblir, et fatiguer l'auditeur par des répétitions inu tiles. L'orateur peut dans la confirmation s'attacher à plaire et à toucher. Il doit même revêtir ses preuves des grâces de la diction, de l'éclat des figures qui peuvent leur convenir. La beauté du style ne sert qu'à les faire valoir davantage; et l'auditeur, dont l'oreille et l'imagination sont agréablement flattées, n'en est que mieux disposé à suivre et à goûter les raisonnemens de l'orateur.

On recommande assez communément aux orateurs d'imiter, dans l'arrangement des preuves, les généraux d'armée, qui placent, aux premiers rangs, les soldats robustes et braves; dans le milieu, ceux dont on suspecte le courage, et aux derniers rangs, des troupes d'élite, pour assurer la victoire. Les fortes preuves doivent en général être mises au commencement du discours; les moins convaincantes dans le milieu; et les plus décisives, à la fin. Mais comme il est des circonstances, qui obligent un habile capitaine à former un autre plan dans l'arrangement de ses troupes; il y a de même des occasions, où l'orateur doit suivre un autre ordre dans la disposition de ses preuves. C'est à lui à se laisser conduire par sa matière, et à observer les règles particulières, que chaque sujet peut lui prescrire. Voici un bien bel exemple de confirmation, que nous fournit Démosthène dans sa troisième Philippique, où il anima les Athéniens par l'espérance d'un meillent succès dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

· « Si vous êtes résolus d'imiter Philippe (a), » ce que jusques ici vous n'avez pas fait; » si chacun vent s'employer de bonne foi » pour le bien public, le riches en con-» tribuant de leurs biens, les jeunes en pre-» nant les armes; enfin pour tout dire en » peu de mots, si vous voulez ne vous » attendre qu'à vous - mêmes, et vaincre » cette paresse qui vous lie les mains, en » vous entretenant de l'espérance de quel-» ques secours étrangers; vous réparerez » bientôt, avec l'aide des dieux, vos fautes » et vos pertes, et vous tirerez vengeance » de votre ennemi. Car ne vous imaginez » pas que cet homme soit un dieu, qui » jouisse d'une félicité fixe et immuable. " Il est craint, hai, envié, et par ceuxn là même qui paroissent les plus dévoués à » ses intérêts. En effet, on doit présumer » qu'ils sont remués par les mêmes pas-» sions, que le reste des hommes. Mais » tous ces sentimens demeurent mainte-» nant comme étouffés et engourdis, parce

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

» que votre lenteur et votre nonchalance » ne Teur donnent point lieu d'évlater : et » c'est à quoi il faut que vous remédiez. » Car voyez où vous en êtes réduits, et » quelle est l'insolence de cet homme. Il » ne vous laisse pas le choix de l'action ou » du repos. Il use de menaces; il parle, » dit-on, d'un ton fier et arrogant. Il no » se contente plus de ses premières con-» quêtes; il y en ajoute tous les jours de » nouvelles; et pendant que vous tem-» porieez, et que vous demeurez tran-» quilles, il vous enveloppe et vous invesn tit de toutes parts. En quel temps donc, m en quel temps agirez-vous comme vous » le devez ? Quel événement attendez-vous ? » Quelle nécessité faut - il qui survionne " pour vous y contraindre? Ah! l'état où n nous sommes n'en est-il pas une? Pour » moi, je ne connois point de nécessité n plus pressante pour des hommes libres n qu'une situation d'affaires pleine de honte n et d'ignominie. Ne voulez - vous jamais m faire autre chose, qu'aller par la ville " vous demander les uns aux autres : que s diton de nouveau? Eh quoi! y a-t-il n sien de plus nouveau, que de voir un » homme de Macédoine se rendre maître n des Atheniens, et faire la loi à toute la w Green? Philippe est il mort? dit l'un. Non , il n'est que malade , répend l'autre. » Mort ou malade, que vous importe; » puisque s'il n'étoit plus, vous vous feriez » hientôt an autre Philippe par votre maun vaise conduite? Car il est bien plus reden vable de son agrandissement à votre né-

n gligence, qu'à sa valeur n.

Ce morceau est plein d'éloquence, mais de cette éloquence mâle et solide, qui reiette toutes sortes d'ornemens, qui dédaigue le vain luxe des paroles, pour ne s'attacher qu'aux choses, qui laisse l'auditeur pleinement convaincu et sans réplique. En voici un dans le genre brillant et sseuri : il est tire de l'oraison de Cicéron pour Marcellus : ou n'en trouve pas de plus beau dans ancan orateur, soit ancien, soit me Le consul Marsellus (a) avoit pris lovarti de Pompée (b) contre César (c), qui étant devenu vuinqueur, l'exila de Rome, et le rappela essuite à la prière du sénat. Cicéron faisant valoir cet acte de clémence, dit au dictateur, qu'en rétablissant Marcellus, il s'est acquis une gloire supériéure à celle que tentes ses victoires peuvent lui mériter, parce qu'en effet d'autres, partagent avec har l'honneur de ses triomphes, tandis que la clémence est une vertu qu'il ne partage avec personne. On va voir qu'il prouve d'abord cette proposition par un magnifique éloge de César, et ensuite par trois raisons qu'il développe d'une manière non moins solide que brillante.

⁽a) Voyez ce mot p dans les notes , à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce'mot, dans lessnotes, à la fin du pressurer Volume.

« Je pense souvent en moi-même, et » je me fais un vrai plaisir de le publier, » que les hauts faits de nos plus célèbres » guerriers, ceux des plus illustres poten-» lats, ceux des plus belliqueuses nations » de l'univers, ne peuvent être comparés » aux vôtres; qu'on examine la grandeur » des guerres, ou la multitude des batail-» les, ou la variété des pays, ou la rapi-» dité du succès, ou la diversité des en-» treprises. Vous avez soumis, par vos vic-» toires, un grand nombre de régions, sé-» panées les unes des autres par de vastes » es, et vous les avez parcourues en » conquérant, avec autant de vîtesse qu'au-» roit pu faire un voyageur. Il faudroit » s'aveugler volontairement, pour ne pas » convenir que de tels exploits ont une gran-» deur, qui passe presque tout ce que nos p idées peuvent nous en représenter. Il y » a néanmoins encore quelque chose de plus » grand et de plus admirable.

» I. Car pour ce qui est des actions » guerrières, il se trouve des gens qui pré-» tendent en diminuer l'éclat, en soutenant » que le soldat en partage la gloire avec » le chef, qui dès la ne peut se l'appro-» prier. En effet, la valeur des troupes, » l'avantage des lieux, les secours des alliés, » les armées navales, la facilité des con-» vois, tout cela sans doute contribue beau-» coup à la victoire. La fortune, sur-» tout, se croit en droit de s'en attribuer » la plus grande partie, et se regarde-» presque comme la seule et unique causa.

DES BELLES-LETTRES.

des heureux succès. Mais ici vous n'avez » point de compagnon ni de concurrent, qui » puisse vous disputer la gloire que votre » clémence vient de vous acquérir. Quelque » brillante qu'elle soit, et elle l'est infini-» ment, vous la possédez seul tout entière. » Ni le soldat, ni l'officier, ni les troupes de » pied, ni celles de cavalerie, ne peuvent y » prétendre. La fortune même, cette fière » maîtresse des événemens humains, ne peut » rien vous dérober de cet honneur : elle » vous le cède entièrement, et avoue qu'il » vous appartient en tout et en propre, puis-» que la témérité et le hasard ne se trou-» vèrent jamais où président la sagesse et la » prudence.

» II. Vous avez soumis des peuples in-» nombrables, répandus en beaucoup de » pays différens, formidables par leur fé-» rocité, pourvus abondamment de tout » ce qui est nécessaire pour se défendre. » Mais après tout, vous n'avez vaincu pour » lors que ce qui étoit de nature et de-» condition à être vaincu; car il n'est rien » de si puissant ni de si redoutable, dont le » fer et la force ne puissent enfin venir à » bout. Mais se dompter soi-même, étouffer » son ressentiment; mettre un frein à la » victoire; relever un ennemi abattu, un » ennemi considérable par sa naissance, par » son esprit, par son courage, et non-seu-» lement le relever, mais le faire montet » à un plus haut point de fortune qu'il » n'étoit avant sa chute; en user ainsi, c'est » se rendre, je ne dis pas comparable aux Tome 11.

o Principes Ceranaux

» plus grands hommes, mais presque sem-

n blable aux dieux.

» III. Vos conquêtes, César, se liront » à la vérité dans nos annales, et dans » celles de presque tous les peuples; et la » postérité la plus reculée ne se taira janais sur vos louanges. Mais lorsqu'on » lit, ou qu'on entend le récit des guerres n et des batailles, il arrive, je ne sais n comment, que l'admiration qu'elles excin tent, est en quelque sorte troublée par » le cri tumultueux des soldats, et par le » son éclatant des trompettes. Au contraire, » le récit d'une action où paroissent la » clémence, la douceur, la justice, la mo-» dération, la sagesse, principalement si » elle est faite malgré la colère, toujours » ennemie des réflexions, et dans la vic-» toire, naturellement superbe et insolente; » le récit, dis-je, de cette action, même » dans des histoires qui sont faites, produit n en nous une si douce et si vive impres-» sion d'estime et d'amour pour coux qu's n en sont les auteurs, que nous ne pouvous » nous empêcher de les chérir, quand bien u même nous ne les aprions jamais connus. n Vous donc, que nous avons le bonheur » de voir de nos yeux, dont nous connoisn sons les dispositions et les sentimens les » plus intimes; vous, dont les desseins ne » tende-nt qu'à conserver à la république » tout ce que la fureur de la guerre a » éparg né ; par quelles lonanges , par quelles » démonstrations de zèle et de respect, » pourr ons-nous vous témoigner notre reDES BELLES-LETTRES. QUE sonnoissance? Oui, César, tout est sens sible ici à une telle générosité; même ses murailles, qui voudroient, ce semble, se marquer leur alégresse de ce que vous s'allez leur rendre leur ancien éclat, et s'établir le sénat dans son ancienne aup torité ».

La réfutation fait partie de la confirmation: elle consiste à détruire les difficultés qui pourroient être proposées contre les raisons que l'orateur a fait valoir. On peut y suivre la même méthode que dans la confirmation; ou s'en écarter, en commençant par réfuter les plus fortes, ou les moins solides, selon que l'exige le sujet. On peut aussi, suivant les circonstances, répondre séparément à chaque objection, on se contenter de les réunir toutes en un seul corps, et d'en faire sentir le faux, par une raison générale et victoriouse.

1 V.

De la Péroraison.

La péroraison est la dernière partie da discours, et n'est ni la moins importante, ni la moins difficile à traiter. C'est ici principalement que le style doit être plein, nerveux, véhément, et sur-tout précis: les pensées doivent s'y succéder avec la plus grande rapidité, Il faut que l'orateur, en ne disant rien de foible, rien d'inutile, y fasse une courte récapitulation des preuves les plus solides qu'il a développées, de ce

q2. Principes cénéraux

qu'il a dit de plus essentiel et de plus frappant, et qu'il représente dans un tableau raccourci, mais où les objets soient bien distingués, tout ce qui peut faire la plus vive et la plus forte impression sur l'auditeur. Il déployera toutes les ressources de son art, il mettra en usage tout ce que l'éloquence a de tours séduisans et de mouvemens impétueux; enfin il animera cette partie de son discours de toute la chaleur, de tout le feu du sentiment, pour exciter les grandes passions, et mattriser les âmes.

Cicéron possédoit ce talent au suprême degré. La plupart de ses péroraisons sont du plus grand pathétique. Celle de la harangue pour Milon, accusé d'avoir fait assassiner le tribun Clodius, homme de mauvaises mœurs, est un vrai chef-d'œuvre. Il y excite presque toutes les passions desjuges: il leur inspire de l'indignation contre les accusateurs, de l'estime pour l'accusé, de l'amour pour sa vertu, de l'admiration pour ses sentimens, de la reconnoissance même pour les services qu'il avoit rendus à la république, enfin de la haine pour la mémoire de Clodius, et de l'horreur pour ses forfaits.

Il n'est point de figures qui ne puissent trouver place dans la péroraison. Les plus nobles, les plus fortes et les plus touchantes, 'telles que l'interrogation, l'apostrophe, la prosopopée, etc., sont celles que l'orateur doit y employer, comme étant les plus propres à donner au discours cette véhémence et cette impétuosité, qui ébranleux et transportent les cœurs. Eschine en fournit un très-bel exemple dans la péroraison
de sa harangue de la Couronne, dont il est
à propos que je di e le sujet. Démosthène
s'étant noblement acquitté de la commission
qu'on lui avoit donnée de faire réparer
les murs d'Athènes, Ctésiphon, illustre
citoyen de cette ville, persuada aux Athéniens de lui décerner, pour prix de son
zèle et de sa probité, une couronne d'or.
Eschine s'éleva entre ce décret: il accusa
même celui qui l'avoit rendu, et attaqua personnellement Démosthène. Cette grande cause
fut plaidée devant toute la Grèce.

« Vous donc, messicurs, lorsqu'à la fin. » de sa harangue. Démosthène invitera » les confidens et les complices de sa lâche » perfidie à se ranger autour de lui; vous, » de votre côté, messieurs, figurez-vous » voir autour de cette tribune où je parle, » les anciens bienfaiteurs de la république, » rangés en ordre de bataille, pour re-» pousser cette troupe audacieuse. Imagi-» nez-yous entendre Solon (a), qui par tant » d'excellentes loix, prit soin de munir le » gouvernement populaire, ce philosophe, » ce législateur incomparable, vous conjurer » avec une douceur et une modestie dignes. » de son caractère, que vous vous gardiez-» bien d'estimer plus les phrases de Démosa thène, que vos sermens et vos loix. Ima-

⁽¹⁾ Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ex-

.» ginez-vous entendre Aristide (a), qui sut, » avec tant d'ordre et de justesse, répartir n les contributions imposées aux Grecs pour n la cause commune, ce sage dispensateur, » qui en mourant ne transmit à ses filles n d'autre succession que la reconnoissance 🗻 » publique, qui les dots; imaginez-vous, » dis-je, l'entendre déplorer amèrement la . » façon injurieuse, dont nons foulous aux » pieds la justice, et vous adresser la parole » en ces termes : Eh quoi ! parce que » Arthmius de Zélie (b), cet asiatique » qui passoit par Athènes (e), où il jouissoit » même du droit d'hospitalité, avoit ap-» porté de l'or des Mèdes dans la Grèce. » vos pères se portèrent presque à l'en-» voyer au dernier supplice, et du moins » le bannirent, non de la seule enceinte » de leur ville, mais de toute l'étendue n des terres de leur obéissance; et vous n ne rougirez point d'adjuger à Démos-» thène, qui véritablement n'a pas apporté » de l'or des Mèdes, mais qui de toutes » parts a touché tant d'or pour vous » trahir, et qui maintenant jouit encore » du fruit de ses forfatts; vous dis - je, » vous ne rougirez, point de lui adjuger n une couronne d'or? Pensez - vous que

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

r Thémistocle (a), et les héros qui mouy rurent aux batailles de Marathon (b) et n de Platée (c); pensez-vous que les tom-» beaux mêmes de vos ancêtres n'éclatent » point en géminement, si vous couronnez n un homme qui, de son propre aveu, n'a » cessé de conspirer avec les barbares à la » ruine des-Grees? Pour moi, à terre! & » saleil! ô verta! et vous, source du juste » discornement, luptières naturelles et ac-» quises, par lesquelles nous démêlons le » bien d'avec le mal, je vous en atteste; » j'ai de mon mieux secouru l'état, et de » mon mieux plaidé sa cause. J'aurois sou-» haite que man discours cût pu répondre n à la grandeur et à l'importance de l'affaire. a Du' moins je puis me flatter d'avoir rempli n mon ministère selon mes forces, si je n'ai u pu le faire selon mes desirs. Vous, magis-» trata, et sur les raisons que vous venez » d'entendre, et sur celles que suppléera n votre sagesse, prononcez en faveur de la » patrie un jugement, tel que l'exacte jus-» tice le prescrit, et que l'utilité publique » le demande ».

On s'attend, sans doute, à lire, après cette péroraison, celle de la harangue de Démoathène. La voici.

« Au reste, messiones, il fant que le » citoyen naturellement vertueux (car en

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de se Volume,

⁽b) Voyez ce mot, ibid.
(c) Voyez ce mot, ibid.

96 Principes généraux

. :--

* parlant de moi, je me restreins à co » terme, pour moins irriter l'envie) possède » ces deux qualités; savoir, dans les exer-» cices de l'autorité, un courage ferme » et inébranlable, pour maintenir la ré-» publique en sa prééminence, et de plus, » dans chaque conjoncture et dans chaque » action particulière, un zèle à toute » épreuve ; car ces sentimens dépendent » de nous, et la nature nous les donne : » mais pour le pouvoir et la force, ils » nous viennent d'ailleurs. Or, ce zèle, » vous trouverez absolument qu'il ne se » démentit jamais en moi ; jugez - en par » les actions; ni lorsqu'on demandoit ma » tête, ni lorsqu'on me traduisoit au tri-» bunal des Amphictyons (a), ni lorsqu'on » s'efforçoit de m'ébranler par des menaces, » ni lorsqu'on tentoit de m'amorcer par des » promesses, ni lorsqu'on làchoit sur moi » ces hommes maudits comme autant de » bêtes féroces; jamais en aucune saçon » je ne me suis départi de mon zèle pour » vous. Quant au gouvernement, des que » je commençai à y avoir part, je suivis n la droite et juste voie de conserver les » prérogatives, les forces, la gloire de ma » patrie, de les accroître, et de me con-» sacrer entièrement à ce soin. Aussi, » lorsque d'autres puissances prospèrent, » on ne me voit point me promener avec » un visage content et serein dans la place

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Vulume, » publique,

» publique, étendre une main caressante. » et d'une voix de congratulation, annon-» cer la bonne nouvelle à des gens, que » je crois qui la manderont en Macedoi-» ne (a). On ne me voit pas non plus, au » récit des événemens, heureux pour Athè-» nes (b), trembler, gémir, haisser, les » yeux yers la terre, à l'exemple de ces im-» pics qui diffament la république; commo » si, par de telles manœuvres, ils ne se dif-» famoient pas eux mêmes. Ils ont toujours » l'œil au dehors; et lorsqu'ils voient guel-» que potentat profiter de nos malheurs, ila » font valoir ses prospérités, et publient » qu'on doit mettre tout en œuvre pour éter-» niser ses succès. Dieux immortels, qu'au-» cun de vous u exance de semblables voeux; » mais rectifiez plutôt l'esprit et le cœur » de ces hommes pervers. Que si leur ma-» lice invétérée est incurable, poursuivez-» les sur terre et sur mer, et exterminez les » totalement. Quant à nous, détournez au · » plutôt de dessus nos têtes les malheurs qui » nous menaceut, et accordez - nous une-».pleine sûreté ».

Les deux discours dont je viens de citer, la péroraison, sont les chef-d'œuvres du barreau d'Athènes. On a du remarquer que l'éloquence d'Eschine, quoique bril-

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

premier Volume.

Tonie II.

dante et fleurie, est néanmoins solide et énergique; mais que celle de Démosthène est plus serrée, plus nerveuse et plus véhémente. Je croirois sans peine que le lecteur. qui ne connoissoit pas ces deux harangues. et qui en ignoroit le succès, a jugé, à la simple lecture de ces deux morceaux, qu'Eschine succomba. Il perdit en effet sa cause, et fut exilé. La ville de Rhodes fut le lieu de sa retraite. Il y établit une école d'éloonence, et commença par lire à ses auditeurs sa harangue, qui lui mérita de leur part de très-grands éloges. Mais après qu'il eut lu celle de Démosthene, les acclamations et les applaudissemens redoublèrent. Eh ! que seroit - ce donc, dit alors Eschine, si vous l'aviez entendu lui-même? Mot bien digne de louange dans la bouche d'un'rival!

Nos bons orateurs ont traité cette partie du discours oratoire avec un succès distingué. Il n'en est aucun dans lequel on ne trouve des péroraisons admirables. Celle de l'oraison funèbre du grand Condé (a), par Bossuet, est un des plus beaux modèles qu'on puisse citer en notre langue. Il n'est pas possible de lire ce morcéau, sans être vivement ému; et je ne orains point qu'on me reproche de l'avoir rapporté tout entier. Ce grand orateur venant de peindre son Héros, prêt à rendre le dernier soupir dans les sentimens les plus sublimes et les plus affectneux,

in (a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

récrie :

« Que se faisoit-il dans cette ame? Quelle '» nouvelle lumière lui apparoissoit? Quel '» soudain rayon percoit la nue, et faisoit » comine évanouir en ce moment, avec n toutes les ignorances des sens, les ténèbres "> mêmes, "si je l'ose dire, et les saintes b'obscurités de la foi ? Que deviennent alors n ces beanx titres, dont notre orgueil est 'n' flatse ? Dans l'approche d'un si beau jour, 'n et des la premiere atteinte d'une si vive » lumière, combien promptement dispanorissent tous les fantômes du monde! Oue b l'éclat de la plus belle victoire paroît somw bre! Qu'on en méprise la gloire, et qu'on 'n veut de mal à ces foibles yeux, qui s'y sont n laisse colouir ! Venez, Peuples, venez 's maintenant; mais venez plutôt, Princes n et Seigneurs, et vous qui jugez la terre, et n vous qui ouvrez aux hommes les portes du n ciel, et vous, plus que tous les autres, p Princes et Princesses, nobles rejetons de » tant de Rois, lumières de la France, mais n anjourd'hui obscurcies, et couvertes de » votre douleur comme d'un nuage; venez » voir le peu qui nous reste d'une si auguste » naissance, de tant de grandeur, de tant w de gloire. Jetez les yeux de toutes parts; » voilà ce qu'ont pu faire la magnificence et » la piété, pour honorer un héros : des titres, » des inscriptions, vaines marques de ce qui 'n'est plas; des figures qui semblent pleurer 's autour d'un tombeau, et de fragiles images

100 PRINCIPES GÉNÉRIUX e

» d'une douleur que le temps emporte avoc » tout le reste; des co'onnes qui semblent .» vouloir porter jasqu'au ciel le magnifique » témoignage de notre neant : et rien enfin » ne manque dans tous ces honneurs, que » celui à qui on les rend. Pleurez donc sur » ces foibles restes de la vie humaine, pleurez » sur cette triste immortalité que nous don-» nons aux Héros. Mais approchez en parti-» culier, ô vous qui courez avec tant d'arn deur dans la carrière de la gloire, amos » guerrières et intrépides ; quel autre sut » plus digne de vous commander? Mais dans . p quel autre avez-vous trouvé le :comman-» dement plus honnête? Pleurez donc ce n grand Capitaine, et dites en gémissant: » voilà celui qui nous menoit dans les hasards; » sous lui se sont formés tant de renommés » Capitaines, que ses exemples ont élevés » aux premiers houneurs, de la guerre, Son nombre eût pu encore gagner des batailles; » et voilà que dans son silence, son nom » même nous anime, et ensemble il nous » avertit que, pour trouver à la mort quel-.» que reste do nos travaux, et ne pas arri-» ver sans ressource à notre éternelle de-" meure, avec le Roi de la terre, il faut en-» core servir le Roi du ciel. Servez donc » ce roi immortel et si plein de miséricorde, p qui vous complera un soupir et un verre » d'eau donné en son nom, plus que tous les » autres ne feront jamais votre sang répandu; » et commencez à compter le temps de vos » utiles services, du jour que vous vous

» serez donnés à un maître si biensaisant. » Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste » monument; vous, dis-je, qu'il a bien » voulu mettre au rang de ses amis? Tous » ensemble, en quelque degré de sa con-» fiance, qu'il vous ait reçus, environnez » ce tombeau, versez des larmes avec des » prières; et admirant dans un si grand » Prince une amitié si commode et un com-» merce si donx, conservez le souvenir d'un » Héros dont la bonté avoit égalé le courage. » Ainsi puisse-t-il toujours vous être un » cher entretien : ainsi puissicz-vous pro-» fiter de ses vertus; et que sa mort, que » vous déplorez, vous serve à-la-fois de con-» solation et d'exemple. Pour moi, s'il m'est » permis, après tous les autres, de venir » rendre les derniers devoirs à ce tombeau; » ô Prince, le digne sujet de nos louanges » et de nos regrets, vous vivrez éternellement » dans ma mémoire : votre image y sera » tracée, non point avec cette audace qui » promettoit la victoire; non, je, ne veux » rien voir en vous de ce que la mort y efface: » vous aurez dans cette image des traits im-» mortels; je vous y verrai tel que vous » étiez à ce dernier jour, sous la main de » Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer » à vous apparoître. C'est là que je vous » verrai plus triomphant qu'à Fribourg (a) et

c(a) Voyez ce mot, dans hammoter, à la fin de ce Volume.

102 PRINCIPES GENERAUX

» à Rocroi (a), et ravi d'un si beau triomphe, » je dirai en actions de grâces ces belles pa-» roles du bien-aimé disciple : la véritable, » victoire, celle qui met sous nos pieds le. » monde entier, c'est notre foi. Jouissez, » Prince, de cette victoire, jouissez-en éter-» nellement par l'immortelle vertu de ce sa-» crifice. Agréez ces derniers efforts d'une. » voix qui vous fut connue; vous mettrez fin, » à tous ces discours. An lieu de déplorer la » mort des autres; grand Prince, doréna-», vant je veux apprendre de vous à rendre. » la mienne sainte. Heureux, si averti par. n ces cheveux blancs, du compte que je dois. » rendre de mon administration, je réserve, » au troupeau que je dois nourrir de la pa-» role de vie, les restes d'une voix qui tombe, » et d'une ardeur qui s'éteint ».

ARTICLE III

De l'Elocution.

Quand l'orateur a trouvé les choses qui doivent composer son discours, et qu'il les a placées dans leur véritable point de vue, il faut qu'il s'applique à les embellir, à leur donner une espèce d'âme par la force et les grâces de l'expression; voilà en quoi consiste l'élocution. C'est à elle que l'éloquence doit principalement cette puissance irrésistible,

⁽a) Voyez ce met, dans les notes, à la fin de ce Volume.

ces charmes victorieux qui portent la lumière, la conviction dans les esprits, et qui la rendent la souveraine des cœurs. Un peintre qui veut composer un falilean, imagine d'abord le dessin, observe ensuite les proportions, et sohère enfat son ouvrage, en donnant à l'objet qu'il peint, ce coloris qui lui est propre, et qui enlève tous les suffrages. Ge que fait le peintre par les couleurs, l'oragteur le fait par l'élocution. Elle comprend les figures, le style et ses différentes espèces,

dont j'ai déjà parlé.

Je me bornerai donc à dire ici que, pour réussir dans l'élocution, il faut bien pensor, bien sentir, et écrire comme l'on pense et comme l'on sent; qu'il ne faut ni prodiguer les figures, ni les placer sans discernement; elles doivent naître du fond du sujet, tirer leur source dans le cœur même de l'orateur. dans les passions qui l'animent, dans les sentimens dont il est pénétré. Il faut sur-tout s'attacher à bannir du discours oratoire ces pensées stériles, qui ne sont que brillantes, et qui ne disent rien pour l'instruction de l'auditeur. En un mot, l'orateur doit avoir sans cesse présente à l'esprit cette réflexion de Cicéron (1): Le discours est un composé de choses et de paroles : les paroles n'ont point de fondement, si elles ne sont appuyées sur les choses; et les choses n'ont point de grâce, si elles ne sont ornées par les paroles.

⁽¹⁾ De Orat. L. 3, N°. 14.

CHAPITRE IL

Des différentes espèces de Discours Oratoires.

On réduit ordinairement tous les grands discours, tous les discours vraiment oratoires à trois genres, qui sont le genre démonstratif, le genre délibératif, le genre judicinire. Dans le démonstratif, l'orateur blame, loue; tout s'y rapporte à l'honnêteté. Dans le délibératif. il engage à agir on à ne pas agir ; tout s'y raprorte à l'utilité. Dans le judiciaire, il accuse. ·il défend; tout s'y rapporte à l'équité. Quoique ces trois genres soient distingués entr'eux, ils se trouvent néanmoins très-souvent ensemble. Quand un orateur, par exemple, loue la verin, il ne le fait que pour la conseiller, et nous animer à l'embrasser : voilà le genre démonstratif et le délibératif réunis. Ainsi je ne m'astreindrai point à la division de ces trois genres, pour faire connoître les différentes espèces de discours, que chacun d'eux peut rensermer. Je me contenterai de dire successivement un mot des discours sacrés des discours du barreau, des discours académiques, et des discours politiques.



DES BELLES-LETTRES.

ARTICLE I.

Des Discours sacrés.

Il n'est point de théâtre plus brillant pour l'éloquence, que les discours sacrés. C'est là qu'elle paroît dans toute sa pompe, dans toute sa dignité, qu'elle déploie toute sa force et toutes ses grâces, pour étonner l'imagination, pour intéresser le sentiment. L'orateur chrétien est l'organe de la religion, l'interprète de Dieu même : il parle à la face des autels, dans le sanctuaire de la Divinité. pour ne traiter que des sujets qui regardent le bonheur ou le malheur éternel de l'homme, Aussi quelle élévation dans le génie, quelle vivacité dans l'imagination, quelle justesse dans le discernement ne lui faut-il pas, pour produire les grands effets qu'il se propose 🖢 :

Aux qualités brillantes et solides de l'esprit, l'orateur sacré doit joindre un grand nombre de connoissances, sans lesquelles il ne remplira jamais dignement son ministère. Une longue et sérieuse étude de la théologie, qui n'est antre chose que la science de la religion, lui est d'une nécessité indispensable, pour qu'il distingue exactement ce qui est de foi, d'avec ce qui n'est que d'opinion. Les ouvrages des Pères de l'église, qu'il doit lire avec méthode, lui donneront la connoissance des vérités qu'il entreprendra d'expliquer aux peuples, et lui fourniront les autorités propres à appuyer ses raisonne-

PRINCEPES GENERAUM

mens. Une lecture réfléchie des livres saints. en le pénétrant de la grandeur et de la sainteté de notre religion, élevera son âme et son génie, donnera à ses peneées et à son style la noblesse et la majesté convenables. Ce n'est que dans cette source divine, qu'il pourra puiser ces grands traits de lumière, qui éclairent l'homme sur ses devoirs; cette morale pure et sublime, dont la pratique peut seule faire son bonheur.

Tels sont, pour l'orateur de la chaire, les principaux *lieux oratoires extérieurs.* Il es**t** bien essentiel d'ajouter qu'il doit avoir une connoissance profonde du cœur humain, pons en développer les replis les plus secrets, pour déméler les détours artificieux des passions criminelles, que l'homme se cache souvent à lui même; en un mot, pour le découvrir tout entier, et faire voir ce qu'il est et ce

qu'il doit être.

Il y a plusieurs espèces de discours sacrés a oe sont les sermons, les panégyriques, les oraisons funèbres, les prones, les mandemens des évêques, les instructions pastorales, les discours synodaux, etc. Il suffiza que j*e fasse c*onnoître ici ceux des trois premières

espèces.

T.

Du Sermon.

L'objet de l'orateur, dans le sermon, est d'expliquer les dogmes et la morale de la religion, c'est-à-dire, toutes les vérités

BES BELLES-LETTRES.

spéculatives que nous devons croire, et toutes les vérités de pratique que nous devons mettre à exécution. On seut qu'il doit s'attacher, en même temps, à combattre les erreurs opposées aux points de doctrine, que l'église enseigne, et à déraciner les vices contraires aux vertus chrétiennes. Ainsi, suivant un grand doctour (1), la prédication a trois fins, que la vérité soit connue, qu'elle soit écoutée avec plaisir, et qu'elle touche les

Pour faire connoître la vérité, l'orateur chrétien doit non-seulement, comme je l'ai déjà dit, posséder un grand fonds de science, mais encore raisonner avec méthode, avec• justesse, avec précision; s'énoncer d'une manière simple, claire, naturelle et proportionnée à la capacité des esprits les moins intelligens. Pour que la vérité soit écoutée avec plaisir, il doit, sans trop rechercher les ornemens du discours, n'en négliger aucun, qui puisse, en captivant l'attention de l'auditeur, rendre cette vérité plus aimable et plus attravante. Pour que la vérité touche les cœurs, l'orateur doit employer ces grandes et nobles figures, ces images vives et frappantes, ce style pathétique et sublime, qui remuent, agitent, entraînent les ames. Tout discours qui ne produit pas cet effet, n'est pas vraiment éloquent.

Quand il s'agit d'une vérité spéculative

⁽¹⁾ S. Aug. de Postr. Chilst. L. 4.;

qu'il suffit de croire, l'orateur doit se contenter d'éclairer l'esprit par la solidité de l'instruction; de le convaincre par la force du raisonnement, en le flattant néanmoins agréablement, par la beauté de l'élocution: il remplira son objet. Mais quand il s'agit d'une vérité de pratique, d'engager les auditeurs à fuir le vioc, et à embrasser la vertu, c'est alors qu'il doit tonner, foudroyer, porter le trouble et la terreur dans leur âme, pour vaincre leur opiniâtre résistance, pour les arracher aux passions honteuses qui les captivent, et pour en faire des hommes entièrement

nouveaux.

On peut appliquer au sermon toutes les règles qui conviennent au discours oratoire, en général. Mais le prédicateur ne doit jamais oublier que la force et la vérité du raisonnement, le choix et la solidité des preuves, l'instruction présentée avec ordre et avec méthode, sont des qualités essentielles, et peut-être les plus essentielles, au sermon; que, par conséquent, il ne sauroit trop s'attacher à la construction du plan de son discours; plan qui ne doit rien laisser à desirer pour la clarté, la justesse et l'exactitude. En voici un qui pent assurément servir de modèle, et dont l'exposition instruira bien mieux que tous les préceptes. C'est celui du sermon sur la loi chrétienne, par le père. Bourdaloue.

« Division. Deux rapports sous lesquels » nous devons considérer la loi chrétienne : » rapport à l'esprit, et rapport au cœur.

» sous ces deux rapports, ses ennemis ent » voulu la rendre également méprisable et » odicuse : méprisable, en nous persuadant » qu'elle choque le bon sens; odieuse, en » nons la représentant comme une loi trop » dure et sans onction. Or, à ces deux er-» reurs, j'oppose deux caractères de la loi » évangélique; caractère de raison, et ca-» ractère de douceur : loi souverainement » raisonnable, II. Partie: loi souverainement » aimable, II. Partie:

» I. Partie. Loi chrétienne, loi sou-» verainement raisonnable. Il ne nous ap-» partient pas de l'examiner; et cepen-» dant jamais loi n'a été plus critiquée 'm ni plus combattue.' Les païens, et même » dans le christianisme, les libertins l'ont » réprouvée comme une lui trop sublime b et trop au-dessus de l'humanité : et » plusieurs, au contraire, parmi les hé-* rétiques, l'ont attaquée comme une loi » trop naturelle et trop humaine. D'où » je conclus que c'est une loi raisonnable, » une loi conforme à la règle universelle is de l'esprit de Dieu, parce qu'elle tient » le milieu entre ces deux extrémités. » Car, comme le cardctère de l'esprit de » l'homme est de se laisser toujours emporter à l'une ou à l'autre, le caractere a de l'esprit de Dien est un sage tempéto rament, betc.

» Et certes, remarque Saint Augustin, » si la loi de Jesus Christ avoit été par-» faitement au gré ou des paiens et des » libertius, ou des hérétiques, des-là, elle n devroit nous être suspecte, puisqu'elle n auroit plu à des hommes, ou plongés dans n le vice, ou éngagés dans l'errour. Ainsi n leurs reproches mêmes font sa justificantion. Or, pour les confondre ces injustes n reproches, j'avance deux propositions: n'c. C'est une loi sainte et parfaite: mais n dans sa perfection, elle n'a rien d'outré. n'c. C'est une loi modérée: mais dans sa modération, elle n'a rien de lâche.

» 10. C'est une loi sainte et parfaite: » mais dans sa perfection, elle n'a rien. » d'outré. Tout y est raisonnable. Venons » au détail. Oui, il est raisonnable, par » exemple, que je me renonce moi-même, » puisque je ne suis de moi-même que » vanité et que péché. Il est raisonnable » que je mortifie ma chair, puisqu'autre-» ment elle se révoltera contre ma raison » et contre Dieu même. Il est raisonnable » que la vengeance me soit interdite; car » sans cela, a quels excès ne me porteroit » pas cette aveugle passion? Raisonnable » que j'oublie les injures que j'ai reçues, n et qu'en mille conjonetures je sois prêt » même à me relâcher de mes prétentions: » pourquoi ? Pour conserver la charité qui » est un bien d'un ordre supérieur. Rai-» sonnable que cette charité s'étende jus-» qu'à mes ennemis, puisque cet homme, » pour être mon ennemi, n'en est pas moins » mon frère. Raisonnable que je haisse mes namis, mes reproches, ceux à qui je dois » la vie, c'est-à-dire, que je m'en déta-» che : quand? Lorsque ce sont des obnetacles à mon salut que je dois préferer à notat. Il falloit bien que les soldats romains, n pour être incorposés dans la milice, fissent no une espèce d'abjuration et de père et de nominandoient, etc.

» 2°. C'est une loi modérée , mais dens » sa modération elle n'a rien de lâche. Elle » n'ôte pas aux pécheurs leur confiance : » mais elle sait bien aussi rabattre leur » présomption Elle ne condamne pas tout » comme martel : mais elle nous donne, en » même temps, une sainte horreur de tout » péché, même du véniel. Elle distingue » les :précepte», des conseils : mais d'ail-» teurs, elle nous déclare que le mépris des » conseils dispose à la transgression des pré-» ceptes. Caractère de sagesse, qui de tous » les motifs, est un des plus sensibles et des » plus puissaus, pour que je mattache à ma

b religion, etc.

» II. Partie. Loi chrétienne, loi sou» veroinement vindèle. Jesus - Christ nous
» l'a proposée comme un joug léger et
» doux à porter. De la vient qu'il invite
» à le prendre seux qui se trouvent déjà
» chargés d'ailleurs et fatigués. Pour for» mer donc une idée complette de la lei
» évangélique, il ne falloit pas séparer ces
» deux choses, le joug et la douceur; et
» élest néanmoins ce que les homnies ont
» séparé. Or , maigré les faux préjugés
» dont nous nous laissons préoccuper, ét
» que l'ennemi de notre saint tâche, par

112 PRINCIPES GÉNÉRAUX

» toutes sortes de moyens d'entretenir, jo » prétends qu'autant la loi chrétienne est » parfaite, autant l'onction qui l'accom-» pagne, la rend douce et facile à pra-» tiquer. 1°. Parce que c'est une loi de » grâce. 2°. Parce que c'est une loi de » charité, etc.

» 1°. Loi de grâce, où Dieu nous donne » de quoi accomplir ce qu'il nous com-» mande. Ainsi nous l'a-t-il promis en » mille endroits de l'écriture. Douterons-» nous de sa fidélité, ou du pouvoir de sa » grâce? Ah! Seigneur, disoit Saint Augus-» tin, commandez-moi tout ce qu'il vous » plaira, pourvu que vous me donniez ce » que vous me commandez, c'est-à-dire, », que vous me donniez, par votre grâce, la » force d'exécuter ce que vous me comman-» dez par votre loi. Avec votre grâce, rien » ne me coûtera, etc.

» 2°. Loi de charité et d'amour. Amour » et charité, dont l'effet propre est d'adoucir » tout. Dieu, dit Saint Bernard, possède » trois qualités, celle de maître, celle de » rémunérateur, et celle de père. Selon » ces trois qualités, il a donné aux hommes » trois loix : une loi d'autorité comme à » des esclaves ; une loi d'autorité comme à » des mercenaires, et une loi d'amour » comme à des enfans. Les deux premières » furent des loix de travail et de peine. » Mais la troisième est une loi de con- » solation et de douceur, qui nous rend » ses préceptes les plus rigoureux, en ap-

» parence, aisés à pratiquer, parce qu'elle » nous conduit, non par la crainte, mais

» par l'amour, etc. » Voilà ce que les amateurs du monde » ne comprennent pas, mais ce qu'ils pour-» roient, néanmoins, assez comprendre par » eux-mêmes et par leurs propres senti-» mens. Parce qu'ils aiment le monde, à » quelles loix ne se soumettent-ils pas pour » plaire au monde? Qu'ils aiment Dieu » comme ils aiment le monde; ils ne trou-» veront plus rien d'impraticable dans la » loi de Dieu. Cette loi de charité n'est » difficile qu'à ceux qui la craignent et qui la

» vondroient élargir, etc. ».

Durant les premiers siècles du christia- Prédicanisme, le sermon consistoit dans l'expli-teurs de la primitive cation, soit de l'évangile qu'on venoit de église. lire, soit de quelque autre partie de l'écriture, dont l'orateur prenoit un livre, tout entier, ou dans laquelle il choisissoit les sujets les plus importans. « Ces saints. prédicateurs, dit l'Abbé Fleury, dans son ouvrage des mœurs des premiers chrétiens, n'étoient pas des discoureurs oisifs, comme les sophistes qui disputoient dans les écoles profanes, par mauvaise émulation de se contredire et de rassiner les uns sur les autres, ou qui écrivoient dans leur cabinet. pour montrer leur érudition et leur bèl esprit. C'étoient des pasteurs très-occupés d'une infinité d'affaires de charité, entr'autres de l'accommodement des différends, et qui ne laissoient pas de prêcher trèssouvent, pour s'acquitter de la fonction Tome II.

174 PRINCIPES GÉNÉRAUX

qu'ils regardoient comme la plus essentielle. à leur ministère..... Ils proportionnoient leur style à la portée de leurs auditeurs. Les sermons de Saint Augustin sont les plus simples de ses ouvrages, parse qu'il prêchoit dans une petite ville à des mariniers, des laboureurs, des marchands, Au contraire Saint Cyprien, Saint Ambroise, Saint Léon, qui prêchoient dans de grandes. villes, parlent avec plus de pompe et d'ornement. Mais leurs styles sont différens, saivant leur génie particulier et le goût de lour siècle..... Les ouvrages des Pères Grecs sont également solides et agréables. Saint Grégoire de Nazianze est sublime, et. son style, travaillé. Saint Jean Chrysostôme me paroît le modéle achevé d'un prédicateur ».

La carrière de l'éloquence sacrée a été. rirs mo courue parmi nous avec les plus brillans. succès, depuis le commencement du dernier siècle des arts. Les PP. de Lingendes, jésuite, et Senault, prêtre de l'oratoire, furent, sous, le règne de Louis XIII, les premiers, qui, la purgèrent de ce vain étalage d'érudition. profane, de ces extravagances d'imagination poétique et fabuleuse, ces plaisanteries ridicules, de ces descriptions grossières, qui de leur temps avilisseient l'art de la parole.

> Mais sous le règne brillant de Louis XIV, le P. Bourdalous crés, pour ainsi dire, le vrai goût de la chaire, en introduisant; cette éloquence noble, majestueuse, véhé. mente et sublime, qui convient à la gran

116 PRINCIPES CÉNÉRAUX avoit raison, et que c'étoient-là en effet l'homme et le monde.

Le P. Bourdalous n'étoit pas loin du terme de sa carrière, lorsque parut le P. Massillon, prêtre de l'oratoire, et ensuite évêque de Clermont. Logicien exact, mais bien moins instruit; bien moins profond que le premier, il raisonne avec justesse, avcc méthode, et possède de plus, l'art de tourner ses preuves en sentiment. Son éloquence vive, ornée et pathétique, frappe l'esprit, pénètre et captive l'âme : le triemphe de ce grand Orateur est de persuader. Ce qui fait aussi son principal mérite, e'est qu'en attaquant les passions, il en représente d'après nature tous les mouvemens, tous les artifices, toute la souplesse, et ne leur laisse aucune ressource pour se justifier. En peignant le cœur humain, dont il avoit une connoissance si profonde, il montre les différens ressorts qui le sont mouvoir : il nous découvre nous mêmes à nous-mêmes, et nous expose, pour ainsi dire, à nos propres regards avec toutes nos foiblesses; nos penchaus, nos erreurs et nos vices. Nonseulement il nous fait voir qu'il est plus raisonnable d'embrasser la vertu, mais encore il prouve qu'elle est notre souverain bien; et nous sommes obligés d'en convenir, à l'aspect de cette vertu qu'il sait si bien nous présenter avec tous ses charmes. Son style clair, nombreux, élégant et fleuri, est plein d'onction et d'aménité: ses images sont revêtues du plue beau coloris : c'est par-tout une abondance intarissable d'idées brillantes. et magnifiques, une suite de tableaux viss et naturels, qui enchantent l'imagination, éclairent l'esprit, et remuent fortement le cœur.

Voilà les deux plus parsaits modèles que puissent se proposer, ceux qui se destinent à la chaire. Nous avons beaucoup d'autres Orateurs, dans les ouvrages desquels ils pourront puiser le goût de la bonne et vraie éloquence. Ceux qui ne contribuèrent pas peu à illustrer ce même siècle de Louis XIV, sont:

Le P. Cheminais, jésuite. On l'a placé avec juste raison parmi les prédicateurs du premier ordre. Plein d'onction et de sentiment, il excelle dans l'art de toucher et de persuader. Cet Orateur avoit un génie tout de feu : mais malheureusement la foiblesse de sa santé l'obligea de quitter la chaire à un âge, où tant d'autres commencent à peine à y monter.

Le P. de la Colombière, jésuite. Il possédoit toutes les qualités de l'esprit, qui font le grand Orateur. Ses sermons réunissent la solidité du raisonnement, la vivacité de l'imagination, l'élégance du style, et la chalent du sentiment. Une piété tendre et vive y éclate, et en relève le prix.

Le P. Giroust, jésuite. L'onction fait le principal caractère de ses sermons. Son style est en général élégant, mais quelquesois négligé: quelquesois aussi ses raisonnemens, quoique solides, n'ont pas toute la profon leur qu'on pourroit desiren

ا کے

118 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Le P. de la Rue, jésuite. Il a de très-bons sermons; et il n'en est aucun qui n'offre des morceaux admirables. Une grande simplicité en fait le mérite. Cet homme, qui après une longue étude des lettres francaises et sur-tout des latines, connoissoit si bien toutes les finesses et toutes les beautés de l'art, est pourtant l'Orateur qui paroît les rechercher le moins. On diroit qu'il doit tont à la nature. C'est cette belle simplicité qui le fit applaudir à la cour de Louis XIV. « Le vrai goût de l'éloquence chrétienne, » dit-il dans la préface de ses Sermons, » s'est toujours conservé à la cour. Dès la » première fois que j'ens l'honneur d'être » nommé pour y prêcher , je fus assez » heureux de recevoir un avis d'un cour-» tisan des plus habiles ». Ne donnez pas, me dit-il, dans l'écueil commun. Ne prétendez pas réussir, en nous flattant l'oreille par un bel étalage de fins mots. Si vous allez par le chemin du bel esprit, vous trouverezici des gens, qui en mettront plus dans un seul couplet de chanson, que vous dans tout un sermon.

Nous devons aussi à la société des Jésuites, les prédicateurs les plus admirés sons le règne de Louis XV. Voici à-peu-près ceux dont les jeunes Orateurs peuvent faire une étude, particulière.

Les Sermans du P. Segaud offrent un grand fonds d'instruction. L'onction du sentiment y est jointe à l'élégance et à l'énergie du style.

Le P. Penusseau, mort confessour de

Louis XV, développe les maximes de l'étantgile, d'une manière instructive et touchante. Le pathétique continu, qui règne dans tous ses sermons, décèle une imagination vive, une âme sensible et pleine de chaleur. Onvoit aisément que l'amour de Dieu l'embrâsoit.

Une éloquence simple et insinuante distingue ceux du P. Griffet. Cet Orateur ne s'écarte jamais de la morale chrétienne, et y ramène tous ses sujets. C'est le vrai moyen

de prêcher avec fruit.

Le Pi de Neuville est un des plus beaux génies qui aient brillé dans la chaire. Ses Sermons étincelans d'esprit, pleins de pensées justes et profondes, de raisonnement solides, et de portraits finis de nos mœurs, abondent en images et en sentimens.

On admire dans ceux du P. Chapelain, des plans heureux et très-bien remplis, une marche libre, aisée et naturelle, une diction noble et pure, beaucoup de forces et d'onction.

Les Protestans ont en quelques grands Orateurs. Le plus célèbre est Saurin, qu'ils placent à côté de Bourdalone. Ce rang ne lui est pas dû. Il est plus fleuri que le Jésuiton mais quoique solide et véhément, il est beaucoup moins profond; et il s'en faut bien que son éloquence soit aussi mâle et aussi nerveuse. Ce qu'on doit admirer en lui, c'est que laissant à part le dogme et la controverse, il ne s'est attaché qu'à la morale, et n'a point imité la plupart des Orateurs Calvinistes, qui se répandent en

Principes généraux

1.20 investives contre le Pape et l'Eglise. Aussi: fut-il persécuté, calomnié, pendant toute sa vie, par les hommes violens et atrabilaires de sa secte. Ces fanatiques auroient would que Saurin partageant leur haineaveu-1. ale et leur grossière fureur, ent appelé le Pape, l'Antechrist, et l'Eglise romaine, la prostituée de Babylone.

Du Panégyrique.

Le Panégyrique en général est un discours à la louange d'une personne illustre, dont on préconise les rares vertus, ou les grandes actions. Le Panégyrique Chrétien est uniquement consacré à la louange des Saints. L'Orateur s'y propose de les honorer par l'éloge de leurs vertus, et de nous engager nous-mêmes à les imiter. Il ne peut remplir ce double objet, qu'en joignant l'instruction au récit de ces vertus : un juste mélange des éloges et de la morale, fait la première perfection du Panégyrique.

Mais ce seroit un défaut de suivre exactement les traces du Saint, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et de loner chacune de ses vertus en particulier. Il faut se contenter de rappeler les principales circonstances de sa vie, à quelques époques marquées, et de ramener les faits et la morale, à quelque vertu dominante, qui paroît avoir animé toutes les autres. Le plan d'un Panégyrique est une des choses essentielles, à laquelle l'Orateur doit doit s'attacher. Pour donner une idée de la manière dont il peut le concevoir, il suffira d'en citer un bon exemple: c'est le plan du Panégyrique de Saint Louis par le P. Bourdaloue.

» Saint, parce qu'étant né Roi, il a fait sern vir sa dignité à sa sainteté. I. Partie. Saint n Louis a été un grand Roi, parce qu'il a su, n en devenant Saint, faire servir sa sainteté

» à sa dignité, II. Partie.

» I. Partic. Saint Louis a élé un grand » Saint, parce qu'étant ne Roi, il a fait servir » sa dignité à sa sainteté. En effet, sa gran-» deur n'a servi qu'à le rendre, 1°. humble » devant Dieu, avec plus de mérite; 2°. cha-» ritable envers le prochain, avec plus d'é-» clat; 3°. sévère à lui-même, avec plus de

» force et plus de vertu.

» 1°. Humble devant Dieu. Touf Roi qu'il » étoit, il ne se considéra que comme un su» jet né pour dépendre de Dieu, et pour
» obéir-à Dieu; et il préféra toujours la
» que ité de Chrétien à celle de Roi. De là
» procédoit ce zèle admirable, qu'il eut pour
» tout ce qui concernoit la gloire de Dieu et
» de son culte. De là, ce zèle pour la propa» gation de l'évangile, ce zèle pour l'intégrité
« et l'anité de la foi, ce zèle pour la disci» pline de l'Eglise, ce zèle pour la réforma» tion et la pureté des mœurs, ce zèle de la
» maison de Dieu, qui le dévoroit. Or ce
» zèle n'eut de si merveilleux succès, que

122 Principes généraux

» parce qu'il étoit soutenu de la puissance

» royale, etc.

» 2°. Charitable envers le prochain: ren-» dant lui-mème justice à tout le monde, so » familiarisant avec les pauvres, portant en » terre les corps de ses soldats tués dans une » sanglante bataffle, fondant des hôpitaux » sans nombre. Or, à tout cela, combien lui » servit le pouvoir que lui donnoit la dignité » de Roi, etc.

n 3°. Sévère à lui-même. Austérité, qui, n dans le rang où le ciel l'avoit fait naître, so doit être regardée comme un miracle de la segrace. Car quel miracle, qu'un Roi coupert du cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac et sur la cendre, toujours appliqué à combattre ses passions et à morsitifier ses desirs! Voilà notre condamnation. Saint Louis s'est sanctifié jusque sur se trône: qui peut donc nous empêcher, se chacun dans notre état, de nous sanctipier? etc.

» II. Partie. Saint Louis a été un grand » Roi, parce qu'il a su, en devenant Saint, » faire servir sa sainteté à sa dignité. Il a été » grand dans la guerre et dans lu paix, grand » dans l'adversité, grand dans la prospérité, » grand dans le gouvernement de sonro; aume, » grand dans sa conduite envers les étrangers; » et c'est à quoi lui a servi sa sainteté.

» 1°. Grand dans la guerre et dans la paix.

» Il n'a point aimé la paix, pour vivre dans p'l'oisiveté, et il n'a point aimé la guerre,

» pour satisfaire son ambition. Qui le rendoit

» si intrépide et si sier dans les combats? C'é» toit.le rèle de la cause de Dieu qu'il désen-» doit, etc.

» 2°. Grand dans l'adversité. Exemple de » sa prison, où sa seule sainteté put si bien » le soutenir, etc.

» 3°. Grand dans la prospérité. Jamais la » France n'avoit été plus florissante, ni le » peuple plus heureux, parce que Saint » Louis se faisoit une religion de contribuer à » la félicité de ses sujets, etc.

» 4°. Grand dans le gouvernement de ses » Etats. Jaloux par piété d'y maintenir le » bon ordre, il sut se faire obéir, craindre et » aimer. Divers exemples, etc.

n 5°. Grand dans sa conduite avec les étrann gers. C'étoit dans le monde chrétien, le n pacificateur et le médiateur de, tous les n différends qui naissoient entre les têtes n couronnées. De toutes parts on avoit ren cours à lui, parce que l'on connoissoit sa n probité, et aon incorruptible équité, etc.

» Fausse idée des libertins, qui se persua-» dent qu'en suivant les règles de la sainteté » évangélique, on ne peut réussir dans le » monde, etc. ».

Les réflexions ou les sentences doivent, dans le Papégyrique, accompagner ou suivre le détail des actions. Celles qu'on fait entrer finement dans le corps du récit, de manière qu'elles paroissent essentielles au récit même, y font un meilleur effet que par - tout ailleurs. Elles doivent en général être courtes; et renformer beaucoup de sens en peu de paroles.

124 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Si le Panégyrique comporte, exige même un style plus soigné, plus brillant, et plus fleuri que celui d'un sermon; d'un autre côté, il n'est pas aussi susceptible des grands mouvemens. Ils peuvent néanmoins y trouver place quelquefois; dans les réflexions, ou dans les exhortations morales, lorsqu'elles méritent d'être développées avec chaleur; d'être exprimées avec véhémence; dans le récit même des actions extraordinaires, qui ont eu pour principe un zèle très-ardent, une charite des plus ferventes, ou quelqu'autre sentiment surnaturel.

Panégy-

Le P. Beurdatoue et Massillon nous ont donné les meilleurs Panégyriques que nous ayons. Dans ceux du Jésuite, il y a plus de gravité, plus de morale, an plus grand fond d'instruction. Ceux de l'évêque de Clermont offrent plus d'agrémens dans le style et dans la narration, plus d'art dans l'enchaînement des faits avec la morale.

Les Panégyriques de Fléchier, contemperain du F. Bourduloue, respirent par-tout l'édification et la piété. Ils sont écrits d'un style pur, égal, harmonieux et plein de grâces. Mais les figures brillantes y sont quelquefois prédiguées.

On lira toujours avec plaisir les Pauegyriques de l'abbé Séguy, un des plus grands Orateurs sous Louis XV. Il y règne une éloquence vive et naturelle, quoiquen y trouve quelques endroits foibles, excepté dans celui de Sains Louis. Ce discours est un des meilleurs qui aient été prononcés en présence de l'Académie française,

Coux de l'abbé de la Tour-Dupin, ne sont pas à l'abri de toute critique. L'application des passages de l'Ecriture Sainte, y est quelquefois peu juste, et l'usage de l'antithèse, quelquefois trop fréquent. Mais les beautés y éclipsent les défauts. Ces discours sont d'un Orateur éloquent, qui d'ailleurs a le grand mérite de ne perdre jamais de vue le Saint dont il célèbre les vertus.

Les anciens avoient aussi leurs Orateurs Panégyristes. Chez les Grecs, on faisoit publiquement l'éloge des grands hommes, qui avoient rendu quelque service important à la patrie. Ces cérémonies étoient solemnelles, et attiroient un grand concours de peuples: c'est-là l'origine du mot Panégyrique, qui signifie en Grec toute Assemblée. Le mêmeusage fut observé à Rome.

Les Panégyriques prononcés dans Athènes, se sont perdus au milieu du bouleversement des Empires. Je ne parle point des éloges d'Hélène et de Busiris, et de quelques autres discours en ce genre, que nous a laissés Isocrate, parce que ce sont proprement des dis-

cours politiques.

Mais nous avons les Panégyriques de plusieurs Empereurs Romains, rassemblés en un recueil intitulé: Panegyrici veteres. Le meilleur de tous est à la tête de cette collection: c'est celui de Trajan par Pline le jeune, qui le composa par ordre du Sénat, au nom de tout l'Empire, et le prenonça en présence de l'Empereur même. Le style en est riche et Leuri, les pensées bélles et lumineuses,

126 Principes généraux

les descriptions vives et frappantes. Mais l'art y paroît trop à découvert : tout ce que l'éloquence a de plus brillant, y est étalé avec trop de pompe. Pline se laissa entraîner par le mauvais goût de son siècle, qui n'admiroit dans les productions de l'esprit, que ce qui étoit éclatant et recherché. Il faut cependant convenir que ce discours est celui de ses Guvrages où il s'en est le plus garanti. Sacy en a donné une traduction aussi élégante que fidelle.

III.

De l'Oraison funèbre.

Dans l'Oraison funèbre, l'Orateur lous les morts qui ont été illustrés per leur naissance, leur rang, leurs vertus et leurs actions. Ce genre de discours demande beaucoup d'élévation dans le génie, une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie. Tout doit y être plein de force et de dignité: il ne souffre rien de commun, rien de médiocre. L'éloquence doit y déployer toute sa magnificence, toute sa pompe et toutes ses richesses. Mais il faut bien prendre garde de ne point étaler ces ornemens avec profusion et sans choix; de ne point négliger le plan et la conduite du discours, l'ordre et la liaison des idées, la convenance et la clarté du style. Si l'on exige que l'imagination de l'Orateur soit vive, brillante et fleurie, on exige aussi qu'elle soit sage, bien réglée, et

toujours dirigée par le goût.

Le texte d'une Oraison funèbre doit être comme un étoge raccourci du Héros, et mettre d'abord sous les yeux toute sa vie et son caractère. L'Orateur peut, dans l'exorde, pour tenir les esprits en suspens, se livrer à un certain désordre, qui est un effet de l'art; éclater en plaintes et en gémissemens sur la courte durée et la fragilité des grandeurs humaines. Il peut même commencer par quelque réflexion frappante, exprimée avec force et avec noblesse, comme l'a fait Bossuet dans ce début si majestueux et si imposant de son Oraison funèbre de Henriette Marie de France (a), Reine d'Angleterre.

«Celui qui règne dans les cieux, et de n qui relèvent tous les Empires, à qui seul n'appartient la gloire, la majesté et l'indé» pendance, est aussi le seul qui se glorifie n'e faire la loi aux Rois, et de leur donner, n'e quand il lui plaît, de grandes et de terribles n'e leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il n'e les abaisse; soit qu'il communique sa puisnance aux Princes, soit qu'il la retire à n'e lui-même, et ne leur laisse que leur propre n'e foiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : n'e car en leur donnant sa puissance, il leur

» commande d'en user comme il fait lui-

⁽a) Voyez le mot France, dans les notes, à la fin du premier Volume.

128 Principes généraux

» même pour le bien du monde; et il leur » fait voir, en la retirant, que toute leur » majesté est empruntée, et que pour être » assis sur le trône, ils n'en sont pas moins » sons sa main et sous son autorité suprême. » C'est ainsi qu'il instruit les Princes, non- » seulement par des discours et par des pa- » roles, mais encore par des effets et par des » exemples ».

L'Orateur développera ensuite son dessein d'une manière délicate, qui laisse à peine appercevoir qu'il prépare sa difision. Cette partie est une des plus belles, mais des plus difficiles de l'Oraison funèbre. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit toute renfermée dans le texe; mais elle doit toujours en être tirée. Les expressions de l'écriture, bien employées, donnent un grand éclat et une grande noblesse au discours. C'est au discernement de l'Orateur, d'y faire entrer à propos ce qu'elles ont de majestueux et de sublime.

Qu'on ne s'imagine pas que les preuves soient bannies de l'Oraison funèbre. Elles servent au contraire, quand elles sont employées à propos, à relever la gloire du Héros que lone l'Orateur. On va s'en convaincre à la lecture de cé beau morceau, tiré de l'Oraison funèbre du grand Condé (a), par le P. Bourdalous.

« J'appelle le principe de tant d'héroïques

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premies. Volume.

BELLES-LETTRES. » actions, ce génie transcendant et du » premier ordre, que Dieu lui avoit donné » pour toutes les parties de l'art militaire, » et qui, dans les siècles où l'admirations » se tournant en idolâtrie, produisoit des » divinités, l'auroit fait passer pour le Dien » de la guerre; tant il avoit d'avantage au-» dessus de ceux qui s'y distinguoient. J'ap-» pelle le principe de ces grands exploits, » cette ardeur martiale, qui, sans témé-» rité ni emportement, lui faisoit tout oser » et tout entreprendre; ce seu qui, dans » l'exécution lui rendoit tout possible et » tout facile; cette fermeté d'âme que jamais » nul obstacle n'arrêtà, que jamais nul » péril n'épouvanta, que jamais nulle ré-» sistance ne lassa ni ne rebuta; cette » vigilance que rien ne surpreneit; cette » prévoyance à laquelle rien n'échappoit; » cette étendue de pénétration, avec la-» quelle dans les plus hasardeuses occa-» sions, il envisageoit d'abord tout ce qui » pouvoit ou troubler, ou favoriser l'évé-» nement des choses, semblable à un aigle. » dont la vue perçante fait en un moment » la découverte de tout un vaste pays; » cette promptitude à prendre son parti, » qu'on r'accusa jamais en lui de précipi-» tation, et qui, sans avoir les inconvé-» niens de la lenteur des autres, en avoit » toute la maturité ; *cette science qu'il » pratiquoit si bien, et qui le rendoit ha-» bile à profiter des conjonctures, à pré-» venir les desseins des ennemis presqu'aa vant qu'ils fussent conçus, et à ne pas

» perdre en vaines délibérations, ces momens » heureux qui décident du sort des armes; » ectte activité que rien ne pouvoit éga-» ler, et qui, dans un jour de bataille, » le partageant, pour ainsi dire, et le mul-» tipliant, faisoit qu'il se trouvoit par-» tout, qu'il suppléoit à tout, qu'il rallioit » tout, qu'il maintenoit tout, soldat et gé-» néral tout-à-la-fois, et par sa présence, » inspirant à tout un corps d'armée, et » jusqu'aux plus vils membres qui le com-» posoient, son courage et sa valeur; ce sang-» froid qu'il savoit si bien conserver dans o la chaleur du combat; cette tranquillité » dont il n'étoit jamais plus sûr, que quand on en venoit aux mains et dans l'horreur n de la mêlée; cette modération et cette. » douceur pour les siens ; qui redoubloit à » mesure que sa fierté contre l'ennemi étoit » émue : cet inflexible oubli de sa personne, » qui n'écouta jamais la remontrance, et » auquel constamment déterminé, il se fit » toujours un devoir de prodiguer sa vie, n et un jeu de braver la mort : car tout s cela est le vif portrait que chacun de vous » se fait, au moment que je parle, du Prince » que nous avons perdu; et voilà ce qui fait » les Héros.

» Ceux qu'a vantés l'ancienne Rome (a), » et ceux qui, avant lui, s'étoient distin-» gués sur le théâtre de la France, pos-» sédoient plus ou moins de ces qualités.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

» L'un excelloit dans la conduite des sié-» ges, l'autre dans l'art des campemens; » celui-ci étoit bon pour la taque, et » celui - là pour la défense : l'universalité » jointe à l'éminence des vertus guerrières, » étoit le caractère de distinction de l'in-» vincible Condé. Ainsi le publicit le grand » Turenne (a), cet homme digne de l'im-» mortalité, mais le plus légitime Juge du n mérite de notre Prince, et le plus zélé » aussi bien que le plus sincère de ses » admirateurs; ainsi, dis-je, le publicit-» il; et la justice qu'il a toujours rendue à » ce Héros, en lui donnant le rang que je » lui donne, est un témoignage dont on l'a » oui cent sois s'honorer lui - même. Dep là vient que le Prince de Condé valoit » seul à la France des armées entières; » que devant lui les forces ennemies les » plus redoutables s'affoiblissoient visiblen ment par la terreur de son nom; que » sous lui nos plus foibles troupes devenoient » intrépides et invincibles; que par lui nos p frontières étoient à couvert, et nos pro-» vinces en sûreté; que sous lui se forn moient et s'élevoient ces soldats aguerris, » ces officiers expérimentés, ces braves dans » tous les ordres de la milice, qui se sont » depuis signalés dans nos dernières guerres, » et qui n'ont acquis tant d'honneur au n nom français, que parce qu'ils avoient » eu ce Prince pour Maître et pour Chef ».

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

132 Principes généraux

La sainteté de la chaire chrétienne ne permet pas à l'Orateur de se borner, dans l'éloge des méros, à des fins purement humaines. Son but doit être de nous instruire, en excitant notre admiration, et de faire voir qu'il n'y a pas de véritable gloire, sans la religion et la piété. C'est ainsi que Bossuet dans son Oraison funèbre du grand Condé (a), se propose de montrer « que ce qui fait les » Héros, ce qui porte la gloire du monde » jusqu'au comble, valeur, magnanimité; » bonté naturelle, voilà pour le cœur; » vivacité, pénétration, grandeur et subli-» mité du génie, voila pour l'esprit, ne » seroient qu'illusion, si la piété n'y étoit » jointe, et enfin que la piété est le tout de n l'homme ».

C'est ainsi que le P. Bourdaloue rapporte l'éloge qu'il fait du même Prince à l'instruction de ses auditeurs, comme il l'annonce dans cet endroit si instructif et si touchant de son exorde.

of Je ne viens pas à la face des autels nétaler en vain la gloire de ce Héros, ni ninterrompre l'attention que vous devez aux saints mystères, par un stérile, quoinque magnifique récit de ses éclatantes actions. Persuadé, plus que jamais, que la chaire de l'Evangile n'est point faite pour des éloges profanes, je viens m'acquittere d'un devoir plus conforme à mon ministère. Chargé du soin de vous instruire, et

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de premier Volume.

BELLES-LETTRES." n d'exciter votre piété, par la vue même » des grandeurs humaines et du terme n fatal où elles aboutissent, je viens satis-» faire à ce que vous attendez de moi. Au n lieu des prodigieux exploits de guerre. » au lieu des victoires et des triomphes, n au lieu des éminentes qualités du Prince n de Condé, je viens, touché de choses » encore plus grandes et plus dignes de vos » réflexions .. vous raconter les miséricordes n que Dieu lui a Cites, les desseins que la » Providence a eus sur lui, les soins qu'elle » a pris de lui, les grâces dont elle l'a a comblé, les maux dont elle l'a préservé, » les p es et les abîmes d'où elle l'a oies de prédestination et de salut ppar où il lui a plu de le conduire, et » l'heureuse fin dont, malgré les puissances » de l'enfer, elle a terminé sa glorieuse » course. Voilà ce que je me suis proposé,

» Je ne laisserai pas, et j'aurai même m besofn pour cela de vous dire ce que le monde a admiré dans ce Prince; mais m je le flirai en Orateur chrétion, pour m vous faire encore davantage admirer en m lui les conseils de Dieu. Animé de cet m esprit, et parlant dans la chaire de la m vérité, je ne craindrai point de vous parm ler de ses malheurs; je vous ferai remarm quer les écueils de sa vie; je vous avouerai, m même, si vous voulez, ses égaremens; m mais jusques dans ses malheurs vous dém couvrirez avec moi des trésors de grâces;

» et les bornes dans lesquelles je me ren-

» ferme.

PRINCIPES SÉNÉRAUX

» jusques dans ses égaremens vous reconnoi-» trez les dons du ciel, et les vertus dont » son âme étoit ornée. Des écueils mêmes » de sa vie, vous apprendrez à quoi la Pro-» vidence le destinoit, c'est à-dire, à être » pour lui-même un vase de miséricorde. n et nour les autres un exemple propre à

» confondre l'impiété ».

Je n'ai pas craint de citer ici tous ces divers exemples, parce que j'ai cru que c'étoit le meilleur moy de faire sentir aux jeunes Orateurs sacrés, qu'en louant. les hommes illustres, ils ne doivent jamais. oublier qu'ils parlent à la face des autels. et dans le sanctuaire de la divir religion doit être le principe et la leurs éloges; et que s'ils rehaussent par la pompe et la magnificence du style, la gloire. du grand Capitaine, du grand Homme d'Etat, de l'habile Négociateur, du Magistrat intègre et éclairé, ils doivent un hommage non moins éclatant à l'ami de la vérité, au zélateur de la justice, au vrai sage, et sur-tout au vrai chrétien. Quant à la marche qu'ils doivent suivre dans la composition de leurs éloges sunèbres, elle est la même que dans le Panégyrique. Le modèle que je leur en ai offert, devroit sans doute suffire pour cet objet. Cependant je crois qu'il ne sera pas inutile de leur tracer ici. en peu de mots, le plan admirable de l'O aison funèbre du grand Condé, par le P. Bourdaloue. Ils y verront (mais plus encore en lisant ce beau discours) que ce grand Orateur a trouvé dans la défection

même de ce Prince, une abondante matière pour faire son éloge; et ils ne pourront s'empêcher de remarquer que le célèbre *Bossues* a craint de toucher ce point délicat de son histoire.

Division. L'Orateur fonde l'éloge du Prince sur les qualités de son cœur, et nous en fait connoître la *solidité* , la *droiture* . la piété. « Un cœur, dit-il, dont la solidité » a cté à l'épreuve de toute la gloire et de » toute la grandeur du monde, c'est ce qui » fera le sujet de votre admiration; I. Partie. » Un cœur dont la droiture s'est fait voir dans » les états de la vie les plus malheureux, et » qui y paroissoient les plus opposés, c'est » ce qui doit être le sujet de votre instruc-» tion; II Partie, Un cœur dont la religion n et la piété ont éclaté dans le moment de » la vie le plus important, et dans le jour » de salut, qui est principalement celui de la » mort, c'est ce que vous pourrez vous ap-» pliquer pour faire le sujet de votre imi-» tation; III. Partie ».

I. Partie. L'Orateur nous donne d'abord une idée du rare mérite de son Héros, en nous faisant le récit de ses victoires, et en indiquant les vastes connoissances dont son esprit brillant et sublime étoit orné. Il nous le représente ensuite; 10. comme un Héros supérieur à sa propre gloire, c'està-dire, qui fit tout pour l'acquérir hors de la desirer et de la chercher; 2°. comme un Héros sans ostentation; 3°. comme un Héros ennemi de la flatterie; 4°. comme un Héros aussi humain qu'il étoit grand;

5º. comme un Héros que l'amour de lui même n'avoit point gâté; bon père, aimable maître,

parfait ami.

II. Partie. Le Prince de Condé nous est ici représenté dans les deux époques malheureuses de sa vie; l'une par rapport à son roi; c'est-à-dire, enveloppé dans un parti que forma l'esprit de discorde: l'autre par rapport à son Dieu; c'est-à-dire, refroidi dans la pratique des devoirs de la

religion.

1°. Ce Héros se vit mêlé dans un parti que la discorde avoit formé, et qui le détacha de nous. Mais, 1re. Circonstance, jamais son cœur ne se sentit plus cruellement déchiré, et il n'eut par lui-même aucune part à nos disgrâces. 2°. Circonstance ; il eut le mérite des cœurs droits et des grandes âmes, en se condamnant luimême. 3°. Circonstance; quoiqu'abandonné à sa mauvaise fortune, il refusa constamment tous les avantages qui auroient pu la relever, mais qui, en la relevant, lui auroient été un obstacle à son rétablissement dans les bonnes grâces et dans l'obéissance du Roi. 4°. Circonstance; il n'omit rien de ce qui dépendoit de lui pour disposer les choses à la paix. 5c. Circonstance; il eut le plus grand soin, après son retour, de réparer ses malheurs par le redoublement de ses services.

2°. Ce Prince, emporté par l'esprit du monde, se relâcha pendant quelque temps dans la pratique des devoirs de la religion. Mais dans le secret de son cœur il ne soi; il ne douta jamais de nos mystères. Au milieu même des égaremens du monde, la religion se conserva dans son cœur; et elle ne s'y conserva, que parce qu'il avoit un cœur

droit, etc.

III. Partie: L'Orateur nous représente ici son Héros mourant. « Il est mort, dit-il, en » sage Chrétien, parce qu'il a voulu que sa » mort fût précédée de sa conversion et de » son retour à Dieu. Il est mort en Héros » chrétien, parce qu'il a fait paroître, en » mourant, toute la grandeur de son âme. It » est mort en parfait Chrétien, parce qu'il a » consacré les devniers momens de sa vie, » par tout ce que la religion peut inspirer de » plus saint et de plus tendre à un cœur fer— » vent ». Ces trois circonstances de la mort du Prince de Condé, sont appuyées sur des faits généralement reconnus pour être authentiques.

Le célèbre du Gueselin, mort vers la fin du quatorzième siècle, et enterré à Saint-Denis, dans le tombeau de nos Rois, est le premier Héros dont on ait fait l'éloge funèbre. Ferri de Cassinel, évêque d'Auxerre, le prononça dans sa cathédrale : cet éloge n'a point passé jusqu'à nous. Mais ce n'est proprement qu'à la renaissance des lettres que les Orateurs chrêtiens commencèrent à louer les hommes illustres après leur mort. Muret prononça à Rome l'Oraison funèbre en latin de Charles IX.

Dans le siècle de Louis XIV, ce genue Tome II.

Genre.

Orateurs d'éloquence fut porté parmi nous à sa plus haute perfection. C'est à Bossuet qu'en est due la principale gloire. Aucun de nos Orateurs en ce genre ne peut lui disputer le premier rang, malgré-les incorrections et les inégalités qu'on remarque quelquesois dans son style. Aucun Orateur n'a possédé au même degré que lui cette éloquence noble, nerveuse et rapide, qui étonne l'imagination, arrache l'âme à elle-même. Son génie abondant et impétueux, crée presqu'à chaque instant des tableaux pleins de vie et de seu, enfante des idées de la plus grande élévation, et anime tout ce qu'il produit, de la chalcur et de la vivacité du sentiment. Né pour le sublime, Bossuet en a exprimé toute la force et toute la majesté, sur tout dans son Oraison funibre de Marie de France, Reine d'Angleterre, dans celle de Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans, et dans plusieurs endroits de celle du Grand Condé. Ce qui rehausse la gloire de cet Orateur, c'est qu'en louant les morts, il donne aux vivans les leçons les plus fortes et les plus touchantes. Dédaignant l'art de polir ses discours, il ne s'attache qu'à présenter à ses auditeurs le vrai sous toutes les faces. La manière frappante et variée dont il leur, annonce les grandes vérités relatives à son sujet, prouve bien que non-seulement son esprit en étoit plein, mais encore que son cosur en étoit pénétré.

Fléchier ne manque ni de force ni d'élévation dans ses Oraisons funèbres. Il y, joint à la noblesse des pensées, toute l'harmonie et toutes les grâces de l'élocution. Mais on ne peut disconvenir que ces grâces n'aient un air d'affectation, et que cet Orateur ne laisse souvent quelque chose à desirer du côté de l'onction et de la chaleur, excepté dans son Oraison funèbre de Turenne, qui est presqu'entout un chef-d'œuvre.

Deux Princes du Sang des Bourbons ont été dignement loués par le P. Bourdaloue. Son Oraison funèbre du grand Condé, offre des beautés vraiment sublimes. Il n'est peut-étre pas de discours en ce genre, dont le plan seul fasse connoître autant que celui là, l'homme de génie et le grand Orateur.

Massillon n'a pas cultivé ce genre d'éloquence avec un succes bien marqué. Il y a cependant de très beaux morceaux dans son Oraison funèbre du Prince de Conti, et surtout dans celle de Louis XIV.

De cinq Oraisons funèbres que Mascaron a faites, celle de Turenne est la seule qui lui ait donné un rang distingué parmi les Orateurs. Les autres sont foibles, et pêchent contre le goût.

Le P. de la Rue, toujours simple, noble, énergique et touchant, inspire l'amonr des vertus qu'il a si bien louées dans ses Héros. On admire son Oraison funèbre du Duc et de la Duchesse de Bourgogne; et l'on regarde celle du Maréchal de Luxembourg, comme une des plus belles que nous ayons.

Une éloquence vive, brillante et soutenne caractérise les Oraisons funèbres du Cardinal de Fleuri et du Maréchal de Belisle par le

140 Principės gérékaus:

Père de Neuville. La première sur tout me sera jamais déplacée parmi les chef-d'œuvres

en ce genre.

Les anciens, comme je l'ai déjà dit, louoient les grands hommes vivans: ils louoient aussi les morts. On croit commupément que les Grees commeneèrent à le faire après la bataille de Marathon, donnée l'an 490 avant Jésus-Christ. Ce qu'en peut assurer, au rapport de Thucydide, qui a écrit l'histoire de la guerre de Péloponèse jusqu'à la vingtième année, c'est qu'en fit dans Athènes des obsèques publiques aux citoyens qui avoient été tués à la guerre de Samos, l'an 441 avant Jésus-Christ, et que Périclès, l'homme le plus illustre et le plus éloquent de la répablique, prononça leur éloge.

Les Romains, suivant Polybe, ouvrirent cette carrière à l'éloquence, la même année qu'ils abolirent la royauté, pour établir le gouvernement républicain, c'est - à - dire, l'an 500 avant Jésus-Christ. Ce fut aux funérailles de Lucius Jui us Brutus, consul, tué dans une bataille contre les Etrusques qui vouloient rétablir les Tarquins sur le trône de Rome : son corps fut exposé dans la place publique par ordre de Valérius Publicolo, son collègue, qui étant monté à la tribune aux harangues, fit un récit touchant des belles actions de sa vie. Le peuple romaincomprit combien il seroit utile à la république de louer les grands hommes après leur mort. et ordonna aussi tôt que cet usage seroit perpétuellement observé. Il le fut en effet, nonres Belles-Lettres. 141 seulement jusqu'à la ruine entière de la république, mais même sous les Empereurs, puisque Néron parvenu à l'empire, prononça l'éloge de Claude son prédécesseur.

Dans Athènes, on ne louoit que la valeur militaire, et à Rome, toutes sortes de vertus Aucune de ces Oraisons funèbres ne nous

est parvenue.

ARTICLE II.

Des Discours du Barreau.

Défendre, par le talent de la parole, les biens, l'honneur, la vie même des citoyens. contre les détours frauduleux de la mauvaise foi, les artifices de l'imposture, et les attentats de la calomnie; sonstraire l'homme foible, indigent, et vertueux, à l'oppression, et souvent à la rapacité de l'homme injuste, riche et puissant; telle est la noble fonctions de l'Orateur du barreau. Pour la remplir avec la dignité et l'utilité convenables, il doit joindre à la sagacité, à la justesse et à l'élévation du génie, une connoissance étendue et prosonde des loix, des différentes coutumes, de la jurisprudence ancienne et de la moderne, des arrêts, des ordonnances, etc. Voilà proprement la science qui lui est indispensable, et qu'il doit regarder comme le fondement nécessaire de l'édifice. C'est ce qu'on appelle, en termes de l'art, lieux oratoires extérieurs. Il y en a plusieurs autres, sui-

142 Principes généraux

vent la nature du sujet qui divise les parties contendantes. Tels sont, par exemple, les conventions qu'elles ont stipulées entr'elles par écrit ou verbalement; les aveux qu'elles font, ou qu'elles ont faits;-le serment qu'elles ont prêté, ou qu'elles offrent de prêter; les dépositions des témoins qui ont éte entendus, etc.

Une étude encore importante, à laquelle l'Orateur du barreau doit s'appliquer, est celle des grands Orateurs, soit anciens, soit modernes. Il n'est pas douteux non plus qu'il n'ait besoin d'une certaine teinture des Belles-Lettres, pour orner des sujets, qui souvent ne présentent, en eux-mêmes, aucun agrément, et pour faire naître des sleurs dans un terrein, qui, au premier aspect, paroîtaride, ou propre seulement à produire des épines.

Toutes les affaires litigieuses qui doivent être discutées et décidées devant les Tribunaux de la justice, penvent servir de matière aux différentes espèces de discours du barreau, qu'on réduit ordinairement aux plaidoyers et aux consultations, aux mémoires

et aux rapports de procès.

Ŧ.

Des Plaidoyers et des Consultations.

Dans les plaidoyers, on demande, ou l'on défend. L'Avocat qui demande, établit d'abord la question, ou constate le fait, selon la nature de la cause. Il expose ensuite ses moyens ou preuves, les développe, et finit par prendre des conclusions, dans lesquelles il spécifie l'objet de sa demande. L'avocat qui défend, suit la même méthode, mais dans un sens contraire. H commence par contester le droit, ou par nier, le fait, soit en tout, soit en partie. Il réfute ensuite les moyens de son adversaire, fait valoir, les siens, et conclut enfin contradictoirement aux prétentions de la partie adverse.

L'exorde est inutile dans les plaidoyers, à moins qu'il ne s'agisse d'une grande cause, d'une affaire bien importante. La précision et la briéveté doivent alors en faire le principal mérite. Il fant sur-tout prendre garde de n'y rien dire, qui ne soit entièrement tiré du

fond du sujet.

La narration sera également courte; mais vive et agréable. L'Orateur peut employer les ressources de l'art pour l'embellir. Il doit même, en bien des occasions, y répandre les figures les plus brillantes et les plus animées, pour donner un tour piquant à des faits, dont le détail, quoique essentiel à la cause, pour-roit, saus ces ornemens, porter dans l'âme les dégoût et l'ennui.

144 PRINCIPES GÉNÉRATE

Dans la confirmation, l'Orateur du barreau doit déployer toute la force de la raison, revêtue des grâces du style. C'est là qu'il sera valoir ses preuves, en les disposant, en les développant de la manière la plus converable à son sujet. On ne peut, à cet égard, établir aucune règle particulière, quoiqu'on ait remarqué que notre célèbre Cochin réduisoit toutes ses preuves à une seule, qu'il présentoit sous des faces différentes, et toujours avec le même succès.

. Il'n'y a point de meilleures preuves que celles qui sont appuyées de l'autorité des loix. Toute l'habileté d'un Avocat consiste à se servir de ces loix à son avantage. Si donc la loi est pour lui, il représentera avec force qu'étant sacrée, ce seroit un crime d'y rien changer, et que le jugement doit y être conforme. Si elle ne lui est pas tout-à-fait favorable, il fera voir que la justice des loix dépend d'une infinité de circonstances, qui toutes n'ont pu être prévues par le Législateur; et qu'il est permis aux Juges d'expliquer, d'éclaircir la loi, de s'en écarter même dans leurs jugemens, en suivant néanmoias les principes de la raison et de l'é-

quité.

Dans la péroraison, l'Orateur pourrafaire cannoître les bonnes mœurs de sonclient. Il récapitulera ensuite les preuves les plus convaincantes et les plus décisives qu'il aura développées, et mettra en usage, pour intéresser les Juges et se les sendre favorables, tout ce que l'éloquence mes Belles-Lettaes. 145 a de plus fort, de plus agréable et de plus touchant. C'est ee que n'a jamais manqué de faire Cicéron, le ven modèle des orateurs du barreau.

Quant au style, il doit être proportionné à la nature de la cause. Les petites affaires me peuvent être traitées que d'un style simple ; les grandes, d'un style élevé, et celles qui tienment le milieu, d'un style tempéré. Il y a des causes qui no veulent que de l'ordre et de la netteté; d'autres qui exigent de la véhémence et de grands mouvemens; d'autres enfin qui sont susrceptibles en même temps de simplicité, d'ornemens et de passions. Mais quelle que soit la mature de la cause, l'orateur doit toujours s'attacher plus aux choses, qu'aux paroles, plus au choix et à la solidité des preuves, qu'à ce frivole assemblage de figures éblouissantes, qui ne parlent ni au cœur ni à la raison. Il ne se permettra jamais la plaisanterie; et encore moins la satyre, pas même dans la réplique, quoiqu'il puisse quelquefois s'y montrer moins grave que tlans le plai-≀**d**oyer.

Après qu'une cause a été discutée devant les juges par l'orateur qui demande, et pur l'orateur qui défend, le procureur du roi, ou l'un des avocats - généraux donne ses conclusions. Ces sortes de discours peuvent être mis au nombre des plaidoyers. On doit y recueillir les raisons de l'une ét de l'autre partie, les comparer, les balancer, et se déterminer es

Tome II.

146 PRINCIPES GÉNÉRAUX-

faveur des meilleures. Mais la plus exacte impartialité doit y être scruppleusement gardée. Point de détours, point de finesse, point d'art pour incliner les juges par des motifs étrangers à la cause: point d'ornemens non plus qui ne tendent qu'à plaire. Une simplicité noble, une marche bien suivie, une méthode lumineuse est tout ce qui convient à ces sortes de discours.

L'avis qu'un avocat donne par écrit, touchant une affaire sur laquelle il a été consulté, est ce qu'on appelle consultation. Il y expose en raccourci les principaux moyens, qui doivent être dévelopés dans le plaidoyer. On sent par conséquent qu'il ne sauroit y mettre trop d'exactitude, de précision et de clarté. Rien ne doit y être en aucune manière susceptible de diverses interprétations,

II.

Des Mémoires, et des Rapports de Procès.

Dans les affaires d'une bien grande importance, les avocats ont coutume de faire imprimer des mémoires, qu'ils distribuent aux juges. Les moyens y sont ordinairement exposés, avec un peu moins d'étendue que dans les plaidoyers. Mais d'un autre côté, ces sortes de discours devant être lus dans le silence du cabinet, exigent plus d'art et de soin, que les discours prononcés de vive; voix. L'œil du lecteur est bien plus perçant que celui

DES BELLES-LETTRES.

de l'auditeur, quelqu'altentif qu'on suppose celui-ci. Le premier ayant tout le temps de réfléchir sur un ouvrage, en saisit jusqu'aux plus légers défauts, jusqu'aux plus petites négligences. Il faut donc que l'avocat travaille un mémoire, et le perfectionne autant qu'il lui sera possible. Tout doit y être exact et mesuré, soit dans le style, soit dans les choses. Aucun moyen ne doit être négligé pour instruire, plaire, et toucher de la ma-

nière la plus convenable,

Le Rapport d'un procès est un discours fait par un des juges, pour instruire ses confrères d'une affaire qu'il a été chargé d'examiner. C'est là que doivent être exposés, dans le plus grand jour, l'origine, le fond, les circonstances, les incidens, les suites de la cause, et les moyens qu'on fait valoir pour et contre. Il ne faut que de la netteté, de la méthode, de la justesse, et de la précision pour ces sortes de discours. Les ornemens doivent en être bannis, à moins qu'ils ne naissent de la matière même, ou qu'ils ne soient nécessaires pour réveiller et piquer l'attention des auditeurs. Le rapporteur doit surtout ne pas oublier qu'il parle, non comme avocat, mais comme juge; que par conséquent, il doit être sans passions, et qu'il ne lui est nullement permis d'exciter celle des autres. a de der ba

Il y a quelques autres espèces de discours, qui font partie de l'éloquence du thurreauel.Cement ceux que prononce le

PRINCIPES GÉNÉRAUX

procureur du roi, ou l'un des avocatsgénéraux, à la rentiée des purlemens, et qui doivent rouler sur l'administration de la justice, ou sur des objets qui y ont quelque rapport; les Mercuriales, discours dans lesquels le premier président, ou l'un des gens du roi s'élève contre les abus et les désordres qui ont été remarques dans l'administration de la justice : enfin les Réquisitoires, discours dans lesquels le procureur du roi demande aux magistrats quelque chose d'intéressant pour la société civile, et qui doivent respirer en tont l'amour du bien public. Les trois genres d'éloquence entrent dans ces différentes espèces de discours. L'orateur doit y être tour - à - tour simple, fleuri, sublime et pathétique.

Oraleurs L'éloquence du Barreau n'a pas été portée parmi nous au degré d'élévation où on la vue chez les Grecs et chez les Romains. Cela n'est pas surprenant. Dans notre barrond, elle est restreinte à la discussion des causes entre les particuliers. Dans ceux d'Athènes et de Rome, elle s'étendoit jusqu'à la discussion des affaires nationales, des grands intérêts de la république. Quelle vaste et brillante carrière pour le génie de l'oraaeur!

> La Grèce produisit une foule d'hommies éloquens, qui parurent avec éclat dans l'aréopage, mais dont les ouvrages ont été entièrement Berdus. Parioles. sous le gouvernement de qui Atliènes dewint si florissante et si rédoutable : y fat

pres Relles-Lettres f49, comme le fondateur de l'éloquence. Il pensoit fortement, et s'exprimoit de même : en en juge par un de ses discours, que Thucydide nous a conservé. Cet orateur vivoit dans le cinquième siècle avant l'ère

chrétienne.

Peu de temps après la mort de Pèrieles, parut dans le barreau d'Athènes, Lysias, né à Syracuse l'an 450 avant J. C. Il nous reste de lui trente - quatre harangues, dans lesquelles on admire une simplicité noble, un beau naturel, un style net et facile, une peinture exacte des moeurs et des caractères. Quintilien compare son éloquence à un ruisseau pur et clair, plutôt qu'à un fleuve majestueux. Cependant on trouve qu'elle a de l'ardeur et de la vivacité dans l'Oraison fundbre des guerriers athéniens, tués dans une bataille qui se livra entre les Coreyréens et les Corinthiens. La péroraisoné sur-tout est belle et touchante. Les discours de cet orateur ont été fort bien traduits par l'abbé Auger.

La grace et l'élégance sont le principalicaractère d'Isocrate, né à Athènes l'an-433 avant J. C. Son élocution est aisée, brillante et pleine d'harmonie. Les sentimens vertueux et vraiment patrioliques, dont ses discours portent l'empreinte, en rendent sur-tout l'auteur bien estimable. Ceux qui méritent d'être distingués, sont le Discours dans lequel il excite teus les Grees à saire la guerre aux Perses, et sau Mananque sur les devoirs de la royantée,

150 PRINCIPES CÉNÉRAUX

adressée à Nicoclès, roi de Salamine. L'abbé Auger a donné une bonne traduction des trente et un discours que nous avons de cet orateur. Au reste, on dit que sa timidité naturelle, et la foiblesse de sa voix ne lui ayant pas permis de parler en public, il se contenta de composer des harangues et d'ouvrir une école d'éloquence. Du nombre de ses disciples furent Eschine et Démosthène.

Celui - ci, né à Athènes vers l'an 382 avant J. C., est un torrent qui entraîne, un foudre qui brise, renverse et embrase tout à-la-fois. Ce grand orateur, ennemi de tout ornement recherché, ne parle jamais que le langage de la nature et de la raison. Mais c'est la nature dans toute sa noble simplicité, dans tous ses grands mouvemens; c'est la raison avec tout son empire et toute sa dignité. Le plan, la suite, l'économie de ses discours est admirable. Son style est serré, herveux, rapide et pressant : ses raisonnemens ont une justesse, une précision et une exactitude qui ne laissent rien à désirer. Le génie fécond de l'orateur athénien trouve toujours de nouvelles preuves à faire valoir : il présente tout ce qu'elles ont de réel et de solide, expose chaque raison dans toute sa force, et accable par le poids de la conviction. Démosthène prononça quatre discours contre Philippe, roi de Macédoine, dont la politique sourde et raffinée ambitionnoit la souveraineté de la Grèce. Tont ce qu'il dit dans

ees belles harangues, est l'expression d'une âme qu'enflamme l'amour de la patrie, et qui ne conçoit rien que de grand et d'utile pour ses concitoyens. Vous sauriez lire cet orateur, dit Fénélon, sans voir qu'il porte la république dans le fond de son cœur. Il remplit, dit Cicéron luimême, l'idée que j'ai de l'éloquence : il atteint à ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui. Tourreil a traduit Démosthène, et l'a défiguré, en voulant, selon l'expression de Racine, lui donner de l'esprit. L'abbé d'Olivet a bien mieux rendu ses Philippiques. Cette traduction est très-estimée, ainsi que celle de tous les ouvrages de l'orateur grec par l'abbé Auger.

Eschine, né à Athènes vers l'an 397 avant J. C., et rival de Démosthène, lui est bien inférieur pour la force et la véhémence. Mais il est plus orné, plus élégant, plus fleuri. Il tient le second rang entre les orateurs de la Grèce. Brillant et solide, il embellit ses raisonnemens de nobles et magnifiques sigures. Une heureuse facilité règne dans ses discours: l'art et le travail ne s'y font point sentir. Des trois haraugnes qui nous restent de lui, la plus belle est celle de la Couronne. L'abbé Auger les a fort bien

traduites.

Cet estimable auteur a rendu aussi en notre langue un très - beau discours de Lycurgue, qu'il ne faut pas confondre avec le législateur de Lacédémone; ceux d'Andocide, remarquables par le naturel

15a Principus cénáraux

et le touchant; ceux d'Isée, qui ne roulants que sur des affaires de particuliers, peuwent mieux servir de modèle à l'avocat, pourla netteté, la précision et la force du raisonnement; ceux de Dinarque, qui n'annoncent pas un bien grand talent; et un fra-

gment de Démade.

Il est fâcheux que nous ne connoissions que de nom Hypéride, dont Cicéron, qui avoit fait une étude particulière des orateurs grecs, vante la justesse et la pénétration. Nous devons être plus fâchés encore que les discours de l'éloquent et vertueux Phocion aient été ensevelis sous les ruines des empires. Ce grand orateur étoit contemporain de Démosthène, qui le voyant un jour arriver dans l'assemblée du peuple, s'écria : Voici la hache de mes discours.

Cigéron, né à Arpino en Toscane, l'an-106 avant J. C., fut à Rome ce que Démosthène avoit été dans Athènes. Ce prince de l'éloquence lating excelle dans les trois. genres d'écrire. Simple, fleuri et sublimetour-à-tour, il instruit avec exactitude, plaît avec tontes les grâces imaginables,. et touche avec véhémence. Il est vrai qu'il n'a ni le nerf, ni l'énergie, ni coqu'il appelle lui-même le tonnerre de Démosthène. Mais il possède au même degré que lui les qualités qui regardent le fond de l'éloquence; le dessein, l'ordre, l'économie du discours, la division, la manière de préparer les esprits, en un. mot tout ce qui est de l'invention. Dun.

DES BELLES-LETVIES autre côté, il a une diction plus riche et plus agréable. Tout ce qui passe par son imagination vive et féconde, y prend le plus beau coloris, le tour le plus piquant et le plus varié. Son éloquence magnifique n'est jamais, étalée au préjudice du bon, goût et du jugement. Il parle de tout avec: autant de justesse et de précision, que d'élégance et d'urbanité. Par-tout il montre un esprit également sage, solide et brillant. Par-tout il réunit la force et la grâce, et va jusqu'au cœur par des charmes qui lui sont naturels, et auxquels il joint toutes les finesses et tous les agrémens de l'art. Ses discours contre Catilina, contre Verrès, gouverneur de Sioile, et contre Antoine le triumvir, sont remarquables par l'énergie des peneces. la rapidité du style, et la véhémence des sentimens. Sa harangne pour le consul Marcellus est un parfait modèle d'éloquence fleurie. On regarde avec juster raison comme un chef-d'œuvre, celle qu'il prononça pour Ligarius, proconsuld'Afrique, qui avoit pris le parti de Pompée contre César, et à qui celui-ei avoit accordé la vie , avec défense de rentrer dans Rome. Du Ryer, Gillet, et l'abbé Maucroix, ont mis en notre langue plu-Bourgoin . sieurs Oraisons de Cicéron. de Villefore les a toutes traduites : mais sa traduction est bien au-dessous de l'original. Wailly a retouché celle des plusbelles Oraisons, et en a publié une nouvelle édition, sous le titre d'Oraisone

54 Princifes généraux

choisies de Cicéron e elle mérite d'être lue. L'abbé d'Olivet a fort bien traduit les Catilinaires, qu'il a réunies dans un même volume aux Philippiques de Démosthène, dont j'ai parlé un peu plus haut. C'est celui qui a le mieux exprimé le caractère de l'éloquence de l'orateur romain.

L'abbé Auger nous a donné aussi une bonne traduction des Oraisons de Cicéron, parmi lesquelles en trouve les quaterze Philippiques, ou discours contre Antoine. Enfin le public a vu avec plaisir, il y a quelques années, une traduction nouvelle des œuvres complètes de Cicéron. Les trois premiers volumes des Oraisons sont d'un anonyme; les trois suivans de Clément, et le dernier qui a paru, de Gueroult.

Il y eut à Rome une infinité de personnages consulaires, ou de citsyens distingués, qui coururent avec éclat la carrière de l'éloquence. Leurs ouvrages ne nous sont point parvenus. L'éloge qu'en fait Cicéron lui-même, doit nous les faire extrêmement regretter, sur-tout ceux d'Hortensius, son contemporain et son rival.

Notre barreau a été en proie à la barbarie jusques vers les dernières années du règne de Louis XIII. A cette époque, Le Maistre et Patru furent les premiers, qui y introduisirent le bon goût et la pureté du langage. Ces deux avocats jouirent, pendant leur vie, d'une brillante réputation, ainsi que Gautier, leur

contemporain. Il y a de très-beaux morceaux dans leurs plaidoyers, qui ont été imprimés. Mais l'éloquence du barreau a fait, depuis, de grands progrès parmi nous. Erard, Gillet, Sacy et Terrasson ont été plus loin que ceux qui les avoient précédés. Leurs plaidoyers qu'on a donnés au public, sont très-bien écrits, solides et vraiment éloquens. La gloire de ces orateurs a été encore éclipsée par les célèbres Cochin et Normant. Celui-ci avoit une grande élévation dans le génie et un discernement si sûr, qu'on disoit de lui qu'il devinoit la loi, et qu'il devinoit juste. Quand on lit les plaidoyers de Cochin, on juge aussitôt que, si cet avocat incomparable peut jamais être égalé, il ne sera point surpassé: il est parfait dans son art.

L'immortel d'Aguesseau, qui, après avoir occupé les hautes place de la magistrature, devint chancelier de France, nous a laissé des discours qu'il prononça étant avocat ou procureur-général. Je ne traindrai pas de dire qu'ils ne sont point inférieurs aux plus beaux chef-d'œuvres sortis des barreaux d'Athènes et de Rome. Cet illustre magistrat, un des plus étonnans que la France ait jamais eus, joignoit une infinité de connoissances, ou pour mieux dire, tous les genres de savoir, au génie le plus brillant et le plus élevé, à l'âme la plus sensible et la plus vertueuse.

Il y a un très-bon ouvrage qu'on peut

regarder comme faisant partie de l'éloquence du barreau, parce qu'il est exactement dans le genre judiciaire. C'est la Défense de Fouquet, sur-intendant des finances sous Louis XIV, par Pellisson. Ces Mémoires sont des chef-d'œuvres en ce genre.

ARTICHE IIE

Des Discours académiques.

Les sociétés littéraires ont été instituées peur porter les sciences et les arts au plus haut degré de perfection possible. Riche-lieu a été le premier en France qui ait sonçu et exécuté le projet d'un établissement si utile et si glorieux. Les discoursacadémiques, ainsi nommés, parce qu'on-les prononce dans les académies, sont les mémoires sur les sciences, sur les arts, sur tons les genres d'érudition, et les discours de réception; les harangues, ou-complimens à des puissances, et les éloges des académiciens.

Ľ

Des Mémoires, et des Discours de réception.

Les Mémoires contiennent ordinairement des observations on des découvertes qu'on a faites dans une science ou dansun art ; des points d'histoire , de chronologie , de critique qu'on éclaireit ; oud'autres objets qui y ont rapport. Il est

DES BELLES-LETTRES. aisé de sentir que ces sortes de discours. ou plutôt ces dissertations académiques ne sont susceptibles ni des richesses du style, ni des mouvemens de l'éloquence. L'écrivain ne devant parler qu'à la raison pour instruire, s'attache principalement au fond des choses, et à la manière de les présenter, c'est-à-dire, à l'ordre et à la méthode. Les expériences relatives à son sujet, les autorités favorables à son opinion, voilà les lieux oratoires extérieurs où il puise une grande partie de ses preuves. Quant au style, il suffit qu'il soit clair, convenable, précis, élégant sans prétention.

Nous devons l'origine des Discours de récaption à Patru, qui, ayant été éla membre de l'académie française en 1640; prononça le jour qu'il y prit séance, un discours pour en témoigner sa reconndissance à cette compagnie. Son exemple a été suivi par tous les récipiendaires. L'académie même en a fait une loi, et a imposé de plus à tout nouvel académicien, l'obligation de louer, dans son discours de remerchment, l'homme de lettres auquel il succède. L'usage veut aussi que le directeur de l'académie réponde au récipiendaire, et qu'il en fasse l'éloge, asinsi que de l'académicien qu'on a perdu.

L'orateur n'a pas ici de grandes passions à exciter. Il ne faut donc pas que son style ait cette force et cette vehémence qui remue l'ame, et l'arrache à selle-même. Mais on exige que l'orateur

158 PRINCIPES GÉNÉRAUX

étale les plus beaux ornemens, les plus brillantes fleurs de l'éloquence, pourvu qu'il le fasse sans affectation et avec goût. On exige qu'il joigne à la justesse et à l'élévation des pensées, une diction riche, nombreuse et variée. Le plus parfait modèle qui puisse être proposé en ce genre d'éloquence, est le discours que prononça Racine, à la réception Thomas Corneille, qui succédoit à son frère. En voici un morceau frappant. Après avoir comparé le grand Corneille aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes, dit-il, ne s'honore pas moins que des Thémistocle (a), des Péricles (b), des Alcibiade (c), qui vivoient en même temps qu'eux , il continue ainsi :

"Oui, monsieur, que l'ignorance ra"baisse tant qu'elle voudra l'éloquence
"et la poésie, et traite les habites écri"vains de gens inutiles dans les états,
"nous ne craindrons point de dire, à
"l'avantage des lettres, et de ce corps
"dont vous faites maintenant partie: du
"moment que des esprits sublimes pas"sant de bien loin les bornes communes,
"se distinguent, s'immortalisent pair des
"chef-d'œuvres comme ceux de monsieur"
"votre frère, quelque étrange inégalité

 $A^{*}A^{*}$

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Yolume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

(c) Voyez ce mot, ibid.

DES BELLES-LETTRES. » que durant leur vie la fortune mette entr'eux et les plus grands héros, après » leur mort cette différence cesse. » postérité qui se plaît, qui s'instruit dans » les ouvrages qu'ils lui ont laissés , ne » fait point de difficulté de les égaler à » tout ce qu'il y a de plus considérable » parmi les hommes, fait marcher de » pair l'excellent poète, et le grand capitaine. Le même siècle, qui se glorifie au-> jourd'hui d'avoir produit Auguste (a), » ne se glorifie guère moins d'avoir pro-» duit Horace et Virgile. Ainsi lorsque » dans les âges suivans, on parlera avec » étonnement des victoires prodigieuses » et de toutes les grandes choses, qui » rendront notre siècle l'admiration > 1 ous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa » place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra toujours avec » plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de » ses poètes. On croira même ajouter » quelque chose à la gloire de notre au-» guste monarque, lorsqu'on dira qu'il » a estimé, qu'il a honoré de ses bien-, » faits cet excellent genie ; que même deux jours avant sa mort, et lorsqu'il » ne lui restoit qu'un rayon de connois-» sance, il lui envoya encore des marques o de sa libéralité; et qu'enfin, les der-

⁽a) Voyez ce must, dans les notes, à la fin de ce Volume.

190 PRINCIPES GÉNURAUX

» nières paroles de Corneille unt été des

Tout est beau, tout est grand dans ce discours. Il y règne d'un bout à l'autre une éloquence noble, sublime, et en même temps naturelle : c'est un vrai chef d'œuvre.

IA.

Des Harangues et des Bloges.

Les Harangues, ou complimens de féficitation, de remerciment, de condo-léance, etc., que les corps littéraires font aux princes, sont dans le genre brillant et fleuri. La brièveté, l'élégance, la délicatesse sur-tout doivent les distinguer, parce que l'éloge en fait ordinairement le fond. On remarquera ces qualités dans les deux exemples suivans. Le premier est un compliment fait à Louis XV sur son sacre, par Fontenelle, au nom de l'Académie française.

SIRE,

Au milieu des acclamations de tont a le royaume, qui répète avec tant de transport celles que votre majesté a sentendues à Reims (a), l'Académie française est trop heureuse, et trop honorée de pouvoir faire entendre sa

^{. (}s) Voyes ce mon, dans les notes ; à la fin de se Volume.

WES BELLES-LETTRES y voix jusqu'au pied de votre trône. La n maissance, Sire, vous a donné à la Brance-* pour roi; et la religion veut que nous-» tenions aussi de sa main un si grande * bienfait. Ca que l'une a établi par un » droit inviolable, l'autre vient de la conn firmer par une auguste cérémonie. Nous » osons dire capendant que nous l'avions » prévenue : votre personne étoit déjà » sacrée par le respect et par l'amour. » C'est en elle que se renserment toutes: » nos espérances; et ce que nous décou-» vrons de jour en jour dans votre man jeste, nous promet que nous allons voir » revivre en même temps les deux plus » granda d'entre nos monarques. Louis. à: n qui yous succédez, et Charlemagne (a), n dont on yous a mis la couronne sur law tête »...

Pierre le Grand, empereur de Russie, qui, après avoir voyagé dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire des loix, des mœurs, et des erts, acquit, le premier, l'immortelle gloire de civiliser ses peuples, étoit venu à Paris en 171/7; et deux ans après, il fit savoir à l'Académie royale des sciences, qu'il desiroit être à la tête de ses membres honoraires. Fontenelle, secrétaire perpétuel de cette compagnie, lui écrivit en cas termes:

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de co-

162 Principus généraux

SIRE,

« L'honneur que votre majesté fait à » l'Académie royale des sciences, de vou-» loir bien que son auguste nom soit mis à » la tête de sa liste, est infiniment au-dessus » des idées les plus ambitieuses qu'elle pût » concevoir, et de toutes les actions de grâces » que je suis chargé de vous en rendre. Ce » grand nom, qu'il nous est presque permis » de compter parmi les nôtres, marquera » éternellement l'époque de la plus heureuse » révolution, qui puisse arriver à un em-» pire, celle de l'établissement des sciences » et des arts, dans les vastes pays de la » domination de votre majesté. La victoire » que vous remportez Sire, sur la barbarie » qui y régnoit, sera la plus éclatante, et » la plus singulière de toutes vos victoires. » Vous vous êtes fait, ainsi que d'autres » héros, de nouveaux sujets par les armes: » mais de ceux que la naissance vous avoit » soumis, vous vous en êtes fait, par les » connoissances qu'ils tiennent de vous, » des sujets tout nouveaux, plus éclairés, » plus heureux, plus dignes de vous obéir. > Vous les avez conquis aux sciences; et » cette espèce de conquête, aussi utile pour » eux, que glorieuse pour vous, vous étoit » réservée. Si l'exécution de ce grand des-» scin, conçu par votre majesté, s'attire les n applaudissemens de toute la terre, avec » quels transports de joie l'Açadémie doit» elle y mêler les siens, et par l'intérêt

» des sciences qui l'occupent, et par celui

» de votre gloire, dont elle peut se flatter » désormais qu'il rejaillira quelque chose

» sur elle.

» Je suis, etc. ».

Les Eloges académiques sont oratoires, ou historiques. Ceux que prononcent dans l'Académie française le récipiendaire et le directeur, sont de la première espèce. Ces orateurs n'entrent dans aucun détail sur la vie de l'académicien, et se bornent à louer en général ses talens, son esprit, et les qualités de son cœur. On sent que ces éloges doivent varier suivant le rang, les titres, les dignités, les ouvrages de la personne-qui en est l'objet. Fontenelle occupoit la place de directeur à l'Académie française, lorsque Destouches succéda à Campistron. Après avoir fait l'éloge des talens du premier pour le genre comique, et de ceux du second pour le tragique, voici comment il loue le récipiendaire de son habileté dans les négociations. *Destouches* avôit été envoyé à la cour de Londres, en 1717, avec l'abbé Dubois, pour y traiter de grandes affaires.

" La réputation que vous deviez aux » muses, vous a enlevé à elles pour quelp que temps. Le public vous a vu avec
» regret passer à d'autres occupations plus
» élevées, à des affaires d'état , dont il
» auroit volontiers chargé quelque autre
» moins nécessaire à ses plaisirs. Toute

164. PRINCIPES GÉNÉRAUX

» votre conduite en Angleterre, où léss » intérêts de la France vous étoient con-» siés, a bien vengé l'honneur du génien poétique, qu'une opinion assez com-» mune condamne à se renfermer dans » la poésic. Eh pourquoi veut-on que ce » génie soit si frivole? Ses objets sont n sans donte moins important que desm traités entre des couronnes. Mais une n pièce de théâtre, qui ne sera que l'amun sement du public, demande peut-être * des réflexions plus profondes, plus de » connoissance des hommes et de leurs n passions, plus d'art de combiner des » choses opposées, qu'un traité qui feran la destinée des nations. Quelques gens n de lettres sont incapables de ce qu'onn appelle les affaires sérieuses, j'en conwiens: mais il y en a qui les fuient: n sans en être incapables; encore plus, n qui sans les fuir, et sans en être incan pables, ne se sont tournés du côté des letn tres que faute de matière à exercer leurs. n talens ».

Voltaire est le premier, qui, dans son: discours de réception, ait traité un sujet de littérature, sans s'être néanmoins affranchi des éloges de devoir. Son exemple a été déja suivi, et mérite hien de l'être constamment

dans la suite.

Les éloges qu'on pronouce dans l'Académie des soiences, et dans celle des belles lettres, sont historiques. Le secrétaire en est spécialement chargé ils neuvent stre regardés comme des mémoires pour servir à l'histoire des lettres. La vérité doit donc en faire le principal mérite, quoiqu'il soit permis quelquefois de l'adoucir et même de la taire. Il faut y rappeler les principales circonstances de la vie des grands hommes qu'on loue, et les faire connoître par la peinture de leur caractère, de leurs sentimens, de leurs mœurs, de leur goût, de leurs talens. Le style de ces sortes d'éloges doit être élégant, plein de noblesse, mais en même temps simple, sans manquer de chaleur.

L'Académie française a publié, il y a Orateurs quelque temps, un recueil de Discours académie académiques, dont le plus grand nombre se fait lire avec plaisir. On peut en dire autant de ceux qu'elle a fait imprimer séparément, à la réception de chaque académicien.

Il y a un vaste et précioux recueil d'excellens Mémoires, qui ont été lus dans l'Académie des belles-lettres. Tous les genres d'érudition y sont traités de la manière laplus satisfaisante, tant pour l'agrément, que pour l'instruction.

Les Eloges des membres de l'Académie des sciences par Fontenelle, étincellent de beautés, tantôt fines, tantôt frappantes. On y trouve beaucoup de pensées neuves et ingénieuses. Le style en est orné et brillant, mais quelquesois peut-être troprrecherché.

Muiran , son successeur, loue avechean-

166 PRINCIPES CÉRÉRAUX coup de délicatesse, et trace des portraits tout-à-fait ressemblans.

Bose, secrétaire de l'Académie des belleslettres, a fait les Eloges des membres de cette compagnie. Il écrit naturellement, manie également bien tous les sujets qu'il traite, et peint de même les divers caractères qu'il veut représenter.

Freret, Bougainville et le Beau, qui l'ont successivement remplacé, ont publié aussi les Eloges de leurs confrères. Ils sont remarquables par la correction et l'élógance du style.

ARTICLE IV.

Des Discours politiques.

Les discours que j'appelle politiques sont coux que les hommes charges des différentes parties du gouvernement sont obligés de faire de vive voix ou par écrit, sur les matières importantes qu'ils traitent, soit avec leurs concitoyens, soit avec les étrangers. La nature de ces discours varie suivant les temps, les circonstances, les affaires, les événemens. Ce sont des avis qu'on ouvre, des sentimens qu'on propese, des difficultés qu'on applanit, des résolutions qu'on prend, des représentations qu'on fait, des consérences qu'on soutient, des dépêches qu'on expédie, des mémoires, des conventions, des traités qu'on dresse.

DES BELLES-LETTRES. 167

Le nombre des sujets de ces sortes de Sujets des discours peut être infini; mais on les ré-Discours duit ordinairement, comme l'a fait Aristote dans sa rhétorique, à cinq chefs généraux, qui sont les finances, la paix et la guerre, la streté des frontières, le commerce et l'établissement des loix. Je ne suivrai point ce savant rhéteur dans les développemens qu'il donne sur toutes ces matières politiques: il suffira que je dise un mot de chacun de ces cinq objets.

Savoir exactement à quoi se montent les revenus de l'Etat, pour augmenter, pour diminuer à propos certains droits déjà établis, ou pour en imposer de nouveaux; comparer la recette avec la dépense, pour retrancher ou modérer celle-ci selon le besoin; voilà le vrai moyen de parler d'une manière juste et convenable sur les finances.

Les hommes d'état qui délibèrent sur la paix ou sur la guerre, doivent non-seulement connoître les forces du royaume, et les moyens par lesquels on pour-roit les augmenter, mais encore celles des puissances voisines, pour les comparer les unes aux autres. Il leur est aussi essentiel de savoir l'histoire des guerres de leur pays, et même de celles des autres peuples.

La connoissance des places fortes du royaume, de leur situation, des postes qu'il est important de fortifier, et du nombre actuel des troupes qui les gardent, 168 PRINCIPES GÉNÉRAUX

est ab olument nécessaire pour parler tem-

chant la sureté des frontières.

On ne peut se flatter de bien traiter un aujet concernant le commerce, si l'ouvre l'en connoît l'étendue et les différentes branches, la nature des marchandises qu'on fournit à l'étranger, et la nature de celles qu'on en tire; les avantages, ou les désa-vantages qui résultent de l'importation ou de

l'exportation,

Pour pouvoir faire de sages et de justes propositions sur l'établissement des loix, il faut connoître les différentes espèces de gouvernement, et ce que leur constitution à de bon ou de vicieux; les mœurs, le caractère et le génie des peuples; l'esprit des principales loix, tant nationales qu'étrangères, tant anciennes que molernes. On doit donc juger qu'une étude réfléchie de l'histoire est ici absolument nécessaire, et que les voyages mêmes ne peuvent être que d'une grande utilité.

L'orateur qui traite un de ces sujetaweut ordinairement porter ses auditeurs àune entreprise, ou les en détourner. Il doit donc prouver qu'elle est juste ou injuste, utile ou désavantageuse, nécessaire ou suparilue, et indiquer les moyens pur lesquels on peut y parvenir, ou enfaire voir l'impossibilité. Il aura soin, pour bien présenter et bien disposer samatière, de la partager en plusieurs articles, et de s'attacher, en la discutant, à la so'idité des principes, à la justessedes gensées, plutôt qu'à la pompe et aux-

bes Belles-Lettres. 16

charmes de l'élocution. Le style de ces sortes de discours doit être simple, naturel, mais sur-tout très-clair et propre au sujet. L'homme d'Etat est obligé, peut - être plus que personne, de savoir bien sa langue et de l'écrire correctement, de connoître la valeur des mots, et l'art de les bien

placer.

Dans quelques gouvernemens, les affaires importantes se décident à la pluralité des suffrages, ou du moins, d'après l'opinion et l'avis d'un certain nombre de personnes. Or. on ne peut pas supposer que la multitude, ou tous ces particuliers soient animés d'un même esprit, conduits par les mêmes vues, par les mêmes motifs Le prejugé, la passion, l'ignorance font envisager les objets sous des faces bien opposées. C'est à l'orateur à éclairer l'ignorance, à détruire le préjugé, à subjuguer la passion. Pour y réussir, il ne lui suffira pas simplement d'exposer la vérité. Quoiqu'elle ait beaucoup de l'orce quand elle est présentée sans fard, elle a néanmoins besoin, pour triompher pleinement des cœurs, d'être revêtue de quelques ornemens. Il faut donc que l'orateur emploie le genre simple pour instruire; le genre fleuri pour se faire éconter avec plaisir, et le genre sublime pour émouvoir et pour entraîner les esprits dans un même sentiment. Ce que je dis ici des républiques, peut servir de règle pour les discours qu'on prononce dans les gouvernemens monarchiques, aux assemblées des états de certaines Tome II.

170 Principes généraux provinces, des nobles, du clergé, des commerçans, etc.

Quant aux matières d'état qui se traitent dans le cabinet des princes, on peut conjecturer que les ministres mettent tout leur soin à faire des rapports exacts, à appuyer leur avis par des raisons fortes et solides, sans blesser le respect dû au souverain, et les égards qu'ils doivent à leurs parcils.

ranguer les

Il y a d'autres discours qui sont du ressort pour ha- d'une espèce d'éloquence qu'on peut appeler militaire, et qui paroît nécessaire à tout officier-général ou particulier, pour exciter ou soutenir la valeur des troupes. L'usage de les haranguer au moment d'une bataille, a été constamment pratiqué chez les anciens; il ne l'est plus tant parmi nous. Ces sortes de harangues doivent être courtes, vives, pleines de feu et prononcées avec beaucoup d'action. Le grand Condé (a), prêt à en venir aux mains avec les Espagnols, près de Lens (b), ne dit que ces mots sublimes à ses troupes qui avoient toujours vaincu sous lui : Amis, souvenez - vous de Rocroi (c), de Fribourg (d) et de Nordlingue (e).

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

^{.(}d) Voyez ce mot, ibid.

⁽e) Voyez ce mot, ibid.

DES BELLES-LETTRES, Menri IV. (a) n'étant encore que roi de Navarre et combattant pour les protestans contre Henri III, assiégeoit la ville do Cahors, capitale du Querci, lorsque le bruit se répandit dans l'armée qu'un secours attenda par les habitans qui se défendoient très. vigoureusement, étoit sur le point d'arriver. A cette nouvelle les principaux officiers, épuisés de fatigue et couverts de blessures près cinq jours et cinq nuits de combats ntinuels, conseillent à ce prince de faire straite. Mais il répond avec un air plein Wassurance: « Il est dit là haut ce qui doit » être fait de moi en cette occasion. Sou-» venez - vous que ma retraite hors de » cette ville, sans l'avoir assurée au parti, » sera la retraite de ma vie hors de ce » corps. Il y va trop de mon honneur d'en user autrement. Ainsi, qu'on ne me parle » plus que de combattre, de vaincre ou de » mourir ». Ces paroles raniment le courage et l'ardeur des troupes. On recommence les attaques, et la ville est emportée d'assaut. Ce fut, dit-on, au moyen des pétards qui furent alors mis en usage pour la première fois.

Le discours que ce grand roi tint à ses soldats, au mament qu'il alloit livrer bataille à Mayenne (b) dans les plaines

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot , ibid.

172 PRINCIPES GENERAUX

d'Ivry (a), n'est pas moins admirable. « Mes » compagnons, leur dit-il, si vous conres » aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la p vôtre. Je veux vaincre ou mourir avec » vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie : » si la chaleur du combat vous les fait quitter; » pensez aussitôt au ralliement; c'est le gain » de la bataille....; et si vous perdez vos en» seignes, cornettes et guidons, ne perdez » point de vue mon panaché blanc, vous la » trouverez toujours au chemîn de l'honne
» et de la victoire ».

Les historiens latins sont pleins de ces sortes de discours que les généraux d'armée adressoient aux troupes, et qui sont de vrais modèles en ce genre d'éloquence. On en a donné un recteil sous le titre de Hurangues choistes, titées des historiens latins Salluste, Tite - Live, Taçité et Quinte-Curce : elles sont fort bien traduites.

On trouvera aussi dans les Révolutions romaines, par l'abbé de Pertot, de trèsbeaux discours qu'on peut fapporter au gento politique.

⁽a) Voyez co moto dans les notes, à la fin de ce Volume.

CHAPITRE III.

Du Genre historique.

Las bornes resserrées de cet ouvrage no me permettent point de traiter le genre historique, dans toute l'étendue et avec tous les développemens dont'il seroit susceptible. Le ne peux que tracer succinctement les préceptes generaux sur la manière d'écrire l'hiszoire, et en sjouter ensuite quelques-uns de particuliers dans l'énumération de ses différentes espèces. Mais ces courtes réflexions suffirent pour nous faire juger qu'un esprit vaste, ferme et pénétrant ; une raison saine et lumineuse; un jugement droit; solide et profond; en un mot, un genie heureux, soutenu d'an gont exquis, enrichi d'une infinité de connoissances ; et joint à toutes les qualités du ceur, qui distinguent le parfait honnête homme, sont absolument nécessaires à l'écrivain qui veut obtenir dans ce genre des succès non moins durables que brillans. ع له منه ما أيرو^{ا ب}قوات

De la manière d'écrire, l'Histoire.

Celti qui vent terire l'histoire a des devoirs bien importans à remplir. Te vais donner une idée des plus essentiels, en parcourant les objets suivans.

L. Changle

Du Choix et de l'Arrangement des Faits.

S 4 () 5 () 6 () 6 () Le champ qui s'ouvre aux yeux de l'historien, est d'une étendue immense, puisque l'histoire embrasse toutes les actions des hommes célèbres, tous les événemens dont l'univers a été le théâtre. Mais seroit-il vrai que toutes les actions, tons les événemens dussent indistinctement passer sous la plume de l'historien? Non, sans doute: il y a un choix à faire; et ce choix dépend d'un esprit sage et judicieux, d'un discernement quesi sin que

juste.

Les choses grandes et dignes d'être racontées, c'est-à-dire, les choses intéressantes par l'agrément, ou par le fond d'instruction qu'elles présentent, sont les seules qui peuvent faire la matière d'une histoire, Il faut sur-tout que la vérité en soit bien constatée. Le premier devoir de l'historien est de distinguer avec la plus exacte précision le faux du vrai, de rejeter tout ce qui est incertain, ou d'une autorité suspecte, et de n'admettre que ce qui ne peut par être révequé en doute. L'histoire n'est le récit que des choses praies: l'historien s'annonce pour être l'organe de la vérité. S'il rapporte des choses fausses you qu'il donne pour des vérités de simples conjectures, il trompe le public, il en impose à l'univers pour lequel il écrit.

O vous donc, qui voulez présenter aux siècles futurs le tableau des siècles passés, dans des mémoires bieh sûrs et bien fidèles; et quand 'vous l'aurez trouvée, armez-vous d'un courage inébranlable, pour la dire sans détour, sans équivoque, sans le moindre déguisement. Loin de vous le préjugé, la passion, l'esprit de parti, l'esprit sational même. Au moment où vous manièz les pinceaux de l'histoire, vous ne devez être d'auqune seete, d'auqune yous donne le titre de juge: mais souvenez-vous sans cesse que vous ne pouvez vous dispenser d'être un juge également intègre, à l'égard des étrangers et de vos coneitoyens, à l'égard des alliés de votre patrie et de ses plus implaçables ennemis.

Après avoir recueilli les faits intéressans et vrais, dont l'historien doit composer son ouvrage, il les mettra dans l'ordre et l'arrangement les plus convenables : c'est en quoi somiste la forme de l'histoire. Un esprit susceptible de grandes idées, et capable d'élèvation, lui est nécessaire, pour qu'il fasse un plan vaste, exact, bien lié dans toutes ses parties, et dont la seule exposition annonce clairement tout son dessein. Il faut qu'il se rende maître de son sujet, qu'il l'embrasse, qu'il le possède tout entier, qu'il en montre l'unité, en le présentant sous son véritable point de vue, et qu'il tire d'une seule source les principaux

événemens qu'il doit raconter.

176 Principes grneraux

I.I.

Du récit des faits et de leurs circonetances.

L'historien doi avoir soin de ne rien dire de superflu dans le récit des faits : c'est le moyen de rendre la narration vive, rapide, pleine de force et de dignité; c'est le moyen d'attacher constamment le lectetur distrait ou volage. S'il s'abandonne à la fougue de son imagination, il deviendra diffus, et par-là même, froid et languissant. Copendant il ne doit pas se dispenser, en suivant la chaîne des événemens, d'en observer la cause et les effets; de saisir sur-tout et de faire voir le rapport qu'ils ont eu ou qu'ils ont aujour-d'hui avec le bonheur on le malheur des peuples.

Quoiqu'on doive s'assujétir à la chanologie; on peut néanmoins, on doit même, en bien des circonstances, s'en écarter, pour suivre un ordre que presorit la raison. Souvent un fait essentiel qui n'est pas le plus reculé, doit être raconté d'avance, parce qu'il répand la lumière sur d'autres faits, qui lui sont antérieurs. Souvent un autre fait né peut être exposé dans tout son jour, qu'après un grand nombre d'autres, qu'il précède dans l'ordre des temps. C'est au discernement, à la justesse d'esprit de l'historien, de choisir l'endroit, où ces grands

DES BELLES-LETTRES. événemens seront le mieux placés, pour la

perfection de son histoire.

Que le fil de la narration ne soit jamais compu: que tous les faits y soient enchaînés sans la moindre contrainte. Le grand art de l'historien consiste à passer d'un sujet à un autre, non-seulement sans distraire le lecteur; mais encore en l'attachant davantage, et en augmentant son plaisir. La liaison des faita dans l'histoire doit être, pour ainsi dire, aussi naturelle que la liaison des divers membres du corps humain.

Les principaux événemens rapportés avec toutes leurs circonstances, rendent une histoire bien agréable et bien instructive, quand ces circulastances sont essentielles, intéressantes et vraiment utiles. On a dit que c'étoit pour avoir lu les détails des batailles de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, de Gravelines, etc., que le célèbre maréchal de Saxe se déterminoit à chercher, autant qu'il pouvoit, ce qu'il appeloit des affaires de poste. Il en est de même de tous les faits, dont les détails peuvent être utiles aux lecteurs de toutes les classes, au simple citoyen, au militaire; à l'homme d'état, aux souverains mêmes.

Aucun des détails propres à éclaireir un événement, ou à relever une action mémorable, ne doit être passé sous silence. C'est ainsi que Tite-Inve décrivant la marche d'Annibal en Italie, en rapporte toutes les circonstances capables de donner la plus haute idée de cette entreprise si hasardeuse. Ce

178 Principes généraux

morceau est, au jugement du P. Rapin (1), le plus achevé de son histoire. Il se trouve, dit-il, peu de choses de cette force dans l'antiquité. Jamais un plus grand dessein n'est tombé dans une âme plus extraordinaire, et jamais rien ne s'est exécuté avec plus de hardiesse ni de fermeté. Il s'agissoit de sortir de l'Afrique; de passer toute l'Espagne; de surmonter les Pyrénées; de traverser le Rhône si vaste et si rapide vers son embouchure, dont les rivages étoient bordés de tant d'ennemis; de s'ouvrir un chemin à travers les Alpes, où l'on n'avoit jamais passé; de ne marcher que sur des précipices, de disputer chaque pas qu'il falloit faire à des peuples postés par-tout en embuscade, dans des défilés continuels, parmi les neiges, les glaces, les pluies, les torrens; de défier ces orages et ces tonnerres si fréquens, et si furieux alors dans les montagnes; de faire la goerre au ciel, à la terre, à tous les élémens; de traîner après soi une armée de cent mille hommes, de nations différentes; mais tous gens mal satisfaits d'un capitaine, dont ils ne pouvoient imiter le courage. L'effroi est dans le cœur des soldats : le seul Annibal est tranquille. Le péril qui l'environne de toutes parts, jette le trouble dans toute l'armée, sans qu'il en soit éma. Tout est peint dans un détail de circonstances affreuses : l'image

⁽¹⁾ Réflexions sur l'Histoire.

du danger est exprimée dans chaque role de l'historien; et jamais tables paru plus fini dans l'histoire, ni torché de plus fortes couleurs et avec de plus grands traits.

I I I.

Des Caractères des Personnages.

Non content de déorire les événemens et les circonstances qui les accompagnent, l'historien doit encore remonter à leur source, pour en découvrir le fond, les causes et les principes. Ce n'est pas tant par le récit des actions des hommes, que par le détail des motifs qui les font agir, qu'il pout prquer la curiosité du lecteur, l'Intéresser et l'instruire. Il faut qu'il lui montre le cœur humain à découvert, et qu'il démêle à ses. yeux les secrets ressorts qui le font mouvoir dans les différentes circonstances de la vie. C'est en cela que l'histoire nous est vraiment utile. L'historien s'attachera donc à dévoiler les desseins, les pensées de ses personnages, à nous en faire connoître les mœnrs et le caractère ; sans cependant s'amuser à peindre leur extérieur. Ces sortes de portraits peuvent faire briller le talent de l'écrivain : mais ils sont toujours vides d'instruction, et ne plaisent jamais au lecteur sensé.

Que m'importe, dit l'auteur (1) que j'ai

⁽¹⁾ Ibid.

180 PRINCIPES GÉNÉRAUS

Mité, de savoir si Annibal avoit les dents pourvu que son historien me fasse comoître la grandeur de son génie ; qu'il me montre un esprit hardi, inquiet, des pensées vastes, un cœur intrépide, et tout cela animé d'une ambition désordonnée, mais soutenue d'une constitution robuste, comme l'a dépeint Tite-Live, C'est ginsi que Salluste, continue-t-il, me donne une grande opinion de Catilina, par le portant qu'il en fait à l'entrée de son histoire. Et quand je vois ce soldat déterminé muttre des armées sur pied de son cabinet; aller au sénat dans un silence qui marque de la résolution pour affronter le consul; essuyer tête levée ses invectives; jeter l'alarme dans Rome; saire trembler l'Italie; oser enfin ce qu'un particulier n'avoit jamais osé, je ne suis pas aurpris après la description que l'historien m'en a faite. Je vois un homme de tête, qui remue tout sans se montrer, parce qu'il a bien pris son parti. Pompée est éloigné avec les meilleures troupes de la république, attaché à une guerre importante mais opiniâtre: Rome est remplie de gens. mal intentionnés : les provinces voisines sont pleines de mécontens : le désordre est universel dans la république, par le déhordement de tous les vices qui y regnent; et tout est favorable au dessein de Catilina, dans la conjoncture qu'il prend pour l'exécuter.

IV

Des Digressions et des Réflexions.

Les digressions sont des ornemens dans Phistoire : elles y répandent une agréable variété, qui charme l'esprit du lecteur, sans cesser de l'occuper utilement. Mais il faut qu'elles ne nuisent point à la régularité de Ponviage; qu'elles tienment sur-tout au'fond du sujet par quelque chose d'intéressant, et qu'elles soient plus ou moins étendues, selon leur plus on moins de liaison avec le corps de l'histoire. C'est ainsi que Garnier, dans son Histoire de France, désapprouvant un traité que signa Louis XII avec César Borgia, au nom du pape, fait une digression aussi curieuse qu'instructive sur l'origine et les progrès de la puissance des souverains pontifes et des empereurs. Lorsqu'on s'engage dans une digression, on doit se mettre en garde contre la vivacité de son imagination, et ne consulter que son jugement : c'est le moyen de ne pas s'éloigner de son bet.

L'historien a cheore un devoir bien important à remplir : c'est de ne rien dire dans son ouvrage, qui ne porte un caractère de raison et d'équité; qui ne montre la droiture de son cœur et l'honnéteté de ses sentimens. C'est à lui qu'il appartient de distinguer le vrai et le faux mérite, la véritable et la fausse gloire, les actions réellement ver-

182 Principes cénéraux tucuses et celles qui ne le sont qu'en apparence; de démasquer hardiment le vice. d'exposer la vertu dans tout son jour, et de les peindre l'un et l'autre avec les seules couleurs qui leur sont propres; en un mot de ne louer que ce qui mérite les éloges de l'homme honnête et éclairé. Mais tout cela doit se faire dans le corps du récit. Les réflexions particulières, les sentences figurent mal dans l'histoire, à moins qu'elles ne naissent naturellement du sujet, à moins qu'elles. ne soient courtes et pleines de sens. Encore même l'historien devroit-il les laisser faire au lecteur, en se bornant à lui en présenter le erme.

V.

Du Style de l'Histoire,

On vient de voir que la perfection d'une histoire consiste en grande partie, dans l'exposition et la liaison des faits, dont la vérité est bien constatée; dans le détail des grands événemens et de leurs circonstances essentielles; dans le développement des négociations importantes, et dans l'expression fidèle des caractères des personnages. Tous ces différens objets bien présentés donnent au lecteur une idée aussi étendue et aussi juste qu'elle puisse l'être, du gouvernement et des mœurs d'une nation. Il ne me reste plus qu'à dire un mot du style,

Le genre historique n'admet ni les grandes passions, ni les figures hardies et trop magnifiques. L'objet de l'historien n'est point de se rendre maître des cœurs, ou de flatter seulement l'imagination. Il ne prend la plume que pour instruire et éclairer l'esprit par le récit des faits. Il doit donc se borner à raconter avec simplicité, à mettre dans son style de la clarté sans diffusion, de la précision sans obscurité, de l'élévation sans enflure, du nombre, de l'harmonie, et de l'agrément sans art. Le style ne doit presque pas se faire re-

marquer dans l'histoire.

Cela n'empêche pas qu'il ne doive être proportionné aux sujets, se plier, pour ainsi dire, aux circonstances, se conformer aux caractères, se diversifier selon les événemens. Il sera tantôt sérieux, et tantôt enjoué; tantôt noble, et tantôt naïf; tantôt touchant, et tantôt léger; tantôt simple, et tantôt même sublime. S'agit-il de crayonner les ravages de la guerre, et les suites déplorables des discordes civiles? Le style doit être rapide, énergique et véhément. S'agit-il de décrire les fruits heureux de la paix, et le contentement des peuples? Le style doit être riche, gracieux, brillant et fleuri. Voulezvous demêler les secrets ressorts de la politique et des négociations? Que votre style soit uni, grave, méthodique et nerveux-Voulez-yous dévoiler les intrigues des cours et le manége des courtisans? Que votre style soit fin, saillant, précis et varié. Si vous avez à célébrer les vertus et la gloire d'un sonverain, qui remplit tous ses devoirs, et dont la présence porte la joie dans tous les cœurs; votre style doit être facile, harmonieux et plein de douceur. Si vous avez à peindre un prince odieux et méprisable, qui a été la honte du trône et le fléan de son peuple; votre style sera vif, et animé du coloris le plus mâle et le plus vigoureux.

ARTICLE II.

Des différentes Espèces d'Histoire.

On peut considérer les hommes dans leurs rapports avec la divinité, et dans leurs rapports entr'eux. De-là deux espèces générales d'histoire; l'histoire sacrée et l'histoire profant.

De l'Histoire sacrée.

L'histoire secrée est en général l'histoire de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. Nous y voyons dans use suite d'événemens miraculeux, le chef-d'œuvre de la divinité; Dieu luimême prononcer ses oracles, et dicter ses loix à son peuple; établir, dans les temps marqués par sa sagesse, son église, inébranlable sur ses fondemens su milieu des erreurs, des crimes et des persécutions des hommes, au milieu des révolu-

nes Berres-Lerrres, 185 tions des âges, et du bouleversement des empires.

La religion se présente à nous, relativement à son existence, sous un double -point de vue ; dans les siècles où elle a čie connue d'un seul peuple, et dans ceux où elle a été répandue par toute la terre. C'est ce qui a fait diviser l'histoire sacrée en histoire sainte et en histoire ecclaias-

tique.

L'histoire sainte a été écrite par des Histoire hommes inspirés de Dieu. Elle comprend tous les siècles qui se sont écoulés depuis la création du monde, jusqu'à la publication de l'Evangile. Les livres saints où sont consignés les événemens antérieurs à la naissance de Jésus-Christ, sont appelés l'ancien testament. La narration des quatre évangélistes et les actes des apôtres qui contiennent l'histoire de la vie de Jésus-Christ et les faits immédiatement posté-. rieurs à sa mort, sont appelés le nouveque. testament.

Il n'y a point d'histoire qu'on puissa comparer à celle-ci pour la certitude, la grandeur, l'importance et la variété des événemens, C'est l'histoire de l'homme, l'histoire du ciel et de la terre, l'histoire de Dieu même. Cet être souverain, dont elle nous donne pue idée nette et précise, y est peint avec tous ses attributs. Il y déploie l'éclat de sa toute-puissance dans la formation de l'univers, la justice de ses décrets dans la punition de l'homme cou-Tome 'II.

pable, la sublimité de ses desseins dans la conduite de son peuple chéri, les trésors de sa sagesse dans le grand ouvrage de la rédemption qu'il prépare et qu'il consomme. Un enchaînement de prodiges sans nombre, opérés à la vue des nations; une suite de prophéties qui se sont vérifiées à la fate du monde entier; tout annonce dans les saintes Ecritares que Dien lui-même a, pour ainsi dire, emprunté la plume des hommes, pour apprendre à l'univers l'histoire de notre

religion.

Dans l'ancien testament, le plus ancien et le plus authentique de tous les livres, sont marquées la propagation du genre humain, la distribution det terres, l'origine des sociétés, des empires et des arts. Il renferme la base de toutes nos connoissances historiques, et répand la plus vive clarté sur les ténèbres des temps fabuleux. Les causes des foiblesses et des misères humaines, que le philosophe ne peut déconvrir par les seules lumières de sa raison, y sont exposées dans le plus grand jour. On y voit, ainsi que dans le nouveau testament, tra-' cées par le doigt de Dieu même, les maximes fondamentales de la vraie morale. Les hommes de tous les âges; de toutes les conditions, trouvent dans ce livre des livres la route qui doit les meuer au vrai bonhenr.

A ne considérer l'ancien et le nouveau testament que comme des ouvrages purement historiques, on peut assurer qu'il n'en est point en ce genre d'aussi beaux, d'aussi parfaits. Les écrivains sacrés réunissent au plus haut degré toutes les qualités qu'on peut admirer dans les meilleurs historiens. Nut sentiment étranger à leur objet ne les anime: ils ne sont occupés qu'à peindre la vérité telle qu'elle est. Les événemens sont tous présens à leurs yeux, et se placent d'euxmêmes dans l'arrangement le plus naturel. L'éloquence continue qui règne dans les livres saints, n'y doit rien aux ressources de l'art : elle est toute dans les choses, et n'en est que plus belle, plus touchante, plus persuasive. La simplicité du style fait le caractère propre des historiens sacrés : mais c'est une simplicité, tantôt majestueuse, tantôt énergique, tantôt naïve, tantôt pleine de douceur, et toujours une simplicité sublime, qui transporte et maîtrise l'ame; simplicité admirable, qui seule seroit pour l'homme qui réfléchit, une bien forte preuve de la vérité des écritures.

· L'histoire ecclésiastique a été écrite par Histoire des hommes aidés de leur seul génie. Elle compreud l'espace de temps, qui s'est écoulé depuis la publication de l'Evangile jusqu'à nos jours. De tous les événemens dont l'univers a été le théâtre, il n'en est aucun qui soit aussi frappant, aussi digne de notre attention, aussi grand, aussi utile aux hommes, que l'établissement et la perpétuité du christianisme.

La religion païenne, si favorable aux passions humaines, consacrée, pour ainsi dire, par une longue suite de siècles, étoit

ecclésiastique.

188 Principes généraux

la religion de tous les peuples. Douze misérables pécheurs sans crédit, sans puissance, sans appui, sans aucune ressource de la part des hommes, soutenus seulement par leur confiance en la parole de celui qui les a envoyés, et qui a subi le supplice ignominieux de la croix, entrepronnent de détruire et d'anéantir cette religion. Ils ont à combattre l'ignorance et la prévention des peuples, les sophismes et l'orgueil des savans, l'amourpropre et la fierté des empereurs, tous adonnés au culte des idoles, et intéressés à le maintenir. Ces hommes de la lie du peuple se parlagent néanmoins le monde entier, et vont prêcher une religion, à laquelle il faut sacrifier tous ses préjugés, tous ses penchans, tous ses intérêts personnels. L'église s'établit : mais elle voit aussi-tôt l'idolâtrie réunir ses plus formidables efforts pour en abattre les premiers fondemens. Elle est inondée du sang de ses martyrs : mais ce sang même devient la semence la plus séconde des chrétiens. L'église s'étend, s'agrandit, et attire dans son sein toutes les nations de la terre. C'est alors qu'elles voient la vérité dans tout son jour, la vertu dans toute sa pureté, le bonheur suprême qui doit en être la récompense; et c'est presqu'en même temps que cette lumière si éclatante, ces connoissances si sublimes opèrent la plus heureuse révolution dans les mœurs', l'esprit, le caractère, la légis-. lation et le gouvernement de tous les peuples. Cependant aucun siècle ne s'écoule, sans que l'église soit attaquée et déchirée par les nombreux ennemis qui out conjuré sa ruine. Mais elle sort glorieuse et triomphante de tops ses combats; es nous la voyons, au milieu des fréquens assauts que lui livrent la libertinage, l'erreur et l'incrédulité, nous la voyons constamment inébrantable, telle qu'un rocher au pied duquel vont se briser, en mugissant, les flots soulevés par les plus violens orages.

Cette histoire renferme tous les faits relatifs, non-seulement à la publication et à la propagation de l'Evangile, mais encore à l'établissement des loix et de la discipline ecclésiastique; à la manière dont l'Eglise a été gouvernée par ses pontifes, et aux troubles excités par les liérétiques, hommes téméraires et audacieux, qui inventoient ou adoptoient des erreurs contraires aux vérités qu'elle enseigne. Les histoires des papes, des conciles, des hérésies et des schismes font partie de l'histoire ceclésias-

Pour la bien traiter, il saut être profondément instruit des augustes mystères, de la morale sublime de la religion, et du droit canonique; saire connoître le véritable esprit des loix, des règles, des décisions, des usages, des priviléges de l'Eglise, ses oracles, ses dogmes, sa soi, l'étendue et les bornes de sa juridiction, son autorité à laquelle tous les fidèles du nonde doivent être soumis en se, qui con-

tique.

cerne purement le spirituel. Le devoir de l'historien est aussi de consacrer la mémoire des souverains qui ont protégé la religion, des savans qui l'ont défendue, des heros chrétiens qui l'ont cimentée de leur

sang.

Un des meilleurs modèles que puissent se proposer ceux qui veulent s'adonner à ce genre d'histoire, est l'abbé Fleuri, auteur de l'Histoire ecclésiastique, écrivain aussi sage et circonspect que savant et judicieux. Nous lui devons aussi les Mœurs des chrétiens; excellent ouvrage où il nous fait parfaitement connoître ces hommes si admirables par leurs vertus; supérieurs à tous les héros par leur courage, et dont le grand Corneille a dit avec autant d'énergie que de vérité, dans sa tragédie de Polieucte:

Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ? Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux, Et lions au combat, ils meurent en agneaux.

II.

De l'Histoire profane.

L'histoire profane est ou civile, ou littéraire, ou naturelle.

Histoire Tous les événemens qui se sont passés dans les empires et les divers élats de la terre, sont la matière de l'histoire civile.

Si elle embrasse le monde entier et tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, elle est universelle. Si elle n'embrasse

qu'une des quatre parties du monde, un royaume, une province, une ville, un événement, la vie d'un seul homme, elle est

particuliere.

On divise encore l'histoire civile, en histoire ancienne, et en histoire moderne. L'histoire ancienne commence à la création du monde, et finit, suivant quelques - uns, à la naissance de Jésus Christ; suivant d'autres, à l'établissement des monarchies modernes, c'est-à-dire, à la fin du quatrieme siècle, époque de la division de l'empire romain, en empire d'orient et en empire d'occident. Il y en a même qui terminent l'histoire ancienne à la fondation d'un nouvel empire d'occident par Charlemagne, couronné empereur en 800. L'histoire moderne s'étend depuis l'une de ces trois époques, jusqu'à nos jours.

C'est une entreprise bien difficile que celle d'une histoire universelle, qu'on veut écrire dans tous les détails nécessaires : elle est au-dessus dos forces d'un seul homme. Cette histoire, en effet, doit présenter le fond de toutes les histoires des peuples, dans une étendue proportionnée au corps entier de l'ouvrage. Il faudroit, avant de prendre le pinceau, dit l'abbé Batteux (1), rassembler les fastes de tous les empires, les monumens de tous les faits, être sur de les avoir authentiques, de les entendre dans leur vérstable sens

⁽¹⁾ Principes de Litt., tom. 4.

192 Paincires chninaum:

Alors il ne s'agiroit plus que de former une société nombreuse de savans, de leur communiquer la même âme, et de la faire passer, par une sorte de métempsycose, dans les continuateurs, jusqu'à la perfection en-

tière de l'entreprise.

Pour bien saire l'histoire complète d'une nation, il faut remonter jusqu'à son origine, marquer ses progrès et son accroissement ; démêler tous les ressorts de sa politique; donner une notion juste de son caractère, de son génie, de sa religion, de ses loix, de ses richesses, de son gouvernement; exposer tons les grands changemens qu'elle a éprouvés, et les divers états par lesquels elle a passé; développer les véritables causes de sa décadence ou de son é évation, et la suivre pas à pas jusqu'à sa ruine totale, ou jusqu'au dernier période de sa grandeur. Si l'on ne veut écuire que l'histoire de ses révolutions, on passera sous silence tous les faits qui ne sont pas bien intéressaus : mais on enchaînera avec goût tous ceux qu'on racontera, en exposant succinctement ce qui est arrivé dans les intervalles. Les histoires de révolutions exigent un style plus élégant, plus vif. plus rapide, et plus orné que celui des autres histoires.

Quand l'historien se borne au récit d'an seul événement important, il doit faire un préambule, pour mettre le lecteur au fait des temps, des lieux, des mœurs, des intérêts, des caractères. Il faut ensuite qu'il présente le germe de l'événe-

ment qu'il se propose de raconter; qu'il le suive dans ses circonstances et dans ses pro-

grès, et le conduise jusqu'à sa fin:

Dans la viè d'un homme illustre, l'historien ne rapportera que les événemens publics où son personnage aura jone un rôle considérable. Il doit principalement s'arrêter sur les détails de sa conduite particulière; développer d'une manière nette et précise les motifs de ses actions; et former, sous des traits bien marqués, un tableau de ses foiblesses et de ses vertus. Les réflexions de l'historien seront en très-petit nombre; et placées à propos. Mais il ne se permettra jamais le blâme ni la lonange. Le seuf récit des faits doit tenir lieu de consure ou d'éloge.

Remarquous ici qu'il y a une différence assez essentielle entre l'histoire et la vie d'un homme illustre. Dans la première, on considère Phomme public, plus que l'homme privé. Dans la seconde, on considère autant l'homme privé que l'homme public. Si, par exemple, on cert l'histoire d'un général, on doit rapporter en détail toutes ses actions guerrières, ainsi que les événemens qui s'y trouvent liés, et passer assez légérement sin sa conduite privée. Si l'on écrit la vie de ce général, on doit y joindre, au récit circonstancié de tous ses faits d'armes, celui de ses actions parti-

culiëres.

An reste; les vies des hommes illustres ont ce grand avantage, de nous faire commoner l'étude du coeur humain, en Tome II.

Principes Généraux nous montrant les hommes de près, et tels qu'ils sont. Quel fruit ne pouvons-nous pas retirer de cette lecture ! C'est - là, plus que par-tout ailleurs, que l'histoire instruit les hommes par les hommes, mêmes. « Ceux, dit Montagne, qui écrivent » les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus » aux conseils qu'aux événemens; plus » à ce qui se passe au - dedans, qu'à ce » qui arrive au dehors, ceux-là me sont » plus propres : voilà pourquoi c'est mon » homme que Plutarque ». Les grands événemens, en effet, nous frappent, nous étonnent, nous jettent dans l'admiration. Mais ils nous font sentir en même temps notre impuissance de nous élever jusqu'à l'imitation de ces actions d'éclat, qui ont fixé la destinée des empires et le sort des peuples: au lieu que nous ne jugeons pas au-dessus de nos forces morales, les actions particulières d'un homme, quelque illustres qu'aient été son rang et sa nais-

Quant aux abreges d'histoire, il faut convenir qu'ils ont leur utilité, lorsqu'ils sont bien faits. Les ignorans y puisent des connoissances générales, et les savans y retrouvent certains faits dont ils avoient perdu le souvenir. On sent que ces sortes d'ouvrages ne sont susceptibles ni de grands détails, ni de bien riches ornemens. Il faut cependant n'y rien omettre d'essentiel, y rapporter tous les faits praiment importans avec leurs principales circonstances, et diré assez de choses pour

DES BELLES-LETTRES, 195 instruire et intéresser le lecteur. C'est ce que n'a point fait un abréviateur de l'Histoire sainte, dans cet endroit, où il se borne à dire que Joseph fut venda par ses frères. calomnié par la femme de Putiphar et qu'il devint le surintendant d'Egypte. Qu'y a-t-il dans ces lignes qui puisse instruire un homme ignorant? L'écrivain auroit dû faire connoître les personnages dont il parle, et raconter brièvement l'histoire de Joseph. Un discernement juste pour le choix des événemens, est nécessaire à celui qui veut faire un bon abrégé d'histoire. Il lui faut de plus le talent rare de dire beaucomp en peu de mots, c'est -à - dire, la plus grande précision dans le style; qualité qui n'est pas la plus brillante, mais qui peut-être est la plus difficile toutes.

Les Mémoires sont des histoires écrites par des personnes qui ont eu part aux affaires, ou qui en ont été les témoins oculaires. Elles y joignent, au récit des événemens publics et généraux, les particularités de leur vie, ou leurs principales actions. Ces auteurs étant obligés de parler souvent d'eux-mêmes, doivent, en prenant la plume, non-seulement se dépouiller de tonte passion, pour n'altérer en rien la vérité, mais encore respecter assez le public, pour ne l'entretenir que de choses qui penvent intéresser un lecteur honnête et sensé.

Les anciens sont nos maîtres dans l'art Historiens d'écrire l'histoire. Supérieurs en ce geure en ce geure,

196 PRINCIPES GÉNÉRAUX

aux meilleurs historiens modernes; ils ont en général la marche plus libre, plus noble, plus naturelle, des transitions plus heureuses dans le récit et l'emohaînement des faits; plus de sagesse, de gravité, de nerf et en même temps de simplicité dans la diction; des traits plus frappans, des comps de pinesse plus vigoureux dans la peinture des moues et des caractères, il servit trop long de faire connoître ici tous les bons historiens tant anciens que modernes. Je veis seulement indiquer les principaux, soit grece, soit latins, soit français.

Historiens grees. Hérodote, né à Halicarnasse, capitale de la Carie dans l'Asia mineure, vers l'an 484 avant Jésus-Christ. a été appelé le Père de l'histoire, parce qu'il a été le premier qui l'ait écrite. Mais il l'a défigurée par une foule d'oracles menteurs et de contes pudriles : c'est ce qui lui a fait donner aussi le nom de Père du mensonge. Son ouvrage contient, outre l'histoire des guerres des Perses contra les Grecs depuis le règne de Cyras jusqu'à celui de Xercès, celle de la plupart des autres nations. Il passa dans la Grèce, se rendit à Pise, pendant qu'on y célébroit les jeux olympiques, et y lut son histoire. Elle fut si applaudie, qu'ou donns le nom des neuf muses aux neuf livres qui la composent: La narration d'Hérodote est en effet coulante, le style pleis rde grâces, de douceur et de noblesse. Le savant Larcher a donné une fort bonne SES BELLES-LETTES. 197
draduction de ceste distoire, qu'il a enrichis
d'excellentes notes.

Diodere de Bicile, ainsi appelé, parce qu'il étoit né (environ soixante ans avant léane-Christ) à Agyre, ville de Sicile, avoit fait une Bibliothèque historique, divisée en quarante livres, dont quinze seulement nous sont parvenus avec quelques fragmens. Cet ouvrage comprenoit l'histoire des Egyptiens, des Syriens, des Mèdes, des Perses, des Grees, des Romains et des Carthaginois. Le style en est simple et grave. Mais on accuse cet auteur de n'être pas tonjours exact et impartial. L'abbé Terrasson l'a fidèlement tradait.

Thucydide, no à Athènes l'an 475 avant lésue-Christ, entendant lire l'histoire d'Hérodote aux jeux olympiques, sentit naître, dit-on, son talent pour ce geure d'ouvrages. Il écrivit en effet l'Histoire de la guerre du Péloponèse, qu'il ne conduisit que jusqu'à la vingt-unième année. C'est le plus parfait de tous les historiens grees, soit pour la manière de raconter, soit pour l'exactitude des faits, soit pour da noblesse, la chaleur et la prépision du style : presque tous ses mets, enivant Cioéron, sont des sentences. Il a été traduit par d'Ablaneourt, mais beaucomp mieux, depuis quelques années, par Lévesque.

Xénophon, mé à Athèmes, vers l'an 4500 awant Jésus-Christ, publia l'histoire de Ihneydide, et la centiana, sous le titre d'Histoire grecque, jusqu'à la hataille de Mantinée. Nous avons aussi de lui la Cy-

ropédie, ou Histoire de Cyrus, aînsi que l'Histoire de l'expédition de Cyrus le jeune, et de la mémorable Retraite des dix mille. Il charme par la pureté, la douceur, et tous les agrémens de la diction. Les Grecs lui donnèrent les surnoms d'Abeille grecque et de Muse athénienne. D'Ablancourt a traduit son Histoire grecque, à la suite de celle de Thucydide, et Dacier sa Cyropédie. Le premier a donné aussi une traduction de la Retraite des dix

mille. Mais elle est onbliée, depuis que

Larcher a publié la sienne.

Polybe, né à Mégalopolis, ville du Péloponèse, dans l'Arcadie, vers l'an 203 avant Jésus-Christ, sut du nombre de ces mille Achéens, qui, durant la guerre des Romains contre Persée, roi de Macédoine, furent emmenés à Rome. Il y avoit composé, mais en grec, une Histoire universelle, qui commençoit aux guerres puniques, et finissoit à celle de Macédoine. Elle étoit divisée en quarante livres, dont il ne nous reste que les cinq premiers, avec des extraits de quelques endroits des autres. On en trouve le style un peu négligé. Mais cet écrivain est généralement regardé comme un des plus judicieux de l'antiquité. Il paroît s'être principalement proposé, dans son histoire, de former des politiques et des militaires. Dom Thuillier en a donné une traduction, qui étoit presque ignorée, lorsque le chevalier Folord la tira de l'oubli, en y ajoutant un excellent commentaire. C'est un corps de science mihitaire, enrichi de notes historiques et critiques, où toutes les grandes parties de la guerre sont expliquées et démontrées.

Je dois remarquer ici que les militaires ne sauroient lire avec trop de réflexion Thucydide , Xénophon et Polybe. Ces écrivains étoient eux - mêmes de très-bons généraux; et la description qu'ils font des batailles, en hommes du métier, ne peut que donner les plus grandes connoissances de l'art de la guerre. Le lecteur est conduit, comme par la main, dans les siéges et les combats qu'ils décrivent. Les ruses, les stratagemes, les fansses marches, les attaques vraies ou simulées, les campemens, les décampemens, rien n'échappe à ves capitaines historiens. Tout est présenté sous le point de vue le plus favorablet pour faire naître ou perfectionner les idées. \sim \sim \sim \sim \sim \sim \sim

Plutarque, né à Chéronée dans la Béotie, vers l'an 50 de l'ère chrétienne, écrit avec force et avec clarié dans ses Vies des hommes illustres. Cet ouvrage est un chef-d'œavre, et le plus propre, en ce genre, à former les hommes, soit pour la vie publique, soit pour la vie privée. Nous y voyons d'ailleurs les plus grands héros que Rome et la Grèce aient produits. Les comparaisons que fait l'auteur de ces Grecs et de ces Romains, sont d'une justessé et d'une sagacité d'esprit admirables. Nous avons trois traductions de cet ouvrage; l'une d'Amyot, en vieux

200 PRENCIPES CERÉNADES gaulois, qui offic encore un sir de fraschem; l'entre de Tallemant, et la troisième de Duoier.

Pausanias, ne à Césarée en Cappadase. dons le deuxième siècle de l'ère chrétienne, a laissé un Voyage historique de la Grèce, où il avoit fait un long séjour : ouvrage aussi instructif par la vaste érudition dont il est rempli, qu'agréable par la description des objeta, et par la richesse du style. En faisant connoître la situation des lieux, les beautés de la mature, et les monumens des arts, l'auteur nous trace l'origine des divers habitans de cette charmante contrée, et nous apprend quelle étoit leur religion, quelles étoient leurs loix, leurs contumes, leurs mœurs. On peut puiser dans cette relation ai bien circonstanciée, une infinité de connoissances en matiere de goût, de chronologie, de géographie, d'histoire et de critique. L'abbé Gédoin en a donné une traduction.

Denys d'Mattoarnasse, ainsi appelé de nom de ceile, wille de la Carie, où it étoit né vers l'an 60 avant Jésus-Christ, ayant été à Rome, qu'il habita pendant 22 ans, y composa en langue greeque l'Histoire des antiquités romaines, divisée en vingt hivres. Il ne nous en reste que les onze premiers, qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome, c'est-à-dire, à l'an 442 avant Jésus-Christ L'auteur y moutre une grande exactitude, un génie facile, et un hos jugement.

sarration. Le P: Le Jay, jesuite, l'a tra-

Historiens latins. Trogue - Pompée, natif du pays des Voconces, dont la capitale civit Vaison, dans le comtat Venaissim, avoit fait, vers le commencement de l'ère chrétienne, une histoire, où il retragoit tout ce qui s'étoit passé de plus important dans l'univers jusqu'au règne d'Auguste. Environ 150 ans après. Justin en donna un Abrégé, qui fit perdre l'histoire même. Il y a de très-beanx morccaux, et des peintures très-vives. La narration de set historien est nette . la morale sage, et le style pur, à quelques mots près, qui se ressentent de la décadence de la langue latine. Havier en avoit donné nire iraduction, qui a été éclipsés par cotte de Rabbé Paul.

Tite-Live, né à Padone, l'an 5g avant lésus-Christ, passa une grande partie de sa vie à Rome, où il s'acquit l'estime d'Auguste, dont il reçut des mémoires pour composer son Mistoire ramaine. Elle semmence à la sondation de Rome, et finiscoit à la mort de Deueus sous Auguste. De cent quarante livres qu'elle renfermoit, on n'a pu en sauver que trentecinq; encore ne sont-ils pas d'une même suite: nous devons les supplémens à Freinshamius. On admire dans Tête-Live la plus belle imagination, la noblesse despensées et des sentimens, la variété du style qui se soutient toujours également,

202 PRINCIPISS CENÉRAUM

et sur-tout le grand art d'attacher et d'in I téresser le lecteur : v'est'lle prince des historiens latins. Il a été traduit par Guerin.

Salluste, ne l'an 85 avant Jésus-Christ, à Amiterne, ville d'Italie, aujourd'hui ruinée, montre dans son Histoire de la conjuration de Catilina, et dans celle des Guerres de Jugurtha, une justesse d'idées, et une profondeur de génie qui étonnent. Il pense fortement, et s'exprime toujours de même. Son style est énergique, serré, derveux. Mais sa précision dégénère quelquefois en une brièveté obscure. Il a eu deux traducteurs; le P. Dosteville de l'Oratoire, et Beauzée de l'Académie française.

César, no à Rome; l'an 98 avant Jésus-Christ, nous a laissé le détail de toutes ses guerres dans ses Commentaires Le tyle de ce capitaine historien est pur, simple, précis, et peut-être trop dénué d'orhemens. Sa narration unie et rapide enchaîne le lecteur. D'Ablancoure les a traduits. Mais la traduction nouvelle; anonyme; est meilleure que la siennes Henri, duc de Rohan, a donné l'Abrégé de eet ouvrage, sous le titre de Parfait capitaine. Les militaires instruits le regardent comme un chef d'œuvre.

Velleius Paterculus, né à Naples, quelques années avant l'ère chrétienne, avoit fait une Histoire abrégée de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident. Il ne nous en est parvenu qu'un fragment

de l'ancienne Histoire grecque, avec l'Histoire romains, depuis la défaite de Persée, dernier roi de Macédoine, jusqu'à la sixième année de l'empire de Tibère. Cet auteur est exact dans la chronologie, et admirable dans ses portraits: il peint d'un seul trait. Il est fâcheux qu'entraîné par la reconnoissance, qui portée au delà de certaines bornes, cesse d'être une vertu, il ait flatté le monstrueux Tibère, et son digne favori Sejan, qui avoient été ses bienfaiteurs. L'abbé Paul l'a traduit.

Tacite, né à Rome, environ l'an 53 de l'ère chrétienne, appelé avec raison le Bréviaire des politiques, a écrit des Annales, qui contenoient l'histoire des empereurs Tibère, Caligula, Claude et Néron. Il ne nous reste que les histoires du premier et du dernier, à-peu-près entières, et la fin de celle de Claude. Le savant et judicieux P. Brotier, jésuite, en a donné une édition revue, corrigée et enrichie de supplémens qui en remplissent les lacunes. Nous avons de Tacite, la Vie de Cn. Julius Agricola, son beau-père, et les Mœurs des Germains. Cet historien excelle dans l'art de saisir les moindres nuances des passions, et de faire connoître tout le manège des cours. Son coloris est mâle et vigoureux: tout ce qu'il peint, il le peint en grand maître. Le règue de Tibère passe pour un chef-d'œuvre de politique, et la Vie d'Agricola pour un des plus beaux

et des plus précieux morceaux de l'antiquité. L'abbé de la Blotterie a traduit ce dernier ouvrage; les Mours des Germains, et les six promiers livres des Aunales. Le P. Dotteville a traduit le reste.

Quinte-Curce, qui, suivant l'opinion la plus probable, vivoit à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, avoit composé l'Histoire d'Alexandre-le-Grand en dix livres. Les deux premiers ont été perdus, ainsi que la fin du cinquième et le commencement du sixième: Freins-hemius y a fait des supplémens. Le style de cet ouvrage est par, noble, élégant, fleuri et plein d'urbanité Mais on reproche à l'auteur quelques fautes de chronologie, de géographie et d'histoire. Vaugelas l'a traduit, et après lui, Beauxée.

Cornelius Nepos, né à Hostilie, près de Vérone, dans le dernier siècle avant l'ère chrétienne, a donné les Vies des plus illustres capitaines de la Grèce et de Rome. C'est un des meilleurs écrivains du siècle d'Auguste. L'élégance, la délicatesse, la clarté, la précision et le goût le caractérisent. Il peint d'ailleurs, sous des traits frappans ét vrais, les grands hommes qu'il veut faire connoître. L'abbé Vallart l'a traduit.

Historiens français. Nous en avons un très-grand nombre. Mais les bornes de cet ouvrage ne me permettent que d'en nommer quelques-uns des plus estimés; ce sont:

Bossuet, dans son Discours sublime sur

L'Histoire universelle jusqu'au temps de Charlemagne: la continuation en a été faite par une autre main. Il semble que l'illustre évêque de Meaux ait pris son volvers les cieux, pour considérer la terre et tous ses habitans, la naissance et les cours des siècles, la suite et l'enchaînement des affaires humaines. C'est de-là que suivant l'ordre des temps, il nous présente le tableau le mieux dessiné, le plus énergique, le plus vrai de tous les événemens du monde, et du caractère des divers peuples. Il expose dans tout leur joue, les faits qui nous montrent la durée perpétuelle de la religion, et ceux qui nous découyrent les causes des changemens arrivés dans les empires. L'objet de l'orateus historien est de faire voir le rapport des grandes révolutions avec l'établissement de la religion chrétienne: idée la plus vaste et la plus sublime peutêtre que le génie puisse ensanter. La grandeur de l'exécution répond parfaitement à la grandens du dessein. Ce discours qui, selon Voltaire, n'a eu ni modèles, ni imitateurs, est un des plus beaux morceaux d'éloquence qui soient sortis de la main des hommes, et en même temps celui qui nous apprend le mieux l'usage que nous devons faire de l'histoire.

Rollin dans son Histoire ancienne den Egyptiens, des Carthaginois, des Assyziens, des Mèdes, des Perses, des Grecs et des Macédoniens. En prenant pour guides les autsurs grecs et les latins, il 206 PRINCIPES GÉNÉRAUX

a recueilli tont ce qu'ils ont de plus intéressant et de plus beau, soit pour les faits, soit pour les réflexions. Cet écrivain est quelquefois un peu crédale, verbeux et lent dans sa narration, quoique libre et aisée. Mais en général, son style est pur, harmonieux, et souvent éloquent. Cet ouvrage d'ailleurs respire la vertu et la fait aimer. Son Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium, lui est inférieure. Mais elle est la plus estimée de toutes celles

que nous avons en français.

Montesquieu, dans ses Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence. Le titre de cet ouvrage dit assez que ce n'est point une histoire complète et rigoureusement suivie . où tous les événemens soient racontés en détail. C'est une histoire purement politique de la naissance et de la chute de la nation romaine, ou si l'on veut, le recueil des faits divers, dans lesquels l'auteur découvre, par son génie, les véritables causes de la grandeur de ce peuple, et celles de sa décadence : vrai chef-d'œuvre, qu'on ne peut lire avec fruit que quand on possédera bien l'histoire romaine, jusqu'à l'extinction de l'empire. C'est le moyen de saisir toute la justesse, toute la vérité des reflexions fines et profondes dont il est rempli.

Le Beau, dans son Histoire du Bas-Empire, qui commence à Constantin. Le style, la narration, les détails, les portraits, les réflexions, tout y offre le plus grand intérêt. Il seroit bien déficile de line quelque chose de mieux fait sur cette partie importante de l'histoire des Romains. Les tomes 21° et 22° n'ont paru qu'après la mort de l'auteur. La fin du dernice de ces deux volumes ainsi que le 23° et le 24°, sont d'Ameilhon, qui continue cette histoire.

Le P. Mainbourg, jésuite, malgré les critiques secvères, set bien souvent injustes qu'on en a faites. Il eut d'abord trop de vogue, dit Voltaire (1); et on l'a trop négligé anauiten Cela est vrai : mais il est zrai alissi (letripersonne ne le conteste) que le P. Maimbourg a du feu, de l'énergie et de la rapidité dans son style; que toutesuses; histoises offrent un grand nom. bre de morceaux pleins de chaleur et d'intérêt, et qu'il en est plusieurs que l'homme de lettres jugeant sans prévention, fera jamais difficulté de placer parmi les bons ouvrages en ce genre. Voici le jugement que porte sur le P. Maimbourge le fameux Bayle (2) qu'on ne soupçonnera certainement pas de partialité. « Je rois pouvoir dire que le P. Maimbourg » avoit un talent particulier pour cette » sorte d'ouvrages. Il y répandoit beau-» comp d'agrément, plusieurs traits vifs notin: quantité of d'instructions 💤 incidentés. » Il iy a ipen: dihistoriens wi parmi imême in the rate in marchacon in the

⁽¹⁾ Siècle de Louis XIV. (2) Nouvelles de la République des Lettres.

208 BRINCETES GENERAUE

n centr. qui écrivent le mieux , qui sient » plust de savoir et .plus d'exactitude que » lui ; qui aient l'adresse d'attacher le » lecteur antant qu'il fait ». l'ajoutersi à ce témoignage celui de l'abbé Langlet Dufreenoy: a Vent-on repasser , ditt-it (1), nitous ces itemps de atroubles po et comp noître mêma les différends survenus n dans l'empire d'Allemagns: ? On pent line » l'excellent ouvrage que le P. Mainbourg, » jésnite , a publid sur de Bécadence de n l'Empire ; livre estimé même par les » plus savans d'entre les Allemands, qui » sont extrêmement prévenus contre ce que p les étrangers écrivent sur! leur histoire ». On estime principalement son Histoire de la décadence de l'Empire après Charlemagne ; son Histoire des Croisatles; son Histoire de la Ligue; son Histoire du Pontificat de saint Grégoire-le-Grand, et celle du Pontificat de saint Leon-le-Grand.

Le P. Daniel, jésmite, dans son Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules. Il a moina fait, à la vénité, l'histoire de la nation que adle de ses guerres. Mais il a exclusivement le mérite d'avoir débrouillé le chaos des deux premières races de nos rois : it est d'ailleurs exact, sage, vrai, et avrange bien les faits. Son style est pur et naturel, sans avoir pourtant toute la chaleur et tout le coloris qu'on pourrait desirer. Le président Hénault qui assurément con-

⁽¹⁾ Tablottes Chronotogiques.

BELLES-LETTRES. noissoit notre histoire, et qui éteit bien en état d'apprécier les auteurs qui l'ont écrite, dit de celui-ci : Il est plus impartial et plus instruit que bien des gens ne l'ont cru. Le P. Griffet, jésuite, a donné une édition de cet ouvrage, qu'il a enrichi de grandes et belles dissertations, et augmenté d'une excellente Histoire de Louis XIII, ainsi que du Journal historique de Louis XIV. Au reste, l'histoire du P. Daniel n'est pas aussi recherchée que l'abrégé qu'il en a fait lui-même. Cet auteur nous a donné aussi une Histoire de la milice française. Elle est fort bien faite, très-intéressante, très-utile pour les militaires, et curieuse pour tous les lecteurs.

L'abbé Velly dans son Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV; onvrage non moins estimable par la recherche, le détail et la liaison des faits, que par l'élégance et la pureté du style. Le caractère et les usages de la nation, les divers fondemens de notre droit public, les progrès successifs des sciences et des arts y sont développés, sans qu'aucura des principaux événemens y soit passé sous silence. L'abbé Velly n'a laissé que les huit premiers volumes de cette histoire. Villaret l'a continuée avec succès, quoiqu'il se soit quelquefois trop abandonné à sa verve. La mort l'a surpris lorsqu'il en étoit au règne de Louis XI; l'abbé Garnier en a été le continuateur.

Le P. d'Aurigny, jésuite, dans ses Tome II.

210 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe depuis 1600 jusqu'en 1716. Cet excellent historien a eu le sage discernement de bien choisir ses matières, et l'art de les rendre dans un style non moins élégant que précis. On le voit toujours rejeter le faux, discuter le douteux et ne s'attacher qu'au vrai. Ces mémoires réunissent d'ailleurs tout ce qu'il y a dans cette époque de plus curieux, de plus instructif et de plus agréable. L'auteur ne pouvoit pas y rassembler plus de faits intéressans, ni les accompagner de réflexions plus judicieuses.

L'abbé de Vertot dans son Histoire des révolutions de la république romaine, un de nos meilleurs ouvrages historiques. On y admire un style noble, élégant et orné avec goût, une narration nette, rapide et pleine de chaleur : c'est le tableau le plus brillant et le plus vrai de ces funestes divisions, qui penserent tant de fois entraîner l'anéantissement de la république. Les Révolutions de Portugal du même auteur n'offrent pas de bien profondes recherches. Mais elles sont un chef-d'œuvre pour le style et la marche de la narration. Ses Révolutions de Suède sont écrites d'un style pitloresque, et ne présentent que des objets très-

intéressans.

Le P. d'Orléans, jésuite, dans sou Histoire des révolutions d'Angleterre, où brille l'imagination la plus vive, la plus noble, la plus élevée, mais en même temps la plus sage et la mieux

réglée. Le style en est toujours agréable. toujours riche, toujours animé. Cette histoire donne d'ailleurs une très-juste idée de l'ancienne constitution du gouvernement anglais. On reconnoît sans peine le même écrivain dans ses Révolutions d'Espagne, depuis la destruction de l'empire des Goths, jusqu'à l'entière et parfaite réunion des royaumes de Castille et d'Arragon en une seule monarchie. Les faits choisis avec goût. y sont placés avec ordre, enchaînés avec clarté, racontés avec chaleur. Nous avons du mêmeauteur une Histoire particulière, trèscurieuse, et qui se fait lire avec bien de l'intérêt : c'est celle des deux conquérans Tartares Chunchi et Camhi qui ont subjugué la Chine.

Le P. Bougeant, jésuite, dans sa belle Histoire du traité de Westphalie, à laquelle on a réuni celle des guerres et des négociations qui précédèrent ce traité. Ces deux ouvrages contiennent l'exposé de l'état politique de l'Europe, depuis le commencement du dix - septième siecle jusqu'en 1648, époque où ce mémorable traité fut signé. L'auteur y montre partout des talens supérieurs pour la politique, un discernement juste, un esprit pénétrant et un goût exquis. Il ne seroit pas possible d'y désirer des réflexions plus sages, des recherches plus curieuses et plus intéressantes, un plus giand développement du caraptère et des rusos des négociateurs, un style plus élégant, plus, précis, plus pur, plus noble et plus agréable.

112 PRINCIPES GÉRÉRAUM

L'abbé du Bos, dans son Histoire de la ligne de Cambrai; prosonde, politique et bien écrite. Cette ligne sut sormée en 1508 par le pape Jules II, l'empereur Maximilien I, Louis XII, roi de France, et Ferdinand V, roi d'Espagne, contre la république de Venise, dont la trop grande puissance dennoit de l'embrage à toute l'Europe.

L'abbé de Saint-Réal, dans son Histoire de la conjuration que les Espagnols formèrent en 1618 contre la république de Venise. Il y a, dit-on, quelques faits imaginés. A cela près, c'est un morocau trèsprécienz. Les réflexions y sont sensées, les pontraits d'un coloris vigoureux; et peu s'en faut que le style n'ait l'énergie et la précision de celui de Sailuste, que Saint-Réal paroît avoir pris pour modèle.

Sarasin, dans son Histoire du siège de Dunkerque, et dans celle de la conspiration de Walstein: deux vrais molèles; la seconde sur-tout pour la noblesse, la sim-

plicité et la rapidité du style.

D'Auvigny, dans les hont premiers volumes des Vies des hommes illustres de la France; ouvrage écrit avec chaleur, et qui honore autant la littérature que la nation. La Vie de l'amiral de Coligny sur-tout est très-bien faite.

Fléchier, dans son Histoire de l'empereur Théodose, composée pour l'instruction du grand dauphin. C'est un chefd'œuvre de slyle et de sagesse, où règne la vraic élequence de l'instoire. Voltaire, dans son Mistoire de Charles XII, roi de Suède, regardée comme le meilleur de tons ses ouvrages historiques. Elle passé pour être exacte.

Le P. Bouhours, jésuite, dans son Histoire du grand-mattre d'Aubusson; infiniment propre à former le goût en ce

genre.

Le président Hénault offre dans son Abrègé ch' onologique de l'histoire de France, le plus parfait modèle qu'on puisse choisir pour ces sorles d'ouvrages : c'est le chefdesuvre des abrégés. On est étonné d'y voir un si grand nambre de faits rassemblés avec autant d'ordre, de méthode et de clarté. Les portraits, les réflexions; les remarques donnent un nouveau prix à cet ouvrage si souvent réimprimé, et qu'on ne sauron trop relire.

Les Mémoires les plus estimés sont :

Ceux de Lacurne de Sainte - Palaye sur l'ancienne chevalerie. C'est un tableau détailé; très instructif, et fort bien présenté des mœurs, de la bravoure, et de la noble simplicité de nos anciens chevaliers.

Ceux de Joinville, écrits du vivant même de Saint Louis. Ils sont un chef-d'œuvre de vérité et de naïveté.

Ceux de Commines, chambellan de Louis XI: un des meilleurs morceaux de notre histoire pour le règne de ce momarque et celui de Charles VIII. « Vous » trouverez en mon Philippe de Commi-» nes, dit Montaigne, le largage doux 214 Рацистрия вейненали,

» et agréable d'une naive simplicité, une » narration pure, et en laquelle la bonne » foi de l'auteur reluit évidemment; exempte » de vanité, parlant de soi, et d'affection et » d'envie, parlant d'autrui».

Ceux de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Valteline sous Louis XIII; importans pour cette partie de notre histoire, et très propres à former de hons

militaires.

Ceux de madame de Motteville, pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche, reine de France, épouse de Louis XIII; intéressans et curieux par un grand nombre d'anecdotes.

Ceux de la minorité de Louis XIV., par le duc de La Rochefouçault; écrits avec

beaucoup d'énergie et de vérité.

Ceux du cardinal de Retz pour la guerre de la Fronde. Le style en est inégal; mais il y a bien des endroits où l'auteur se montre, par la force des expressions et la profondeur du génie, le digne rival de Salluste.

Ceux du comte de Bussi, depuis 1634 jusqu'en 1606. C'étoit un bel-esprit de la cour de Louis XIV, un des écrivains les plus élégans et les plus polis de son siècle, mais dont le mérite se trouvoit déprécié par un grand fonds d'amour-propre et de vanité. Aussi parle-t-il, peut-être trop souvent et trop avantageusement de lui-même, dans ses Mémoires, qui d'ailleurs sont très-bien écrits et ne contiennent que des faits intéressans et vrais.

DES BELLES-LETTRES. 215.

Ceux de madame de la Fayette, pour les années 1688 et 1689; écrits d'un style animé, plein de grâces et de délicatesse; semés de portraits finis et d'anecdotes vraiment curieuses.

Ceux du marquis de Torcy, pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Riswick en 1697, jusqu'à la paix d'Utrecht, en 1713. Ils font très-bien connoître les affaires du temps. La pureté du siyle en égale la noblesse : la vérité seule est le guide de l'auteur, et la modération en fait le caractère.

Ceux de madame de Staal, remarquables par l'esprit, le goût, l'élégante simplicité, le ton piquant avec lequel les événemens sont racontés. Ce sont proprement les Mémoires de sa vie, où elle peint au naturel le cœur humain. Mais ils renferment aussi bien des particularités concernant la régence du duc d'Orléans, et les portraits de plusieurs personnes des plus distinguées de la cour.

Enfin, les Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France, père de Louis XVI; bien faits pour plaire à l'homme de goût, et pour être lus avec délices par les ames sensibles et ver-

tueuses,

L'histoire littéraire comprend la naissance, les progrès, la perfection, la décadence et le renouvellement des sciences et des arts, et doit en même temps offrir un tableau de ce qu'ils ont produit dans les différens siècles de plus agréq-

216 PRINCIPES GÉNÉRAUX.

ble, de plus grand et de plus utile. Les principal devoir de l'historien est de distinguer le ton, le talent, le génie particelier de c aque autour, de les peindre tous et de les caractériser d'après leurs ouvrages, dont il doit donner une aralyse exacte, avec une critique judicieuse et

impartiale.

Pour remplir avec succès ce dernier ebjet qui est un des plus importans, il faut qu'il joigne à la finesse de l'esprit, à la justesse du discernement, et à la délicatesse du goût, une étude sérieuse des matières que ces auteurs out traitées; qu'il lise leurs écrits sens la moindre prévention; qu'il remente jusqu'aux temps où ils ent vécu, se transporte dans les pays qu'ils ont habités, et observe la religion, les mocars, les usages, le goût dominant de leur siècle. Tel ouvrage justement applaudi dans les âges qui uous ont précédés, est aujourd'hui oublié, parce que les mocars ne sont plus les mêmes.

Historiens

Juvenel de Carlencas a donné un Essai sur l'histoire des belles-lettres, des eciences et des arts, dans lequel il trace en abrégé l'origine et les progrès de chaque soience et de chaque art en particulier, et caractérise presque toujours d'an seul trait les auteurs les plus cétèbres. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage écrit d'un style pur, rapide et précis. Tout ce qu'on pourroit y désirer, c'est qu'il y cât un peu plus d'ordre et de méthode. Les matières purement littéraires y sont trop DES BELLES-LETTRES. 217 trop confonduces avec les matières scientifiques.

L'Histoire littéraire des Troubadours a été rédigée par l'abbé Millot, sur les immenses et profondes recherches de Lacurne de Sainte-Palaye, qui a tiré de l'oubli ces pères de la littérature moderne. Elle contient leurs vies et des extraits de leurs ouvrages.

L'ahbé Lambert a fait l'Histoire dittéraire du règne de Louis XIV. Mais il n'a pas rempli le titre de son ouvrage: il s'y est borné à faire connoître les grands hommes du siècle dernier, en donnant un recueil d'éloges historiques des gens de lattres, des savans et des artistes, avec une motice de leurs ouvrages.

Dans l'Histoire de l'Académie française par Péllisson, et continuée par l'abbé d'Olivet, on voit comment ce corps littéraire s'est établi; quels sont ses statuts, les lieux, les jours et la forme de ses assemblées; ce qui a'g est passé de remarquable; ce qu'il a fait depuis son institution, et quels sont ceux de ses membres qui se sont le plus distinpulés.

On trouve à la tête du recueil des Ménoires que l'Académie des belles-lettrés a publiés, un Précis historique de sen établissement, par Boss.

L'Histoire de l'Académie des sciences a été faite par Fontenelle. On y voit de quelle manière cette compagnie a été établie, et le but qu'elle se propose dans ses travaux.

Tome II.

218 PRINCIPES, GÉNÉRAUX

Les *Eloges* des membres des diverses Académies font partie de l'histoire littéraire.

Tous les ouvrages dont le souverain Raturelle créateur a embelli le globe que nous habitons, toutes les productions que la terre étale à nos yeux, ou qu'elle cache dans son sein, sont la matière de l'histoire naturelle. Elle comprend ce qu'on appelle le regne animal, c'est-à-dire, les mœurs et le caractère des différentes espèces d'animaux, leur formation, leur structure, leur manière de vivre, leur industrie; le règne végétal, c'est-à-dire, le dénômbrement des plantes qui croissent sur le sommet des montagnes, au milieu des plaines, dans le creux des vallées, à l'ombre des forêts; le règne minéral, c'est-à-dire, la diversité des métaux, des minéraux et de toutes les substances qui se forment dans les entrailles de la terre. L'historien doit être ici un sage et laborieux observateur: il faut qu'il ait assez d'intelligence pour bien voir, assez de patience pour bien observer, assez de pénétration pour tout approfondir, assez de sagacité pour ne rien confondre.

Histore, né à Stagyre, ville de Macéries en ce doine, l'an 584 avant J. C., avoit fait l'Histoire des animaux. De quarante hivres dont elle étoit composée, il ne nous en est parvenu que dix. Gara l'a mise en latin; et Lecamus en a donné une traduction française qui a été bien accucillie.

Théophraste, natif d'Eresse, ville de Lesbos, et disciple d'Aristote, nous a laissé un Traité des plantes, très-curioux, traduit aussi en latin par Gara, et une Histoire des pierres, dont Hill a donné une belle édition à Londres, en grec et en anglais.

Nous avons de Pline l'ancien, ainsi surnommé pour le distinguer de Pline le jeune, son neveu, le panégyriste de Trajan, une Histoire naturelle qui est trèsestimée. Elle renferme une érudition immense, et offre, suivant Buffon, aulant de variété que la nature même. Ce grand homme s'étant approché trop près du mont Vésuve, pour en observer la terrible éruption qui se fit l'an 70 de J. C., sut suffoqué par les malignes vapeurs à l'âge de 56 ans : ce qui l'a fait appeler le martyr de la nature. Le savant P. Brotier, jésuite, a donné une belle édition de son histoire, revue sur les manuscrits et enrichie de notes. Poinsinet de Sivry l'a traduite en français.

Parmi nous, Pluche a fait le Spectacle de la nature. Cet ouvrage est très-instructif et agréable à lire, malgré les négligences du

style.

Buffon, dans son Histoire naturelle, est un des plus grands peintres de la nature qui aient paru. D'Aubenton a fait la parlie anatomique, avec un succès qui répond parfaitement à l'objet de son travail.

CHAPITRE IV.

Des Ouvrages Didactiques.

Les ouvrages didactiques, dans le genre littéraire, sont ceux où l'écrivain expose les principes et les règles d'un art. Il est aisé de sentir qu'ici le génie n'a rien à créer pour le fond. Les règles de l'éloquence, de la poésie et des autres arts ayant été prises dans la nature du cœur humain, ont toujours été et seront toujours aussi invariables que la raison même. On ne peut point les abroger pour y en substituer de nouvelles. Il ne s'agit que de les expliquer, de les développer. Le mérite de ces sortes d'ouvrages consiste donc principalement dans la méthode et dans le style.

Méthod Ans les ouvrages didactiques. Celui qui veut composer un ouvrage ditactique, doit s'imaginer d'abord qu'il ne prend la plume, que pour instruire les ignorans. Son premier soin sera donc de mettre l'ordre le plus clair, le plus présis et le plus exact dans la distribution et l'arrangement des matières. En remontant aux premiers principes, il les enchaînera tous les uns aux autres sans la moindre confusion; les exposera dans le plus grand jour; en tirera les conséquences qui en découlent, et conduira insensiblement le lecteur à une entière connoissance de toutes les règles de l'art.

hes Belles-Lettres. 221

On ne doit pas, dans un ouvrage didactique, passer sous silence les premiers principes, sous prétexte qu'ils sont comus. Cette supposition ne peut pas raisonnablement se faire à l'égard de tous les lecteurs; et quand même elle pourroit avoir lieu, la liaison des matières exige toujours que l'écrivain rappelle ces principes, et les trace du moins succinctement. Ils servent d'ailleurs à en approfondir d'autres, que le lecteur débrouille sans peine, dès lors qu'on a mis sous ses yeux ces premiers élémens, et qu'il en a la mémoire toute remplie.

Ce seroit un plus grand défaut encore, que ce qui est dit au commencement ou au milieu d'un ouvrage didactique, ent besoin d'être éclairei par ce qui est à la fin. Les matières doivent être disposées de manière que la connoissance d'un précepte mene naturellement à la connoissance d'un autre.

Je sais que les différens principes d'un art se communiquent réciproquement de la lumière, et que, pour en bien connoître toute la justesse et toute l'étendue, il faut les posséder tous. Mais en général un principe doit être assez bien développé, pour qu'il puisse être saisi sans le secours d'un autre, qui doit le suivre dans l'ordre naturel des matières. Il faut que, pour bien comprendre ce qui est dit au commencement d'un ouvrage didactique, on ne soit pas obligé de le lire et de l'étudier tout entier. Non-seulement chaque chose doit être mise

222 PRINCIPES GÉNÉRAUX:

à sa place; mais encore elle doit être expliquée en son lieu, par elle-même, et avec le plus de clarté qu'il est possible. Toutes les règles sont des branches qui tiennent à la même tige. Il faut que l'écrivain (qu'on me passe cette expression) fasse monter le lecteur de branche en branche, jusqu'à ce que celui-ci soit parvenu au sommet de l'arbre.

Style des ouvrages didactiques.

Un auteur didactique ne sauroit trop s'appliquer à rendre nettement ses idées, et à mettre de la simplicité, de la clarté dans son style, sans cependant négliger les ornemens convenables, et propres à faire disparoître la sécheresse de l'instruction. En évitant d'étre diffus, il entrera dans tous les détails qu'exigent les préceptes. Il bannira de son ouvrage, s'il est purement élémentaire, ces raisonnemens abstraits et métaphysiques, qui ne peuvent être saisis que par les gens de l'art. Une exposition méthodique et lumineuse des règles suffit. Il doit même, autant qu'il est possible, les simplifier, c'est-à-dire, en réduire plusieurs à une seule générale, en indiquant toutes celles qui en découlent. Il doit surtout les développer et les appuyer par un grand nombre d'exemples choisis. C'est le plus sûr moyen d'en faire sentir la vraie justesse, l'importante nécessité, les grands avantages qu'en retire le génie; de former même le jugement et le goût de ceux à qui il donne ses lecons.

Il faut, en un mot, que dans un ouvrage

didactique, tout soit proportionné à la capacité des esprits médiocres, et traité dans une juste étendue. L'écrivain doit même revenir plusieurs fois sur une même chose, quand elle ne peut être comprise à la première fois que par les lecteurs qui ont l'esprit pénétrant. Ce n'est point à l'instruction de cette classe d'hommes qu'il s'est principalement voué. Ceux à qui la nature a donné le moins d'intelligence, doivent être les premiers objets de ses soins et de ses travaux.

Les ouvrages de critique, en matière De la coide littérature, peuvent se rapporter au tique. genre didactique, parce que l'écrivain y mêle toujours à la discussion, le développement de quelques préceptes, ou plusieurs observations utiles qui en tiennent lieu. Son objet est de faire connoître les beautés et les défauts d'un ou de plusieurs ouvrages, et de rendre raison du jugement qu'il en porte. Il lui est donc essentiel de savoir discerner ces beautés et ces défauts, et de les détailler avec précision. Ainsi la critique doit être éclairée, judicieuse, équitable, impartiale, et honnate.

1°. Éclairée. Un grand fonds de con-Qualité noissances, et principalement celles du de la est genre dont il s'agit, sont pour le critique d'une indispensable nécessité. Il fant qu'avec l'auteur de l'excellent Essai sur le beau (le P. André, jésuite), il sache distinguer dans toutes les productions de l'esprit le beau naturel, et le beau arbitraire. Le premier a

224 Principes cénéraux ::

constamment pour hase l'ordre et la vérité. Les révolutions des temps et des esprits ne peuvent en éffacer l'idée ni l'impression : il, ne change jamais, et il est toujours en droit de plaire. Le second dépend ordinairement du génie des langues et des nations: il peut varier suivant les lieux et les siècles,

Ces connoissances (pour le dire en passant;) ne peuvent guère être le partage des jennes gens, non plus que des personnes qui n'ont point fait des études longues et sérieuses. Les uns et les autres ne sauroient donc être trop circonspects et trop réservés à dire, ou du moins à soutenir vivement leur opinion sur les diverses productions littéraires. Mais d'un autre côté, il seroit absurde de peuser que, pour pouvoir juger, par exemple, d'un ouvrage de peinture ou de poésie, il fallit être peintre ou poèts. Une connoissance assez étendue de ces deux arts suffit, avec les autres conditions requises dans la cristique.

2°. Elle doit être judiciense. Cette qualité consiste dans une application justes et convenable des règles de l'art. La critique en effet n'exige pas toujours impérieusement une étroite et rigoureuse observation de ces règles, parce qu'il arrive quelquesois que l'auteur s'en est un peu écarté, pour donner à son ouvrage unebeauté de plus. C'est ce que l'on doit discemer avec finesse; et ce discernements est l'effet d'un ingement droit, d'un goûts pur et sain, qui suppose toujours de grandes connoissances, mais que ces connoissances ne supposent pas toujours. Il faut donc que la critique soit fondée sur des raisons et des principes solides. Un bon mot, quelque agréable et piquant qu'il paroisse; une plaisanterie, quelque bien tournée qu'elle soit, ne fera jamais apprécier un ouvrage à sa juste valeur. Voltaire a dit, des Cantiques sacrés du marquis de Pompignan:

Sacrés ils sont ; car personne n'y touche.

Les esprits légers, frivoles et superficiels, disons même les ignorans, ont applaudi à ce jeu de mots. Mais l'homme judicieux et sensé a été bien loin de le regarder comme un arrêt décisif; et le vrai connoisseur n'admire pas moins le plus grand nombre des Odes sacrées de l'auteur de Dèdon.

Au reste, en disant que la critique doit être judiciouse, j'ai voulu dire aussi qu'elle doit être réfléchie; c'est-à-dire, que celui qui veut juger une production littéraire, ne sauroit la lire et l'examiner avec une attention trop scrupuleuse. C'est ce que ne feroit pus, par exemple, un journaliste inconsidéré ou présomptueux, qui se borneroit à une lecture rapide et superficielle d'un ouvrage, pour prononcer définitivement et d'un ton de maître, sur des difficultés, que l'auteur n'a tenté d'éclairoir, qu'après de bien longues et de bien profondes réflexions. Qu'arriveroit il de-là. 2

226 Principes généraux

Que le journaliste pourroit bien ajouter, à la honte d'être tombé, par sa faute, dans l'erreur, l'injustice d'y jeter ceux de ses lecteurs, que le désaut de lumières oblige de l'en croire sur sa parole. Il s'exposeroit en même temps à perdre l'estime et la confiance de ceux qui sont capables par euxmêmes d'apprécier sa critique, en la comparant à l'ouvrage même. Un journaliste prudent, et jaloux de sa propre gloire, imite la circonspection d'un juge, qui, avant de décider une question de droit, réfléchit long-temps et mûrement sur les raisons des

avocats qui l'ont traitée.

3°. La critique doit être équitable. Elle ne peut se dispenser d'apporter en preuves de son jugement, et les beaux, et les médiocres, et les foibles endroits de l'ouvrage qu'elle a pesé dans sa balance. Celui qui ne mettroit sous les yeux du lecteur, que les vers négligés d'une pièce de poésie, ou les morceaux peu saillans, d'une pièce d'éloquence, lui donneroit une bien fausse idée du poëte ou de l'orateur, et seroit injuste envers ces écrivains. Cependant on a vu des critiques, qui faisant un parallèle entre les deux maîtres de notre scène, n'ont pas craint de ne citer que les endroits médiocrement beaux de Corneille; de citer les plus beaux qu'ils avoient pu trouver dans Racine, et de se prévaloir de ces exemples, pour donner la préférence à ce dernier. C'est là évidemment manquer, en fait de critique, à toutes les loix de l'équité. On ne seroit pas moins

pes Belles-Lettres. 229 répréhensible, si l'on s'appesantissoit sur les plus petits défauts d'un ouvrage, en passant rapidement sur les grandes beautés dont il étincelle.

4°. La critique doit être impartiale, c'est-à-dire, exempte de prévention et de passion. Déprécier un ouvrage sur le seul nom de l'auteur, qui, jusqu'à celui-ci, n'en a publié que de médiocres; louer un ouvrage sur le seul nom de l'auteur, déjà consu par d'excellens écrits, ce seroit juger avec prévention. Si ce dernier ouvrage se trouvoit réellement peu digne des suffrages des connoisseurs, on pourroit bien alors dire au critique:

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût. L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout (1).

Pour juger sans passion, il faut principalement se défendre des illusions de l'amitié, et s'élever au-dessus de tout sentiment de haine ou de tout motif d'intérêt. Le critique vraiment honnête homme, prenant la plume, se dit à lui-même ce que la reine de Carthage disoit à Enée: Je ne mettrai aucune différence entre le Troyen et le Tyrien (2). Que l'auteur de l'ouvrage sur lequel il va porter son jugement soit son ami ou son

⁽¹⁾ Piron, coméd. de la Métromanie.

⁽²⁾ Virgile, Enéid, liv. I.

\$28 PRNICIPES GÉNÉRAUX

emnemi, ce critique se persuade sans peine que, s'il trahit la vérité, s'il écrit une seule ligne contraire à sa façon de penser, il trompera bassement ses lecteurs, et se manquera à lui-même, en se vengeant de son ennemi par un lâche mensonge, on enusant envers son ami d'une coupable indul-

gence.

-5°. Enfin', la critique doit être honnéte, consorme aux bienséances. Elle proscrit le ton de hauteur et de supériorité, les décisions fastucuses et caustiques, les expressions dures ou même trop fortes. La bonne compagnie ne les souffre point; et il importe au critique de faire voir qu'il la connoît. Plue son jugement est sévère et défavorable à l'auteur, plus il doit paroître adouci et tempéré par la délicatesse et l'aménité du style, Cependant si l'onvrage apprécié étoit impie ou licencieux, c'est alors que le critique devroit s'armer, si l'on peut parler ainsi, d'une plume de fer et de seu, pour réduire en poudre cette infernale production. Mais l'auteur doit toujours être personnellement respecté, à moins que l'opinion publique ne l'ait jeté dans la classe de ces hommes vicieux et méchans, autant par principe que par habitude. Si, en matière de religion, il s'est seulement trompé sur certains articles, le critique doit se borner à réfuter son erreur par des preuves sans réplique, écrites avec modération, suivant l'esprit de la charité chréticane.

La politesse ne doit pas moins régner

DES BELLES-LETTRES.

dans les ouvrages polémiques. Voyez avec quelle sage retenue, avec quelle décence enjouée, avec quelle urbanité la Motte défend son sentiment dans la fameuse querelle de la préférence des anciens sur les modernes, tandis que son adversaire, la savante madame Dacier, s'emporte presque jusqu'à la fureur et à la grossièreté. On ne sait que trop que Voltaire est tombé dans les mêmes excès, à l'égard de plusieurs écrivains. Rien de plus scandaleux dans la république littéraire, rien de plus déshonorant pour l'homme de lettres lui-même, que ce style malignement épigrammatique, ces déclamations pleines de fiel, cette raillerie amère et insultante, ces personnalités basses, ces injures atroces qui peuvent tout au plus amuser les sots et les méchans, mais qui révoltent toujours le lecteur honnête et raisonnable, et qui ne répandent jamais la moindre lumière sur la question agitée.

On peut donner, et l'on donne souvent Du disteaux ouvrages de critique, et aux didactiques, la forme du dialogue. Ce genre
d'écrire, le Dialogue oratoire, ainsi
nommé par opposition au dialogue dramatique, est en général un entretien de
deux ou de plusieurs personnes, dans lequel on expose, ou une question qu'on
veut discuter et résoudre, ou une vérité
qu'on veut faire connoître et solidement
établir. Les interlocuteurs doivent y développer leur sentiment particulier avec
la plus exacte précision, et y déployer

230 Principes généraux

toute la force du raisonnement. Il faut qu'ils ne disent rien, qui ne se rapporte entièrement à la question; par-là, le dialogue sera direct: qu'ils ne fassent jamais attendre la réplique; par-là, le dialogue sera vif: qu'ils parlent toujours à propos; par-là, le dialogue sera bien coupé: cos trois qualités lui sont essentielles. Le style ne sauroit être ni trop clair, ni trop simple. Une délicatesse sans raffinement, une élégance sans pompe et sans affectation, des grâces naïves, en deivent faire tout l'ornement.

Au reste, l'art du dialogue peut convenir à tous les sujets, soit graves, soit badins, soit littéraires, soit scientifiques. On verra bientôt que les Grecs, les Latins, et les écrivains de notre nation l'ont employé avec le plus grand succès, pour traiter toutes sortes de matières.

Ecrivains
didactiques; écri- restent des Grecs, sont excellens, et méques; écri- restent qu'on en fasse l'étude la plus séques; diarieuse. Nous avons d'Aristots une rhétorique, où sont développés tous les principes de l'art oratoire, et une poétique qui
contient les règles les plus exactes et les
plus propres à nous faire bien juger du poème
épique et des pièces de théâtre. Cassandre
a traduit la rhétorique, et Daoier la poétique. Elles sont l'une et l'autre d'un littérateur philosophe, qui n'ignoroit rien
de ce qui est essentiel à l'éloquence et à la.

poésie, et qui en avoit approfondi toutes les parties. Il sera bon de n'en entreprendre

Lingth

la lectare, qu'après avoir acquis quelques connoissances générales de ces deux arts.

Longin, né à Athènes dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, avoit composé en grec des Remarques critiques sur les anciens auteurs, et d'autres ouvrages de philosophie et de littérature. Le seul qui nous soit parvenu, est son Traité du sublime. Il est admirable par la justesse et la sagesse des réflexions, les agrémens et l'éloquence du style. Boileau en a donné une excellente traduction.

Dans les œuvres de Lucien, né vers la fin du premier siècle de notre ère, à Samosate, ville de Syrie, et professeur de philosophie et d'éloquence à Athènes, on trouve un petit Traité sur la mantère d'écrire l'histoire, qui est un chef-d'œuvre. Nous avions une traduction de tous ses ouvrages par d'Ablancourt. Mais celle qu'en a donnée l'abbé Massieu, l'a éclipsée par son exactitude et son élégance.

Parmi les Latins, Cicéron, après avoir offert dans ses discours, les plus beaux exemples de la véritable éloquence, en donna les préceptes dans son livre de l'Orateur, que l'abbé Colin a fort bien traduit.

Quintilien, né à Rome l'an 42 de J. C., fat l'ennemi déclaré du mauvais goût, qui, de son temps, commençoit à s'introduire dans l'éloquence et dans la poésie. Après avoir enseigné la rhétorique durant vingt ans, il publia ses Institutions oratoires, qui ont été traduites ayec autant de fidélité

232 PRINCIPES GÉNERAUX

que d'élégance par l'abbé Gédoin. Cet onvrage et celui de Cicéron, bien dignes de servir à jamais de modèles en ce genre, doivent être sans cesse lus et médités par tous ceux qui se destinent à courir la carrière de l'éloquence.

Nous avons une soule d'ouvrages didactiques en notre langue. Ceux qui méritent d'être particulièrement distingués, soit pour l'importance et la multitude des objets qu'ils embrassent, soit pour la manière dont ces objets y sont présentés, sont le Traité des études par Rollin; les Réslexions sur la poésie et la peinture, par l'abbé du Bos; la Manière de bien penser dans les auvrages d'esprit (en dialogues), par le P. Bonkours, et les Principes de la littérature, par l'abbé Batteux.

Je crois devoir indiquer ici aux jeunes gens qui ont du goût pour les belles-lettres latines, le guide le plus sûr qu'ils puissent choisir pour cette étude : c'est le Ratio discendi ét docendi du P. Jouvensi, jésuite. Le sage et judicieux Rollin, après avoir la cet excellent ouvrage, dit que s'il avoit pu le connoître lorsqu'il travailloit à son Traité des études, la plume lui scroit tombée des mains.

Les meilleurs modèles de crittque que je connoisse en notre langue, sont les Sentimens de l'Académie sur le Cid; tragédie de Corneille, et les Réflexions critiques sur le génie d'Horace, de Despréaux et de Rousseau, par le duc de N***, Platon, né à Athènes vers l'an 429 avant Jésus-Christ, a composé tous ses ouvrages en Dialogues, Il y traite de la logique, de la physique, de la politique; y explique les loix de la morale, et y démontre l'immortalité de l'ame. Decier en a traduit une grande partie.

Lucien a fait aussi des Dialogues pour censurer les vices des hommes, pour jeter du ridicule sur les faux Dieux, et sur les philosophes du paganisme. Ils sont écrits d'un style pur et naturel, assaisonnés du sel d'une plaisanterie délicate, pleins de peintures vives, de caractères bien dessinés et bien soutenus. Indépendamment des traductions de tous les ouvrages de ce rhéteur par d'Ablancourt et l'abbé Massieu, nous en avons une bonne de ses Dialogues par le marquis de Pompignan. Gail en a traduit aussi quelques uns.

Les admirables Traités de la pieillesse, de l'amitié, de la nature des Dieux, par Cicéron, sont en Dialogues. Le dernier de ces ouvrages a été traduit par l'abbé d'Olivet.

Fénélon a fait des Dialogues sur l'éloquence, où tout est sagement pensé, exprimé avec la plus belle simplicité, et ramene à l'instruction. Ses Dialogues des morts sont pleins de fincsse et d'enjouement. Le même éloge est-bien dû aux Dialogues des morts par Fontenelle. Tous ces ouvrages sont d'excellens modèles de dialogue oratoire.

Tome II.

CHAPITRE V.

Du Roman.

La divertissement du lecteur, que le romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la **F**incipale, qui est l'instruction de l'esprit et la correction des mœurs. Telle est l'importante vérité que nous apprend le savant Huët, évêque d'Avranches, dans son Traité de l'origine des romans. Ce seroit donc une erreur et une bien funeste erreur de croire que le roman est un récit de diverses aventures, imaginées sculement pour amuser. La fin que l'écrivain doit s'y proposer, est d'ins truire sous le voile de la fiction, de polir l'esprit et de former le cœur, en présenta it un tableau de la vie humaine. Censurer le. ridicules et les vices; montrer le triste effet des passions désordonnées; s'attacher tonjours à inspirer l'amour de la vertu, et faire sentir qu'elle seule est digne de nos honimages, qu'elle seule est la source de notre bonheur; tel est le principal devoir du romancier. Ce n'est qu'en le remplissant, qu'il peut faire un ouvrage qui tourne à sa propre gloire, et à l'avantage des mœurs et de la société.

Il s'agit d'abord d'inventer des événemens qui soient peu ordinaires, mais vraisemblables; qui intéressent, attachent le lecteur, et cui amènent des peintures vraies du cœur humain, des divers mouvemens qui l'agitent, et des différentes passions qui le tyrannisent dans les différentes circonstances de la vie. Il faut que rien ne languisse dans le récit de ces événemens; que l'action marche avec rapidité; que le style vif et plein de chaleur échausse toujours de plus en plus l'imagination et l'âme du lecteur; que les situations des personnages n'aient rien de forcé; que leurs caractères particuliers soient bien marqués, parsaitement soutenus jusqu'à la sin; et que le dénouement amené naturellement et par degrés, soit tiré du seul fond

Il est permis de rompre le fil du récit de la principale action par des incidens, qui ne sont autre chose que des événemens, des circonstances particulières. Mais il faut que ces incidens soient vraisemblables; qu'ils tiennent par quelque chose au sujet; qu'ils piquent assez la curiosité, et offrent assez d'intérêt pour dédommager le lecteur de l'impatience qu'il a de voir la fin des aventures

des événemens.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les règles du roman, parce qu'on pourra y appliquer celles du poème épique. Mais je ne saurois trop répéter que le romancier doit toujours présenter la vertu sons des couleurs favorables et attrayantes, la faire respecter, la faire aimer dans le sein même des plus affreux malheurs et des plus humiliantes disgrâces; qu'il doit peindre le vice sous les couleurs les plus noires et les plus propres à inspirer

36 Paincipus cénéraux

l'horreur qu'il mérite, fût -il monté au faîte des honneurs, et parvenu au comble de la plus brillante prospérité. Tout écrivairs qui s'écarte de ce principe, n'est digne ni du nom d'honnête homme, ni de celui de bon citoven.

Poman-

Je croirois hors de propos de remonter icià la première origine des romans, sur laquelle nous avons un très-bon ouvrage de. l'auteur que j'ai déjà cité. Il me paroît de même assez inutile de faire connoître ceux que les Grecs nous ont laissés. Je me bornerais donc à dire qu'en France, les Romans prirent naissance avec la chevalerie sous le règne de Charlemagne. Nos auteurs montrèrent, durant plusieurs siècles, une espèce d'émulation, pour célébres la bravoure et la générosité des chevaliers, qui couroient le monde dans la vue de redresser les torts, c'est-à-dire, pour défendre l'honneur, la justice, la veuve, l'orphelin et les Dames. Les productions remanesques de ces écrivains surannés ne respirent que la vertu. Elles offrent, il est vraî, un mélange bizarre de magie, d'enchantemens, et de faits inimitables qui ne sont plus guère de notre goût. Mais elles nous rappellent les mœurs de l'ancienne chevalerie ; et c'est ce qui nous les fait lire avec plaisir et avec intérêt. Tels sont deux ouvrages charmans qu'a publiés le comte de Tressan; une Traduction libre d'Amadia de Gaule; et un Corps d'extraits de romans de chevalerie.

Vers la fin du seizième siècle, d'Urfe

donna dans son Astrée une nouvelle forme au roman. Il feignit que du temps de nos premiers rois, une troupe de bergers et de bergères habitoient dans le Forez, sur les bords de la rivière du Lignon, et y gontoient les plaisirs purs que procurent la vie champêtre et les travaux rustiques. Mais l'amour ne tarda pas à troubler leur repos, et produisit parmi eux des événemens considérables qu'il décrit dans son roman. On dit que d'Urfé a voulu, sous cette image, présenter un tableau des intrigues de la cour de Henri IV.

Il seroit trop long et même superflu de faire connoître ici tous les hons romans qui ont été écrits en français depuis l'Astrée. Ceux qu'on met au nombre des meilleurs, sont Zaïde et la princesse de Clèves par madame de la Fayette; faits avec goût, écrits avec décence, et bien propres à entrêtenir dans les cœurs l'amour de la vertu:

Les Mémoires d'un homme de qualité, le Doyen de Killerine, et autres de l'abbé Prevost; pleins des situations les plus attendrissantes ou les plus terribles, et qui décèlent l'imagination la plus féconde; mais où quelquefois les évéuemens ne s'accordent pas-assez avec la vraisemblance:

Gilblas, le Diable boiteux, et autres de le Sage: ils offrent un tableau de tous les états de la vie, le portrait ou la satyre du monde:

Le Paysan parvenu de Marivaux, trèsplaisant...

238 Principes généraux

Je me borne à ceux-là, sans parler de ceux qui ont été traduits des langues étrangères, quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres qui peuvent également être lus sans danger. Mais on fera mieux de les lire tard.

SECTION II.

Des Ouvrages en Vers.

Moyse est le plus ancien écrivain que nous connoissions; et son premier ouvrage, le sublime cantique qu'il fit après le passage de la mer Rouge, est un chef-d'œuvre de poésie. Les premiers écrivains des autres nations ont été aussi des poëtes. Ce n'est qu'après eux qu'ont paru les historiens, les orateurs, et les savans en tous les genres. Dans les quatre ages de la littérature, les pères de la belle poésie ont été Homère et Hésiode chez les Grecs; Plaute et Térence chez les Romains; le Dante et Pétrarque dans l'Italie moderne; Malherbe et Corneille en France. Il semble que pour éclairer l'ignorance des peuples, en leur faisant goûter l'instruction, il falloit leur présenter d'abord des productions de l'esprit, où la parole fût embellie par les accords de la musique , et par le coloris de la peinture. Cela n'est que très - vraiDES BELLES-LETTRES. 239 semblable: tous les hommes ont un gont naturel pour le chant et pour les tableaux. Or, la poésie réunit incontestablement les grâces et les avantages de ces deux arts.

Avant d'exposer les règles des différens ouvrages en vers, je dois rappeler ici ce que j'ai dit ailleurs; que par le mot nature, on entend tous les objets qui existent, et tous ceux qui peuvent exister; et par la belle nature, ces mêmes objets présentés avec toute la perfection dont ils sont susceptibles. J'ai dit aussi que dans les vers, cette belle nature est imitée et exprimée par le discours mesuré; et que quand le versificateur l'imite et l'exprime avec cet art, ce coloris qui nous fait prendre l'image de l'objet pour l'objet même, il est vraiment poëte. C'est ce que je vais développer, en saisant voir d'abord, par l'exposition des règles de la versification française, en quoi consiste le discours mesuré; et en donnant ensuite quelques notions de la poésie en général, ou de ce qui fait le vrai poëte.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

I

Du Discours mesuré.

Le discours mesuré, que je considère ici dans sa forme seulement, par opposition à la prose, consiste dans un certain arran-

246 PRINCIPÉS GÉNÉRAUX gement des paroles, suivant des règles déterminées. Les paroles ainsi arrangées, forment les vers, qui sont composés d'un certain nombre de syllabes ou pieds. Il y en a qui en ont douze, et qu'on appelle alexandrins, héroiques, ou grands vers. Ils out à la sixième syllabe une césure : c'est un repos que le sens doit autoriser, et qui coupe le vers en deux parties, dont chacune s'appelle hémistiche. D'autres vers ont dix pieds: on les appelle communs; et ils ont la césure après le quatrième. Il y en a qui ont huit pieds : ces vers n'ont point de césure, non plus que ceux dont le nombre des pieds est au-dessous de huit.

Les vers sont masculins, ou féminins.
Ils sont masculins, lorsque la dernière syllabe du mot qui les termine, a une toute autre voyelle que l'e muet. Ainsi les mots, captivité, charmer, succès, travail, repos, sommeil, obtenir, puissant, rendu, etc., pourroient être mis à la fin d'un vers masculin.

Les vers feminins sont ceux, dont le dernier mot est terminé par un e muet, soit seul, soit accompagné d'une ou de plusieurs consonnes. Ainsi, les mots, envie, confondue, agitée, terre, féconde, bocages, agréables, fleurissent, demandent, instruisent, etc., pourroient terminer un vers féminin. Ces sortes de vers ont toujours à la fin une syllabe de plus que les masculins; en sorte que l'ou pourroit dire que les grands vers féminins

De la structure des vers. pres Belles-Lettes. 24r mins ont treize pieds; les vers féminins communs, onze; ainsi des autres. Mais cette dernière syllabe des vers féminins ne rondant qu'un son très-peu sensible, à cause de l'e muet, n'est comptée pour rien. Voici des exemples de ces différentes espèces de vers.

Vers masculin alexandrin.

La-ver-tu-doit-rég-ner | ou con-seil-ler-ler-rois.

Vers féminin alexandrin.

Quel-gnes-cri-mes-tou-jours | pré-cé-dent-les-grands-

cri-mes.
Vers masculin commun, ou de dix pieds.

On-vit-hen-zenz | quand on-est-sens-de-sire. Vers féminin commun, ou de dix pieds.

Le-na-tu-rol | cet-le-scenu-du-gé ni-c.

Vers masculin de huit pieds.

Rien-ne-du-re-que-ce-qui-plaît.

Vers féminin de huit pieds.

Les-grâ-ces-sui-vent-tous-les-â-ges.

Vers masculin de sept pieds.

La-ver-tu-nous-rend-é-gaux.

Vers féminin de sept pieds.

Le-tempe-dé-truit-tou-tes-oko-ses.

Vers masculin de six pieds.

So-yez-bon-vons-pki-rez.

Vers féminin de six pieds.

Le-sot-de-tout-s'ir-rite.

On fait encore des vers qui ont moins de six pieds. Mais ce n'est guère que dans des

Tome II.

24s PRINCIPES CÉNÉRAUX prèces libres et badines, ou destinées à être mises en musique. Ce couplet de *Panard* nous en fait voir de cinq, de quatre, et d'un seul pied.

On voit des commis Mis Comme des princes ; Et qui sont venus Nús De leurs provinces,

Si dans le corps du vers la dernière syllabe d'un mot est terminée par un e muet seul, et que le mot qui suit, commence par une voyelle ou par une h non aspirée, cette syllabe se mange et se confond dans la prononciation, avec la première du mot suivant, comme on le voit dans ces vers:

Nous-som-mes-loin-de-nous | à-tou-te-heu-re-entraî-nés.

El-le-flot-te-elle-hé-si-te | en-un-mot-elle-est-fem-me,

L'e muet seul, accompagné d'une ou de plusieurs consonnes, n'ayant qu'un son sourd et imparfait, ne peut jamais terminer le repos; soit que cet e muet forme la sixième syllabe du vers, soit qu'il forme une syllabe surabondante. Ainsi ces vers ne vaudroient rien:

U-ne-peur-sou-dai-ne | gla-ça-tous-les-esprits.

Des-ser-pens-de-l'en-vie | son-cour-est-dé-vo-ré;

243 Il faut que cet e muet s'élide avec un mot qui commence par une voyelle, comme dans ces vers:

Le-cri-me-me-fait-la-hon | te-et-non-pas-l'é-chaf-faud.

Qui-yeut-pé-rir-ou-vain | cre-est-vain-cu-ra-re-ment.

La-ver-tu-sous-le chau | me-at-ti-re-nos-hom-ma-ges.

Les mots qui ont une voyelle avant l'e muet final, tel que manie, punie, vue, perdue, rosée, brisée, boue, roue, plaie, vraie, etc., ne peuvent s'employer dans le corps d'un vers, que quand ils sont suivis d'un mot qui commence par une voyelle, avec laquelle l'e muet s'élide. Ainsi ces vers ne sont pas bons :

Mais-el-le-bat-ses-gens | et-ne-les-pai-e-pas.

La-vu-e-s'é-ten-doit | sur-un-cô-teau-fer-tile.

Aux-dis-cours-des-flat-teurs | qu'on-ne-se-fi-e-pas.

La-vi-e-des-héros | doit-nous-ser-vir d'ex-em-ple.

Les mots, dans lesquels l'e muet, précédé d'une voyelle, et suivi d'une ou de plusieurs consonnes, ne peut point se confondre, par la prononciation, avec une autre syllabe, tels que orgies, hardies, frappées, trompées, emploient, déploient, confient, essuient, avouent, dénouent, effraient, soustraient, etc.; ces mots, dis-je, ne peuvent jamais entrer 244 PRINCIPES GÉNÉRAUX dans le corps d'un vers. Ainsi les suivans ne valent rien :

Ces-fem-mes-ont-été | pu-ni-es-à-pro-pos.

Ils-voi-ent-en-tou:-lieux | des-ob-jets-en-chan teurs.

As-sas-sins-ef-fron-tés | ils-dé-nienz-leurs-crimes.

Ils-vous-lou-ent-tout-haut | et-vous-jou-ent-tout-bas.

L'e muet au dedans d'un mot, et précédé d'une voyelle, se supprime toujours en poésie. Ainsi, au lieu d'écrire, agréenai, ralliera, crierons, oublierois, gaseté, maniement, dévouement, etc.; en écrit agrérai, rallira, arirons, oublirois, gaisé, maniment, dévoûment, etc. C'est ce qu'on voit dans ces vers:

L'es prit-et-la-gai-ei | la gra-ce-l'en-joû-ment Or nent-tout à la-fois | vo-tre style char-mant.

Et-ce-sont-ces-plai-sirs | et-ces plenrs-que | en-vie , Que-tout au-tre-que-lui | me-pai-roit de-sa-vie !

Sans-les-re-mords-af-freux | qui-dé-chi-rent-moncœur,

Hi-é ron-j'ou-bli-rois | qu'il-est-un-ciel-ven-geur.

Il faut absolument éviter dans les vers la rencontre des voyelles, ou d'une h non aspirée, qui ne se mangent point dans la prononciation: c'est ce qu'on appelle histus. On ne pourroit jamais faire entrer dans un vers ces mots, loi évangélique, Dieu immuable,

DES BELLES-LETTRES. 24

vérité éternelle, vrai honneur, foi assurée, etc. Il en est de même de la conjonction et avant un mot qui commence par une voyelle.

On peut cependant répéter la conjonction oui, ou la mettre après une interjection, comme on le voit dans ces vers:

Oui, oui, je veux venger votre honneur et le mien.

Hé! oui, je ferai tout pour ne pas vous déplaire.

Les vers tirent leur plus grande beauté de Dolarime la rime. Elle est une convenance de sons à la fin des mots qui terminent plusieurs vers. La rime qu'on appelle masculine, est celle qui termine les vers masculins, et la féminine, celle qui termine les féminins, comme on va le voir dans ceux-ci:

Au pied du mont Adulle (a), entre mille roseaux,
Le Rhin (b) tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchaute,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante;
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et par-tout sur ses rives,
Il voit fair à grands pas ses Naïades (c) craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

246 Principes généraux

On ne considère pour la rime masculine, que le son de la dernière syllabe des mots, soit que cette dernière syllabe s'écrive de même, soit qu'elle s'écrive différemment. Ainsi, les mots plaisir, repos, candeur, rimeront, non-sculement avec desir, dispos, froideur, mais encore avec soupir, berceaux, dauleur. Cependant le seul e fermé ne suffit point pour cette rime. Frivolité ne peut pas 1 imer avec aimé; consterné, avec embrasé. Il faut que la lettre qui précède cet e fermé, soit la même dans les deux mots. Ainsi, frivolité rimera fort bien avec vanité; consterné avec enchaîné.

Le son de la dernière syllabe des mots ne suffit pas pour la rime féminine, parce que la prononciation sourde et obscure de l'e muet empêche d'y appercevoir une convenance sensible. Ainsi monde ne rime point avec demande, quoique la dernière syllabe de ces deux mots soit la même. Il faut pour la sime féminine prendre la convenance des sons de l'avant-dernière syllabe des mots, comme dans ceux - ci : monde , féconde | bocage , ombrage | cantique, portique | nature, verdure | jaillissent , bondissent | instruire , conduire, etc. Mais guerre, terre, tonnerre, ne peuvent pas rimer avec père, hemisphère, colère, la convenance des sons ne se trou-. vant pas dans l'avant-dernière syllabe de ces mots; non pas précisément parce que les premiers ont deux rr, et que les autres n'en ont qu'un; mais parce que dans les mots guerre, terre, tonnerre, le premier e est fort ouvert,

et que dans les autres il est seulement un

peu ouvert.

Le seul e fermé dans l'avant-dernière syllabe d'un mot terminé par un e muet, ne suffit point pour la rime féminine. Adorée, trompée, épouvantée, etc., ne rimeront pas avec charmée, brisée, consolée, etc., et ne pourront rimer qu'avec sacrée, frappée, enchantée, ou autres mots semblables.

Les pluriels ne riment point avec les singuliers, à moins que ces deux nombres ne soient terminés par la même consonne, ou une consonne équivalente. Ainsi, agréable, jeu, bijou, complot, vérité, au singulier, ne rimeront pas avec aimables, feux, verrous, pivots, frivolités, au pluriel. Mais fastueux, courroux, voix, repos, quoiqu'au singulier, rimeront avec jeux, bijoux, exploits, so-

teaux, au pluriel.

Suivant cette règle, deux mots qui seroient au singulier, mais dont l'un seroit terminé par une voyelle, et l'autre par une consonne, quoique précédée de cette même voyelle, ne rimeroient pas ensemble. Ne faites donc point rimer loi avec bois, voix, ou exploit; non plus que genou avec courroux, etc. Les versificateurs rigides ne veulent même pas que détour rime avec secours; sultan avec instant; essor avec transport, parce que ces mots ne sont pas terminés par la même consonne, ou par une consonne équivalente. Mais ils font rimer ensemble instant et attend, accord et fort, etc.

Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord : Ton beau-père futur vide son coffre-fore.

248 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Un mot peut rimer avec lui-même. Mais ce n'est que quand il est pris dans des significations différentes, comme dans ces vers:

Chaque objet frappe, éveille, et satisfait mes sens 2 Je reconnois les Dieux au plaisir que je sens.

Le cardinal de Richelieu entendant la lecture que lui faisoit Colletet d'une de ses comédies, lui donna six cents livres pour six vers seulement qu'il trouvoit fort beaux. Le poëte adressa au ministre ce distique:

Armand, qui pour six vers m'es donné six cents *livres*, Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes *livres*!

On doit observer de mêler les rimes masculines et les féminines, de manière que deux différentes rimes de même espèce ne se trouvent jamais ensemble dans une même suite de vers; c'est-à-dire qu'une rime masculine, par exemple, ne peut être suivie que de la rime masculine qui y répond, ou d'une rime féminine,

Les rimes peuvent être suivies ou entremélées. Elles sont suivies, lorsqu'après deux rimes masculines, il s'en trouve deux féminines, ensuite deux masculines, et ainsi des autres. Telles sont les rimes de ces beaux vers que Boileau met dans la bouche DES BELLES-LETTRES. 249 de la mollesse (a), pour faire l'éloge de Louis XIV.

Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps, Où les rois s'honoroient du nom de fainéans; S'endormant sur le trône, et me servant sans honte, Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire, ou d'un Comte!

Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour:

On reposoit la muit, on dormoit tout le jour.

Seulement au printemps, quand Flore (b) dans les
plaines,

Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bonfs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris (c) le monarque indolent.
Ce doux sècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur leur trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs; il est sourd à ma voix:
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits,
Rien ne peut arrêter sa vigilante audacé:
L'été n'a point de feux; l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir:
Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.

⁽a) Voyes se mot, dans les notes, à la fin de ce-Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽s) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

250 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Je me fatiguerois à te tracer le cours

Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Les rimes sont entremélées, lorsqu'une rime masculine est séparée de celle qui y répond par une ou deux féminines, ou lorsqu'entre deux rimes féminines, il se trouve une ou deux rimes masculines, comme dans cet exemple:

J'ai cherché ce bonheur qui fuyoit de mes bras,
Dans mes palais de vèdre, au bord de cent fontaines;
Je le redemandois aux voix de mes sirènes (a):
Il n'étoit point dans moi; je ne le trouvois pas.
J'accablois mon esprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins:
Mais mon goût s'émoussoit en fuyant la nature.
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

On ne peut point établir de règles pour le mélange des rimes. Il y a plusieurs manières de les croiser. C'est au poête à choisir la plus agréable à l'oreille, et la plus convenable à son sujet.

Les poèmes héroiques, les dramatiques, les satyres, etc., doivent être en vers alexandrins. On peut dans d'autres sujets, et surtout dans des pieces badines, ou destinées à être mises en musique, faire des vers de tout pied, qu'on appelle libres, et croiser les

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

DES BELLES-LETTRES. 251 rimes en consultant toujours l'oreille et l'harmonie.

On doit aussi entremèler les rimes dans Du méles stances ou strophes, qui sont un certain vers ou des nombre de vers, après lesquels le sens est stances. fini et complet. Elles se divisent en stances de nombre pair et en stances de nombre

impair.

Celles de nombre pair sont de quatre, de six, de huit et de dix vers. Dans les stances de quatre, on quatrains, on peut employer indifféremment toutes sortes de mesurcs, et l'on doit entremêler les rimes, en taisant rimer le premier vers avec le troisième, et le second avec le quatrième. En voici des exemples:

Modérons nos propres vœux. Tachons de nous mieux connaître. Desires-tu d'être heureux? Desire un peu moins de l'être.

Le fameux souverain bien , Dans un séjour de misère , N'est qu'un pompeux entretien , Et qu'une noble chimère....

Voici comment j'ai compté Dès ma plus tendre jeunesse : La vertu, puis la santé ; La gloire, puis la richesse. 252 PRINCIPES 'GÉNÉRAUX'
Conti (a) n'est plus, à ciel les vertus, son courage;
La sublime valeur, le zèle pour son roi
N'ont pu le garantir, au milieu de son àze,
De la commune loi.

Il n'est plus ; et les Dieux en des temps si funestes ; N'ont fait que le montrer aux regards des mortels. Soumettons-nous. Allons porter ces tristes restes Au pied de leurs autels.

Elevons à sa cendre un monument célèbre. Que le jour de la nuit emprunte les couleurs. Soupirons, gémissons sur ce tombeau funèbre Arrosé de nos plenrs.

On fait rimer aussi dans ces sortes de stances le premier vers avec le quatrième, et le second avec le troisième.

> Pour vous l'amante de Céphale (b) Enrichit Flore (c) de ses pleurs : Le zéphir (d) cueille sur les fleurs Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accens, Les oiseaux cessent leur ramage, Et le chasseur le plus sauvage. Respecte vos jours innocens.

⁽a). Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid. (c) Voyez ce mot, ibid.

⁽i) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

DES BELLES-LETTRES. 253

Dans les stances de six vers, il y a différentes manières d'entremèler les rimes, et de varier la mesure. Celle qui est assez commune et fort belle consiste à faire rimer les deux premiers vers, et à terminer le sens après le troisième, qui doit rimer avec le dernier.

> Nons admirons le fier courage Du lion funiant de carnage, Symbole du dieu des combats. D'où vient que l'univers déteste La couleuvre bien moins funeste? Elle est l'image des ingrats.

Non, non, sans le secours des filles de mémoire (a), Vous vous flattez en vain, partisans de la gloire, D'assurer à vos noms un heureux souvenir. Si la main des neuf sœurs ne pare vos trophées, Vos vertus étouffées N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

On voit aussi des stances de six vers, qui ne sont composées que de deux rimes, et où le sens n'est termine qu'après le deranier vers. Telle est celle-ci:

> Sons des arbres , dont la nature A formé de rians berceaux , Entre des tapis de verdure ,

⁽e) Voyez le met Mémoire (Filles de), dans les notes, à la fin de ce Volume.

254 PRINCIPES GÉNÉRAUX
Que nourrit la fraîcheur des eaux,
Serpente avec un doux murmure
Le plus transparent des ruisseaux.

Les stances de huit vers ne sont, à proprement parler, que deux quatrains unis; soit que les vers aient tous la même mesure, soit qu'ils en aient une différente, comme on peut le voir dans ces deux exemples:

Venez, nations arrogantes,
Penples vains, et voisins jaloux,
Voir les merveilles éclatantes,
Que sa main opère pour nous.
Que pourront vos ligues formées
Contre le bonheur de nos jours,
Quand le bras du Dieu des armées
S'armera pour notre secours,

O bien heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime;
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence,

Voici pour les stances de dix vers, la mesure la plus harmonieuse, et le mélange des rimes le plus agréable. Les vers composés de DES BELLES-LETTRES. 255 huit syllabes, sont arrangés de manière que le premier réponde au troisième, et le second au quatrième; que le cinquième et le sixième riment ensemble; que le septième réponde au dixième, et que le huitième et le neuvième riment ensemble.

Montrez-nous, guerriers magnanimea,
Votre vertu dana tout son jour.
Voyons comment vos cœurs sublimes
Da sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde;
Votre gloire nous éblouit.
Mais au moindre revers fanes:e,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Parmi les autres manières de mêler agréablement les rimes dans ces sortes de stances, selle-ci est la plus belle:

Combien plus sage et plus habile'
Est un roi, qui, par ses faveurs,
Songe à s'élever dans les sœurs
Un trône durable et tranquille;
Qui ne connoît point d'autres biens,
Que ceux que ses vrais citoyens
De sa bonté peuvent attendre;
Et qui, prompt à les discerner,
N'ouvre les mains que pour répandre;
Et ne reçoit que pour donnes.

256 Principes généraux

Les stances de nombre impair sont de cinq, de sept et de neuf vers. Il faut nécessairement y mettre trois rimes semblables : mais on ne doit jamais les placer de suite. En voici des exemples :

Le volage amant de Clytie (a)
Ne caresse plus nos climats;
Et bientôt des monts de Scythie (b)
Le fougueux époux d'Orithie (c)
Va nous remener les frimas.

Ingénieuses révories,
Songus rians, sages loisifs,
Venes sous ces ombres chéries;
Vous suffirez à mes desirs.
Plaisirs brillans, troublez les villes;
Plaisirs champètres et tranquilles,
Seuls vous êtes les vuels plaisirs.

Le roi des cieux et de la terre
Descend au milieu des éclairs:
Sa voix, comme un bruy ant tonnerre,
S'est fait entandre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle:
Il tient la balance éternelle,

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de se Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid. (c) Voyez ce mot, ibid.

DES BELLES-LETTRES. 257

Qui doit peser tous les humains. Dans ses yeux la flammé étincelle, Et le glaive brille en ses mains.

Il en est de ces stances de nombre impair, comme de celles de nombre pair. Les vers y peuvent être d'inégale mesure : c'est ce qu'on peut voir dans les deux suivantes.

Que j'aime à contempler, dans mes heureux caprices,

Des profondes forêts le silence et l'horreur,

Les rochers sourcilleux, les vastes précipices!

Ce noir aspect fait mes délices,

Et je jouis de ma terreur.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner dans autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

On appelle stances regulières, une suite de stances qui ont toutes la même forme, soit pour la mesure et le nombre des vers, depuis quatre jusqu'à dix, soit pour le mélange et la combinaison des rimes: telles sont celles que j'ai citées pour exemple de stances de quatre vers.

On appelle stances irrégulières, une suite Tome II.

258 PRINCIPES GÉNÉRAUX de stances qui ont chacune une forme différente. En voici un exemple:

Déplorable Sion (a), qu'as-tu fait de ta gloire?

Tout l'univers admiroit ta splendeur.

Tu n'es plus que poussière; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.

Sion jusques au ciel élevée autrefois,

Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,

Puissé-je demeurer sans voix,
St dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

O rives du Jourdain (b)! o champs aimés des cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées?
Quand verrai-je, o Sion, relever tes remparts
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes?

Ton Dien n'est plus irrité:
Réjouls-toi, Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vétemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion sont à la fin ouverts:

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Yolume.

DES BELLES-LETTRES. 259

Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers,

Au reste, il sera bon, dans toutes sortes de stances, d'entremêler les rimes, de manière que le premier et le dernier vers d'une stance soient d'espèce différente. Sans cette attention, l'oreille du lecteur seroit un peu choquée de trouver, en passant d'une stance à l'autre, deux vers masculins, ou deux vers féminins qui ne rimeroient pas ensemble, comme dans celles-ci:

Rois, chassez la calomnie. Ses criminels attentats Des plus paisibles états Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide, Poursuit par-tout l'innocent. Rois, prenez soin de l'absent Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche. Craignez la feinte donoeur: La vengeance est dans son cœur , Et la pitié dans sa bouche.

Je dois dire néanmoins que cette manière de placer les rimes n'est pas absolument

PRINCIPES GÉNÉRA regardée comme une faute. Nos bons auteurs l'ont pratiquée, mais bien rarement. Elle n'est point du tout repréhensible dans les couplets d'une chanson.

1 I.

De la Poésie en général.

On vient de voir les différentes formes du discours mesuré, les règles générales qui regardent le mécanisme des vers, et qu'il faut exactement observer pour être un bon et agréable versificateur. Mais, pour être vraiment poëte, il saut inventer et peindre.

L'art d'inventer consiste à trouver les aventer ebjets qui existent et où ils sont, ceux qui peuvent exister et où ils peuvent être; à présenter des actions, des images, des sentimens récls, ou possibles et vraisemblables. Rappelons ici, an risque de nous répéter, ce que nous avons dit de l'imitation de la belle nature, principe commun de tous les beaux arts. On imite la nature, en représentant fidèlement un objet tel qu'il existe, ou tel qu'il peut vraisemblablement exister. On imite la belle nature, en représentant fidèlement un objet aussi parfait que nous pouvons le concevoir, soit qu'il existe, soit que n'existant pas, il puisse exister. C'est. cette dernière opération que fait la poésie : elle ne présente que des objets parfaits en eux-mêmes.

Mais comment parvient - elle à donner

DES BELLES-LETTRES.

à ces objets le degré de perfection nécessaire, lorsqu'ils ne l'ont pas en eux-mêmes? Le voici. Le poëte rassemble les plus beaux traits de la même espèce, qu'il voit épars dans la nature, et qui peuvent former un tout parsait en son genre. La réflexion que fait Cicéron dans son livre de l'Orateur, au chapitre de l'Invention, va nous servir à développer ce principe important. Lorsque le célèbre peintre Zeuxis voulut peindre une beauté parfaite, il pensa bien qu'il ne pourroit pas en trouver un modèle existant dans la nature. Que fit-il? Il observa les plus beaux traits dans différentes belles personnes, les rassembla, en-sorma un tout, et parvint à montrer sur la toile une beauté dans sa plus grande perfection.

Il est aisé de concevoir que le poëte em-Ceque fait ploie les mêmes moyens avec le même suc- le poete cès. Molière voulant tracer le vrai caractère de l'avare, n'en chercha point un parfait modèle dans la société, c'est - à - dire, qu'il ne s'appliqua point à y découvrir un homme qui eût fait tout ce que fait ou peut faire un avare. Mais il observa attentivement différens avares; il saisit les plus grands traits d'avarice qu'ils avoient faits; il y ajouta, d'après la connoissance profonde qu'il avoit du cœur humain, d'autres traits qu'il imagina qu'un avare est capable de faire : il réunit tous ces traits, les attribua à son personnage, et, par - là, vint à bout d'en composer un caractère parsait dans son genre.

262 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Ainsi, le poëte veut-il, par exemple, chanter un héros qui a terminé une glorieuse entreprise? Il lui donnera toutes les vertus des grands hommes; et ces vertus seront portées au plus haut degré de perfection, où elles puissent se montrer dans l'homme même. Il mêlera, s'il veut, à ces vertus quelques foiblesses dont les plus grands hommes ne sont point exempts. Ces foiblesses ne rendront son héros que plus intéressant, parce qu'elles le rapprocheront de nous; parce qu'elles nous le représenteront sujet, comme nous, à la fragilité de la nature humaine. De plus, il fera naître sous ses pas tous les obstacles, tous les périls, toutes les traverses, tous. les malheurs qu'on peut raisonnablement imaginer. Mais il lui donnera en même temps, ou le courage, ou la force, ou l'adresse, ou la patience nécessaires pour qu'il les surmonte. Enfin, il lui fera faire toutes les belles actions, par lesquelles les plus grands hommes pourroient se signaler dans une pareille entreprise, et il le conduira, de cette manière, jusqu'à l'entier achèvement de l'action princi-

En un mot, quelque sujet que traite le poëte; dans quelque situation qu'il se trouve, il doit agir et parler, faire agir et faire parler ses personnages aussi régulièrement, aussi parfaitement qu'on peut agir et parler dans une pareille circonstance. Actions, sentimens, images, tout doit être tiré du sein de la belle nature. Si ce sont des actions, il faut que dans leur espèce, elles soient aussi belles qu'on puisse l'imaginer, et qu'on ait quelque raison de croire qu'elles ont été ou qu'elles ont pu être réellement faites. Si ce sont des sentimens, il faut que dans leur espèce, ils soient aussi beaux qu'on puisse l'imaginer, et que l'on ait quelque raison de croire qu'un homme en auroit ou pourroit en avoir de pareils dans une semblable circonstance. Si ce sont des images, il faut que dans leur espèce, elles soient aussi belles qu'on puisse l'imaginer, et qu'on ait quelque raison de croire que les objets dont elles sont les copies exactes, existent ou peuvent exister.

Mais si le poëte fait faire à son héros des choses impossibles à l'homme; s'il lui donne des sontimens infiniment audessus de l'être le plus grand de son espèce; s'il présente l'image d'un objet que notre esprit ne peut en aucune manière supposer existant, ou capable de recevoir l'existence, alors on s'écriera: Ce n'est point dans la nature ; on ne reconnoît point là la nature. De même, s'il fait faire à son héros des actions ignobles et basses, sous prétexte que tous les hommes peuvent en-faire de pareilles; s'il représente un objet avec toutes ses imperfections, avec tous ses défauts, sous prétexte que cet objet existe réellement ; alors on s'écriera : Ce n'est point dans la belle nature ; ce n'est point là la belle

nature.

264 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Ainsi le poëte qui vondra, par exemple, mettre sous nos yeux un sauvage, nous le représentera non comme un homme civilisé; ce ne seroit point dans la nature; mais comme un homme parfait d'entre les sauvages, avec leurs mœurs, leurs passions, leurs vertus: ce sera alors dans la nature et dans la belle nature.

Voilà en quoi consiste l'art de l'imiter, cette belle nature : voilà ce qu'on doit entendre en poésie et dans les autres arts par inventer. L'homme, à proprement parler, ne peut point créer : la fiction la plus brillante, la plus riche et la plus vaste n'offre rien qui n'existe dans la nature. Qu'on suppose une action accompagnée des plus favorables circonstances qui puissent la relever; un homme vertueux parfait dans son genre; un scélérat qui le soit aussi dans le sien : on verra que ces diverses circonstances, ces différentes vertus, ces différens vices existent, on penyent exister; qu'ils existent, parce qu'on en trouve des exemples dans les temps passés, ou dans le siècle présent; qu'ils peuvent exister, parce qu'ils ne choquent nullement notre raison, et que bien. plus, nous avons quelque sujet de croire à leur existence réclle. Un homme n'a jamais remarqué aucun avare qui, dans sa maison, au milieu d'un cercle nombreux, voyant deux chandelles allumées, souffle une. Il voit l'avare de Molière souffler cette chandelle ; en est-il révolté? Non sans doute, parce qu'il conçoit qu'un

DES BELLES-LETTRES. | 265 homme vraiment avare est capable de faire une pareille action. Un homme ignore entièrement qu'un souverain, non content de pardonner à un sujet qui vouloit lui arracher le trône et la vie, a redoublé ses bionfaits à son égard, et l'a accablé de biens; il voit dans Corneille, Auguste tenir eette conduite envers Cinna; en est-il révolté? Non sans doute, parce qu'il couçoit qu'un monarque vraiment généreux

pent porter jusques-là sa clémence.

Il est aisé de juger que ce que je viens de dire des circonstances d'une action, et des différens traits qui composent un caractère, doit s'appliquer à un tableau, à un édifice, à un monument présentés dans tonte la beauté, dans toute la perfection imaginable. Les différentes figures de ce tableau, leurs attitudes, leur expression, leur coloris, les différens corps de ca superbe édifice, les différentes parties de ce monument admirable existent ou peuvent exister séparément dans la nature. Le génie de l'artiste n'a fait que les rapprocher. les rassembler, les unir à propos, et en composer un tout aussi parfait qu'il pouvoit l'être.

Il s'ensuit de tout ce que je vieus de dire, que le poëte, pour être en état d'inventen, doit porter des yeux attentifs sur la nature, en bien saisir toutes les parties et le vrai beau; distinguer tout ce qui est, et tout ce qui peut être ; observer les hommes et leurs divers caractères, étudier à fond le cœur humain, démêler Tome II.

266 Principes bénéraux

tous les secrets ressorts qui le font mouvoir, tous les sentimens dont il est susceptible, toutes les passions qui peuvent le maîtriser dans toutes les circonstances possibles de la vie.

De l'art de peindre.

L'homme inventeur n'est pas toujours poëte. Pour en mériter le beau titre, il faut qu'il rende l'objet qu'il a trouvé, aussi sensible à l'esprit et au cœur, que l'est au yeux du corps un objet présenté sur la toile. Ce que fait la peinture par les couleurs, la poésie doit le faire par l'expression. Aussi emploie - t - elle un langage extraordinaire, qu'on peut appeler le langage des Dieux. Elle anime, clle personnifie, elle divinise même les différens êtres. L'Aurore est une jeune déesse, qui ouvre avec ses doigts de roses les portes de l'Orient : ses pleurs sont la rosée qui humecte la terre, et qui redonne la vie aux fleurs. Le Soleil est un Dieu monté sur un char étincelant ; que traînent des chevaux immortels, qui vomissent la flamme. Les Vents ont des ailes : le Tonnerre a des flèches. Les vices sont des montres hideux : l'Envie est dévorce de serpens : la Vengeance est armée de poignards : la Colère agitée de mouvemens convulsifs, a sans cesse l'écume dans la bouche : la Calomnie se traînant dans l'ombre, répand par-tout le fiel et le poison. ·

Tous les objets que le poéte offre à nos regards, portent l'empreinte d'une imagination brûlante, d'un génie de fou,

nes Belles-Lettres. mais toujours dirigé par le goût. Ce sont les pensées les plus nobles et les plus hardies, les expressions les plus magnifiques et les plus animées, les métaphores les plus riches et les plus brillantes, les figures les plus vives et les plus pompeuses, les tours les plus nombreux et les plus variés, l'harmonie la plus agréable et la plus séduisante. Mais rien n'est hors de la nature : tout en est une copie fidèle. Rien ne passe les bornes de la vraisemblance : tout est soumis aux sages loix de la raison. Le poëte, dans ses plus grands écarts, ne marche qu'à la clarté de son flambeau. S'élevant et s'abaissant, dans son style, il sait le varier selon les sujets : il prête un langage différent au monarque, au héros, au simple citoyen, an herger, en prenant, pour ainsi dire, leurs sentimens et leur âme. En un mot il sait donner à chaque objet le vrai coloris qui lui est propre, et dire chaque chose sur le ton qui lui convient. C'est ainsi qu'il imite, qu'il exprime la belle nature dans toute sa noblesse, dans toute sa vérité, dans toute sa perfection.

Le poëte doit donc, pour rendre son Cequesait style pittoresque, ou, ce qui est la même poer peinchose, vraiment poétique, s'attacher au drechoix des pensées et des expressions. Il saut qu'elles soient toujours nobles, riches, naïves, douces, gracieuses, agréables, selon la diversité des sujets, et qu'elles n'aient jamais rien de commun et de trivial. Il y a des mots qui sont en eux-

mêmes ignobles et bas. Le génie du poëte sait/ bien souvent les rendre dignes de la haute poésie. Ainsi Racine a eu l'art d'employer les mots chiens et pavé, sans que la délicatesse du lecteur en fût blessée.

Les chiens à qui son bras alivré l'ésabel (u) , Attendant que sur toi sa l'u reur se dépluie , Déjà sont à ta porté et demandent leur proie.

Tu le vois, dit-il, en parlant de Louis

Baiser avec respect le paré de tes temples.

Parmi ces mots ignobles et bas, il y en a qui ont quolque chose de dégoâtant. Mais employés dans le sens figuré, ils peuvent prodaire un très-bel effet en poésie. Tel est le mot fumier qui fait la pointe de cette épigramme, que Patrix a imitée des Fisions de Quevedo, poète espagnol:

Je songeois cette unit que de mai consumé, Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé, Et que n'en pouvant pas souffrir le volsinage, En mort de qualité je lui tins ce langage. Retire-toi, coquin; va pountir loin d'ici: Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi. Coquin! ce me dit-il d'une arrogance extreme; Va chercher tes coquins a lleurs; coquin t'il même, lei tous sont égaux : je ne ted sis plus ries; Je sais sur mon fumier comme toi sur le tien.

⁽a) Voyex ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

DES BELLES-LETTRES. 269
On voit aisément que dans ce mot fumier, le figure adoucit ce que le propre a
de rude et de rebutant.

Il y a d'autres mots qui sont si commenna, qu'ils paroissent devoir être entièrement bannis de la poésie. On croiroit
que rien ne peut les elmoblir. Tels sont
celui-ci, celui-là, l'un l'autre, d'ailleurs,
pourvu que, puisque, de sorte que, etc.
Cependant l'homme de goût trouve quelquefois l'art de les embellir et d'en faire
usage. C'est ainsi que Racine a dit élégamment des Romains:

Des bient des nations ravisseurs altérés, Le bruit de nos trésors les a tous attirés. Ils y courent en foule, et jaloux *Pun de l'autre*, Désertent leur pays pour inonder le nôtre.

· Le C. . . de B*** a dit aussi :

Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'aquilon déchaîné
Menace réphyre étonné
D'une nouvelle servitude.

D'un autre côté, il y a des mots qui patoissent uniquement consacrés à la poésie, sans pouvoir être reçus dans la prose. Tels sont humains pour hommes; forfaits pour crimes; coursier pour cherai; glaive pour épée; ondes pour eaux; antique pour aussi-tôt, etc. Mais observons en passant que lees mots peuvent être

270 PRINCIPES SENERAUX

employés dans la prose soutenue, dans le discours vraiment oratoire. On ne blâmera certainement pas Bossuet d'avoir dit dans une oraison funèbre: Glaive du Seigneur, quel coup venez-vous de frap-

per?

Le poète doit encore s'attacher au choix des tours. Ils consistent dans le judicieux emploi des métaphores et des figures, et comprennent aussi l'inversion, qui, comme je l'ai dit ailleurs, fait précéder des mots, qui, dans l'ordre naturel, devroient suivre, et fait suivre ceux qui devroient précéder. Cette inversion est un très – bel ornement dans la poésie, si elle est libre et aisée; et un très-grand défaut, si elle a quelque chose d'extraordinaire et de forcé. La lecture de nos bons poètes apprendra l'usage qu'on doit en faire, et quelles sont les bornes qu'il me faut point passer.

Enfin le poëte doit s'attacher à l'harmonie. C'est cette variété de tons qui charme l'oreille, et qui, par l'impression qu'elle fait sur cet organe, parvient à ébranler doucement notre âme, et à la plonger dans une espèce de ravissement. Cette harmonie, un des plus puissans attraits de la poésie, consiste d'abord dans le mélange des rimes : j'ai déjà fait voir les différentes manières de les entremêler et de les croiser. J'observerai seulement que les vers, à rimes suivies, manquent d'harmonie, 1°, quand les rimes masculines ont une trop grande conve-

DES BELLES-LETTRES. 271
nance de son avec les féminines, comme dons
ceux-ci de Racine:

Avant que tous les Grees vous parlent par ma vois,
Souffrez que l'ose ici me flatter de leur chois,
Et qu'à vos yeux, Selgueur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille, et le vainqueur de Troie.

2°. Quand deux rimes, soit masculines, soit féminines, ne sont séparées de deux autres rimes semblables, que par deux rimes d'une espèce différente, comme dans ces vers de Voltaire;

Soudain Potier se lève et demande audience.
Chaeun à son aspect garde un profond silence.
Dans ce temps malheureux par le erime infecté,
Potier fut toujours juste et pourtant respecté.
Souvent on l'avoit vu par sa mâle éloquence.
De leurs emportemens réprimer la lisence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.

On voit, dans ce dernier exemple, surtout, que l'oreille est bien loin d'être agréablement flattée par le retour des mêmes sons.

L'harmonie poétique consiste aussi à rompre la mesure à propos, sur-tout dans les vers alexandrins, pour éviter la monotonie. Elle ne souffre point que les vers marchent toujours de deux en deux, encore moins un à un. Mais elle veut qu'une pensée soit exprimée tantôt en un vers, tantôt en deux ou trois, quelques

272 PRINCIPES SÉNÉRAUX

fois dans un soul homistiche. Il n'est aucun poëte qui alt aussi bien connu cet art que Racine. Lisez et méditez ses vers : ils vous instruiront mieux que les préceptes les plus étendus.

Il y a une harmonie imitative, qui consiste à faire si bien concerter les mots avec les choses signifiées, que le son de ces mots imite la nature des choses qu'ils expriment. Vida, poëte latin, nous trace parfaitement, dans son Art poétique, les règles de cette harmonie. Voici le sens de ce morceau : « Il faut donner à chaque » yers, l'air et le caractère qui lui sont » propres. Le second ne doit pas marcher » comme le premier, ni le troisième » comme le second. L'un est plus leste et » plus agile : par le mouvement de ses » pieds et la légèraté de ses ailes, il » paroît voler et raser la surface de l'onde. Description Descri » traîne lentement et avec de pénibles efforts, » paroissant s'arrêter à chaque pas. Celui-ci » montre un visage riant et un teint fleuri : » Vénus l'a embelli de toutes ses graces. » Celui - là au contraire n'offre que des » traits rudes et des membres difformes; un » sourcil hérissé, et une queue tortueuse : » le som en est dur, et la vue désap gréable ».

L'harmonie imitative est moins marquée dans notre langue, que dans la latine et la grecque. Nous avons cependant de très beaux vers en co genre, tels que ceux-

ci de Racine : -

DES BELLES-LETTRES. 273
Hébien, filles d'enfer, vos mains sont elles prêtes?
Pour qui sont ces serpens qui siffient sur vos têtes?

L'onde approche se brise, et vômit à nos yeux Parmi des flots d'écume un monstre furieux. Son front large est aimé de cornes menaçantes: Tont son corps est couvert d'écailles jaunissantes: Indomptable taureau, dragon impétueux, Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

L'essieu crie et se rompt, l'intrépide Hippolyte (a) Voit voler en éclat tout son char fracassé. Dans des rênes lui-même il tombe embarrassé.

Ceux-ci sont de Boileau.

Quatre boufs attelés, d'un pas tranquille et lent, Promenoient dans Paris le monarque indolent.

Sons les coups redoublés tous les banes retenissent & Les murs en sont émus ; les voûtes en mugissent , Et même l'orgue en pousse un long gémissement.

Le bled pour se donner sans peine ouvrant la terre, N'attendoit pas qu'un bouf pressé de l'aiguillons, Traçàt à pas tardifs un pénible sillon.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

274 PRINCIPES GÉNÉRAUX

L'autre esquive le coup; et l'assiette volant S'en va frapper le mur, et revient en roulant,

J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arène, Dans un pré plein de fleurs lentement se promène, Qu'un torrent débordé, qui, d'un cours orageux, Roule, plein de gravier, sur un terrein fangeux.

La Mollesse (4) oppressée Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée, Et lasse de parler, succombant sons l'effort, Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort,

Si l'on vent avoir un exemple, et tout à-la-fois les règles de cette harmonie imitative, on n'a qu'à lire ces besux vers de l'abbé du Resnel, tirés de sa traduction de l'Essai sur la critique, par Pope.

Que le style soit doux, lorsqu'un tendre zéphyre,
A travers les forêts, s'insinue et soupire.
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes eaux.
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage?
Le vers comme un torrent, en grondant doit marcher.
Qu'Ajax (b) soulève et lance un énorme rocher;

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

DES BELLES-LEFTRES. 275
Le vers appesanti tombe avec cette masse.

Voyez-vous des épis efficurant la surface, Camille (a) dans un champ, qui court, vole, et

Camille (a) dans un champ, qui court, vole, et fend l'air?

La muse suis Camille, et part comme un éclair.

Le poëte raconte quelquefois une action : Division quelquefois il la met sous les yeux : d'autres la Poésie. fois il se livre seulement au sentiment : enfin il traite souvent quelque sujet dans le dessein d'instruire : de-là naissent quatre espèces de poésies. Quand le poëte raconte une action, c'est la poésie épique. Quand il offre aux yeux un spectacle, en introduisant des personnages qui parlent et qui agissent, c'est la poésie dramatique. Quand, pénétré d'un sentiment, agité d'une passion, il s'y livre tont entier, et les exprime avec le plus vif enthousiasme, c'est la poésie lyrique. Quand il emploie son langage brillant et figuré,. pour établir ou développer une vérité, pour donner des règles et des préceptes, c'est la poésie didactique.

Ces quatre genres, quoique séparés l'on de l'autre, peuvent se trouver, et se trouvent assez souvent réunis dans un mêmo poëme. Le poëte épique présente, en bien des endroits, ses personnages qui parlent et qui agissent. Il n'est pas rare que le poëte dramatique raconte. Le poëte lyrique même

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

276 Principes cénéraux

le fait quelquefois, en se soutenant toujours dans son essor. La poésie didactique renferme souvent des récits intéressans, des sentimens exprimés avec feu, et les discours directs de certains personnages. Il ne seroit guère possible d'indiquer un poëme, qui, dans toutes ses parties, se rapportat exactement à un seul de ces quatro genres. Ainsi je ne suivrai point cette division, pour faire connoître les divers onvrages en vers. Il me paroît plus simple et plus commode de les parcourir tous successivement, en commencant par les moins considérables. Il y en a qui sont très-courts, et qui peuvent être tous compris sous le titre de Poésies sugitives. Il y en a d'autres auxquels on donne le nom de petits Poëmes, et d'autres nommés par excellence grands Poëmes.

CHAPITRE I.

Des Poesies fugitives.

I n'est pas anssi aisé qu'on pourroit se l'imaginer de réussir dans les poésies fugitives. Outre qu'elles exigent, chacune dans son espèce, un talent particulier, on n'y souffre pas les moindres inégalités, les plus légers défauts. Il faut qu'une petite pièce de vers soit aussi parfaite qu'elle puisse l'êtres Si elle ne l'est point, on la regarde, avec raison, presque comme mauvaise. Ces pe-

tits ouvrages poétiques sont : 1°. L'aigme, le logogryphe, et la charade. 2°. L'épigramme, le madrigal et le sonnet. 3°. Le rondeau et le triolet. 4°. L'épitaphe et l'inscription. 5°. L'épithalame et la chanson. Je ne parle point de la balade, du chant royal, du lai, du virelai, et autres pertites pièces de vers, qui ne sont plus guère d'usage.

ARTICLE I.

L'Enieme et le logogryphe se nomment De l'En en latin gryphus et logogryphus; mots nigme. qui viennent du grec. Le premier signifie, énigme sur une chose, et le second, énigme sur un mot, et même sur les parties de ce mot L'énigme peut être en prose : mais elle -est presque toujours en vers. Le poète y donne à deviner une chose, en la décrivant par ses causes, ses effets, ses propriétés, mais sous des idées et des termes équivoques. · Ainsi l'auteur qui a dit : Maison à louer, laquelle a deux portes, trois fenttres; du logement pour quatre maîtres, même pour cinq en un besoin, deux caves, un grenier à foin; maison que le propriétaire avec sa baguette d'enchanteur, peut transporter, au gré du locataire, dans quelque quartier qu'il lui plaira ; maison qui porte

Principes généraux

un écriteau tiré de Barême et de l'algèbre. et dont le nom, aussi bien que celui de l'enchanteur, se lit dans le calendrier : cet auteur, dis-je, a proposé une énigme, dont le mot est une voiture, nommée fiacre. On y voit la description d'une chose par ses propriétés; description où ne sont employées que des idées et des expressions équivoques, puisqu'elles présentent plusieurs rapports et plusieurs sens.

· L'équivoque caractérise donc l'énigme: elle y donne le change au lecteur, qui d'ailleurs, doit s'y attendre. La métaphore et l'antithèse sont les principales figures, propres à ce genre de poésie, qui doit être court, précis, et piquer sur-tout la curjosité du lecteur par quelque trait qui semble désigner le mot, ou par les contrastes singuliers que présente l'énigme. Quoique chacun de ces traits puisse s'appliquer à différens objets, il faut néanmoins que tous ces traits réunis conviennent uniquement à la chose, dont le nom est le mot cherché : c'est la première et la plus essentielle règle de l'énigme. On y personnifie souvent le sujet, en le saisant parler au lecteur, comme on le voit dans celle - ci.

Je suis difficile à trouver. Et plus encore à conserver. Les curieux, pour me connoître, Avec grand soin me font leur cour. Mais mon destin me défend de paroître :

Car l'instant où je vois le jour, Est l'instant où je cesse d'être.

Le mot de cette énigme est le secret.

Ce petit genre de poésie étoit fort en usage chez' les anciens. Ædipe ne monta sur le trône de Thèbes; qu'après avoir deviné l'énigme que proposoit le sphinx (a), et qui présentoit les trois âges de l'homme, l'enfance, la virilité et la vieillesse, sous la figure d'un animal, qui, le matin, marche à quatre pieds; vers le milieu du jour, à deux, et le soir, à trois. Si ce fait est fabuleux, l'invention n'en est pas moins nne preuve, que les anciens avoient une haute idée de l'énigme. Mais nous savons par l'histoire que dans ces temps reculés, les rois s'envoyoient par défi ces sortes de problèmes à résoudre, et qu'ils donnoient de grandes récompenses à ceux qui avoient le talent de le faire, Crœsus, roi de Lydie, envoya pour cet objet, Esope à Amasis, roi d'Egypte. Entr'autres énigmes qu'on proposa dans cette cour au fabuliste phrygien, celle-ci est une des plus remarquables. Il y a un grand temple, qui est appuyé sur une colonne, entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arc-boutans; et autour de ces arc-boutans se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

280 PRINCIPES GÉNÉRAUX

blanche, l'autre noire. Esope expliqua cette énigme, en disant que le temple est le monde; la colonne, l'année; que les villes sont les mois, et les arc-boutans, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

ment le jour et la nuit.

Du Logo-

Le Logogryphe, qui, comme je l'ai déjà dit, signifie énigme sur un mot, et même sur les parties de ce mot, est en effet l'assemblage de plusieurs énigmes, dont une porte sur le mot total, et les autres sur les parties de ce mot, c'est-à-dire, sur les syllabes ou les lettres indifféremment arrangées. Le mot total du logogryphe est appelé le corps; et les parties que l'on sépare pour former d'autres mots, sont appelées les membres. Je prends pour exemple un ancien logogryphe latin, qui est peut-être le meilleur qu'on puisse citer. Le mot en est muscatum, que l'auteur personnifie, en le faisant parler. En voici la traduction littérale avec l'explication.

Prenez. ma Mte (ou la première syllabe mus); je courrai. Oela est vrai, puisque le mot mus signifie souris. Joignez-y le ventre (ou la seconde syllabe ca); je volerai. Cela est vrai, puisque vous avez le mot musca, qui signifie mouche. Ajoutez les pieds (ou la dernière syllabe tum); vous mangerez. Cela est vrai, pui que vous avez le mot entier muscatum, qui signifie raisin muscat. Otez le ventre (ou la seconde syllabe ca), vous boirez. Cela est vrai, puisque vous avez le mot muscat.

mode, ou vin doux et nouvellement fait.
Voici un logogryphe français qui passe
pour être le plus ancien en notre langue.
Il est de Dufresny, poète comique estimé.

Le mot de ce logogryphe est Orange, ville de France. Les deux tiers sont Oran, ville d'Afrique. La tête est or, métal, et dont la suppression donne le mot ange. Le cour est an, par la suppression duquel on a le mot orge. Le changement des lettres de ce mot Orange, fait trouver celui de Garone, fleuve qui coule dans la Gascogne.

Les mots les plus favorables au logogryphe, sont ceux qui fournissent un plus
grand nombre de mots', par la dissection
du mot principal. Mais avertir le lecteur
de rassembler, par exemple, la 2e, la 3e,
la 5e, la 7e lettre qu'on désigne par des
chiffres, c'est avilir la poésie, et justifier
en quelque sorte ce que l'on dit de ces
petites pièces de vers; què ce ne sont que
des puérilités que l'homme de goût dédaigne
et réprouve.

Tome II.

and the terminal

282 PRINCIPES GÉNÉRAUX

De la Cha-

La Charade vient, dit-on, de l'idiôme languedocien, et signifie dans son origine, discours propre à tuer le temps. On y donne à deviner un mot, dont on divise les syllabes, lorsque chacune de ces syllabes forme un autre mot: on dit ce que chaque syllabe signifie, et l'on indique ensuite àpeu-près ce qu'est le mot dans son ontier. On pourroit, pas exemple, faire une charade du mot polissoir, dont la première syllabe est Pô, nom d'un fleuve; la seconde lis, nom d'une fleur; la troisième, soir, nom d'une partie du jour, et le tout, un instrument.

Dans les mots terminés par un e muet, les deux dernières syllables sont consées n'en faire qu'une. Ainsi dans courage et verdure, se trouvent les mots cou et rage, ser et dure. Mais on ne pourroit pas faire da premier, les mots cour et age, parce que la première syllable est cou et non pas cour. Il en est de même, par exemple, du mot butor, qui ne pourroit pas donner les mots but et or.

Au reste, ces trois gentes de poésie ne sont que des jeux littéraires, qui exercent l'esprit; et l'on doit convenir que tout ce qui exerce l'esprit, ne peut pas lui être inutile. Mais l'homme de lettres un peu célèbre, et celui qui est né avec quelque talent poétique, les regardent comme des bagatelles, dont ils ne doivent que très-rarement, et peut-être jamais s'occuper-

ARTICLE II.

De l'Épigramme, du Madrigal, et du Sonnet.

L'ÉPIGRAMME n'est autre chose qu'une De l'Epipensée fine et saillante, présentée heureu-gramme. sement et en peu de mots. La brièveté et, le sel sont les deux principaux caractères, de ce genre de poésie, qui ne doit jamais avoir plus de douze ou de quinze vers, qu'on peut faire de tout pied. L'exposition du sujet, c'est-à-dire, de la chose qui a produit ou occasionné la pensée, doit se faire remarquer par cette précision de style, qui rejette tont ce qui est languissant et superslu. Le sel de l'épigramme consiste dans un trait plaisant, ingénicux et inattendu; dans une pensée qui pique, qui intéresse, qui est rendue d'une manière vive et agréable, et qu'on appelle la pointe ou le bon mot. L'épigramme suivante peut être mise au nombre des meilleures.

Un certain sot de qualitée,
Lisoit à Saumaiss (a) un ouvrage,
Et répétoit à chaque page,
Ami, dis-moi la vérité.
Ennuyé de cette fadaise,
Ab! monsieur, répondit Saumaise,

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

284 PRINCIPES GÉNÉRAUX

J'ai de hons auteurs pour garans, Qu'il ne faut jamals dire aux grands De vérité qui leur déplaise,

On voit que cette épigramme tire toute sa beauté de la finesse de la pensée, qui laisse quelque chose à deviner. Dans celleci, e'est un retour inattendu qui frappe et qui en fait tout le sel: elle est de la Martinière.

Un gaos sespent mardit Aurèle. Que croyez-vous qu'il arriva? Qu'Aurèle en mourut, Bagatelle I Ce fut le serpent qui creva.

Le genre de l'épigramme, dans l'acception qu'on donne communément à ce mot, est trop dangereux et apporte d'ailleurs trop peu de gloire, pour qu'on ne doive pas se l'interdire sévèrement. Il n'appartient qu'à un esprit méchant et à un cœur corrompu d'attaquer les personnes et de rimer des obscénités. Les honnêtes gens ne peuvent pas même soutenir la lecture de pareils ouvrages. Si l'on se sent un talent décidé peur ce genre de poésie, on doit s'armer contre les ridicules, les vices généraux de la société, et faire des épigrammes morales, telles que celle ei de Pelisson.

Grandeur, savoir, renommée,
Amitié, plaisir et bion,
Tout n'est que yent, que fumée;
Pour mieux dire, tout n'est sien,

DES BELLES-LETTRES. 285

On trouve encore dans cette épigramme de J. B. Rousseau le modèle da genre qui doit plaire à tous les bons esprits, même aux plus rigides.

Ce monde-ci n'est qu'nn œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.
Là sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérans.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers range,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en-bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et si la pièce est mal représentée,
Pour notre argent nous sissons les acteurs.

En voici une autre dans le genre familier, et dont le sujet est tiré de la mythologie : elle est pleine d'esprit et de sel.

J'ai désarmé l'amour ; et de tout son bagage
J'ai pris ce qui pouvoit servir à mon ménage,
Je me sers de ses traits pour percer mon tonneau.

De son bandeau

J'ai fait une serviette.

J'ai fondu son carquois pour m'en faire une assiette; Et lorsque pour goûter du vin vieux on nouveau, Jé descends à la cave

Ce superbe vainqueur, à présent mon esclave, Porte devaut moi son flambeau.

Les meilleurs épigrammatistes latins sont Catulle, né à Véronne, l'an 86 avant

286 Principes cénéraux

J. C., et *Martial*, qui, né en Espagne, vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne, passa la plus graude partie de sa vie à Rome. Le premier à plus de sentiment, plus de délicatesse; le second plus de feu, plus de saillie. Mais l'un et l'autre ne doivent être lus qu'avec la plus grande précaution. *Outuble* n'a pas été bien traduit par *Pezay*; et *Martial* l'a été encore moins bien par l'abbé de *Martolles*.

Parmi nous, ce sont Marot et I. B. Rousseau. Après eux viennent Racine, qui nous a laissé quelques bonnes épigrammes, Mainard, Boileau et Piron. Mais encore une fois, si l'on veut s'adonner à ce genre de poésie, on doit se faire une loi inviolable de ne point franchir les bornes de la pudeur, et de n'offenser, non-seulement aucune personne en particulier, mais même aucun corps en général. Piron n'est pas excusable d'avoir dit:

Cy gît Piron, qui ne fut rien, Pas même academicien:

quoique ce trait ne tombât individuellement sur aucun membre de cette illustre compagnie.

Du Madrigal.

Le Madrigal peut avoir le même nombre de vers que l'épigramme : il consiste
également dans une seule pensée ; et ces
deux petits poèmes ne different que par
le caractère même de cette pensée. Elle

est saillante dans l'épigramme, plus particulièrement réservée pour des sujets plaisans ou satyriques. Elle est délicate dans la madrigal, spécialement consacré à des sujets tendres ou galans. L'épigramme a dans sa chute quelque chose de plus vif, de plus piquant, de plus étudié. Le madrigal au contraire à quelque chose de plus doux, de plus simple, de plus gracieux. En voici un qui peut servir de modèle: c'est une réponse de Pradon à quelqu'un qui lui avoit. écrit, et qui avoit mis dans sa lettre beaucoup d'esprit.

> Vous n'écrives que pour écrire: C'est pour vous un amusement, Moi, qui vous aime tendrement, Je n'écris que pour vous le dire.

On peut citer encore pour modèle de madrigal ces jolis vers que sit Désmarets sur la violette, pour la guirlande de Julis de Rambouillet (a).

Me deste en ma couleur, modeste en mon séjour, Franche d'ambition, je me cache sous l'heibe. Mais si sur votre front je puis me voir un jour, La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Quelquefois le madrigal est une allusion à la fable. Tel est celui-ci, dont la pensée a quelque chose de brillant.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

288 PRINCIPES GENERAUX

Vous êtes bê'le, et votre sœur est belie; Entre vous deux tout choix seroit bien doux : L'Amour (a) étoit blond comme vous; Mais il almoit une brune comme elle.

Ceux de nos auteurs qui ont laissé le plus de beaux modèles en ce genre, sont madame Deshoulières et M. de la Sablière. Ce dernier sur-tont, qui n'a com- posé que des madrigaux, excelle dans ce genre de poésie, autant par la finesse des pensées, que par la délicatesse du style. Cette dans de la Sablière, que la Fontaine a immortalisée dans ses vers, étoit son épouse.

Dusonnel. Le Sonnet qu'on rapporte, aussi bien que le madrigal, à l'épigramme, consiste dans quelques pensées, dont la dernière doit avoir quelque chose de frappant et d'extraordinaire. Sa forme artificielle ou mécanique est absolument invariable. Il est composé de quatorze vers. Les huit premiers sont partagés en quatrains de même mesure, et qui roulent sur deux rimes, qu'il faut y placer dans le même ordre. Les six derniers vers riment différemment des premiers, et sont partagés en deux tercets. Les deux premiers vers du premier tercet riment ensemble, et le troisième sime avec le second du second

tercet. Le sens doit être complet après chaque quatrain et chaque tercet. Quand

⁽α) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume,

To Es BELLES-LETTREE. 2889 le sujet du sonnet est grave et sérieux, on doit y employer des vers alexandrins : quand àl ne l'est pas, on peut employer des vers de dix ou même de huit syllabes.

Tout doit être exact, poli, châtié dans ce petit ouvrage. On n'y souffre ni le moindre écart du sujet; hi un vers foible ou negligé, ni une expression impropre ou superflue, ni la répétition du même mot. La précision let la justesse des pensées, l'élégance des expressions, l'harmonie des vers, la richesse des rimes m'y doivent rien laisser à desirer : en un mot, tout doit y étse d'une beauté achavée. Aussi n'y a-t-il ancom poéte qui ait atteint à ce degré de penfection quion exige dans ce petit poëme; et ce qu'a nit Boileau, il y a un siècle. nous pouvons le répéter aujourd'hai, qu'un sonnet sans defauts est un heureux phénix qui est encore à trouver. Le meilleur de tons est celui de des Barneaux. C'est par ceste misan, qu'en le proposant pour modèle, je na femi point difficulté de le citer. quesiqu'il soit connu de tout le monde.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité ; Toujours tu prends plaisir à nous être propice : Meis l'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté Ne me pardonners sans blesser ta justice.

Oui, mon Dien, la grandeur de mon implété Ne laisse à ton pouvoir que le cheix du supplice; Ton intérêt s'oppose à ma félicité, Et ta clémence même attend que je périsse. Tome II. Contente ton desir, pnisqu'il t'est gloricus;

Offense-toi des pleurs qui conlent de mes yeux;

Tonne, frappe, il est temps, rends inoi guerre
pour guerre.

Jadpre en Págissant la raiton qui t'algrit. Mais dessus quel endroit tombera dun tohnerre ; Qui ne soit tout connert du sang de l'ésus-Christ ?

MATICLE III.

Du Rondeau et du Triolet.

rabaccioprai br.

Du Ron-: La naïveté fait le principal caractère du Rohleau. Mais cette naiveto n'exclut pas la délicatessel, la finesse : même; pourvu qu'elles me w'y trouvent pas aux dépens de l'aimable simplicité. Ce petit poëme, particulierement propre à des sujets badins, est composé de treize vers de dix ou de huit syllabes, qui roulent sur deux rimes, dont huit: sont féminines, et cinq masculines, on huit masculines, et cinq feminimeso De quelque manière qu'on dispose ces rimes, il s'en rencontre en quelqu'endroit trois féminines ou masculines de suite. Il doit y avoir, après le cinquième vers, un repos ou un sens complet. Le premier hémistiche, ou les premiers mots du rondeau, doivent se retrouver à la suite du huitième et du treizième vers, pour servir de refrain. Il est essentiel que ce refrain, qui, dans les vers de dix syllabes, est de quatre, et qui, dans ceux de huit, est de trois, soit lié avec la

pensée qui précède, et qu'il termine le sens naturellement.

Voici un très-beau rondeau d'Adam Billaut, menuisier de Nevers, qui sans aucune littérature, devint poète dans sa boutique, et dont les poésies, qui roulent toutes sur le vin, sont pleines de verve et de feu:

Pour te guérir de cette sciatique, Qui te retient comme un paralytique Entre deux draps sans aucun mouvement, Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment, Puis lis comment on les met en pratique,

Prends en deux doigts, et bien chauds les applique Sur l'épidernie où la douleur te pique, Et tu boiras le reste promptément Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique;
Car je te fais un serment authentique;
Que si tu crains ce doux médicament;
Ton médecin, pour ton soulagement;
Feia l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

Or a dit que ce poëte ent des pensions du cardinal de Richelieu, et de Gaston, frère de Louis XIII, et qu'il ne voulut point quitter le séjour de Nevers, pour celui de Versailles. Les poëtes de son temps l'appeloient le Virgile au rabot; et Mainard assuroit que les Muses ne

devoient être apriese que sur des tabourets, faits de la main de as poëte-monuisier.

Du Trio.

Le Triolet est une espèce de rondeau, et n'a sur deux rimes que cinq vars, dont les deux premiers présentent un sens achevé. Le premier doit être répété après le troisième, en formant un sens naturel avec ce qui le précède. Il en est de même des deux premiers, qu'on répète après le cinquième. Ces règles sont exprimées dans ce triolet même, qu'on attribue à Scarron.

Pour faire un bon triolet;
Il fant observer ces trois thoses;
Savoir, que l'air en soit follet a
Pour faire un bon triolet;
Qu'il entre bien dans le rôlet;
Et qu'il tombe au milieu des passes;
Pour faire un bon triolet,
Il faut observer ces trois choses.

Mais la heauté de ce petit genre de poésie consiste dans l'application heureuse qu'on fait des deux premiers wers, et dans leur liaison avec celui qui les précède. On ne peut pas en citer de meilleur exemple, que cet ancien et juli triolet de Rauchin:

Le premiet jour du mois de mai. Fat le plus heureux de ma vie. Le beau dessein que le format. Le premier jour du meis de mai i

203

D & B.R.A.L E.s. - La E T T R R.s.

Je vous pie, et je vous simel.

Si ce desspig [vous du mois de mai]

Le Disse desspig fous du mois de mai]

Fut le Diss bestraux de ma me.

ARTICLE IV.

De l'Epitaphe, et de l'Inscription.

L'EPITAPHE consiste dans quelques vers De 186 gravés ou supposés devoir l'être sur un tapho. tombeau. Le poëte y fait le plus souvent l'éloge du mort; et il doit alors y mettre les grâces et la délicatesse du madrigal, en prenant néanmoins un ton plus noble et plus élevé, et en caractérisant la personne qui en est l'objet. Il faut sur-tout qu'il évite avec le plus grand soin d'être long et mystérieux. L'épitaphe n'étant faite que pour être lue en passant, doit présenter un sens clair et précis, qu'on découvre d'abord et sans la moindre peine. Une des plus belles que je connoisse, est celle du grand Turenne par Cheereau. La voici :

Turenne (a) a son sombeau parmi ceux de nos sois; Il obtint cet honneur par ses fameux exploits, Louis voulut sinsi couronner sa vaillance,

Afin d'apprendre aux siècles à venir Qu'il ne met point de différence Entre porter le sceptre et le hien sentenir.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Voiume.

294 PRINCIPES GENERAUX

Lorsque l'épitaphe est une satyre du mort, elle doit avoir toute la finesse et toute le piquant de l'épigramme. Mais ce genre est odieux et infâme. Il n'y a que les méchans et les scélérats connus dans l'histoire, dont l'honnête hommé puisse se permettre de faire la satyre sur leur propre tombeau. Ainsi, je ne craindrai point de citer ici l'épitaphe du fameux l'Arétin, par Mainard.

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps.
De l'Arctin, de qui la p'ume.
Blessa les vivans et les morts.
Son encre noircit la mémoire.
Des monarques, de qui la glaire.
Est vivante après le trépas;
Et s'il n'a pas contre Lieu même.
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il me le connoissoit pas.

Ces vers sont une traduction libre de l'épitaphe latine qu'un poëte italien fit à l'Arétin, et qu'on dit avoir été placée sur son tombéau, dans l'églisé de Saint-Marc, à Venisé.

De l'Inscription.

On appelle *Inscription*, des caractères gravés sur un édifice; un monument, au bas d'une statue, d'un portrait, etc.; soit pour transmettre à la postérité la mémoire de quelque événement, soit pour faire connoître aux passans un fait, une chose, une personne. La précision et la

nes, Belles-Lettres. 205 elarté font le principal mérite de ce petit Juvrage. Je n'en connois pas de plus belle pour un monument public, que celle qu'on lit au - dessus de la porte de l'Arsenal de Paris. Ce sont deux vers latins, dont l'auteur, nommé Bourbon, étoit professeur d'éloquence grecque au Collège Royal, et fut ensuite de l'Académie française. En voici la traduction littérale, mais qui n'en rendra ni toute l'énergie ni toute la précision. Ce mont Etna (a) fournit a Henri (b) des traits forgés far Vulcath (c.), traits qui doi-cent dompter les fureurs des géans. Que d'hages dans ce peu de mois; et que de beautés dans ces images! On y voit l'Arsenal comparé aux antres du mont Etna, où Vulçain forgeoit avec les Cyclopes la foudre pour Jupiter; les armes qui y sont déposées, comparées aux traits fabriqués par Vulcain; Henri IV, à Jupiter même, et ses ennemis, aux géans réduits en poudre dans la guerre qu'ils osèrent déclarer au maître des Dieux.

Quant aux inscriptions qui ont été faites en notre langue, une des plus belles que je puisse citer pour un monument, est celle que fit Piron, la que le village d'Arcy ayant été réduit en cendres, M. Grassin,

1 124 5 16 4 W G 40

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de se Volume.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

256 PATRETES SÉRÉRATES seigneur du fleu, le fit rebâtir. Elle fatt gravée sur une pyramide dans ce village. La voici:

ch em ha n

La flamme avoit detruit ces lieux : Crassin les rétabilt par sa munificence. Que ce murbre à jamais serve à traser aux yeux Le mulbeur, le bienfait et la reconnoissance.

L'inscription qu'on lit au bas du portrait de la comtresse de la Susse, est la meilleure en ce genre qui s'offre à ma mémoire. Elle consiste en quatre vers latins que les uns attribuent au président de Fieubet, et les autres au P. Boukours. Le fameux Largilliere avoit peint cette dame célèbre, assiso dans un char roulant sur des nuages. Voice le sens littéral de ces vers, dignes du siècle d'Auguste. Quelle déesse est portée sur un char eleve au milieu des airs ? est - ce Junon (a)? est-ce Pállas (b) ? est-ce Venus (c) qui vient elle-même? Si vous considérez sa naissance, c'est Junon; ses écrite, c'est Minerve; sa beauté, c'est la mère de l'Amour. On a essayé de les rendre par ces vers français

Quelle Dieinité sere abus descend des cleux : 1-11 Est-ce Vénus, Pallas, on la reine des Dieux,

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Valame.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽e) Voyez ce mot, ibid. deri merce ...

Des Bellet Lette 597 Dont noue resentens in présence ? Tontes trois en vérité :

Minere par sa relence,

Et Penus par sa relence,

Je pourrai citer aussi ces quatre vers du chevalier de Cailly, sur le portrait de Louis XIV qu'on avoit peint sans couronne:

> Que cette majesté me plait! Avec l'éclat qui l'environne, Il ne lui faut point de couronne, Pour nous apprendre ce qu'il est.

ARTICLE V.

De l'Épishalame, et de la Chanson.

L'Epithaiane, mot qui vient du grec, De l'Epit pais eignific chane nupétal, est un petit balance, poème fait à l'occasion d'un mariage. Il a deux parfies essentielles : l'une compound les lournges qu'en donne aux nouveux éphix; et l'ausre, les voeux qu'en fait pour leur bonheur. Ces lossanges doivent âtre ingénieuses, mais naturelles, exprimées avec beaucoup de déficatesse, et accommodées au sexe, à la massance, au rang et au mérite des personnes. Ces vœux doivent se rapporter principalement à la douceur de l'union que forment les nouveaux époux, et aux fruits heureux qu'ils peuvent en attendre. Mais il

298 PRINCIPES GÉNÉRAUX
faut qu'ils ne soient jamais, hors de la vraisemblance.

La meilleure façon de trailer le sujet d'un épithalame, est de le renfermer dans une fiction ou dans une allégorie. Les idées n'en sont alors que plus saillantes et plus poétiques. La mythologie sert à répandre une infinité d'agrémens dans ces sortes de petits ouvrages. Le style en doit être riche, prillant, gracieux, et sur-tout varié. On peut prendre un ton noble et éleyé, ou badin et enjoué. Cela dépend de la manière dont 'on chivisage son sujet; ainsi que du rangi et de la maissance des personnes dont on chante l'union.

Ce petit poème n'a point de règles particulières pour le nombre, la mesure, et la disposition des vers. Tout ce que l'on peut dire relativement à la forme de l'épithalame, c'est qu'il doit y avoir un où deux, vers intercalaires, répétés par intervalles, et qui font une espèce de réfrain. C'est ce qu'on va voir dans celufi-ci, que fit, en 1745, le Ca de B** sur le mariage de Louis, Dauphin de France, fils de Louis XV, avec Marie-Thérèse, Infante d'Espagne. Il ne seroit guères possible d'en citer un plus agréable et plus beau dans le genre noble et sérieure.

Descends, Hymen (a), descends des cieux, Viens remplir les vous des deux mbades.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

RES. BELLES - LETMRES.

Les Bourhons, ces enfans des Dieux,
Unissent leurs tiges fécondes : ?

Descends, Hyman, descends des cienx,

Viens remplis les vonz des deux mondes.

Tandis qu'an sein de ses roseaux, l La Nymphe du Tage (a) éplorée, Répand sur son urne azurée Des pleurs qui grossissent ses eaux, Les Dieux enfans de Cythérée (b), A la lueur de leurs flambéaux, Conduisent l'Infante adorée.

Descends, Hymen, descends des cieux,
Viens remplir les voux des deux mondes.
Les Bourbons, ces enfans des Dieux,
Unissent leurs tiges fécondes:
Descends, Hymen, descends des cieux,
Viens remplir les voux des deux mondes.

Pour célébrer un si beau jour, Dioné (c) dans les airs portée, Répaud, par les mains de l'Amour, Les riches trésors d'Amalthée (d), Ses cygnes volent à l'entour, Et couvent d'une aile argentée Les plaisirs qui forment sa cour.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid. .

⁽c) Voyez ce mot, ibid. .

⁽d) Voyez ce mot, ibid.

Principle Gérératus Cypris (2) du civi est descendue: La terre estron heureux séjour : Les ofscaux chanteut son retours Toute la mature set émus. Il semble qu'au gré de nos vosux Le feu des plaisirs se raliumes : A l'ombre d'un myrte amoureux, Hébé (b) couronne ses cheveux. La jeune Flore (c) les parfonne, Il semble enfin que l'Univers Sorte du chaca et renaisse : Vertume (d) étend ses tapis verts : Et les conleurs de la jeunesse Brillent sur le Front des hivers. O toi qui choisis la décence. Pour servir de guide aux plaisire, Toi qui couronnes les desirs. Bans faire rought l'immocence Descends, Hymen, descends des cienx. Viens remplir les voux des deux mondes. Les Bourbons, ces unfant des Dieux. Unissent leurs tiges fécondes: Descends . Hymen , descends des cleux . Viens remplir les voux des deux mondes,

Junon (e) dans les airs embellis,

Son.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de se Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid. (c) Voyez ce mot, ibid.

⁽d) Voyez ce mot, ibid.

⁽e) Voyez ce mot, ibid.

DES BELLES-LETTARS. De Borée (a) enchaîne la rage : L'Hymen porté sur un nuage. Descend dans l'empire des Lys. Bientot nos vœux seront remplis: L'Hymen approche de son temple; L'Hymen au bruit de mille voix, Perce la foule qui contentple Le fils du melleur de nos rois. Conduite par la main des Graces (6), L'Infante cet au pied des autels : L'époux, semblable aux immertels, S'empresse et volt sur ses traces. Des Dienx par l'Hymen avertis La troupe auguste est assemblée : Ce sont les noces de Thétis (c); Tous les yeux y cherchent Pelés ; Tous les yeux y trouvent son fils. Les plaisirs en foule descendent. Que tous les Français vous entendent, Jennés époux, tendres amans! Paononcez vos derniers sermens; L'Hymen et l'Amour les attendent. Le nœud que vous allez former. Ne sauroit être trop durable: L'Hymen fait un devoir d'aimer;

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volumes

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de premier Volume.

⁽c) Voyen ce mot, dans les notes, à la fin de se Volume.

302 PRINCIPES GENERABO L'Amour rend ce devoir almable. Tous deux épuisent leurs bienfaits Tendges amans, ils vous unissent; Ils vous enivrent à longs traits Du plaisir pur dont ils jonissent. Que tous les peuples applaudissent. Au présuge heureux de la paix! . . . Que la Discorde (a) désarmée Sentaise au bruft de nos concerts ! .) Que l'Europe moins alarmée Répète nos chants et nos vers! Les cents voix de la Renommée (b) Les apprendront à l'Universi Bénissons le siècle où nous sommest L'Hymen, en comblent tous nos voiux, Promet au monde de grands hommes, Et de grands rois à nes nevenz. C'en est fait , l'Aniour et la Gloire (c) Couronnent nos tendres amans: Les Dieux ont gravé leurs sermens Au Temple immortel de Mémoire (d).

> Remonte, Hymen, remonte aux cleux; Tu remplis les vœux des deux mondes.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

⁽d) Voyez le mot Mémoire (Déesse de), dans les notes, à la fin de ce Volume.

DES BELLES-LETTRES. 303
Les Bourbons, ces enfans des Dieux,
Ontinui leurs tiges fécondes:
Rémonte, Hymen, rémonte aux cieux;
Tu remplis les voux des deux mondes.

Stésichore; nei à Himeres, ville de Sicile avers l'an 612 avant J. C., et des ouvrages duquel il ne nous est parvenu que quelques petits fragmens, passe pour avoir été chez les Grees l'inventeur de l'épithalame. On trouve dans les Idylles de Théocrite, l'épithalame d'Hélène, qui est un chef-d'œuvre. Catulle est le premier poète latin, qui ait exercé son talent en ce genre. Son épithalame de Manlius et de Junie est charmant. Je n'en connois point, dont le coloris soit plus frais et plus agréable. C'est dommage qu'en duelques endroits il n'aft pas assez respecté le

quelques endroits il n'ait pas assez respecte la décence. Moutonnet de Clairfons l'a traduit; en laissant tout ce qui auroit pu alarmer la padeur.

Nes Bons postes offrent aussi dans leursi recueils de jolis épithalames, ou des pièces de vers, qui en portent le nom sans en avoir précisément la forme. Co sont dus épîtres sur un mariage, sans vers intercalaires.

La Chanson est un poème fort court, auquel en joint un air pour être chanté. Elle Chanson-traite des sujets familiers; amusms, tendres ou badins; et west en quoi elle diffère de l'ode qui s'élève jusqu'au sublime.

Ce genre de poésie doit présenter une

304 PRINCIPES, GENERAUX suite d'idées naturelles et piquantes, d'images douces et gracieuses, qui tendent toutes au même sujet. On veut que le style de la chanson soit leger, les expressions choisies et toujours exactes, la marche libre, les vers faciles et coulans; que les tours maient rien de force : que tout y soit fini, sans que le travail s'y fasse sentiri

Chaque couplet d'une chanson doit être termine par une pensee fine, ou un sentiment délicat. It y en a qui ont un refrain, c'est-à-dire, que chaque couplet y finit par les mêmes vers. Ce refrain doit contenir l'idée principale de la chanson; et cette idee doit être saidante, toujours liée avec celles qui la precedent, et toujours amenée avec art.

On réduit toutes les espèces de chansons à trois, qui sont les érotiques, les bachiques, et les satyriques on vaudevilles.

Les Chansons érotiques sont celles dont, Chansons l'amour et la galantonie, founnissent le sujet. Pour bien roussir en ce genre de poégie, il faut une grande finesse dans l'esprit, et beaucomp de délicateur dans le sentiment. Les Français y ant excellé, et l'ant emporté sur les anciens et les modernes. Je suis toujours étonné, dit Foltaine, de cette variété prodigiouse avoc loquelle les sujets galans ent été, traitée par notre, nation. On diroit qu'ile: sont épuisés; et cependant en moit enceus des tours nouveaux. Quelquefois même il Y a de la nouveauté jusques dans le fond

DES BELLES - LEBTREL 305 des choses, comme dans votte chanson peu connue:

Oiseaux, si tous les aus nous mhanges de roissats, Dès que le triste bisser déponille nes hocages, Ce n'est pas sendement pour changes de festillages,

Ni pour éviter nos frimas.

Ne cont putinet d'almer qu'à in aiten des sienes ; Et quand elle à passé , cous la cherchez ailleuss Afin d'aimer toute l'année.

Lorsqu'une chanson érotique contient une historiette d'amour, on l'appelle Romance. Elle doit principalement tirer son mérite de la naïveté et de la simplicité.

Les Chansons bachiques abut consacrées à Des Chansons la louange du vin et des forvours. L'enjoù-bachiques ment et da liberté en font le principal canactère. On y souffre appendant des traits buillans, d'une innégination hardie, que istyle noble et animé, et un certain enthousianne. Gette élévation, nes innaports, ce délire même, font le plaisant de ses sortes de planéaux, parce qu'il comble que o'est da liqueux que le spoète célèbne, qui des la fait naîtue, odume onqueux le vair dans celle si

Quel effroyable bruit ! quels feux étincelans ! Jupiter (a) aux mortels déblaseit él da «guerse?

⁽⁴⁾ Voyez ce mot, dans les motes, à la fin du premier Volume.

306 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Yeut:il encore par son tonnence.
Foudroyer de nouveaux Titans (a) ?

Gronde, tonnerre affreux, et ravage le monde Par tes redentables futeurs:

Fais tout trembler d'effroi sur la terre et sur l'onde. Mais respecte du moins la vigne et let buveurs.

Adam Billaut, que j'ai déjà fait connoître, offre les plus boaux modèles de chansons bachiques dans le genre élevé. Voyez sur-tout cette chanson si connue:

Aussitôt que la lumière A redoré nos côteaux: Je commence ma carrière Par visiter mes tonneaux, etc.

Il est bon de faire usage de la mythologie dans les chansons bachiques et dans les érotiques. Les images et les traits de la fable; que le poete a soin d'y répandre avec goût et avec justesse, en font un des plus beaux agrémens.

Il y a des chansons qui sont érotiques et bachiques en même temps. On peut rappors ter à cè genre miste cé couplet si ingénieux ; qui sut fait et chanté par M. le C. de B*† dans une sèle que donnoit une dame de la cour.

La maîtresse du cabaret :

Se devine sans qu'on la peigne :

⁽a) Voyer ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

307 DES BELLES-LETTRES. Le Dien, d'Amour (a) est son portrait; La jeune Hébé (b) lui sert d'enseigne. Bacchus (c) assis sur son tonneau, La prend pour la fille de l'Onde (d): Même en ne versant que de l'eau, Elle a l'art d'enivrer son monde.

Ce qui fournit ordinairement la matière des Chansons satyriques ou vaudevilles, ce Chansons sont les actions repréhensibles, les mœurs irrégulières, et les événemens remarquables par leur singularité, ou par leur importance. La pensée qui termine chaque conplet, doit sur-tout être vive, piquante, avoir même quelque chose de caustique et de mordant. Mais qu'on ne passe point les bornes d'une critique fine, et d'une raillerie délicate. Il faut se contenter d'attaquer les vices et les ridicules généraux, sans jamais donner dans l'odieux des personnalités. C'est uniquement par là que ces sortes de chansons peuvent être de quelque avantage à la société. Voici deux couplets d'un vaudeville de Panard, qui peuvent servir de modèle.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à layfin de ce Volume.

⁽c) Voyez ce mot dans les notes, à la fin du premier

⁽d) Voyez le mot Onde, dans les notes, à la sin de ce Volume.

506 Principus séréndus

Qu'a s'ejuster du haut jusques en bas , Iris , pour paroître jolie , Passe les trois quarts de sa vie ; Cela ne me surprend pas.

Mais qu'un abbé tous les jours s'amidonne, Et qu'h pas comptés ce pouplir, Sur la pointe de l'escarpin, Marobe toujouis droit comme un pin ; C'est là ce qu'un Étonne.

Que dans Alger (a) on trouve des ingrats,

Et que chez le peuple tartare (b)

La reconnoissance soit rare;

Cria ne me surprend par.

Mais qu'à Paris (c) mainte et mainte personne Qui vient vous demander fundi Un plaisir qu'on lui fait mardi, N'y pense plus le mercredi;

C'est-là ce qui m'étonne.

On denne encore le nom de vaudeville à un divertissement qui termine les petites pieces de théâtre, il doit contenir le sens moral de la pièce.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes; à la fin de ce Volume.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du prez mier Volume.

CHAPITRE II.

Des petits Poèmes.

Les petits poèmes, ainsi nommés, parce qu'ils n'ont pas une étendue bien considérable, sent l'Apologue, l'Eglogue et l'Idylle, l'Epitre, la Satyre, l'Elégie, et l'Ode. On verra que, pour y exceller, il faut avoir reçu de la nature un grand talent poétique.

- ११ वर्षा स्थापन स्थापन है। अंक्षिक के क्षेत्र के स्थापन स्थापन स्थापन

De l'Apologue.

L'Aronogue est un petit poème spécialement consacré à plaire et à instruire tout à-la fois. La Fontaine a très-bien dit:

Les fables ne sont point ce qu'elles semblent être ; Le plus simple animal nons y tient lieu de maître. Une morale que apporte de l'enqui. Le conte fuit passer le précepte avec lui. En ces sortes de feinte il fant instruire et plaire (1).

Il n'est point de genre de poésie qui réunisse autant que celui-ci ce double avantage. Il n'en est du moins aucun qui parxienne à

⁽¹⁾ Le Piere pe le Lioni Fahl, I. Liv. &.

Principes Gánéraux.

ces deux fins par une voie plus courte, plus agréable, et en même temps plus droite et plus sûre. Le but du poëte est de corriger les mœurs, en y donnant aux hommes des lecons qu'il couvre du voile de la fiction; voile non moins léger qu'attravant, à travers lequel on voit du premier coup-d'œil les vérites qu'il enveloppe. ī.:

Définition

L'Apologue ou la Fable n'est donc autre de l'Apolo- chose qu'une action qu'on raconte, et du récit de laquelle résulte une instruction utile pour les mœurs, appelée moralité. Cette action est attribuée tantôt aux Dieux, tantôt aux Hommes, et le plus souvent aux animaux, à des êtres mêmes manimes qu'on fait agir et parler, comme le chêne et le roseau, le pot de terre et le pot de fer, etc. Si cette action est attribuée aux premiers . la fable est appelée raisonnable. Si elle est attribuée 'à des animaux "seulement ; à des plantes, à des arbres; etc. la fable est morale. Elle est mixte, quand un animal et un être doué de la raison y agissent.

Action de l'Apologue.

L'action de l'apologue doit signifier directement et avec précision la vérité qu'on se propose d'enseigner; et cette vérité est le point où toutes ses parties doivent tendre et aboutir. C'est en quoi consistent la justesse et

· l'unité d'action dans la fable.

Il n'est pas moins essentiel que la vrail semblance sly thouve " c'est a dire, 'que' les animaux ou les différens êtres qui y sont introduits, parlent, agissent selon leurs caractères vrais du présumes ; qu'ils chient

nes Belles-Lettres. toujours peints d'après nature, d'après les instincts divers, et les inclinations compatibles ou opposées que nous leur connoissons. Il paroît, par exemple, qu'il n'est pas vraisemblable que la Genisse, la Chèvre et la Brebis fassent société avec le Lion. On conçoit aisément que ce seroit bien pécher contra la vraisemblance, que d'attribuer la douceur au Tigre, la cruanté à l'Agneau, la foiblesse et la timidité au Lion et au Léopard; de peindre le Lièvre sier et courageux, l'Ane fin et rusé, le Renard simple et stupide, le Singe mal-adroit, etc.

La brièveté, la clarté, la naïveté sont Qualités les principales qualités qui doivent carac- de l'Apotériser l'apologue. Ne point prendre les choses de trop loin, ne s'attacher qu'aux circonstances nécessaires, ne rien dire d'inutile, d'étranger à l'action, et finir où l'on doit finir, c'est le moyen d'être

court.

On sera clair, si, en évitant d'introduire trop de personnages, et de surcharger son sujet d'incidens, on place chaque chose en son lieu, ou met de l'ordre dans les idées et dans les expressions, on n'emploie que des termes, des tours qui soient propres, justes, sans équivoque et sans ambiguité.

La naïveté consiste à dire ingénument tout ce que l'on pense, sans que rien ne paroisse en aucune manière être l'ouvrage de l'art ou le fruit de la réflexion. Ce sont, dans le style, de certaines expressions

simples, pleines de douceur et de grâce, qui paroissent n'avoir pas été choisies, mais être nées d'elles-mêmes ou du hasard. C'est, dans les pensées, un degré de vérité si frappant, si sensible, si exquis, que nous serions presque persuadés que le fabuliste a vu lui-même, et croit voir encore l'action qui nous est racontée, et qu'il ne fait que rendre mot pour mot les discours qu'il a entendus. En voici un exemple tiré de la fable du Savetier et du Financier, par La Fontaine.

En son hôtel il fait venir Le Chanteur, et lai dit: or 9h, Sire Grégoire, Que gagner-vous par an 1 — Par an 1 ma fui, monsieur,

Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Sevețier, ce a'est point ma mamère
De compter de la sarte ș et je n'entasse guère
Ga jour sur l'antre: il suffit qu'à la fin

l'astrappe le bont de l'année:

Charine jour amène son pain. --Eh hien, que gagnes - vous, dêtes - moi, par jour-

Tamtét plus, tantèt moins : le mal est s'ine toujours (Et sans cela nos gains servient honr, êtes), Le mal est que dans l'an s'entremèlent des jours

Qu'il faut chommer: on nous ruine en fètes. L'une fait tort à l'autre; et monsieur le Curé De quelque nouveau saint, charge toujours son prêne. BES BEELES-LETTRES 313

Ne diroit on pas que le poète a été présent l'cet entrétien? Voici encore un exemple de faiveté dans ce début de la fable des Femmes et du Secret.

Ried de pese thit gh'an techet. Le politel loil est difficile aux dames. Le ophiols methe air ce fait Bou asmble d'indichies gai sout femmes.

Cette naïveté de l'apologue ne permet point de mettre sur la scene des êtres métaphysiques, et d'y présenter, comme l'a fait la Motte, dom Jugement, Dame Memoire, Demoiselle Imagination. Ces personnages sentent la finesse et l'affectation: ils sont de l'homme d'esprit, et non de l'homme naît.

Qu'on ne s'indgine point que ces trois Ornessere qualités essentielles à l'apologue, excluent de l'Apulon les ornemens. Dans un genre de poésie, ou l'on doit instruïre, il est nécessaire, pour faire goûter l'instruction, de lui prêter tous les charmes, tous les attraits possibles. C'est ce qu'a fait la Fontaine, le plus parfait modele auquel on puisse s'attaclier pour le style simple, familier, naturel, qui est propre à l'apologue, et en même temps pour le choix et la distribution des ornemens dont on doit l'embellir. Les couleurs les plus buillantes et les plus variées éclatent dans ses fables : tout y est image et peinture. Mais ces couleurs y sont placées avec une simplicité merveuleuse : elles ne sont que les propres traits dont la nature se peint élle-Tome II. $\mathbf{p}_{\mathbf{d}}$

même. Tout y est exprime avec une naiveté charmante, une grace enchanteresse : tout y respire cette gaîté qu'il appelle lui-même un certain charme, un air agreable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux, (1). Nul poête n'a, su mieux que lui répandre tous les trésors de la poésie, avec ce prestige de l'art, qui cache l'art même : il n'en est aucun qui offre plus de beautés de détail. Tantôt c'est le riant et le gracieux des images :

A l'heure de l'affut, soit lorsque la lumière Précipite ses traits dans l'humide séjour ; Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière, Et que n'étant plus nuit ; il n'est pas ençer jour,

Tantôt c'est l'agrément et la vivacité :

Je vois fuir aussitôt toute la nation,

Des lapins, qui sur la bruyère,

L'mil éveille, l'oreille au guet, , , , S'égayolent, et de thym parfumoient leur banguet.

Faut-il peindre avec feu? Les coulenrs sont des plus fortes et des plus animées. Un renard est entré la nuit dans un poulailler:

Les marques de sa crusaté

Parurent avec l'aube. On vit un étalage

De corps sangians et de carnage.

⁽¹⁾ Pref. des Fabl.

DES BELLES-LETTRES. 31

Peu s'en fallut que le soleil

Ne rebroussat d'horreur dans son manoir liquide.

Tel, et d'un spectacle pareil,

Tel encore autour de sa tente, Ajax (c) à l'âme impatiente,

De moutons et de boncs fit un vaste débris, Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse (d).

(Le Fermier , le Chien et le Renard.)

Ces comparaisons de petites choses à ce qu'il y a de plus grand, font bu effet trèsagréable dans l'apologue. Rien de plus propre à plaire et à attacher que cette espèce de contraste.

Deux Coes vivoient en paix : une Poule survint,

Ft voilà la guerre allumée.

Où du sang des Dienk même on vit le Manthe-(g) teint, and the control of the cont

. (Lendiux Cogs.)

وأروانيا بلديدها

(b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume:

⁽a) Voyes ce met, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

idd) Voyez ce mot, dans les nome, à la fin de premier Volume.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.
(f) Voyez ce mot, ibid.

⁽g) Voyez ce mot, dans les nets pa le fin de ce Volume.

316 PRINCIPES GENERAUX Ici, ce sont des idées nobles, des figures hardies, un style plein d'énergie et de majesté:

Comme il disort ces mots,

Du bout de l'horizon accourt avec furie

Le plus terrible des enfans

Que le nord eut porté jusques-là dans ses flancs.

L'arbre tient bon; le roseau pile: L'e vent redouble ses efforts:

Il fait si bien, qu'il déracine Celui de qui la tête au ciel étoit voisine. Et dont les pieds toughoient à l'empire des morts. (Le Chêne et le Roscau.)

Là, ce sont des traits rapides, frappans et même sublimes.

Un bloc de marbre étoit si hean;
Qu'en statuaire en sit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Bera-t-il Dieu, table en cuvette?
Il serà Dieu: même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez; humains, faites des vœux;
Voilà le maître de la terre.
(Le Statuaire.)

Si de Fonttine fait parler ses personnages, son dialogue est vif, pressé, et toujours coupé à propos. Je n'en citerai que cet exemple tiré de la fable du loup et du chan. Drs , Baldes-Letter &

Chemin, faisant, il vit le cou du chien pelé. 1 Qu'est cela, lui dit-il ? — Rien. — Quoi, rien ? —

Peu de chose. -

Mais encor? — Le collier dont je suis attaché,
De ce que vons voyez est peut-être la cause, —
Attaché i dit le Loup; vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?

Il m'importe si bien, que de tous vos repas Je ne veux en aucune sorte.

La moralité est de toutes les parties de Moralia l'apologue la plus essentielle. Elle doit de l'A naître sans effort, et naturellement du corps de la fable, parce que c'est pour elle que la fable est faite. Il faut qu'elle soit intéressante, courte et claire; c'est-à-dire que, sans être commune et triviale, elle soit exprimée en peu de mots et sans la moindre équivoque. Ce sens moral doit sur tout être vrai. On a très bien remarqué que celui de la fable des deux Moineaux de La Motte ne l'est pas. L'amour unissoit deux moineaux : ils sont pris dans un piège et mis en cage. Ils cessent de s'aimer, se battent; et l'on est obligé de les séparer.

Leur slamme en liberté devolt être éternelle : La nécessité gata tont.

C'est ainsi que La Motte termine son récit. Assurément il veut faire entendre que deux coeurs unis par le sentiment, cassey

PRINCIPES GENERAUX' bientôt de l'être, après qu'ils se sont liés

par le mariage. Cela est-il vrai? Et parce que cela arrive quelquesois, peut-on en saire une

maxime?

Il est indifférent de placer la moralité avant ou après le récit. Lorsqu'elle est placée au commencement de la fable, le lecteur a le plaisir, en suivant le fil de la marration, de juger si chaque trait s'y rapporte éxactement à la vérité énoncée. Lorsqu'elle est placée à la fin, il gonte le plaisir de la suspension. Si le sens moral peut être deviné sans peine, et bien clairement entendu, on doit se dispenser de l'exprimer.

L'origine de l'apologue remonte jusqu'à l'antiquité la plus reculée. Nous voyons dans les livres saints qu'il fut en honneur chez les Hébreux., et par conséquent chez les peuples Orientaux, plus de douze cents ans avant l'ère chrétienne. Celui qui passe pour en avoir été l'inventeur chez les Grecs, est Hésiode, né à Cumes en Eolie, province de l'Asie mineure, mais élevé à Ascrée en Beotie, et qui florissoit vers l'an 944 avant Jésus-Christ. On attribue à Stésichore, dont j'ai déjà parlé, l'invention de l'apologue de l'homme et du cheval, qu'Horace, Phèdre et La Fontaine ont si bien versifié.

Mais Esope, né à Amorium, bourg de la Phrygie, vers l'an 550 avant Jésus-Christ, et qui passa une grande partie de sa vie dans l'esclavage, fut le premier qui rendit familiere en Grèce cette maniere ingénieuse d'instruire. La précision et la clarté font le Plus grand mérite de ses fables : elles sont pleines de seus et de force, mais d'une briéveté extrême. C'est une simplicité toute nue, qui n'est relevée par aucun ornement.

Phèdre, né dans la Thrace, affranchi d'Auguste, et imitateur d'Esope, est bien plus orné, plus fleuri que le fabuliste Grec. Il peint en racontant: sa poésie est soignée. sa diction pure, ses expressions toujours choisies. L'élégance, le naturel, le gracieux, et la bonde morale forment le caractère de ses fables. L'abbé Lallement les a traduites.

Ce sabuliste, tout ingénieux, tout poli, tout varié qu'il est, a été essacé par notre aimable la Fontaine, qui vraissablablement ne sera jamais égalé. On a dit de lui:

Il peignit la nature et garda les pinceaux.

Il paroît en effet qu'il a élevé l'apologue à sa plus haute perfection, et l'on ne conçoit pas que ceux qui voudront le suivre dans cette carrière, puissent jamais l'atteindre. Plus on est éclairé, et plus on a de goût, plus on est capable de sentir les beautés qui nous enchantent et nous intéressent dans ses fables. Ce n'est pas seulement par les charmes de la poésie 'qu'elles sont précieuses; elles le sont encore infiniment par la saine morale qui en résulte. Elles sent regardées avec juste raison comme le livre de tous les âges et de toutes les conditions. Quel homme

Paunoires senerada n'y trouvers pas les sources de l'instruction la plus utile, et de l'ampsement le plus agreable? Les jeunes gens sur tont doivent, pour se formerile cover et le goût, les lire et les relire sans cesse. La moindre de ses fables offre mue tournure et des graces qui n'appartenoient qu'à la Fontaine. Mais le chêne et le roseau, les vieillards et les trois jeunes hommes sont en tout deux morceaux achenés. Celle des animaux maludes de la peste ne leur est pas inférieure. Avec quel art l'auteur a répandu sur un sujet triste et lugubre tout ce que la gaîté a de plus riant et de plus gracieux! Elle est, mon avis, la plus propre à nous faire connoître le vrai génie de cé charmant fa-

La matte a produit cent fables, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui sont fort estimées. Richer en a sait aussi quelquesunes de bounes. Celles de Rome d'Ardène offrent en général des images riantes et des tableaux qui sont dans la nature. On trouve des grâces dans quelques-unes de Dorat. Mais que ces fabulistes sont loin de la Fontaine ! L'abbé Aubert est celui qui en est le moins

ěloigné.

buliste.

Le P. Dashillona, jésuite, dans ses fables · latines qu'il a lui-meme traduites en françois, s'est proposé Phèdre pour modèle, et l'a bien, souvent égalé. .

De la Métamor, ho-

C'est ici de dieu de faire connoître la Métamorphose, mot qui signifie changement. C'est toujours un homme qui y est

DES BELLES-LETTRES transformé en bête, en arbre, en fontaine. en pierre, etc. Les hommes seuls par conséquent y sont admis; et le sujet ne pent en être tiré que de la mythologie, qui est l'histoire fabuleuse des Dieux, des demi Dieux et des héros de l'antiquité. On peut allier dans ce poème les figures hardies les descriptions brillantes style même sublime, avec la simplicité de l'apologue. Mais comme dans tous les genres de poésie, on doit avoir en vue l'utilité, il faut dans celui-ci ne choisir que des sujets, dans lesquels le changement de nature soit la punition du crime. ou la récompense de la vertu; tels que Philémon et Baucis, et les filles de Minée, que la Fontaine a si bien traitée Voyez dans le premier sujet ces beaux vers du début:

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Ces deux divinités n'accordent à nos vœux;

Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.

Des soucis dévorans c'est l'étempel asile:
Véritable vautour, que le fils de Japet (a)
Représente enchainé sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste.
Content de ses donceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de, et Volume.

322 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Il lit, au front de ceux que le luxe environne, Que la fortune vend ce qu'on croît qu'elle donne. Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour? Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour. Philémon (a) et Baucis nous en offrent l'exemple: Tous deux viient changer leur cabane en un temple.

Les Métamorphoses d'Ovide, né à Sulmoue, dans le royaume de Naples, l'an 10 avant Jésus-Christ, sont le meilleur de tons les ouvrages que nous a laissés ce poète, un des plus féconds et des plus heureux génies de l'antiquité. Nous en avons deux bonnes traductions. La première de l'abbé Bannier est écrite avec élégance, et enrichie de notes savantes qui annoncent un homme plein de comnoissances mythologiques. Ba nouvelle n'a pas ce dernier mérite: mais d'un autre côté, elle est en bien des endroits plus exacte et plus fidèle.

ARTICLE II.

De l'Eglogue et de l'Idylle.

Les anciens comprenoient sous le titre général de poésie pastorale, l'églogue et l'idylle, et n'en faisoient pas deux espèces particulières. Nos auteurs les confondent aussi, quoiqu'ils aient remarqué une différence entre ces deux poèmes; tant cette

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

DES BELLES-LETTRES.

différence est légère. Le poète traite dans l'une et dans l'autre des sujets de même nature, et, à peu de chose près, de la même manière. L'imitation de la vie et des mœurs champêtres est la définition tière de la qu'on a donnée de la poésie pastorale, poésie pase et celle qui convient à l'Eglogue et à l'I-dylle. Voici comment se fait cette imitation.

Une vie agréable et tranquille, des mœurs simples et innocentes, des plaisirs purs, des passions donces doivent être l'objet ou la matière de la poésie pastorale. Mais il n'est guère possible qu'on la trouve cette matière, dans les événemens qui se passent entre les habitans de nos campagnes. Ces bergers, mercenaires malheureux, sont, comme les autres hommes, sujets aux passions véhémentes et tumultueuses : ils peuvent , comme eux , faire des actions atroces et brutales : ils sont bien souvent en proie aux soucis dévorans, à l'affreuse misère. Considérée sous ce point de vue, leur condition réelle ne peut sournir que le sujet de tableaux tristes, désaarcables et affligeans.

Ce n'est donc pas l'état présent de la vie champêtre que le poète doit peindre. C'est la vie champêtre avec tous les agrémens qu'elle peut avoir, et qu'elle a eus dans ces beaux siècles du monde, auxquels l'histoire ou la fiction, a donné le nom d'age d'or; c'est cette vie délicieuse que le poète doit nous représenter, pour nous en faire jouir, autant qu'il est possible, par le charmo

PRINCIALS GÉNÉRAUX

de l'illusion. Il faut donc qu'il remonte à ces temps heureux, où les bergers dociles aux sages loix de la simple nature, ignorant le crime et l'artifice, occupés du soin de leurs troupeaux, de la culture de leurs. fruits, de leurs innocentes amours, couloient des jours digues d'envie dans l'abondance et dans la liberto, dans le sein du repos et de la joie, au milieu des fêtes

et des jeux.

Qu'on ne s'imagine cependant pas que leur bonheur fût inaltérable, et sans aucuu mélange de soucis et de peines. Le ciel, sous lequel ils vivoient, n'étoit pas toujours sereix : leurs champs n'étoient pas à l'abri des vents pernicieux, de la grêle, des orages : il arrivoit quelquefois qu'un souffle mortel desséchoit leurs fruits; que des maladies contagiouses frappoient lours troupeaux. Dans leurs amours, ils trouvoient quelquesois des bergères insensibles, ou ils étoient supplantés par un rival qui venoit de remporter le prix de la lutte, de la course on du chant. Quoique libres dans leurs hameaux solitaires, ils n'étoient pas indépendans. Soumis à des souveraint, ils devoient donc s'intéresser à la mort ou à la naissance de leurs princes, et en faire le sujet de leurs entretiens. Par la même raison au'ils avoient des rois, leurs champs étoient exposés aux malheurs que la guerre entraîne. Il étoit donc naturel qu'ils se plaignissent entr'eu des ravages de ce fléau, et qu'ils célébrassent par des fètes le retour de la paix.

C'est dans ces divers états de la vie champêtre, dont on admire la douceur et la tranquillité, malgré les revers que les bergers lessuyoient quelquefois; c'est dans les différentes causes de leur joie et de leurs plaisirs, ou de leurs peines et de leur douleur, que doit être choisi le sujet d'une églogue ou d'une idylle. Mais voici

de qui peut distinguer l'une de l'autre.

L'eglogue parmi nous a le plus ordi- Ce qui mairement une action, et peut avoir la tinguer L'églogue parmi nous a le plus ordiforme dramatique on la forme épique, l'Eglogne c'est-à-dire, être en dialogue, du en ré-del'idylle. cit! I'ai dit le plus ordinairement , parce que nous avons des églogues, soft de Virgue; soit de Segrais, soit de madame Deshou-Mères, qui sont purement lyriques : le seul sentiment en fait tout le fond: L'idylle peut avoir une action, ou n'en pas avoir. Si elle en a une, il faut qu'elle soit mise en récit. Mais bien souvent elle n'en a point, et ne peint que le sentiment. En voici un exemple dans cette idylle traduite de l'allemand de Gessner : elle est trop belle et trop touchante, pour qu'on ne soit pas charmé de la voir ici tout entière.

« Pendant une belle soirée, Mirtile se étoit alle visiter l'étang voisin, dont les seux réfléchissoient l'éclat de la lune. » Le calme profond des campagnes éclaine rées par cette douce lumière, et les tendres accens du rossignol l'avoient se retenu long-temps plongé dans un raprissement tranquille. Mais il revint en-

326 PRINCIPES GÉNÉRAUX

» fin sous le berceau des pampres verts, » situé dans sa cabane solitaire. Il trouva n son vieux père qui sommeilloit paisiblen ment au clair de la lune. Le vieillard v était canché sur le gazon; sa tête grise, » étoit appuyée sur une de ses mains. Mir-» tile s'arrêta devant lui les bras croisés » l'un sur l'autre. Il garda long-temps cette » posture : sa vue restoit constamment » fixée sur son père : seulement il regar-» doit de temps en temps le ciel à travers » le feuillage, et des lannes de joie cou-» loient de ses yeur. » O toi, dit-il, que j'honore le plus p après les Dieux! ô mon père, comme » tu reposes doucement! Que le sommeil » du juste est riant! Tu as sans doute » porté tes pas chancelans hors de la p cabane, pour célébrer le soir par de u saintes prières, et tu te seras endormi » en prient. Tu auras aussi prié pour n moi ; ô mon père. Ah! que je suis heum reux! Les Dieux entendent ta prière; » car autrement, pourquoi notre cabane n seroit-elle à l'abri de tout danger, et » ombragée par des rameaux courbés sous » le poids de leurs fruits? Pourquoi la béo nédiction du ciel seroit-elle sur nos troua peaux et sur les productions de mos » champs? Lorsque satisfait de mes foi-- bles soins pour le repos de ta vieillesse » cassée, tu verses des larmes de joie; » lorsque tournant tes regards vers le » ciel, tu me donnes ta bénédiction d'un mair content, ah! mon père, de quel

DES BELLES-LETTRES. » sentiment je suis alors pénétré! Ma poi-» trine s'ensle, et des larmes pressées ruisn sèlent de mes yeux. Encore aujourd'hui » quittant mes bras, pour aller hors de la n cabano to ranimer à la chaleur du so-» leil, et contemplant autour de toi » le troupeau bondissant sur le gazon, » les aubres charges de fruits, et la fer-» tilité répandue sur toute la contrée; mes » cheveux, disois-tu, sont blanchis dans » la joie. Campagnes chéries, soyez bén nies à jamais! Mes regards obscurcis n'ont pas encore long-temps à vous pars courir; bientôt je vous quitterai pour » L'autres campagnes plus heureuses. Ah! v mon pere, mon meilleur ami, je dois » donc bientôt te perdre. O triste pensée! » Alors, hélas! j'érigerai un autel à côté » de ta tombe; et toutes les sois qu'il me » luira un jour propice, où j'aurai pu faire » du bien à quelque infortuné, ô mon » père, je répandrai du lait et des sleurs » sur ton monument.

" Il se tut et regarda le vieillard avec

" des yeux mouillés de larmes. Comme

" il est étendu paisiblement! Comme il

" sourit au milieu de son sommeil! Ah!

" sans doute, ajouta-t-il en sanglotant,

" ses actions vertueuses, retracées dans

" ses songes, ont fait monter sur son

" front l'expression de sa biensaisance.

" Quel doux éclat la lune répand sur sa

" tête chauve et sur sa barbe argentine!

" Oh! puissent les vents frais du soir,

" puisse la rosée humide ne te faire aucun

328 PRINCIPES GENERAUX

n mal! A ces mots, il lui baise le front p pour l'éveiller dpucement, et le conduit p dans la cabane, pour lui procurer sur p des peaux molles un sommeil plus com-

n mode a, Si l'idylle exprime une passion e c'est une passion modérée qui éclate par des expressions pleines de douceur. Le poète y fait quelquesois une comparaison de nos travaux, de nos vices, de notre condition, avec les plaisirs, le repos et l'innocence des bérgers. Enfin l'idylle peut rouler sur une allégorie sontenue, tirée de l'instinct des animaux out de la mature des choses insensibles, telles que les aleurs, les ruisseaux, les fontaines , etc.; comme on va le voir dans ce morceau de l'idylle des Oiseaux de madame Deshoulières.

Votil paroiscel toujours sous le même plininge ; Et jamais dans les bois on d'a vi les corbéaux

Des rossignols empranter le inmage.

If n'est de libérié que chez les abimant. L'usage, le devolt, l'auntère bienséance, Tout exigé de nous des décits dont je me plains. Et tout enfin du cour des pérfides bumains

Ne la se voir que l'apparence. Contre nos trabisons la nature en courroux, Ne nous donne plus rien sans peine.

Nous cultivons les vergers et la plaine, Tandis . petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous. Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune nes Belles-Lettes.

Que vous avez à redouter.

Cette crainte nous est commune;
Sur notre liberté chacun veut aftenter:

Par des dehors trompeurs on tache à nous surprendre.

Des ruses du chasseur songez à yous défendre : Vivre dans la contrainte , est le plus grand des maux.

Si l'on donne à l'églogue la forme du dialogue, on aura soin de ne pas y introduire plus de trois interlocuteurs : il seroit bien difficile d'en occuper, comme il faut, un plus grand nombre. Cette action étant chanpêtre, le lieu de la scene ne peut être qu'à la

campagne.

On a dû juger qu'il faut que les mœurs Mœurs et des personnages soient simples, pures et cara exemptes de crimes. Les bergers peuvent sers. avoir le désir de plaire, l'émulation dans les jeux; l'ambition d'entretenir un troupeau nombreux et fécond ; des passions donces, tendres et modérées; mais jamais de ces passions violentes et cruelles qui sont les fléaux de la société. Formes des mains de la nature, qu'ils ignoreut entierement l'art de dissimuler et l'art de tromper : que le mensonge, l'imposture, la duplicité, la fourberie, la trahison leur soient inconnues. Ils doivent être toujours vrais, naifs, sincères, ingénus, pleins de candeur; et ce seroit un défant que leurs passions, même les plus gales ou les plus tristes, n'eussant les plus gales ou les plus tristes, n'eussent pas un caractère de mo-

. Tome II.

330 PRINCIPES CÉNÉRAUX dération. Un berger vainqueur dans les jeux, ou à qui une bergère aura donné la préférence, pourra chanter son bouheur et sa gloire. Mais il n'insultera point par son orgueil et sa fierté à la douleur de ses rivaux. L'amant malheureux pourra se plaindre de l'insensibilité de celle qui l'a charmé; mais toujours avec une douceur touchante et sans emportement. Il pourra briser de dépit ses chalumeaux : mais il ne se portera jamais aux excès de la vengeance. Ces traits ne seroient pas moins opposés au vrai caractère des bergers, qu'à une certaine délicatesse de sentimens qu'on doit leur supposer.

Langage der Bergers.

Dans leurs entretiens, point de ces disputes vives où l'aigreur domine, point de reproches amers et mordans, point de paroles injurieuses et grossières. Leur langage doit être toujours poli, mais jamais rafiné : le rafinement et la grossierele sont deux excès qui s'éloignent également de l'objet de la poésie pastorale. Les bergers peuvent montrer de l'esprit, mais un esprit toujours naturel, ennemi de l'affectation et de tout ce qui peut paroître recherché. Cet esprit peut même être orné de certaines connoissances, mais toutes relatives à l'art champêtre, à la culture des terres et des fruits, aux maladies des troupeaux, à la qualité des pâturages, à l'influonce des vents et des astres. Ou les suppose toujours payens; et il est bien naturel qu'on les suppose en nieme temps instruits de leur religion. Il ne sera donc pas surprenant qu'ils parlent de leurs Dieux, et sur-tout des Divinités champêtres, de Pan, de Diane, de Palès, de Flore, de Pomone, de Cérès, des Saty-

res, des Faunes, des Sylvains, etc.

Il est aisé maintenant de se former une siyle didée juste du ton et du style de la poésie pastorale. On sent qu'il seroit ridicule de donner aux bergers une imagination hardie et fougueuse, des pensées brillantes et profondes, des expressions pompeuses et magnifiques. Dans leurs discours, tout doit être simple, naïf, riant et gracieux. Rappelons ici ces vers où Boileau (I) trace le caractère et les règles particulières de ce genre de poésie. Ils sont d'ailleurs un vrai modèle du style qui lui convient: ils offrent le précepte et l'exemple tout à la-fois.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de fête, De superbes rubis ne charge point sa tête, Et sans mèler à l'or l'éclat des diamans, Cueille en un champ voisin ses plus beaux orne-

Telle aimable en son air, mais humble dans son style,

Doit éclater sans pompe une élégante idylle.

Son ton simple et naif, n'a rien de fastueux,

Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.

Il faut que sa douceur flatte chatouille, éveille,

⁽i) Boileau , Art. Poét. , ch. II.

PRINCIPES GÉRÉRAUX Et jamais de grande mots n'éponyagie l'oreille. Mais souvent dans ce style, an rimear aux ablis-Jette là de dépit la finte et le hauthois. Et follement pompeux dans sa verve indiscrète, Au milieu d'une églogue entonne la trompette. De peur de l'écouter, Pan (a) fuit dans les roseaux, Et les Nymphes (b) d'effroi se cachent sous les caux. Au contraire, cet autre, abject en son langage, Fait parler ses Bergers comme on patle au village. Ses vers plats et grossiers , dépouillés d'agrément , Topjours baisent la terre et rampent tristement. Entre ces deux exces la reute est difficile. Spivez, pour la tronver, Théocrite et Virgile. Que lepre tendres écrits, par les Graces (c) dictés. Ne quitient point: yps mains, jour et auit fenil-· letés.

"Sauls dans leurs dontes gers "ils pomeront gops apprendre Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre; Chanter Flore (d), les champs, Pomone (c), les

Au combat de la flûte animer deux Bergers; Des plaisirs de l'amour vanter la douce amerce,

- vergers ,

⁽a) Voyez se mot a dans les notes , à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mor, ibid.

⁽d) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽e) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

DES BELLES-LETTRES. 333 Changer Narcisse (a) en fleurs, couvrir Daphne (b) d'écosos:

Et pas quel art encor l'églogue quelquefois Rend dignes d'un Consul la campagne et les bois.

Lorsque le poëte lui - même raconte, il peut prendre un ton plus élevé que celui sur lequel il fait parler ses bergers; il peut employer un style plus fleuri, et répandre plus d'ornemens. Mais il faut que ces ornemens soient tirés des mœurs et des objets champêtres. L'émail des prairies, les bocages paisibles, les moissons jaunissantes, les fleurs, les fontaines, oiseaux, la fraîcheur du matin, le soir d'un beau jour, en un mot, la scène varice des campagnes doit seule fournir au poëte le sujet de ses tableaux et de ses images. Encore même faut-il que dans ces images la distribution et l'assortiment des couleurs paroissent être, non l'effet de l'art, mais l'ouvrage de la nature. Gresset, dans son Ode à Virgile, parlant de l'églogue, .veut,

·Qu'en industrieuse Bergère ,
·Elle dépeigne les foréis ,
Mais sur une toile légère ,
Sans des coloris ladiscrats ;
·Et que jamais le troped étude
N'y contraigne aucune attitude ,
·Ni ne charge trop les portraits.

⁽a) Voyez, ce mot at dans les notes , à la fin de se Volume. (b) Voyez ce mot , ibid,

La nature sur chaque i nage
Doit gui ler les traits du pinceau;
Tont doit y peindre un paysage,
Des jeux, des fetes sous l'ormeau:
L'œil est choqué, s'il voit reluire
Les palais, l'or, et le porpl yre,
Où l'on ne doit voir qu'un hameau,

Il yeut des grottes, des fontaines, Des pampres, des sillons dorés, Des pres fleuris, de vertes plaines, Des bois, des lointains azurés: Sur ce mélange de spectacles, Ses regards volent sans obstacles, Agréchicment égarés.

Ces vers sont sur le véritable ton, dans le véritable style de l'églogue et de l'idylle.

Poëtes Bu-

On prétend que la poésie pastorale prit naissance en Sicile, bien long-temps avant l'ère chrétienne. Daphnis, dit-on; berger de cette contrée, fut le premier poëte bu-coliste, qui se rendit célèbre parmi les Grecs. Probablement ce berger Daphnis, né avec une imagination vive, occupa son loisir à composer; sur son état et sur les objets champêtres, des chansons, qui, en lui attirant l'admiration de ses semblables, firent naître en eux, le desir de l'imiter, et de se donner même réciproquement de ces espèces de défis poétiques. Car après sa mort, ces bergers couservèrent si précieusement sa mé-

moire, qu'ils appelerent long-temps leurs propres chansons, chansons sur Daphnis; ct, suivant nos voyageurs modernes, les bergers de Sicile se disputent encore aujourd'hui le prix de la flûte et du chant; prix qui est une houlette, une pannetière.

Quoi qu'il en soit, le plus ancien poëte gree, conua par des ouvrages dans le genre pastoral, est Théocrite, né à Syracuse, et qui florissoit vers l'an 280 avant J. C. On lui reproche de n'avoir pas donné assez de délicatesse à quelques - uns de ses bergers, que Fontenelle. trouve (sans doute par rapport à nous, qui avons d'antres mœurs) plus rustiques, qu'agréables. Malgré cette critique, ses idylles seront toujours mises au nombre des plus qu'on puisse proposer. beaux modèles Elles sont remarquables par une douceur, une naïveté qui paroît presqu'inimitable. Ce poëte a peint la nature simple, mais quelquelois négligée. Sa versification est' d'ailleurs vive, harmonieuse, et pleine d'images.

Il nous reste quelques idylles de Moschus, né à Syracuse, et de Bion, natif de Smyrne, tous les deux presque contemporains de *Théocrite*. Celles du premier sont saites avec soin; il y a beaucoup d'agrément et de délicatesse. Mais la finesse et l'art n'y sont pas assez cachés, et le style en est un peu trop fleuri.

Quant aux tdylles de Bion, elles offrent un coloris enchanteur, un style riche et

Princles Généraux

brillant. Mais les jeux d'esprit et l'excès des ornemens qu'il a répandus dans quelques-unes, ne permettent guères qu'on les regarde comme des modèles dans le genre

. pastoral.

Longepierre public vers la fin du 17º siècle une traduction de ces trois poëtes grecs. Mais à peine cut-elle vu le jour, qu'elle tomba dans l'oubli. Chabanon nous a donné une traduction en prose des idylles de Théocrite, avec quelques imitations en vers de ce poëte grec. Moutonnet de Clairfons a traduit Moschus et Bion en entier, et plusieurs idylles de Théocrite. Celles de Moschus ont été imitées en vers

par Poinsinet de Sivry.

Le prince des poètes latins, Virgile, né à Andès près de Mantoue, l'an 70 avant J. C., a été l'heureux imitateur de . Théocrite, et a mérité que tous les siècles éclairés le plaçassent à côté de lui. On a cependant remarqué qu'il est un peu moins doux et moins naif, mais dun autre côté, plus fleuri et plus délicat. Ses églogues sont embellies de toutes les grâces de la nature: Horace en a parfaitement exprimé le caractère : il consiste, suivant lui, dans une douceur naive, · ingénue, mais assaisonnée d'un certain piquant leger, qui, s'il est permis de parler ainsi, en relève le goût. Elles ont eu un grand nombre de traducteurs. Celui qui les a le mieux rendues en prose, est · l'abbé Des Fontaines. Gresset les a mises en vers français; mais son ouvrage, comine

comme il le dit lui-menie, est moins une traduction qu'une imitation hardie.

Racan a été en France, sous le règne de Louis XIII, le père de l'églogue. Au mérite d'un style sisé, simple et naturel, il joint le talent d'exprimer evec grâce les plus petites choses.

Segrais est venu après lui; et au jugement de Boileau, il peut dans l'églogue enchanter les forêts. Il a le ton vraiment passoral, et peint très-bien les passions tempérées, les mœurs ingénues des ber-

gers.

Madame Deshoulières occupe le premier rang parmi les bucolistes français. Ses idylles sont tout - à - la - fois de vrais modèles de naïveté, de douceur, et de délicatesse. L'esprit y est toujours si bien allié au sentiment, qu'ils paroissent fondus, pour ainsi dire, l'un dans l'autre. On trouveroit bien difficilement une versification plus aisée et plus coulante, des tours dans les expressions plus heureux, des images plus gracienses, des détails plus agréables et plus charmans.

Je ne parle point ici des vingt églogues que nous a laissées la Motte. Le rafinement

et le bel esprit s'y font trop sentir.

Les prétendues églogues de Fontenelle sont encore moins exemptes de ce désant. Pent-on y réconnoître le ton, le langage, les moeurs pastorales? On n'y voit plutôt, ou n'y entend que des petits maîtres, des courtisans spirituels et galans, déguisés sous l'habit de berger.

Tome II.

538 PRINCIPES CÉNÉRAUX

Deux poètes de nos jours, Léonard et Berquin, ont cultivé la poésie pastorale avec un succès distingué. Les idylles du premier se font remarquer par l'agrément, la délicatesse des pensées, et le coloris du siyle ; celles du second par la douceur de la poésie, et l'expression fidelle du sentiment.

Gessner, posite allemand, a fait des idylles, que Huber a traduites en francais. Elles offent les plus rians tableaux de la vie champêtre : le ton en est simple et naïf : c'est par-tout le langage de la nature. Le sentiment y est point avec tout le charme, et toutes les grâces imaginables.

III. ARTICLE

n: De l'Épitre.

LE seul nom d'Epitre dit assez que ce petit pdeme m'est autre chose qu'une lettre écrite en vers. Il n'est point de genre de poésie plus libre dans le choix des sujets, et dans celui des tons de style. Matière On peut y traiter de la morale, de la del'Epitre littérature, des grandes passions, a'y livrer à des sentimens doux et affectueux, peindre les mœurs et les ridicules, plaisanter, disserter, louer, blamer, raconter, en prenant le ton qui convient à chaque sujet, et en employant la mesure de vers la plus propre es la iplus agreable. Boileau a décrit en vers les seiques le

message du Rhin : il a fait les peintures les plus graciouses des douceurs de la paix et des agrémens de la campagne : à l'imitation d'Horace, il a développé, dans un style noble et plein de dignité, les loize de la morale et du goût. J. B. Rousseau a manié. habilement les armes de la dialectique, dans son Epître contre les impies et les libertins. Mille autres poëtes ont embelli du coloris de l'imagination, ou des grâces du sentiment, les choses les plus simples, et les événemens les plus communs. Il n'est presque point d'objets qui ne puissent servir de matière à l'Epître. Elle peut s'élever jusqu'au style sublime, et descendre jusqu'au familier.

Les Epîtres qu'on nomme Philosophiques, Epitre phiparce que la morale, la littérature ou quelque grande passion en sont le sujet, doivent se faire distinguer par la justesse et la profondeur du raisonnement. Que l'es pensées tonjours vraies, solides et lumineuses, y soient bien enchaînées, et s'v succèdent avec rapidité. Ce seroit une exreur de croire qu'il suffit au poëte d'efficirer les choses : il faut qu'il les creuse et les approfondisse. Il s'appliquera sur - tout à corriger par un sens droit la trop grande vivacité de son imagination : jamais l'enthousiasme et le feu de la poésie ne doivent nuire à la progression méthodique des idées, et à la marche régulière/de) la raison.

Boileau a excellé dans ce genre d'Epîtres : tout y est plein, exact, sagement

340 PRINCIPES GÉNÉRAUX pensé et exprimé de même. Je n'en citerai d'autre exemple que ce morceau de son Epttre, dans laquelle il prouve que nous devons chercher en nous-mêmes notre propre bonheur.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous : Mais ce repos heureux doit se chercher en nous; Un fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne, Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne, En vain monte à cheval pour tromper son ennui; Le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui. Que crois-tu qu'Alexandre (a) en ravageant la terre, Cherche, parmi l'horreur, le tumulte et la guerre? Possédé d'un ennui qu'il ne sauroit dompter, Il craint d'être à soi-même, et songe à s'éviter. C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore, Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore. De nos propres malheurs, auteurs infortunés, Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés. A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde? Le bonheur tant cherché sur la terre et sur l'onde. Est ici comme aux.lieux où mûrit le coco (b). Et se trouve à Paris de même qu'à Cusco (c): On ne le tire point des veines du Potose (d). Oui vit content de rien, possède toute chose. Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins, Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

⁽a) Voyes ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot , ibid.

⁽d) Voyez ce mot, ibid.

DES BELLES-LETTRES. - 34r

Les peintures vives des grandes passions, les descriptions brillantes et pleines de feu, jointes aux raisonnemens, foat un très-bel effet dans l'épître philosophique, quand elles sont analogues au sujet. C'est ce qu'on voit dans celle de l'abbé De Lille sur l'Utilité de la retraite pour les gens de lettres. En voici quelques vers:

Je sais que du bon ton le vernis et la grâce Prête même à des sots une aimable surface. Donne au propos léger ce feu vif et brillant . Qui luit sans échanffer, et meurt en pétillant. Mais ces foudres brûlans djune mâle éloguence. Ce sentiment profond que nourrit le silence : Ce vrai simple et touchant, ces sublimes pinceaux Dont le chantre d'Abel (a) anime ses tableaux; Veux-tu les demander à ces esprits futiles ? Sybaris (b) étoit-il le berceau des Achilles (c)? Dans ce monde imposteur, tout est couvert de fard ; Tout, jusqu'aux passions, est esclave de l'art... La haine s'y déguise en amitié traîtresse ; La vengeance y sourit, et la haine y caresse; L'ardente ambition, l'orgueil impétueux Y rampent humblement à replis tortueux..... De l'adulation la basse ignominie, En avilissant l'âme, énerve le génie..

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes; à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

342 P. R. I. N. C. I P. S. C. M. M. R. W. Dans la retraite, ami, la sagesse t'attend.
Cest-là que le génio et s'élève et s'étend;
Là règne avec la paix l'indépendance altière;
Là notre ame à nons senis appariient tout entière.
Cette ame, a region de la divinité,
Dans le calinté des santé, à médité en litjerté,
Sonde ses profondeurs » cherche am fand d'élèmème.

Les trésors qu'en son sein cacha l'Être suprème, S'échauffe par dagrés, prépare ce moment, Où saisi tout-à-coup d'un saint frémissement, Sur des ailes de feu l'esprit voie et s'élance, Et des lieux et des temps franchit l'espace famacuse; Ramène tour-à-tour son voi-audacieux.

Cette même espèce d'épître admet nonseulement le récit des faits historiques, mais encore les fictions qui ont rapport à la myfhologio, lorsque le poète peut en tirer quelque avantage pour développer un point de morale, ou pour rendre plus sensibles les leçons de vertu qu'il donne. Voici comment Gresset, dans l'Épître à sa muse, feignant que le Parnasse (a) étoit autrefois l'Olympe (b) et le temple des sages, montre toute la honte attachée aux poésies licencieuses et à leurs auteurs.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽h) Voyez ce mot, ibid.

Connoissant pen la basse jaloutie. De:la licence ennemis généreux. Ib me méloient aucum fiel dangereux. Aracun poison, à la pure ambroisie; Et les séphire (a) de ces buillans côteans-Accoutumés au doux son des guitares. Par des accords infâmes ou barbares. N'avoient famais réveillé les échos : Quand évoqués par le crime et l'envie, Du fond du Styx (b) deux monstres abliorets L'obscenité, la noire calomniei Orant entrer dans cer lieux reveres (f. cl. ?!. Vinrent tenter des accens ignorés. Au meme instant les laurfere se fletreiht , Et les Amours (c) et les Nymphes (d) s'enfuirent. Bientos Phobias (c) outre de oce revers. Au bas du mont de la docte Aonie (F/) Précipitant ces filles des enfert or acit Les replongea dans leur ignominie, i of Et pour toujours instruisit l'inivers Que la vertu , reint de l'harmonfé A la décence, aux grâces réunie . Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.

⁽a) Voyez çe mot, dansles notes, k la fin du premier Volume,

⁽b) Voyez ce, mot, ihid.

⁽c) Voyez co met, idid.

⁽d) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot , dans les notes , à la fin de ce Volume.

⁽f) Voyez ce mot, ibid.

344 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Quand le poëte vent peindre les mœurs et les ridicules, il doit en saisir les traits les plus frappans, et les présenter sous des images peu communes. Il répandra en même temps sur sa critique tout le sel et tout l'enjouement, toute la délicatesse et toutes les grâces qui pourront la rendre non moins agréable qu'instructive. Le C. de B**, dans son Epître sur les mœurs, après avoir fait un parallèle ingénieux du siècle des Bayard et du nôtre, peint ainsi l'inconstance des Français asservis aux caprices de la mode.

. Une divinité volage Nous anime et nous conduit tous; C'est elle qui dans le même age, Repowells cont fois nos gouts. Ainsi pour peindre l'origine, De nos caprices renaissans, Regarde une troupe enfantine, Qui par des tuyanx différens Dans l'onde où le savon domine. Forme des globes transparens. Un souffie à ces boules légères Porte l'éclat brillant des fleurs : De leurs nuances passagères Un souffe nearrit les couleurs. L'air qui les enfle et les colore. En voltigeant sous nos lambris. Leur donne ou la fraicheur de Flore (a).

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

3/45

DES BELLES-LETTRES.

Ou le teint ambré de l'Aurore (a),
Ou le vert inconstant d'Iris (b).

Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole (c),
Qu'un souffile léger a produit,
Dans l'instant qu'il brille et qu'il vole,
Par un souffile s'évanouit.

Français, connoissez votre image;
Des modes vous êtes l'ouvrage;
Leur souffile incertain vous conduit.

Vous séduisez: on rend hommage
A l'illusion qui vous suit:
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit.

Le poëte peut aussi, appréciant les choses en vrai philosophe, prendre un ton grave et sérieux, lancer des traits vifs et piquans contre les défauts, les vices des hommes, et les tracer avec des couleurs mâles et vigoureuses: c'est ce que fait Gresset dans ces vers de la Chartreuse.

Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
 Dans la commune illusion,
 Offusquer mes propres lumières
 Du bandeau de l'opinion?
 Irois-je, adulateur sordide,

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

3.6 Principes sénéraux Encenser un sot dans l'éclat. Amuser un Crésus (a) stupide Et monseigneuriser un fat: Sur des espérances frivoles, Adorer avec láchoté Ces chimériques fariboles De grandeur et de dignité. Et, vil client de la fierté, A de méprisables idoles, Prostituer la vérité? Irois je, par d'indignes brignes. M'ouvrir des palais fastueux... Languir dans de folles fatigues , Ramper à replis tortuenz Dans de puériles intrigues. Oalus verte vertuent? De la sablime poésie. Profamant l'almable barmonte, Frois-je, par de vains accens, Chatouiller l'oreille engourdie De cent ignares importane. Dont l'ame massive, assoupie Dans des organes impuissans, Ou livrée aux fougues des sens Ignore les dons du génie Et les plaisirs des sentimens ? . . Egaré dans le noir dédale .

Où le fantôme de Thémis (b)

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de co

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

DES BELLES-LETTRES

Couché sur la pourpre et les lys, Penche la balance inégale, Et tire d'une urne vénale Des arrêts dictés par Cypris (a); Irola-je, orateur mercenaire Du faux et de la vérité, Chargé d'une haine étrangère, Vendre aux querelles du vulgaire Ma voix et ma tranquillité, Et dans l'antre de la chicane, Aux loix d'un tribunal profane Pliant la loi de l'immortel, Par une éloquence anglicane, Saper et le trône et l'autel?

L'Epître qu'on nomme familière doit avoir Epitre se un air de négligence et de liberté: c'est ce milière. qui la caractérise. Elle ne souffre point d'ornemens recherchés. Une élégants simplicité, une plaisanterie aimable, un badinage léger, de la vivacité, des saillies, des traits d'esprit, mais qui paroissent n'avoir rien coûté, voilà ce qui doit en faire le plus bel agrément. Elle admet le récit des saits les plus ordinaires, les plus petits détâile, la description des objets les plus communs, pourvu que tout y soit exprimé avec grâce. C'est ce qu'on va voir dans ce morceau d'une jolie épître de Piron, intitulée les Plaisirs du prieuré de.....

⁽⁴⁾ Voyez ce mot, dans les notes, à la sin de c? Volume.

Princip.28 GÉNÉRAUX Rien ne manque aux délicats : Cuisine en ragoûts féconde, Table où tout nectar abonde. Et la glacière à deux pas ; Les lits les meilleurs du monde. Plume entre bons matelas, Doux sommeil entre deux draps; Un calme dont rien n'approche : Jamais le moindre fracas De carrosse ni de cloche : Paix , bombance, liberté , Liberté sans anicroche: L'horloge à la vérité Rarement est remonté (1), Mais souvent le tournebroche. Une autre félicité Après Benedicite . C'est de voir par la fenétre De notre salle à manger, Cueillir dans le potager, La fraise qui vient de naître : De voir la petite fanx Moissonner à notre vue . Là, des têtes d'artichaux, Ici , la tendre laitue . Le pourpier et l'estragon,

348

Qui tout à l'heure en salade .

⁽¹⁾ I' y a ici une faute trop grave, pour que je ne doive pas la faire remarquer. Il auroit fallu remontée, le substantif horloge étant du genre féminin.

DES BELLES-LETTRES. 349 Vont piquer, près d'on dindon, L'appétit le plus malade.

Quand on loue dans ces sortes d'épîtres, il ne faut jamais s'élever au-dessus du ton qui leur est propre. La louange, sans avoir rien d'étudié, rien de pompeux, doit y être employée avec finesse et comme saus prétention. Voyez avec quelle noble aisance, avec quelle familiarité décente et respectueuse Voltaire loue le roi de Prusse. Il feint que les parques (a) ayant entendu parler de ses exploits, l'avoient cru le plus vieux des monarques, et continue ainsi:

Alors des rives du Cocyte (b),

A Berlin (c) vous rendant visite,

Atropos vint avec le Temps (d),

Croyant trouver des cheveux blancs,

Front ridé, face décrépite,

Et discours de quatre-vingts ans.

Que l'inhumaine fut trompée!

Elle apperçut de blonds cheveux,

Un teint fleuri, de grands yeux bleus,

Et votre flûte et votre épée.

Elle songea, pour mon bonheur,

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

⁽d) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

250 Princepes cénéraux Qu'Orphée (a) autrefais, par sa lyne, Et qu'Alcide (a), par sa vaionr, La bravèrent dans son empire. Elle trombla quand elle ett Le monarque qui réunit Les dons d'Orphée et seux d'Alcide : Doublement elle vous craignit, Et jetant son ciscan perfide, Chez ses sœurs elle s'en alla: ` Et pour vons le trio fila Une trame toute nouvelle, Brillante, dorée, immortelle, Et la même que pour Louis : Car vous éles tous deux amis: Tous deux vous forcez des murailles. Tous deux vons gagnez des batailles Contre les mêmes ennemis : Vous régnez sur des cœurs soumis. L'un à Berlin, l'autre à Versailles (c), etc.

Voyez encore si dans une épître familière, le militaire français peut être mieux peint et mieux loué qu'il ne l'a été dans celle-ci du même auteur : elle est intitulée : Au camp devant Philipsbourg, le 3 juillet 1734.

⁽a) Voyez oe mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

DES BELLES-LETTRES.

C'est ici que l'on dost sans lit. Et qu'on prend ses repas par terre. Je vois et j'entends l'atmosphère Qui s'embrase et qui retentit De cent décharges de tonnerre ; Et dans ces borreurs de la guerre, Le Français chante, boit, et rit. Bellonne (a) va réduire en cendres Les courtines de Philisbourg (b), Par cinquante mille Alexandres Payés à quatre tous par jour. Je les vois, prodiguant leur vie, Chercher ces combats meurtriers, Couverts de fange et de lauriers, Et pleins d'honneur et de folie. Je vois briller au milieu d'eux Ce fantôme nemmé la Gloire (c), . A l'osil superbe, au front posidreux, Portant an con cravate noire, Ayant sa trompette en sa main, Sounant la charge et la victoire, Et chantant quelques girs à boire, Dont ils répètent le refrain. O nation brillante et vaine ! . Interes fore, people charmant,

Que la gleire à son char entraîne,

⁽a) Woyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyes ee met, ibid.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

352 PRINCIPES GÉNÉRAU X

Il est beau d'affionter gaiment

Le trépas et le prince Eugène (a), etc.

Je n'ai cité tous ces différens exemples, que pour faire voir d'ûne manière plus sensible les différens genres que l'épître embrasse, et les divers tons de style qu'elle peut prendre. Elle est quelquesois mêlée de prose; et alors elle doit avoir entièrement le caractère d'une lettre ordinaire. On peut cependant y mettre plus de finesse et de délicatesse; mais point de fictions sérieuses, point de peintures magnifiques, point d'idées ni de sentimens trop relevés.

Poëtes épistolaires. Horace, né à Venuse dans le royaume de Naples, l'an 63 avant Jésus-Christ, est parmi les poëtes Latins, celui qui nous a laissé les meilleurs modèles pour l'épître philosophique. Il a eu plusieurs traducteurs, dont le plus estimé est le P. Sanadon, jésuite.

Parmi nous, ce sont Boileau, Rousseau, et Voltaire dans la plupart de ses discours philosophiques. Pour le genre gracieux et le familier, nous en avons une foule en notre langue. Les principaux sont Chapells, Pavillon, Voltaire, hesmahis, Gresset, le C. de B***, etc. Je ne parle point de Chaulieu, dont la morale toute en sentiment est celle d'Epicure.

De l'Héroïde. L'Héroïde est une épître en grands vers

⁽⁴⁾ Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

dans laquelle on fait parler des héros, des héroïnes, ou quelque personnage célèbre, agité d'une passion, qui le plus souvent est l'amour. Le poëte doit, dans les premiers vers, exposer en peu de mots la situation du personnage, et les motifs qui le font parler. Les récits sont déplacés dans ces sortes d'épîtres, à moins qu'ils ne fassent la plus grande partie de l'intérêt, et qu'ils n'offrent des tableaux touchans et pathétiques. Tout doit y être animé de la chaleur du sentiment.

Ovide est le premier qui ait fait des héroides, qu'on ne peut guère prendre pour
modèle. Ce poëte ingenieux, mais peu sensible, cherche trop à briller par les grâces du
bel esprit et; le faste des ornemens. Je n'en
connois pas d'autre traduction que celle de
Martignac, qui a traduit tous les ouvrages
de ce poète.

On a cultivé depuis peu parmi nous ce genre de poésie. Colardeau est celui qui a le mieux réussi dans son épître d'Héloise à Abailard.

ARTICLE IV.

De la Satyre.

L'odicux que peut avoir la satyre; et qu'elle n'a que trop souvent, n'est point dans la nature de ce genre de poésie. Il n'est précisément que dans l'abus qu'on en fait, dans l'excès de hicence qu'on s'y donne. Renfermé e dans ses justes bornes, la satyre Tom e II.

PRINCIPES GÉNÉRAUX ne peut qu'être infiniment utile à la société civile et à la république des lettres.

Elle seule bravant l'orgueil et l'injustice, Va jusques sous le dais faire palir le vice, Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot, Va venger la saison des attentats d'un sot (1).

Voilà son but, son véritable objet; les grands avantages dont elle peut à bon droit se glorifier.

Definition

La satyre est donc un discours en vers', ct style de dans lequel on attaque directement les vices des hommes, et où l'on critique de même les manvais ouvragés. Le poète peut le faire sur un l'en sérieux, caustique et mordant, oa bur un ton leger, plaisant et badin ; se dechalmer avec force contre le vice, on se borner à suile simple raillerie. Dans le premier cas, il doit employer un style ferme, plein et herveux; dans le second, un style fin, agréable et enjoné; mais toujours simple; naturel et facile, parce que le style de la satyre est le plus conformé au style ordinaire. Quelque ton que prenne le poëte, ses pensées doivent étre vives, pressées, d'une vérité frappante, et enchaînées avec grâce; ses préceptes, sur-tont sages, solides, clairs et lumineux.

Co qu'il Pour que la satyre soit un genre d'écrire ious obser-viarment homnête et redominandable, il ver dans la laut qu'elle sbit generale et régiée par les ro dans lot.

⁽¹⁾ Bolleau , Satyre IX.

Un avare idolatre et fou de son argent, Rencontrant la disette au sein de l'abondance, Appelle sa folie une rare prudence, Et met toute sa gloire et son spuverain bien A grossir un trésor qui ne lui met de gian. Plus il le voit accru, moins il ansferit d'usage, 🐰 , Sans mentir, l'avanice est une étrange rage, Dira cet autro fois , non moint prive de seus, Qui jette, ferieux, seon hien di abne venera , Et dont l'ame inquiete à soi-même imperiune, Se fait un emhaspas de sa bound fortune. Qui des deux en effet est le plus avenglé? L'un et l'antre di mondens, antile cervean troublé. Répondra chez Fredon (1), se marquis sage et rude;

⁽¹⁾ Il teboit une academie de jeu tres-frequentée en ee temps-là.

The Princres of Nerve of Strain of the server of the serve

Voyez encore avec quelle force de raison et quelle vigueur de style, il s'élève en général contre ces nobles orgueilleux, qui, se glorifiant de leurs vains titres, et des belles actions de leurs ancêtres, trainent des jours oisifs dans le sein de la mollesse.

Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de héros délèbres dans l'histoire,
Il ne peut sien offrir auxiveux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers
Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en intera superhe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lache et molle loisteaté de la vertu d'un cœur noble est la marque sottaine;
La vertu d'un cœur noble est la marque sottaine;
Si vous êtes sorti de ces héros fameux;
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux.,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix ? Fuyez-vous l'injustice ?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos.

DES BELLES-LETTRES.

Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?

Je vous connois pour noble à ces illustres marques.

Alors soyez issu des plus fameux monarques,

Venez de mille ayeux; et si ce n'est assez,

Feuilletez à loisir tous les siècles passés;

Voyez de quel guerrier il vous plait de descendre;

Choisissez de César (a), d'Achille (b) ou d'Alexandre (c).

En vain un faux censeur vondroit vous démentir; Et si vous n'en sortez, vous devez en sortir. Mais fussiez - vous issu d'Hercule (d) en droite ligne.

Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne, Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous, Sont autant de témoins qui parlent contre vous; Et tont ce grand éclat de leur gloire ternie, Ne sert plus que de jour à votre ignominie. En vain tout fier d'un sang que vous déshonorcz, Vous dormez à l'abri de ces noms révérés: En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères; Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères. Je ne vois rien en yous qu'un lâche, un imposteur, Un traitre, un séélérat, un perfide, un menteur, Un fou dont les accès vont jusqu'à la fuite, Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

^{&#}x27; (a) Voyez ce mot , dans les notes , à la fin du premier Volunie.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.,,

⁽d) Yoyez ce mot, ibid.

PRINCIPES SÉNÉRAUR

d'esprit.

ver dans la seur des ouverages d'esprit, il faut que , divigé satyre des par un goût sûr, il se montre toujours sans amertume, sans passion, sans partialité. Il est facheux pour la gloire de Boileau, dont la critique est ordinairement saine, qu'il se soit laissé entraîner par la prévention contre le Tasse et Quinaut.

Lorsque le poëte satyrique s'érige en cen-

Le poëte étant dans l'obligation de précautionner ses lecteurs contre le mauvais goût, doit indiquer les sources où l'on pourroit le puiser, et peut par conséquent nommer les ouvrages. Mais il s'interdirà les personnalités, et ne parlera jamais des auteurs : les règles de la bienséance l'exigent. Boileau les a aussi quelquesois violées : il a pris plaisir à tourner en ridicule l'indigence de quelques écrivains médiocres de son temps; et en cela il ne doit pas être imité.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce genre de poésie. On pourra y appliquer le peu que

j'ai dit ailleurs de la critique.

Poëtes sa tyriques.

La satyre étoit chez les Grecs une espèce de drame qui tenoit de la tragédie et de la comédie. Les Romains lui donnèrent la forme, le cafactère, le tour qu'elle a aujourd'hui. Cette invention est due à Lucile, chevalier romain, né l'an 147 avant Jésus-Christ, dans le temps que les lettres commençoient à s'introduire em Italie : ses satyres ne unona sont parvenues.

Horace, si célèbre dans le beau siècle d'Auguste, perfectionna ce genre de

DES BELLES-LETTRES. poésie. Philosophe aimable et plein d'urbanité, poëte ingénieux et délicat, il n'attaque les vices et les travers des hommes qu'en riant, ou en les couvrant de ridicale. Point d'aigreur, point d'emportement dans sa critique : elle est toujours douce et badine, assaisonnée du sel de la plaisanterie et de toutes les grâces de l'enjouement. Il ne déclire jameis : il pique avec finesse; et les portraits qu'il fait, même dans le genre odieux, ont toujours quelque chose d'agréable. Le P. Sanadon , fésuite, est encure cehri qui a le mienx traduit ses safyres, ainsi que ses autres poésies.

Perse, ne'à Volterre dans la Toscane, l'an 34 de l'ere chrétienne, inférieur à Horace pour la grâce et la délicatesse, à plus de force et de chaleur. Il montre un grand foud de raison dans ses satyres. Mais son style trop serré est bien souvent obscur. Le l'Tarteron l'a traduit; et après lui,

Sélis:

Javênal, né à Aquino, ville du royanne de Napres, vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne, fait dans toutes ses satyres une guerre ouverte au vice. Il ne cache jamais la vérité, quelque affreuse qu'elle puisse être, et ne prend pas même soin de l'envelopper. Ce sont les invectives les plus violentes, le fiel le plus âcre et le plus amer. Ce satyrique mord avec fureur: son imagination brûlante emploie presque toujours l'hyperbole, et la pousse, comme dit Boileau, jusqu'à l'excès. Mais dans ce

360 PRINCIPES GÉNÉRAUX débordement même d'humeur atrabilaire; il a des beautés vraiment sublimes. Ses satyres ont été bien traduites par le P. Tarteron, mais encore mieux par Dussaux.

Regnier a été en France, sous le règne de Louis XIII, le restaurateur de la satyre. Il a de la gaieté, de la force, et même des grâces: mais ce poète peu décent doit être re-

douté du chaste lecteur.

Nous devons à Boileau la gloire de l'emporter sur nos voisins, et de le disputer à l'ancienne Rome dans le genre de la satyre. On peut dire qu'il réunit la finesse et la légèreté d'Horace, la sagesse et la raison de Perse, la force et la vivacité de Juvénal, sans en avoir les fougueux excès: mais son caractère a plus de ressemblance avec celui du premier. Ses pensées sont toujours naturelles, ses expressions justes, ses tours vifs et aises, son style pur et élégant, ses vers harmonieux, faits avec soin et jamais vides d'idées. Quelque grande, dit le marquis d'Argens (1), quelque grande que puisse être la barbarie d'un homme, des qu'il sait lire et qu'il entend le français, on doit supposer qu'il a lu les Satyres de Boileau.

⁽¹⁾ Reflex, Hist, et Cit, sur le goût.



ARTICLE V.

De l'Élégie.

Le vrai caractère de l'élégie se trouve Caractère marqué dans le mot même, composé de del'Elégie. deux mots grecs, qui signifient dire hélas. Ce petit poème, en effet, qu'on avoit inventé pour déplorer les malheurs, les infortunes, et se plaindre des rigueurs du sort, étoit, dans son origine, uniquement destiné aux larmes, aux gémissemens, et à l'expression de la douleur. Mais bientôt on y fit entrer des sentimens de tendresse et même de joie. La plainte, suivant Horace (1), fut d'abord renfermée dans l'élégie, ensuits l'amour y chanta ses conquêtes. Boileau (2) a dit après le poète latin:

Elle peint des amans la joie et la tristesse.

Cette sorte de poésie est donc consacrée aux mouvemens du cœur : mais elle se borne aux sentimens doux, soit de tristesse, soit de joie. Elle ne peut point embrasser les sentimens de toutes les espèces et de tous les degrés, réservés à l'ode, et rejette par conséquent les pensées sublimes, les images pompeuses. Elle n'admet pas non plus cet amour violent et furieux, dont les effets sont si funestes et si terribles, et qui est

⁽¹⁾ Art Poet.

a) Art Poét., Ch. II.

du ressort de la tragédie. Par conséquent, le style trop fort et trop pathétique ne convient pas à son caractère. Le but de l'élégie est d'attendrir l'ame, et non d'exciter la terreur.

Il est aise de juger que pour réussir dans ce genre d'écrire, il faut bien sentir, et bien peindre le sentiment avec des couleurs vraies et naturelles.

Il faut que le cour seul parle dans l'élègle,

C'est le précepte que donne Boîteau (1); précepte fondamental, qui renferme tous les autres. L'aine du poète doit être toute remplie de son objet; toute pénétrée des malheurs qu'il veut déplorer, et se montrer tout entière dans l'élégie. Un poème de cette espèce, dicté par l'esprit, sera nécessairement froid, fade et langoureux, ou chargé d'ornemens frivoles, non moins ridicules que déplacés.

Ornemens . propres à le l'élégie.

Ce n'est pas que le cœur puisse, sans le talent, produire une bonne élégie. La sensibilité de l'âme doit être sidée d'un génie facile, qui donne une certaine élévation et une certaine délicatesse à ce poème. Le cœur fournit les sentimens; l'imagination les met en œuvre, et leur prête son coloris et ses grâces. Mais ce coloris ne doit pas être trop brillant; ces grâces ne doivent pas être affectées. L'élégie paroît en habits de deuit, les che-

⁽¹⁾ Art Poét, ... Ch. IL.

veux épars. Une parure éclatante, un ajustement recherché pourroient-ils lui convenir? Elle répand des larmes, elle éclate en plaintes, en gémissemens. Peut-il sortir de sa bouche d'autres access, d'autres bris, que ceux du sontiment et de la passion?

La véritable douleur n'a point de langage étudié, de marche suivie et compassée. Le langage de l'élégie doit être simple et sans apprêt; sa marche rompue, irrégulière mêmo jusqu'à un certain point; et il y doit régner, dans tout l'ensemble, ce désordre intéressant, cotte négligence aimable, qui, quoiqu'en partie l'ouvrage de l'art, ne paroît être que l'effet du sentiment. Tout ce qui offre l'appareil de l'étude et du travail. tout ce qui sent l'affectation, est entièrement opposé au caractère de l'élégie, non-seulement lorsqu'elle exprime la douleur ou la tendresse, mais encore même lorsqu'elle décrit, en passant, des objets gracieux et rians.

Que le cour soit donc vivement pénétré; il suggérera à l'esprit des pensées, des images, des comparaisons analogues et proportionnées au sentiment. C'est dans cette heureuse situation que se trouvoit celui de La Fontaine, lorsque sa muse plaintive poussoit des regrets si touchans sur la disgrâce de Fouquet (a). Cette

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce-Volume.

364 PRINCIPES GÉNÉRAUX élégie est un vrai chet - d'œuvre. Tout y porte l'empreinte d'une âme sensible et profondément affligée. La douleur a fait naître toutes les idées, toutes les réflexions; et l'art en se cachant, les a revêtues des couleurs qui leur étoient propres. Le sentiment y est toujours embelli par l'imagination, et l'imagination toujours animée par le sentiment. La voici.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes, Pieurez, Nymphes (a) de Vanz (b), faites croître vos ondes;

Et que Lanqueil enflé ravage les trésors,
Dont les regards de Flore (c) ont embelli ces bords.
On ne blamera point vos larmes innocentes;
Vons pouvez donner cours à vos douleurs pressantes:
Chacun attend de vous ce devoir généreux;
Les destins sont contens, Oronte est malheureux.

Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines, Qui sans craindre du sort les faveurs incertaines, Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels, Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels. Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême! Que vous le trouveriez différent de lui-même!

⁽⁴⁾ Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽c) Yoyes ee mot, ibid,

DES BELLES-LETTRES. 365

Pour lai les plus beaux jours sont de secondes nuits :

Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis, Hôtes infortunés de sa triste demeure, En des gouffres de maux le plongent à toute heure. Voilà le précipie où l'ont enfin jeté, Les attraits enchanteurs de la prospérité. Dans le palais des rois cette plainte est commune : On n'y connoit que trop les jeux de la fortune, Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans. Mais on ne les connoît que quand il n'est-plus temps. Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles, Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles, Il est bien mal-aisé de régler ses desirs : Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs (a). Jamais un favori ne horne sa carrière : Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière; Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit Ne le sauroit quitter, qu'après l'avoir détruit. Tant d'exemples fameux que l'histoire raconte, Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte ?

Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs, Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs, Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge ! Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage, Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour Saluer à grands flots le soleil de la Cour. Mais la faveur du ciel vous donne en récompense

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

366 PRINCIPES GÉNÉRAUX Du repos, du leisir, de l'ombre et du silence, Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens; Et jamais à la Cour on ne tronye ces biens,

Mais quittons ces pensées; Oronte vous appelle. Vous, dont il a rendu la demeure si ble, Nymphes, qui lui deves vos plas charmans appas, Si le long de vos bords, Louis porte ses pag-Taches de l'adoucir, fléchisses son courage : Il aime ses sujets, il est juste, il est sage; Du titre de clément rendez-le ambitieux. C'est par-là que les rois sont semblables aux Dieux, Du magnanime Henri (a) qu'il contemple la vie : Dès qu'il put se venger , il en perdit l'envie. Inspirez à Louis cètte même douceur : La plus belle victoire est de vainere son cœur. Oronte est à présent un objet de clémence; S'il a cra les consells d'une greugle puissance, Il est asses puni par son sort rigoureux: Et c'est être innecent, que d'être malheureux.

Pour rendre, dans l'élégie, la plainte plus touchante, il faut y joindre à une vive peinture des malheurs présens, celle des avantages qu'on a perdus. L'hyperbole n'y est point déplacée, parce qu'il est assez naturel que la douleur nous fasse exagérer les maux que nous souffrons. Il arrive bien souvent que l'élégie traite ses sujets sous une allégorie cham-

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

pêtre, et teapstonne ses personnages en bergers. Ainsi, on peut appliquer à ce poème tout ce que j'ai dit aur la poésie pastorale.

Il na note raste des Grecs augun poème connu sous le nom d'élégie. Mais en peut principalement rapporter à ce genra un morceau fort touchant, qui est dans l'Andromaque d'Euripide, et le tombeau d'Adonie,

idylle de Bion.

On y rapporte aussi la cinquième égloque de Virgile sur la mort de Daphnis; quelques Odes d'Horace, sur tout celle où il déplore la mort de Quintilius, et les Heroides d'Ovide. Les cinq Livres des Tristes que gelui-ci composa dans les déserts de la Seythie où il avoit été exilé, sont proprement des élégies. Celle qu'il fit sur la mort de Tibulle, son ami, est très-belle. Mais quant au plus grand nombre des autres, on peut dire que l'excessive aboudance de l'imagination, et le feu pétillant de l'esprit y refroidissent presque par-tout le sentiment. Nous en avons une bonne traduction, par le P. Kervillars, ićsuite.

Tibulle et Properce, deux grands poëtes du siècle d'Auguste, sont de vrais modèles dans l'étégie. Le premier, sur - tout, est doux, élégant et tenjours naturel : il ne peint jamais que le sentiment et la passion. Properce ne les exprime pas tout-à-fait aussi hien ; il est plus gracieux, mais moins tendre; il mentre même quelquefois un peu trop d'art et d'érudition.

Počtes ólégiaque

Principes généraux Ces deux poëtes ont été traduits par Long--

champs.

1'Ode.

 Nous avons parmi nous quelques bonnes élégies, que nous devons à madame la comtesse de la Suze, et à madame Deshoulières. Il y a de la délicatesse, du sentiment et de la facilité.

La Fontaine n'est connu en ce genre que par la belle élégie que j'ai citée. Les autres qu'il a faites, sont peu dignes de lui.

On trouve dans J. B. Rousseau quelques odes qui sont dans le genre élégiaque. Telle est aussi celle qu'adresse Malherbe à François du Perrier, son ami, pour le consoler de la mort de sa fille, et dans laquelle il lui dit avec autant de délicatesse que de sentiment:

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses Ont le pire destin; Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses, L'espace d'un matin.

ARTICLE

De l'Ode.

Le mot Ode signifie Chant, Chanson, Hymne, Cantique. Ce poëme, dont la forme consiste dans une suite de stances ou strophes, qui doivent être égales entr'elles, exprime le sentiment, de quelque espèce et de quelque degré qu'il soit. Tout livision de ce qui agite l'ame avec violence, tont ce ani lui cause une émotion douce, convient easentiellement à l'ode. Ainsi l'on peut en distinguer deux espèces générales. La première est dans le genre noble et sublime: c'est l'ode proprement dite, qui, suivant Boileau (1),

Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux:
Aux athlètes dans Pise (a) elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux an bout de la carrière.

L'autre est dans le genre tendre et grasieux.

Elle peint les festins, les danses et'les ris.

Il n'est point de genre de poésie plus De l'Ode poétique, s'il est permis de s'exprimer propre-ainsi, que l'ode proprement dite. Dans ment diteil les autres poèmes, l'écrivain ne remplit point le personnage de poète: l'art, même consiste à le faire oublier. Dans l'apologue, ce sont des animaux qui parlent, comme ils auroient parlé, s'ils avoient eu le don de la pensée et de la parole. Dans la poésie pastorale, ce sont des bergers qui s'entretiennent de leurs amours ou d'objets champêtres. Dans la satyre et l'épître morale, c'est un philosophe austère ou badin qui censure les mœurs.

⁽a) Art. Poét., Ch. II.
(a) Voyez se mot, dans les notes, à la fin de se
Volume,

370 Principes Généraux

Dans l'élégie, c'est un homme affligé qui se plaint des rigueurs du sort. Dans le dramatique, oc sont des Citoyens, des Héres, des Monarques, qui agissent et qui parient, sans que le poèle paroisse.

Mais dans l'ode, c'est le poète lui-même qui s'annonce, et qui va chanter; le poële inspiré par les Muses, et qui doit en parler le plus riche et le plus magnifique langage. Il est vrai que dans l'épopée, on suppose aussi le poète inspiré : mais son inspiration est tranquille; la Muse raconte et le poëte écrit : au lieu que dans l'ode, son inspiration est prophétique; il est tout rempli, possédé de la Muse on du Dieu qui s'est emparé de ses sens. On diroit même que le Dieu qui l'inspire, parle par sa voix. Aussi a-t-il besoin, pour réussir dans ce genre de poésie, de ces qualités si rares et si précienses, qui, suivant Horace (1), font le vrai poète; d'un genie oreateur, d'un talent prosque divin, et d'une mamère de s'exprimer toujours noble, majestueuse, et souvent sublime.

Enthousiasme de l'Ode.

Il faut d'abord que le poète se peigne vivement à l'esprit son objet, s'y livre tout entier, en soit le plus fortement occupé; que son imagination s'élève, s'échauffe, et produise se sentiment vif qu'on appelle enthousiasme; sentiment qui est toujours proportionné à l'objet. C'est alors qu'une fureur poétique le transporte; une ar-

⁽¹⁾ Sat. IV, L. 1.

deur divine l'embrase; le voilà dans ces momens heureux pour le génie : toute la nature se découvre à ses regards; il va en épuiser les richesses, et répandre sur tous les objets cet esprit de vie qui les anime, et ces grands traits qui les font paroître avec toute la perfection imaginable.

Dans cette situation de l'âme, le poëte Debut de saisissant la lyre, pourroit-il s'annoncer l'Ode. par un début simple, tranquille et mesuré ? Non sans doute. Emporté par la fongue de son imagination brûlante, et par les mouvemens de son cœur vivement ému, il prend un ossor rapide, et chante tout à coup sur un ton élevé. Son début est hardi, frappant, magnifique et pompeux : on y voit toute la chaleur de son âme et tout l'enthousissme dont elle est remplie. Tantôt paroissant luimême étonné de la grandeur et de l'importance de son sujet, il se dit inspiré par un Dien ; il impose silence à toute la nature, et invite les mortels à l'écouter. Ainsi J. B. Rousseau imitant le prophète David, pour peindre l'aveuglement des hommes du siècle, s'écrie:

Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille,
Rois, soyez attentifs; terre, prête l'oreille:
Que l'univers se taise et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre;
L'Esprit saint me pénètre; il m'échausse, et m'inspire

Les g andes vérités que je vais révéler,

372 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Tantôt, tout plein de l'objet qu'il se représente, il se jette, pour ainsi dire, brusquement au milieu de son sujet ; et dans un emportement soudain, il débute par de riches comparaisons et de brillantes images. C'est ce que fait Horace, dans cette belle Ode, où il chante la victoire du jeune Drusus (a), sur les Vindehiciens. Je vais me servir, et je me servirai dans les autres exemples pris de ce poëte, de la traduction en vers, ou plutôt de l'imitation qu'en a faite Reganhac. Une poésie forte et harmonieuse, qui rend le sens substantiel du lyrique latin, me paroît ici préférable à la meilleure prose qui en rendroit le sens littéral.

Tel que le ministre intrépide
Du tonnerre effrayant des Pieux (1),
Sur un peuple d'oiseaux timide
S'élance des voûtes des cieux ;
Bientôt la splendeur de sa race
Impose à son heureuse andace
Des triomphes plus signalés ;
Il cherche des périls terribles,
Epargue les troupeaux paisibles ,
Et combat les dragons ailés.

Ou tel que sur l'herbe nouvelle, Où bondit un riant troupeau,

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce.

⁽¹⁾ L'Aigle, elseau consacré à Jupiter.

DES BELLES-LETTRES. Paroit, chasse de la mamelle. Un impétuenx lionceau: Tremblante, glacée, éperdue, La jeune brebis , à sa vue . De son sort pénètre l'horreur, Et croit sentir la dent naissanie Oni va sur sa chair palpitante Faire l'essai de sa fureur.

Tel Drasus formé pour la gloire, etc.

Voici encore un début vraiment lyrique de J. B. Rousseau, dans son Ode sur la bataille de Petervaradein (a), gagnée contre les Turcs, en 1716, par le prince Eugène (b); début plus hadi peut-être que celui d'Horace, par la vivacité de l'enthousiasme, le retranchement des liaisons intermédiaires, et le changement subit des pensées.

> Ainsi le glaive fidèle De l'Angé exterminateur. Plongea dans l'ombre éternelle Un penple profauateur, Quand l'Assyrien (c) terrible Vit, dans mue nuit horrible, Tous ses soldets égorgés, De la fidèle Judée (d)

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.
(c) Voyez le mot Sennacherib, ibid.

⁽d) Voyez ce mot , ibid.

374 PRINCIPES GÉNÉRAUX
Par ses armes obsédée,
Couvrir les champs saccagés.

Où sont ces fils de la terre,
Dont les fières légions
Devoient allumer la goerre
Au sein de nos régions?
La noit les vit rassemblées;
Le jour les voit écoulées
Comme de foibles ruisseaux,
Qui, gonflés par que)que orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leuts eaux.

l'Ode.

On n'existe pas que l'ode monte plas haut que son début. Mais en veut que le poète se soutienne jusqu'à la fin à la même élévation. C'est un athlète qui s'est élancé dans la carrière, et qui doit toujours courir avec la même vîtesse : s'il rallentit sa course rapide, il perd la couronne qui l'attendoit. Le poète lyrique nous a fait dans son début une impression des plus vives : il faut que cette impression soit durable. Son ame échanffée d'un feu divin, nous a embrasés de la même w flamme: il faut que be fen ne perde rien de sa force et de son activité. Il nous a ouvert les trésors de la poésie : il faut qu'il en étale à nos yeux toute la richesse et toute la magnificence ; qu'il nous élève . nous transporte, nous enchante par le sublime des sentimens, la hardiesse des pensées, l'énergie et la pompe des expresDES BELLES-LETTRES. 375 sions, et par tous les charmes d'une harmonie soutenue et toujours ravissante. Cé sora une peinture qu'animeront les traits les plus viss et les plus frappans. Telle est selle ci qu'on lit dans l'Ode à la Partune, par J. B. Rousseau.

Quels traits me présentent vos fastes, Impitoyables conquérans?

Des vosux outrés, des projets vastes, Des rois vaincus par des tyrans, Des murs que la flammé ravage, Des vainqueurs fumans de casnage, Un peuple aux fers abandonné, Des mères pales et sanglantes Arrachant leurs filles tremblantes Des beas d'un soldat effréné.

Voyez quelles grandes et nobles idées accompagnent ce tableau si brillant, et avec quelle véhémence de style elles sont rendues.

Juges insensés que nous sommes ,
Nous idinfirant de tels exploité;
Eld-ce donc le malheur des hommes ,
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloiré féctude en ruines ,
Sans le meurere et cans les raplus
Ne sauroit-elle subsister ?
Images de Dieu sur la terre ,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Ce serent des comparaisons riches et

376 PRINCIPES GÉNÉRAUX multipliées qui nous présenteront les objets dans toute leur grandeur, dans toute leur beauté; telles sont celles ci que nous offre l'Ode aux princes Chrétiens sur l'armement des Turcs, par le même poète.

Comme un torrent fougueux , qui du baut des , montagnes ,

Précipitant son cours, traîne dans les campagnes Arbres, rochers, troupeaux par son cours emportés, Ainsi de Godefrol (a) les légions guerrières Forcèrent les barrières Que l'Asie opposoit à leurs bras indomptés.

La Palestine (b) enfin, après tant de ravages, Vit fuir ses ennemis comme on voit les nuages Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon (c); Et des vents du midi la dévorante haleine

N'a consumé qu'à peine Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon (d).

Ce sera un enchaînement de figures vives et saillantes qui donneront aux pensées un nouveau degré de force et d'élévation, comme on va le voir dans ce

⁽⁴⁾ Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽d) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de se Volume,

DES BELLES-LETTRES. 377 morceau de l'Ode d'Horace, dont j'ai cité le début.

> Rome (a), le Métaure (b) public Des Nérons (c) les divins exploits, Asdrubal (d), en perdant la vie, Proclame ce que tu leur dois. Ce jour mémorable l'atteste; Jour qui borna le cours funeste De nos revers multipliés Et qui ressuscitant ta gloire, A, par les droits de la victoire, Mis ta rivale sous tes pieds.

Souviens-toi du nuage horrible Où ton astre étoit éclipsé, Depuis que l'Africain (c) terrible Vers nos murs se fot avancé. Sa marche brûloit l'Ausonie (f), Comme un dévorant incendie S'étend, et parcourt les forêts; Ou comme sur l'onde orageuse Des vents la fougne impétueuse Sème la crainte et les regrets.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume,

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.
(d) Voyez ce mot, ibid.

⁽e) Voyez le mot Annibal, ibid. (f) Voyez ce mot, ibid.

378 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Mais cette éclatante journée
A peine a rassuré les cœurs;
De la plus haute destinée
Rome requeille les honneurs.
Tous nos guerriers sont indomptables:
Les Dieux, désormais favorables,
Sur leurs autels sont revenus;
Annibal frémit, et sa rage
Déplorant le sort de Carthage,
Loue et déteste nos vertus.

- e Eh quoi done, cerfs pusillanimes,
- » Nons provoquons des loups ardens !
 » Nos triomphes les plus sublimes
- »Seroient d'échapper à leurs dents,
- Des feux d'Ilion (a) préservée,
- » Cette race fut conservée,
- » Malgré les vents et les hasards ;
- Et bornant ses courses illustres.
- Rendit sur ces bords, en deux lustres,
- "Ses Dieus, ses enfans, ses rieillards.
- » Telle que ce chéne immobile,
- Qu'ébranle la hache en foreur,
- » Le fer même qui la mutile,
- » Sert à redoubler sa vigueur.
- » Par moins de têtes renaissantes,
- »L'Hydre (6) exerçoit les mains puissantes

⁽a) Veyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

nes Belles-Lettres.

»D'Hercule pret à se lassers

- Jamais Thebes (a) ni la Colchide (b)
- » Ne virent de monstre homicide
- Plus difficile à terrasser.
- » Plongez le Romain dans l'abime;
- " Il ch sort avec plus d'éclat :
- "Qu'on le terrasse, il se ranime,
- " Saisit son valuquenr et l'abat, etc. "

Ces exemples suffisent sans doute pour faire connoîtré le ton de l'ode. Mais il faut, comme le dit Boileau (1), que

Son style impétueux sonvent marche au basard : Chez elle un beau desbrdre est un effet de l'art.

Représentez-vous ce cheval ailé (c), à qui Ecarts de la Fable à flonné pour séjour les côteaux du l'Ode. Parnasse et les bords de l'Hippocrène. Libre de tout frein, et n'ayant d'autre guide que sa bouillante ardeur, il s'élance à travers les campagnes, sans suivre aucune route certaine, franchit les précipices et les rochers, et revient aux lieux qu'il habite. Tel le poète lyrique, transporté d'une prophétique fureur, n'a point de marche uniforme. Il embrasse d'abord son sujet, et paroît aussi-

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, wid.

⁽¹⁾ Art Poét.; ch. II. (c) Voyez le mot *Pégase*, dans les notes, à la fin de ce Volume.

tôt l'abandonner. Il semble qu'il à perdu de vue le point d'où il est parti, et le but où il doit arriver. On le voit passer brusquement à des objets qui paroissent éloignés l'un de l'autre, et totalement étrangers à sa matière. Ses pensées n'ont aucune suite, aucun ordre, aucune liaison marquée. Tantôt ce sont des vérités générales qu'il présente subitement, ornées de toutes les beautés poétiques. Ainsi Horace, dans son Ode au vaisseau qui devoit porter Virgile à Athènes, se déchaîne contre l'audace de celui qui affronta le premier sur un bois fragile les flots et les tempêtes, et contre l'impiété effrénée des mortels, qui bravant le ciel par leurs crimes, ne permettent pas à Jupiter de quitter un moment sa foudre. Tantôt ce sont des traits historiques ou fabuleux, que le poëte mêle tout-à-coup à son sujet. Telle est dans une Ode du même poëte à Auguste, l'histoire de Régulus, qui étant prisonnier à Carthage, et ayant été à Rome, sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix, persuada lui-même au sénat de ne pas les accepter, et retourna à Chartage, pour y subir la mort qui l'y attendoit. Telle est, dans l'Ode que J. B. Rousseau adresse à Malherbe contre les détracteurs de l'antiquité, la Fable du serpent Python, né du limon de la terre, et tué à coups de slèches par Apollon.

Ces passages subits d'un objet à un autre, ces brusques sorties que fait le poête, ces écarts, ces digressions de l'ode sont le fruit de l'enthousiasme, mais d'un enthousiasme

dirigé par la raison. Avant de prendre la plume, le poëte a bien conçu son dessein, 'a disposé son plan. Il a envisagé son sujet sous toutes les faces, a vu tous les objets qui y avoient quelque rapport même éloigné, et les a rapprochés en les liant par un fil imperceptible. C'est ce fil qui le conduit secrètement. Plein de la passion ou du sentiment - qui l'anime, il ne se livre en'à des mouvemens et des transports qui y sont analogues. Ses pensées naissent toutes les unes des autres : mais la chaleur de la passion ou du sentiment ne lui permet que de saisir les plus remarquables, et lui fait passer sons silence celles qui leur servent de liaison. Son génie tire du fond de son sujet des figures hardies et variées, des images vives et frappantes, qu'il met aussitôt en usage, en négligeant ces transitions scrupuleuses, ces liaisons grammaticales qui ne feroient qu'énerver sa poésie.

Ainsi, sous ce désordre apparent de l'ode, règne un ordre caché, qui est l'ouvrage de l'art; tout y est sagement distribué, tout y tend à une même fin; toutes les parties enchaînées s'y prêtent des beautés mutuelles, et forment un tout parfait. Ainsi le poëte, dans ses transports, dans ses digressions, dans ses écarts même les plus multipliés, s'est toujours approché de son but, et l'a atteint au moment où il en paroissoit le plus éloigné. C'est un voyageur qu'on a vu d'abord s'engager dans une grande et belle route : il a ensuite suire tous les sentiers agréables et

38a Principes cénéraux rians dont elle est bordée: on le croyoit égaré, perdu dans ces labyrinthes flou; ris; et on le voit tout-à-coup arriver à son terme.

Auguste se proposoit de transférer Troie le siège de l'Empire romain. Voyes. avec quel art Horace parvient à le détourner de ce dessein. Le poëte débute par un éloge sublime de l'homme serme et constant dans le bien. Tels étoient Pollux (a), le grand Hercule (b), Bacchus (c), et Romulus (d) lui-même, qui méritèrent d'être placés au rang des Dieux. Mais celui-ci eut à combattre le ressentiment de l'implacable Junon (e), toujours animée contre les Troyens et leurs descendans. Elle n'y consentit qu'à condition que Trois (f') et Rome scroient à jamais séparées par une étendue immense de mers toujours irritées. Ioi le poëte met dans la bouche de Junon un discours plein des plus riches tableaux, et où l'on voit une peinture énergique de l'état

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volame.

⁽b) Voyez ce mot, ibid.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽d) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽e) Voyes ce mot, ibid.

⁽f) Voyez es mot, dans les notes, à la fin de premier Volume,

présent de l'ancienne Troie converte de mousse, et devenue le repaire des bêtes sauvages. Cette déesse consent que les belliqueux Romains qui en tirent leur origine, règnent paisiblement ailleurs; que le Capitole (a) subsiste dans toute sa splendeur; que l'invincible Rome se sasse un jeu de pénétrer dans ces plages arides que le soleil embrâse de tous ses feux, et dans ces climats glacés, séjour d'un éternel hiver, pourvu qu'ils ne songent point à rebâtir la ville de Priam (b). Ce n'est qu'à cette condition qu'elle consent que Romulus soit assis parmi les immortels. Mais s'il inspire à ses enfans le dessein de relever les murs de Troie, ce ne sera que sous de malheureux auspices. Bientôt cette ville superbe sera de nouveau plongée dans ses premiers désastres. Elle-même épouse et sœur de Jupiter, y ramenera ses formidables bataillons, pour la réduire en cendres.

C'est ainsi qu'Horace intimida Auguste et les Romains par la bouche d'une décsse jalouse et toujours irritée. On voit dans cette ode une sagesse de dessein admirable. Le poëte paroît avoir perdu de vue son objet; et c'est alors qu'il l'a parfaitement rempli. Mais parmi toutes les odes que je connois,

⁽a) Voyez ce mot , dans les notes , à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

384 Principes Généraux

celle qui, à mon avis, peut donner la plus juste idée des écarts heureux de ce genre de poésie, est l'Ode de Malherbe à Louis XIII, qui aliqit combattre les Rochelois. En voici l'analyse.

Le poëte dans son début engage le roi à prendre sa foudre contre les rebelles. Pour justifier sa vengeance, il fait une vive peinture des excès auxquels ils s'étoient portés durant nos guerres civiles. Il reprend ensuite sa première idée, et détaille les forces des Rochelois. Mais ils ont beau fortifier leurs murailles, Louis, dont la cause est juste, les vaincra, étant sur-tout aidé de Richelieu (a). Ici le poëte lie adroitement l'éloge de ce Ministre à celui du monarque. Ne croiroit-on pas que Malherbe va se borner à des vœux pour le succès de leur entreprise? Non: il revient au voyage du roi, et lui promet la victoire par ce beau trait d'imagination.

Certes ou je me trompé, ou déjà la victoire (b), Dont le plus grand honneur est que tu sois content, Aux bords de la Charente (c), en son habit de gloire, Sous des palmes t'attend.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de se Volume.

⁽c) Yoyez ce mot, ibid.

DES BELLES-LETTRES. 385

he la vois qui t'appelle, et qui semble te dire : Roi , le plus grand des rois , et qui m'es le plus cher , Si to veux que je t'aide à sauver ton empire ,

li est temps de marcher.

Il semble que le poëte va prédire ici la ruine entière des Rochelois, et finir son ode. Mais qu'on est surpris de le voir prendre un nouvel essor, et décrire en vers pompeux la guerre des géans (a) contre les Dieux de l'Olympe! On le croit entièrement hors de son sujet, qu'il n'a point perdu de vue un seul instant. Les rebelles ont été peints sous l'image des Titans, et le monarque sous celle de Jupiter (b). La description de cette guerre, qui paroît d'abord un hors-d'œuvre, est un effet de l'enthousiasme, et la production du vrai génie. Avec quelle adresse ce désordre est préparé! avec quelle intelligence il est conduit! Je doute que l'antiquité puisse nous offrir quelque chose de comparable à ce morceau. Enfin le poëte encore plein d'images sanglantes, témoigne à Louis XIII avec quelle ardeur il le suivroit dans les combats, si la vieillesse ne glacoit ses sens, et termine son ode par un trait empranté d'Horace, mais qu'il a embelli. Il se promet l'immortalité à laquelle il va voler, porté sur les aîles de la renom-

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

386 PRINCIPES CHNHRAUX mée (a) qui publiera les exploits de Louis XIII.

Voilà, si je ne me trompe, le plus parfait modèle qu'on paisse proposer de cet enthousiasme vif, mais sage et réglé par la raison, de ce beau désordre qui produit un effet merveilleux dans l'ode, et qui la caractérise. Veilà en quoi consiste l'art d'agrandir un sujet, de faire un plan vaste, et néanmoins régulier dans toutes ses parties, même dans celles qui paroissent ne point tenir au corps de l'ouvrage.

L'ode proprement dite se divise en trois espèces, qui sont l'ode sacrée, qu'on appelle particulièrement Hymne ou Cantique; l'ode héroique, et l'ode philosophique ou

morale:

Ode sa- Dans l'ode sacrée, le poète chante les perfections de l'Etre suprême. Il admire avec transport les chef - d'œuvres de sa toute-puissance, et en offre les tableaux les plus brillans et les plus magnifiques. C'est ce que fait J. B. Rousseau dans cette belle Ode, où ce digne imitateur du prophète David peint les mouvemens d'une âme, qui s'élève à Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

Les cieux instruisent la terre A révérer leur auteur. Tont ce que leur globe enserre,

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

DES BELLES-LETTERS

Célebre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps ?
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accorde!

De sa prissance immortelle.
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La quit l'annonge à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage.
N'est poiset pour l'homme, un langue.
Obscur et mystérieux.
Son admisable structure.
Het la roix de la nature,
Qui sefait entendre aux yeux.

Dans une écla ante voûte, il a placé de ses mains Ce soleil, qui dans sa route Eclaire tous les humains. Environné de lumière, Cet astre ouvre sa carrière, Comme un époux glorieux, Qui, dès l'aube matinale, De sa couche nupitale.

. L'Univers à sa présence Semble sortir du néant.

388 PRINCIPES GÉNÉRAUX

Il prend sa course, il s'avance Comme un superbe géaut. Bientôt sa matche féconde Embrasse le tour du monde Dans le cercle qu'il décrit; Et par sa chaleur puissante, La nature languissante Se ranime et se nourit.

Lorsqu'il célèbre la bonté infinie du créateur, il a soin, pour relever le prix des biensaits qu'il en a lui-même reçus, de retracer avec sorce ses malheurs et ses afflictions passées. Telle est cette peinture si vive et si touchante que sait le même poëte dans l'Ode tirée du Cantique du saint roi Ezechias (a) qui le composa, après avoir été miraculeusement guéri d'une maladie pestilentielle.

Comme un tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os,
Et sa rage insatiable
Ne me laisse ancun repos.
Victime foible et tremblante,
A cette image sanglante,
Je soupire nuit et jour;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de es Volume.

DES BELLES-LETTERS.

Ainsi de cris et d'alarmes,
Mon mai sembloit se nourrir;
Et mes yeux noyés de larmes
Etoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore,
Est le dernier de mes jours.

Mon âme est dans les ténèbres, Mes sens sont glaces d'effroi. Ecoutez mes cris funèbres, Dieu juste, répondez-moi. Mais enfin sa main propice A comblé le précipice Qui s'entr'ouvroit sous mes pas : Son secours me fortifie, Et me fait trouver la vie Dans les horreurs du trépas.

Voyez aussi sous quelles brillantes images le marquis de Pompignan, s'élevant jusqu'à l'enthousiasme de David, peint la grandeur, la justice et tout à-la-fois la clémence du Seigneur.

Dieu se lève : tombez , roi , temple , autel , idole. Au feu de ses regards , au son de sa parole , Les Philistins (a) ont fui.

⁽⁴⁾ Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Igo Paincipes cenerates.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée.
Tel un brasier ardent voit la circ enflammée.
Ronillona de devant lai.

Ce Dien si grand esi terrible
A nos voix daigne accourir:
Sa bonté toujours visible
Se plait à nous secourir.
Prodigue de récompenses,
Malgré toutes nos offenses,
Il est lent dans sa farteur.
Mais les carreann qu'il apprète à
Tôt ou tard brisent la tête
De l'impir et du pécheus.

Dien m'a dit ; de Bazan (e) pourquoi crains-tu les piéges ?

La mer engloutira ces tyrans sacriléges
Dans son horrible flanc.
Tu fouleras aux pieds leurs veines déchirées;
Et les chiens tremperont leurs langues altérées.

Dans les flots de leur sang.

Les enremis de sa gloire Sont vaincus de toutes parts : La pompe desa victoire Frappe leurs derniers regards. Nos chefs, enflammés de zèle « Chantent la force immortelle

⁽d) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce. Volume,

DES, BELDES-LEATRES.

On Dieu qui sanva leurs jours;

Et nos filles triomphantes

Mélent leurs voix éclarantes

Au son bruyant des tambours.

Il y a des odes sacrées, qui sont dans le genre élégiaque, et où par conséquent le poëte exprime sur le ton le plus élevé toute l'énergie du sentiment. Telle est celle-ci du marquis de Pompignan', regardée comme un chef-d'œuvre. Elle est tivée d'un pseaume, composé prophétiquement par David, ou par Jérémie, à l'initation de David, durant la captivité des Juifs à Babylone. La fin de cette ode est une prédiction du châtiment des habitans de cette ville corrompue, et de celui des Iduméens, peuples descendus d'Esaü. La voici tout entière.

Captifs chez un peuple inhumain;,
Nons arrostons de pleurs les rives átrangères;
Et le souvenir du Joardain (a)
A l'aspect de l'Euphrate (b) augmentois nos misères;

Aux arbres qui convroient les eaux , Nos lyres; inistement demenroient suspendues, Tandis que nos maisses nouveaux Fatignoient de leurs cris nos tribus épesdues.

-Chantez , nous disoient ces tyrans ,

(b) Voyez ce mot, ibid.

⁽a) Voyez ce mot, dans les potes, à la fin de ce Volume.

392 PRINCIPES GÉNÉRAUX Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques; Chantez; et que vos conquérans Admirent de Sion (4) les sublimes cantiques.

Ah! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire!
Peut-on dans ces funestes lieux
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire!

De nos ayeux sacré berceau s Sainte Jérusalem (d) , si jamais je t'oublie s Si tu n'es pas jusqu'au tombeau L'objet de mes désirs , et l'espoir de ma vie s

Rebelle aux efforts de mes doigts, Que ma lyre se taise entre mes maius glacées, Et que l'organe de ma voix Me prête plus de sons à mes tristes pensées,

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Esaŭ (c) la race criminelle
Contre ses frères malheureux
Animolt da vainqueur la vengeance cruelle.

Egorgez ces peuples épars ;
Consommes, criotent-ils, les vengéances divines ;
Brûles, abattez ces remparts ;
Et de leurs fondemens dispersez les ruines.

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽b) Voyez ce mot, thid.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

DES BELLES-LETTRES. 3g3

Malheur à tes peuples pervers,

Reine des nations, fille de Babylone (a) !

La foudre gronde dans les airs :

Le Seigneur n'est pas loin : tremble , descends du trône.

Puissent tes palais embrasés
Eclairer de tes rois les tristes funérailles!

Ét que sur la pierre écrasés,
Tes enfans de leur sang arrosent tes murailles!

Les pseaumes de David, les cantiques de Moise, de Débora, de Judith, et ceux des Prophètes sont des odes sacrées, qui ont toute la perfection imaginable. Leurs auteurs considérés uniquement comme écrivains, l'emportent infiniment sur 'tous les lyriques profanes.

L'ode héroique est faite à la gloire des ode grands hommes en tous les genres. Le poëte rouque y loue avec enthousiasme les exploits, le génie, les talens, les vertus éclatantes des souverains, des ministres, des généraux, des negociateurs, des magistrats, des gens de lettres, etc. Voici quelques strophes d'une ode héroique de J.-B. Rousseau au prince Eugène. Notre langue n'offre peut-être rien de plus beau.

Ce vieillard, qui d'un vol agile Fuit sans jamais être arrêté,

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

PRINCIPES GÉNÉRAUX
Le temps (4), cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détrait tout ce qu'il fait maître,
A mesure qu'il le produit,

Misla Déesse de mémoire (b)
Favorable aux noms églatans,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps;
Et dans le registre des âges
Consacrant les nobles images
Que la gloise (c) lui vient office,
Sans cesse en cet auguste livre,
Notre seuveniq voit revivre
Ce que nos yeux out vu pétus.

C'est là que sa main immortelle, Mieux que la Déesse aux cent vois (d), Saura dans un tableau fidèle Immortaliser tes exploits, L'avenir faisant son étude

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez le mot Mémoire (Déesse de), dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽c) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce folume. (d) Voyez le mot Renomméé, inid.

DES BELLES-LETTRES. 395

De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités aniheutiques,
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles

Par les fictions ennoblis,

Dans l'ordre des choses possibles

Par là se verront rétablis.

Chez nos neveux moins incrédules,

Les vrais Césars (A), les faux Hercules (h)

Seront mis au même degré;

Et tout ce qu'en dit à leur gloire.

Et qu'on admire sans le croire.

Sera cru sans être admiré.

Voyez aussi comme le même poète loue Homère dans cette strophe de son Ode à Malherbe contre les détracteurs de l'antiquité.

> A la source d'Hipposrène (c), Homène euvrant set rameaux, S'élève comme un vieux chêne Entre de jeunes ormeaux. Les savantes immortelles (d),

⁽a) Voyez'ce mot , dans les notes , à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

⁽c) Voyez ce mos, ibid.
(d) Voyez le mos Mémoire (Filles de), ibid.

396 PRINCIPES GÉNÉRAUX
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front;
Et par leur commun suffrage,
Avec elles il pariage
Le sceptre du double mont.

Après ces exemples qui doivent donner une parsaite idée du ton sur lequel le poète lyrique chante les grands hommes, je crois bien pouvoir citer cette strophe si belle de l'Ode sur la mort du même Rousseau, par le marquis de Pompignan, strophe dans laquelle on admire l'harmonie la plus majestueuse, et tous les genres de sublime réunis. L'auteur y fait allusion aux ennemis de l'Horace français.

Le Nil (a) a vu sur ses rivages
De noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussoient d'insolentes clameurs,
Le Dieu poursuivant sa carrière,
Versoit des torreas de lumière
Sur ces obseurs blasphémateurs.

Ode mo- L'ode morale ou philosophique est à la gloire de la vertu. Le poëte s'y abandonne à tous les vifs transports, que peuvent lui inspirer la beauté de cette vertu

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

ou la laideur du vice. Il doit y présenter de grandes vérités; de belles et solides maximes. Mais en éclairant notre âme, il faut qu'il l'échauffe et la transporte. Il faut que sa morale soit toujours revêtue des plus brillantes couleurs, et animée de tout le feu de la poésie, comme on le voit dans l'une des deux strophes que j'ai citées de l'Ode à la Fortune, et dans le plus grand nombre des autres odes du même poëte.

C'est ce qu'on voit aussi dans celles d'Horace, qui, au milieu de son enthousiasme même, sait si bien varier ses tons. ses coulcurs, ses images, selon les vérités qu'il exprime, et le genre d'instruction qu'il nous donne. Ici, ce sont les rois, maîtres abblus de leurs sujets ; mais sujets eux - mêmes du souverain de l'univers qui, du mouvement de ses sourcils, ébranle toute la nature. Là, c'est l'impie qui, voyant un glaive suspendu par un fil au - dessus de sa tête, ne trouve aucun goût aux mets les plus exquis, et à qui le chant des oiseaux, la plus douce harmonie ne peuvent ramener le sommeil. En un autre endroit, c'est un riche fastueux, qui voulant étendre ses domaines jusques sur la mer, fait border le rivage de nombreux matériaux, combler les abimes de masses énormes, et resserre dans leur vaste élément les habitans des eaux. Cependant, loin de jouir du bonkeur, il est sans cesse déchiré par les remords vengeurs, et par - tout poursuivi par les

398 PRINCIPES GÉNÉRAUX furies menaçantes. S'il traverse les mers, le noir chagrin marche à ses côtés. S'il est à cheval, il porte en croupe son bourreau.

Mais voyez dans le début de l'ode que j'ai analysée, ce sublime portrait de l'homme ferme et constant dans le bien.

La gloire et la verfu dans un cour magnanime Ont elles enfanté quelque projet sublime? Rien ne peut retarder son essor courageux: Ni d'an peuple en fureur l'audace téméraire, Ni l'aspect menaçant d'un tyran sanguinaire, Ni des vents et des flots les combats orageux.

Des Dieux et des mortels le monarque suprême Armé de ses carreaux, se montrât-il lui-même; Le devoir parle au sage; il n'a point d'autre loi. Vit il crouler les cieux brisés par la tempête; L'univers en éclats tombât-il sur sa tête; Frappé de ses débris, il seroit sans effroi

On vient de voir que les anjets les plus De l'Ode dans le nobles et le ton le plus élevé conviennent genre graà l'ode proprement dite. L'ode qui est čieax. dans to gente gracioux , vout un ton modéré, des sujets agréables et tendres. Elle est, ausei bien que l'autre, susceptible d'enthousiasme, puisque cet enthousiasme n'est qu'un sentiment produit par l'imagination qui se représente vivement un objet quel qu'il soit. Mais. dans la première; l'âme du poëte est agitée avec violence; dans celle-ci elle est émue légèrement. Ce sont les jeux et les plaisirs qu'il chante;

DES BELLES-LETTRES. c'est le sentiment qu'il peint avec les couleurs les plus douces. Ses tableaux, sans être trop riches, sont toujours frais et rians. Ses pensées, sans avoir un certain degré de force et d'élévation, sont toujours vives et naturelles. Son style n'a rien de pompeux; mais il est toujour's élégant et varié. Le poëte peut dans cette espèce d'ode répandre avec grace des traits de morale, et y entremêler des louanges délicates. C'est ce qu'à fait Horace dans une ode charmante adressée à Mécène, qui lui avoit donné une petite métairie auprès de Rome. En voici deux strophes mises en vers par le duc $de N^{***}$.

Un clair ruisseau, de petits bois,
Une fraîche et tendre prairie
Me font un trésor, que les rois
Ne pourroient voir qu'avec envie.
Je préfère l'obscurité
Quil suit la médiocrité,
A l'éclat qui suit la puissance.
Le riche est, au sein des plaisirs,
Meins heureux par la jouissance,
Que malheureux par ses désirs.

Je n'ai point ces riches habits Qu'avec orgueil *Plutus* (a) étale, Ni vin rare ni mets exquis

⁽a) Voyez ee mot, deus les notes, à la fin de ce Volume.

Ace PRINCIPES GÉNÉRAUX
Ne couvrent ma table frugale.
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure nécessité
J'ignore l'affligeante peine;
Je jouis d'un destin henreux.
Et n'ai-je pas toujours Mecène (a),
Si je voulois former des voux.

Voilà un vrai modèle du style et du ton de l'ode dans le genre gracieux.

On peut en dire autant de celle de l'abbé de Chaulieu sur Fontenai, dans le Vexin-Normand où il étoit né. La voîci presque tout entière.

C'est toi qui me rends à moi-même; Tu calmes mon cœur agité; Et de,ma seule oisiveté Tu ma fais un bonheur extrême,

Parmi ces hois et ces hameaux, C'est là que je commence à vivre, Et j'empecher i de m'y suivre Le souvenir de tous mes maux,

Emplois, grandeurs tant desirées, J'ai connu vos illustons. Je vis loin des préventions Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir. Libre de son joug le plus rude,

⁽a) Voyes ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

DES BELLES-LETTRES. 401.

J'ignore ici la servitude De louer qui je dois hair.

Fils des Dieux, qui de flatteries Repaissez votre vanité, Apprenez que la vérité Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau, De mousse et de fleurs tapissée! N'entretiens jamais ma pensée Que du murmure de ton eau,...

Ah! quelle riante peinture

Chaque jour se montre à mes yeux,

Des trésors, dont la main des Dieux

Se plait d'enrichir la nature!

Quel plaisir de voir les tronpeaux, Quand le midi brûle l'herbette, Rangés autour de la houlette, Chercher l'ombre de cas ormeaux!

Puis, sur le soir, à nos musettes Ouir répondre les côteaux, Et retentir tous nos hameaux De hantbois et de chansonnettes!

Mais hélas ! ces paisibles jours Coulent avec trop de vîtesse. Mon indolence et ma paresse N'en peuvent arrêter le cours.

Tome II.

Ace Principes, cénéraux

Déjà la vieillesse s'avance ; Et je verrai dans peu la mort Exécuter l'arrêt du sort Qui m'y livre sans espérance.

Fontenal, Heu delicieux; Où je vis d'abord la himière, Bientot au bout de ma carrière, Chez tol je joindrai mes ayeux.

Muses, qui, dans ce lieu champetre: Avec soin me fites nourrir; Beaux arbres, qui m'avez vu naître, Bientot vous me verres mouris, etc.

Quand l'ode dans le genre gracieux ne chante que Bacchus ou l'Amour, on l'appelle proprement anacréontique, du nom d'Anacréon qui en fut l'inventeur. Elle ne diffère alors en rien de la chanson bachique et érotique; et les règles de ces deux genres de poésie sont les mêmes.

De la Can-

Nous avons une espèce d'ode faite pour être mise en musique; c'est la cantate. On y distingue deux parties; les récits qui ordinairement n'excèdent pas le nombre de trois, et les airs dont chacun de ces récits est suivi. Dans le récit, le poète présente l'objet : dans l'air, il exprime le sentiment ou la réflexion qu'a dû faire naître la vue de cet objet. Les vers des récits peuvent être de huit, de dix, de douze syllabes, mais jamais au-dessous de huit. On peut employer dans les airs des

vers de toute mesure, à l'exception de ceux de douze pieds: la majesté du vers alexandrin ne fourniroit point assez aux chutes et à la vivacité d'un air de mouvement.

Il faut choisir pour sujet d'use cantate quelque trait historique ou fabuleux, d'où l'on puisse tirer des réflexions morales. Ce poème doit être, suivant J. B. Rousseau (1) qui en a été parmi nons l'inventeur, une allégorie exacte, dont les récits soient le corps, et les airs, l'âme et l'application. Il admet la même noblessé d'idées, la même pompe d'expressions que l'ode; mais il en rejette les écarts et le désordre; ils seroient incompatibles avec l'art et la sagesse qu'il faut pour soutenir une allégorie. Le style du récit doit avoir plus d'énergie et d'élévation que celui de l'air, qui doit être plus vif et plus animé.

Il y a des cantates dans le genre noble, et dans le genre gracieux. J. B. Rousseau nous en offre de parfaits modèles des deux espèces. Dans le premier genre, celle de Circé (a) est un chef-d'œuvre. Peut en rien ajouter à la beauté de ce tableau, où il représente cette magicienne ayant recours aux secrets de son

art pour rappeler Ulysse (b)?

(b) Voyez ce mot dans les notes, à la fin du promier Volume.

⁽¹⁾ Préf. de ses Œavres.

(a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de co

404 PRINCIPES GÉNÉRAUX
Sur un autel sanglant Paffreux bûcher s'allumé:
La foudre dévorante aussi-tôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour.
Les astres de la nuit interrompeut leur course.
Les fleuves étonnes remontent vers leur source;
Et Pluton (a) même tremble en son obseur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs,
Un voile effroyable
Couvre l'Univers,
La terre tremblante
Frémit de terreur,
L'onde turbulente
Mugit de fureur,
La lune sanglante
Recule d'horrreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres.

'Les mânes effrayés quittent leurs monumens:
L'air retentit au loin de leurs longs burlemens;
Et les vents échappés de leurs cavernes sombres,
Mélent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.

Dans le genre gracieux, la cantate de Céphale offre les images les plus douces et les plus riantes. Telles sont celles-ci:

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

DES BELLES-LETTRES.

La nuit d'un voile obscur couvroit encor les airs, Et la senie Diane (a) éclairoit l'Univers;

Quand de la rive orientale,

L'aurore (b), dont l'amour avance le réveil;
Vint trouver le jeune Céphale (c),
Qui reposoft encor dans le sein du sommell.

Elle approche, elle hésite, elle craint, elle admire :

La surprise enchaîne ses sens ;

Et l'amour du héros pour qui son cœur soupire, A sa timide voix arrache ces accens:

Vous qui parcourez cette plaine,
Ruisseaux, coulez plus lentement:
Oiseaux, chantez plus doncement;
Zéphyrs (d), retenez votre haleine.

Respectez un jenne chasseur, Las d'une course violente, Et du doux repos qui l'enchante, Laissez-lui goûter la douceur.

La Grèce a été féconde en Poëtes lyriques. Mais les ouvrages du plus grand nombre lyriques. ont été perdus. Nous ne connoissons Simonide, Stesichore, Alcès, et Tyrshée, que

⁽a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier Volume.

⁽b) Voyez ce met, dans les notes, à la fin de se Volume.

⁽c) Voyez ce mot, ibid.

⁽d) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin du premier.

406 Princips Généraux

par les grands éloges qu'en fait Horace. Car les fragmens de leurs poésies qui nous sont parvenus, se réduisent à très-peu de chose. Il ne nous reste des Odes de la tendre Sapho, née à Mytilène, dans l'île de Lesbos, un peu plus de six cents ans avant J. C., que deux morceaux, où éclatent tout le feu et toute la vivacité du sentiment. Elle mérita qu'on lui donnat le nom de dixième Muse.

Anacréon, né à Téos, en Ionie, vers l'an 532 avant J. C., et, comme je l'ai déjà dit, inventeur de l'ode qui porte son nom, ne chanta que l'amour et les plaisirs de la table. Ses odes, où règne une aimable négligence, sont toutes courtes: elles n'expriment souvent qu'un sentiment de l'âme, ou ne présentent qu'un tablean gracienx. La délicatesse et la naïveté en font le caractère. Madame Dacier les a fort bien traduites, ainsi que les deux morceaux de Sapho. Poinsinet de Sivry en a donné une insitation en vers. Nous en avons encore une bonne traduction en prose par Moutonnet de Clairfons, qui l'a répnie dans un même volume, avec celle de Moschus et de Bion, dont j'ai parlé ailleurs.

Pindare, né à Thèbes en Béotie, vers l'an 500 avant J. C., fat le plus cétèbre des lyriques grecs par la grandeur des idées, la beauté des images, les écarts et les transports fougueux de l'enthousiasme. Horace qui en avoit fait une étude particulière, le regarde comme inimitable. Il le compare pour la

DES BELLES-LETTRES plénitude, l'abondance et l'impétaosité, & un fleuve qui grossi par les caux du ciel, se précipite en bouillonnant, du haut des montagnes. Les odes qu'il fit à la gloire des vainqueurs dans les jeux olympiques, sont les seules qui nous soient parvenues, et sont très-difficiles à entendre. Nous n'en avons point de traduction complète. L'abbé Massieu et l'abbé Sallier en ont mis en français quelques-unes, qu'on trouvera dans les mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Alexandre s'étant emparé de la ville de Thèbes, épargna la maison qu'avoit ocenpée *Pindare*, et sauva du carpage tous ceux.

qui restoient de sa famille.

Horace, le seul lyrique latin, n'a pas toute la hardiesse et toute la songue de Pindare, toute la douceur d'Anacréon. toute la vivacité de Sapho. Mais il réunit toutes ces qualités an degré qu'il fant pour être parfait dans l'ode. Son délire est toujours naturel et vrai ; ses écarts toujours henreux; son désordre toujours sage et réglé par la raison. Il est, selon les sujets, énergique, majestueux, grave, brillant , délicat et naif. Dans le genre sublime, c'est un torrent qui gronde, et qui tonne au milien des arbres qu'il déracine, et des rochers qu'il entraîne. Dans le genre gracieux, c'est un clair ruisseau qui coule et scrpente sans bruit sur des gazons flemis, dont il entretient la délicieuse fraîcheur. Le P. Sanadon, à qui nous devons une traduction complète de

PRINCIPES GÉNÉRAUX

ses poésies, l'emporte sur tous les autres traducteurs, même dans les odes, quoiqu'il paraphrase quelquesois son original. Cependant je ne passerai point ici sous silence la bonne traduction que Reganhae nous a donnée de la plus grande partie des odes. Il en a mis plusieurs en vers : cette imitation ne manque ni de mouvement ni de chaleur, et peut figurer à côté de l'original.

Malherbe est le premier poëte lyrique qu'ait en la France : ceux qui l'ont précédé ne méritent pas d'en porter le nom. Né, en 1555, dans un siècle qui sortoit à peine de la barbarie, il connut le premier le génie de notre langue, et fut, parmi nous, le père de la haute poésie. C'est peu d'avoir mis de la grâce et de l'harmonie dans ses odes. On y trouve encore toute la chaleur du génie, et un enthousiasme vraiment lyrique, qu'il sut toujours plier avec art aux règles du bon goût et de la raison. Si l'on ne s'arrête point quelques mots surannés, on y verra par-tout une abondance et une justesse d'exprossions admirable, une richesse d'ornemens toujours proportionnée au sujet, et jamais de stances, qui soient vides d'idécs. C'est un des meilleurs modèles de poésie lyrique.

Racan, disciple de Malherbe, avoit un génie propre à la poésie sublime. Mais en général, ses odes, parmi lesquelles il y en a quelques - unes de fort belles, sont négligées et foibles de style. On peut en dire dire aniunt de sa traduction en wers des Psentanes.

J. B. Rousseau, qui est vonu après eux a porté l'ode française à sa plus haute persection. L'élévation, la vigueur et la souplesse du génie, une imagination des plus vives, des plus brillantes et des plus fés condes, un enthousiasme toujours soutenu. une expression toujours pittoresque, une versification toujours harmonieuse, la grandeur des sentimens, la hardiesse des pensées, l'éclat des images lui assureront, tant que le goût de la belle poésie subsistera parmi nous, la place qu'il occupe à côté des plus grands poëtes, et des lyriques les plus célèbres. Dans l'ode sacrée, il soutient dignement le caractère de l'éloquence du prophète qu'il imite. Dans l' de héroique, il échauffe, élève notre âme, et la remplit des transports d'admiration dont il est luimême saisi à la vue des grands hommes qu'il loue. Dans l'ode morale, il montre la raison sous la pompe la plus majestueuse de la poésie, et la fait parler avec toute sa force et toute sa dignité. Dans les sujets agréables, il nous plaît, il nous enchante par la douceur de la versification, la fraîcheur des images, et la délicatesse du sentiment.

La Motte a fait dans le genre sublime des odes qui manquent d'élévation, de chaleur et de génie. Mais il a réussi dans le genre gracieux. Ses odes unacréontiques peuvent servir de modèle.

Tome II.

410 PRINCIPES GÉNÉRAUX, etc.

Les odes sacrées du marquis de Pompignan étincellent de beautés vraiment lyriques. La véhémence et l'élévation en font le principal caractère. Il y en a plusieurs dont on peut assurer que le grand Rousseau se seroit glorifié à bien juste titre.

Fin du second Volume.

NOTES

Pour l'intelligence des exemples cités dans ce second volume.

A

A REL, fils d'Adam et d'Eve, nos premiers parens. Il immoloit à Dieu, avec une pièté sincère et généreuse, les premiers-nés de ses trobpeaux, tandis que Cain, son frère aîné, lui offroit, avec une piété avare, les prémices de sa récolte. Celui-ci, jaloux de voir que ses offrandes n'étoient pas aussi agréables au Seigneur que celles d'Abel, le tua l'an 3874 avant J. C.

ADULE, ou Saint-Gothard, une des plus hautes montagnes de Suisse, et au sommet de laquelle en jouit d'une des plus belles vues du monde, C'est au pied de cette montagne que le Rhin prend sa source.

AJAX, fils de Télamon, roi de Salamine, et le plus brave des Grecs, après Achille. Il so battit un jour entier contre Hector, le plus vaillant des Troyens; et la victoire resta indécise. Après la mort d'Achille il disputa à Ulysse les armes de ce héros. Mais son concurrent l'emporta par son élo mence. Ajax en devint si furieux, qu'il perdit l'usage de sa raison. Il se jeta sur tous les troupeaux du camp, et en fit un grand carnage, croyant tuer Ulysse, Agamemnon, et les autres rois de la Grèce. Revenu dans sou bon sens, il se perça lui-même de son épée. Les poëtes disent que son sang fut changé en une fleur, nommé hyacinthe.

ALCIBIADE, né à Athènes, l'an 454 avant J. C., et disciple de Socrate. Il joignoit à une

haute naissance et à de grandes richesses, tous les agrémens du corps et tous les talens de l'esprit, avec un caractère qui se plioit à tout. Après avoir remporté plusieurs fois le prix aux jeux olympiques, il fut nommé général de la flotte des Athéniens en Sicile, et s'empara de la ville de Catane. Mais accusé d'avoir mutilé les statues de Mercure, et condamné à mort par contumace, il se retira à Lacédémone, où cet homme. accoutumé au luxe et aux délices de sa patrie. prit sans peine la manière de vivre sobre et dure des Spartiates. La jalousie des généraux de cette république fit encore condamner à mort Alcibiade, qui se réfugia auprès de Tissapherne, satrape, ou igouverneur d'une des provinces du roi des Perses. On ménagea son retour à Athènes : et il n'y rentra, qu'après avoir conquis plusieurs villes sur les Lacedémoniens, qu'il força à demander la paix. Les Athéniens lui décernèrent une couronne d'or , lui rendirent tous ses biens, et quelque temps après, le nommèrent généralissime de leurs troppes. Il commanda la flotte qui devoit attaquer les Lacedémoniens. Mais dans le temps qu'il avoit quitté son armée, pour aller amasser l'argent dont il avoit besoin, son lieutenant syant été battu, Alcibiade, injustement accusé de ce mauvais succès, fut déposé et banni. Il se retira dans la province du satrape Pharnabaze, qui, à la sollicitation du général lacédémonien, eut la lâche cruauté de le faire tuer à coups de flèches, l'an 404 avant J. C.

ALCIDE. Voyez le mot Hercule.

ALEXANDRE, fils de Philippe, roi de Macédoine, et d'Olympias, né l'an 356 avant J. C., et élevé par le célèbre Aristote: élest le plus grand conquérant qui ait existé. parvenu, dès l'âge de 20 ans, au trône de son père, il soumit par les armes toute la Grèce, et se fit nommer généralissime des Grecs contre les Perses: Il part avec trente mille hommes de pied seulement,

et oing mille chevaux; entre dans l'Asie mineuro (ou *Natolie)*; défait au passage du Granique, (fleuve de Bithynie) une armée de cent mille Perses; gagne ensuite sur Darius, leur roi, la bataille d'Issus (petite ville de Cilicie); se rend maître, dans la Phénicie, de la fameuse ville de Tyr, après un siège de sept mois; pénètre dans la Judée (contrée célèbre de la Syrie); marche vers la ville de Gaza dont il s'empare ; arrive à Memphis, capitale de l'Egypte; se remet à la poursuite de Darius, qu'il délait en betaille zangée, près d'Arbelles dans l'Assyrie; entre triomphant dans Babylone, et puis dans Suze, capitale du royaume de Perse; réduit en cendres Persépolis, ancienne demeure de ces rois; traverse les déserts, franchit les flouves et les montagnes; pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes; ramène son armée par une autre route ; subjugue de nouveaux peuples; revient à Babylone, craint, respecté, adoré comme un Dieu, et y meurt l'an 323 avant J. C., âgé de 35 ans. Alexandre, qui, suivant Montesquieu, fonda plus de villes que les autres conquerans n'en détruisirent , joignoit aux plus grands talens militaires d'excel-lentes qualités. Mais elles furent bien obscurcies par l'orgueil, la colère et l'excès du vin. Il avoit la manie de vouloir passer pour le file d'un Dieu, et de se saire adorer comme tel. Il fit assassiner le vieux Parménion, qui lui avoit rendu les services les plus signalés, et tua de sa propre main, au milieu d'un repas et de l'ivresse, Chitus, un de ses plus fidèles amis. A Babylone, sa table étoit tellement un lieu de débauche, qu'il étoit honteux de ne pas s'y enivrer.

AMALTEÉE, nom de la chèvre qui nourrit Jupiter, et que ce Dieu plaça permi les astres avec ses deux chevreaux. Les nymphes qui avoient pris soin de son enfance, en reçurent une de ses cornes, qui avoit la vertu de produire tout ce qu'elles desiroient. C'est ce qu'on appeloit la Corne d'Abondance, qu'on représente pleine

de feuilles, de fleurs, et de toutes sortes de fruits, avec une pointe au milieu.

Ammon, fils de Loth, neveu d'Abraham. Les Ammonites, peuples voisins de la Judée, en descendoient.

Amphicryons. (Tribunal des) Il étoit composé des députés des villes de la Grèce, dont il étoit le conseil suprême, et comme les états-généraux. On y jugeoit souverainement et sans appel toutes les affaires qui y étoient portées. Amphictyon, troisième roi d'Athènes, desirant maintenir l'anion parmi les Grecs, l'avoit établi, l'an 1522 avant J. C.; et c'est de son propre nom, que les juges étoient appelés Amphictyons.

Annibal, le plus grand général carthaginois, et un des plus grands capitaines de l'antiquité; ne d'Amilcar-Barca, l'an 247 avant J. C. Im-placable ennemi des Romains, auxquels, des l'âge de neuf ans, il avoit voué une haine éternelle, il prit en Espague la ville de Sagonte, leur alliée, et dont les habitans aimèrent mieux périr sous ses ruines que de se rendre. De là, résolu d'aller attaquer les Romains dans Rome même, il passe les Pyrénées, traverse les Gaules, franchit les Alpes à travers mille périls; entre dans l'Italie avec son armée, réduite à vingt mille hommes d'infanterie, et six mille de cavalerie, s'empare de Turin, et défait P. Corn. Scipion près de Pavie sur le Tésin, le consul Sempronius près de la rivière de Trébie (dans le duché de Milan d'aujourd'hui), et le consul Flaminius près du lac de Trasimène, dans l'E-trurie (ou Toscane). Fabius, dictateur romain, interrompit le cours de ses victoires, par une ' sage lenteur et des marches multipliées Mais les consuls Paul Émile et Terentius Varron furent battus près de Cannes, petit bourg de la Pouille, et perdirent quarante mille hommes, parmi lesquels on comptoit cinq mille six cent trente

chevaliers, dont Annibal envoya les anneaux à Carthage. Après avoir passé l'hiver à Capoue, il eut à soutenir contre le consul Marcellus, trois différens combats, dont le succès ne fut pas décisif. Il y avoit seize ans qu'il étoit en Italie, lorsque la situation de sa patrie, pressée de tous les côtés par les Romains, le fit retourner en Atrique, où il eut, sous les murs de Zama, non loin de Carthage, une entrevue avec Scipion, surnommé depuis l'Africain. C'est là que se livra cette bataille mémorable, si funeste aux Carthaginois, qui furent entièrement défaits. Peu de temps après, Annibal, honteux de l'opprobre de sa patrie, devenue tributaire des Romains; ne recevant d'ailleurs, pour prix de ses services, que des marques d'ingratitude de la part de ses concitoyens, se retira d'abord chez Antiochus, roi de Syrie; ensuite chez Prusias, roi de Bithynie, dans l'Asie mineure (ou Natolis), et s'empoisonna lui-même, âgé de 64 ans, pour ne pas tomber au ponvoir des Romains, qui exigeolent qu'on le leur livrêt.

AONIE, petite contrée de la Béotie, qui est aujourd'hui la Livadie du milieu, dans la Turquie d'Europe. Elle avoit tiré son nom d'une de ses montagnees, qui, suivant les poètes, étoit consacrée aux muses.

ARISTIDE, illustre Athénien, qui par see rares vertus, et sa conduite irréprochable dans l'administration des affaires de la république, mérita le surnom de juste. Cependant Thémistocle, son rival, vint à bout, par ses intrigues, de le faire exiler. Les Athéniens ne le rappelèrent que six ans après, et le rétablirent dans le commandement des armées. Uni avec Thémistocle, général en chef des Athéniens contre les Perses, il l'aida de ses conseils dans cette famense bataille qu'ils gagnèrent, l'an 480 avant J. C., près de la petite île de Salamine, sur les sôtes de l'Attique (aujourd'hui Livadie). Quele

ques années après, Aristids out à combatte l'es mêmes ennemis à l'Intée, et remporta sur cuix une victoire somplété, avec Pausantus, général des Lacédémoniens. Ce grand homme, que rien ne pouvoit écarter des règles de la médération et de la justice, ne voulut jamais se joindre aux ennenis de l'hémistocle, pour le faire bannir à son tour. Il vivoit l'an 490 avant J. C., et mourat si pauvre, quoiqu'il eft eu le maniement des deniers publics, que l'Etat fue obligé de payer ses funérailles, et de pouvoir à la subsistence de ses filles. (Veyez le mot Thémistocle.)

Ascaron, ville voisine de la mor Méditerranée, dans l'ancienne Palestine. Quoique ruinée, elle porte encore le même nom.

ASDRUBAT-BARCA, un des plus grands généraux Carthagineis, fils d'Amilear-Barca, et frère du fameux Annibal, qu'il remplaça dans le commandement de l'armée de la république en Espagne. Les deux frères, P. Corn. et Corn. Scipion, que Cicéron et Virgile appellent des foudres de guerre, y commandoient alors l'armée romaine. Il se livra une grande bataille, où les deux Scipions furent tues, et dont Asdrubal retira tout l'avantage. Après cette victoire, il passa en Italie, pour apporter des secours à son frère. Mais il fut arrêté près du fleure Métaure, l'an 207 avant J. C., par le consul Casus Claudius Néron. Le combat fut des plus meurtriers. L'armée carthaginoise fut taillée en pièces, et Asdrubal y périt. Le consul romain fit jeter sa tête encore toute sanglante dans le camp d'Annibal, qui, à cette vue, s'écria : En perdant Asdrubal, j'ai perdu tout mon bonheur, et Carthage toute son espérance. Depuis ce moment, en effet, les Carthaginois n'eprouverent que des revers, .

ATETER. On appeloit zinsi Agamemuora

Mère Ménélas du nom de leur pèré Arrée. Lorsque Agamemnon commandoit les Grees devant Troie, Chrysés, prêtre d'Apollon, vist, revêtu de ses habits pontificaux, lui demander sa fille Chrysés; qui avoit été faite prisonnière à la priso de Thèbes en Cilicie (sujourd'hui la Caramanie dans la Turquie d'Asie). Agamemnon la lui syant refusée, l'armée des Grees fut frappée de la peste, qui ne cessa qu'au moment où la jeune captive fut rendue à son père.

Augusts (Cains Jalius Cesar Octavianus) . né à Rome, l'an 63 avant J. C., fils d'Octave, sénateur, et d'Accie, fille de Julie, sœur de Jules César. Il n'avoit que 20 ans, lorsqu'étant en Grèce, il apprit la mort funeste de son grandoncle, qui l'avoit adopté pour son fils et son héritier. Il se rendit à Rome, où il trouva plusieurs grands personnages, disposés en sa faveur, moins pour l'élever, que pont abaisser Antoine, qui étoit à la tête d'un parti cousidérable. Octure en effet lui fit lever le siège de Modène, ot resta seul général des troupes, par la mort des deux consuls, Hirtius et Pansa, qui commandoient son armée. Mais instruit du dessein du sénat qui ne cherchoit qu'à les détruire l'un par l'autre, il se réconcilia avec Antoine et Lépide; qui s'étoit joint à ce dernier. Tous les trois se partageant l'Empire et le pouvoir suprême pen-dant cinq ans, formèrent ce Triumpirat, qui fit périr dans Rome plus de trois cents sénateurs. plus de deux cents chevaliers, Cicéron lui-même, et un nombre infin d'autres citoyens. Après ces exécutions sanglantes, Octave et Antoine marchèrent contre Brutus et Cassius, généraux de l'armée de la République, et les défirent près de Philippes dans la Macédoine. Bientôt Octave, vainqueur en dicile, dépouilla Lépide de sa portion de l'Empire, et ne tarda pas à se brouiller avec Antoine, qu'il battit près d'Actium (au-jourd'hui Capo Figallo dens la Turquie d'Europe). De retour à Rome, l'an 50 avant J. C., il ferma,

en donnant la paix au monde, le temple de Janus, qui, depuis 205 ans, avoit été toujours ouvert, eut les honneurs du triomphe trois jours de suite, et prit le titre d'Empereur. Deux ans après, il reçut du Sénat les noms de Prince, d'Auguste et de Père de la Patrie. Depuis son avénement à l'Empire, Auguste fut l'idole des Romains. Il ne régna que par les loix; prit soin de conserver les bonnes mœurs, sur tout celles de la jeunesse; décora Rome d'un grand nombre d'édifices utiles ou agréables; fit fleurir les arts et les sciences, en accordant une protection spéciale à ceux qui les cultivoient. Il mournt à Nole, en revenant de Naples, l'an 14 de J. C., âgé de 76 ans, après en avoir régné seul 44, et avoir adopté l'ibère, qu'il s'étoit associé à l'Empire.

AURORE, fille, selon la fable, de *Titan* et de la Terre. Les poëtes la font mère du Jour et des Vents. Ils la représentent dans un palais de vermeil, montée sur un char d'or et d'azur, traîné par quatre chevaux de couleur de rose, et lui font ouvrir, avec des doigts de rose, les portes de l'Orient.

Ausonie, ancienne contrée de l'Italie, et que les poëtes prennent souvent pour l'atalie même. Elle tiroit son nom d'Auson, un des premiers rois de ce pays.

B

BABYLONE, ville très-célèbre d'Asie, située sur l'Euphrate, et capitale de l'ancien empire des Assyriens. Elle fut prise l'an 538 avant Jésus-Christ, par Cyrus, roi de Perse. et environ deux cents ans après par Alexandre. Il n'en reste plus aucun vestige; et l'on ne peut pas même marquer précisément le lieu où elle avoit été bâtie.

BASAN OU ASTANOTH, ville capitale du royaume de ce premier nom, dans le pays des Gergeséens, peuples de l'ancienne Palestine. Og, espèce de géant, qui en étoit roi, sut défait, et dépouillé de ses états par les Israélites, lors de leur entrée dans la terre promise.

BAVIÈRE (Marie-Anne-Christine Victoire de), fille de Ferdinand de Bavière, et née à Munich en 1660. Elle épousa, en 1680, Louis, dauphin, de France, fils de Louis XIV. Cette princesse, qui avoit un esprit délicat et tous les talens pour plaire, se livra, après les fêtes de son mariage, à son goût pour la solitude, et y passa toute sa vie. Elle mourut eu 1690, âgée de 30 ans. Louis XIV fut la voir dans ses derniers memens, un peu avant qu'elle expirât. Bossuet lui ayant dit: Il faudroit que votre majesté se retirât.—Non, non, répondit le roi, il est bon qué je voie comment meurent mes pareils. Quelques momens après, le roi dit au dauphin, en le tirant du chevet du lit de la princesse qui expiroit: Voilà ce que deviennent les grandeurs.

BERLIN, grande et belle ville d'Allemagne, située sur la Sprée, et capitale de l'électorat de Brandebourg. Le roi de Prusse y fait sa résidence ordinaire.

BERRI (Charles duc de), troisième fils du grand dauphin et de Marie-Anne de Bavière, et oncle de Louis XV. Il naquit en 1686, et mourut en 1714. Il y avoit quelque temps qu'il étoit entré au conseil.

Borés. Voyez le mot Aquilons dans les notes à la fin du premier volume.

BOURGOGNE (Louis duc de), fils aîné du grand dauphin et de Marie-Anne de Bavière, et père de Louis XV. Il naquit en 1682, et eut pour précepteur l'illustre Fénélon, qui composa pour lui son Télémaque. Nommé général des armées d'Allemagne en 1701, et généralissime de

celles de Flandres en 1702, il eut d'abord quelques désavantages. La duchesse de Bourgogne entendant blâmer à Versailles la conduite de son époux, én ressentit une douleur amère, et ne put retenir ses larmes. Madame de Maintenon, qui étoit présente, recueillit ces précieuses larmes sur un ruban qu'elle envoya au prince. L'amour de la gloire se ranima aussi-tôt dans le cœur du * jeune héros, qui , cette même année, vainqueur près de Nimègue, s'empara, l'année suivante, du vieux Brisach. Mais les qualités guerrières brilloient moins en lui, que les vertus morales et les vertus chrétiennes. Parfaitement instruit dans l'art de régner et de faire des houreux, il donnoit les plus beiles espérances à la France, lorsqu'il lui fut enlevé à la fleur de son âge, en 1712, six jours après la mort de la duchesse son épouse, et un an après être devenu l'héritier du trône par la mort du grand dauphin.

BRETAGNE (Louis duc de), file du duc de Bourgogne, et frère aîné de Louis XV. Il naquit en 1707, et mourut âgé de cinq ans, la même année que son père.

C

CAPITOLE, forteresse bâtie sur le mont Tarpéien; une des montagnes que Rome renfermoit dans son enceinte.

Chphale, fils, selon la fable, du dieu Mercure et d'Hersé, fille de Cécrops, premier roi d'Athènes. L'Aurore l'aima et l'enleva; mais Céphale, constamment attaché à sa femme Procris, ne voulut jamais se rendre aux desirs de la déesse. Il aimoit passionnément la chasse; et un jour qu'il prenoit cet exercice, il eut le malheur de tuer cette épouse chérie, qui étoit derrière un buisson, et qu'il avoit prise pour une bête sauvage. Céphale ayant reconnu son erreur, se perça

du même javelot qu'il lui avoit lancé, Jupiter les métamorphosa en astres.

CHARENTE, rivière de France qui prend sa source près de Rochechouart, sur les confins du Limosin; traverse l'Angoumois et la Saintonge; et se jette dans l'Océan, vis - à - vis l'île d'Odécon.

CHARLEMAGNE, fils de Pépin, et le deuxième de la seconde race de nos rois. Il éleva la monarchie à un point de grandeur où on ne l'a jamais vue, et fut couronné empereur d'Occident en 800. Durant tout le cours de son rèpne, il fit éclater son respect, son amour et son zèle pour la religion. Il étoit monté sur le trône en 768, et mourut en 814.

CIRCÉ, fameuse magicienne; fille, selon la fable, du Soleil et de la nymphe Persa. Chassée de son pays pour avoir empoisonné son mari, qui étoit un roi des Sarmates, elle se retira sur les côtes d'Italie, dans la Campanie (aujourd'hui terre de Labour), et y bâtit un palais enchanté sur une montagne qu'on nomme à présent monte Circello. Ulysse, jeté par la tempête sur cette côte, fut très-bien reçu de Circé, qui le retint auprès d'elle par ses enchantemens, et qui parvint même à s'en faire aimer. Mais bientôt le héros, honteux de sa passion, trouva le moyen de s'éloigner de celle qui l'avoit fait naître.

CLYTIE, une des nymphes qui, selon la fable, étoient filles de l'Océan et de Thétys, qu'il he faut pas confondre avec Thétis, sa petitefille, et mère d'Achille. Clytie fut simée de Phœbus ou le Soleil. Mais en ayant été abandonnée, elle en ressentit une si vive douleur, qu'elle se laissa mourir da faim. Le dieu en eut pitié, et la métamorphosa en une fleur, appelée héliotrope ou tournesol, parce qu'elle regarde toujours le soleil. Coco., fruit gros comme un melon, et quelquefois davantage. L'arbre qui le porte, croît dans les Indes orientales et dans l'Afrique.

COCYTE, un des cinq fleuves des Enfers, selom la fable, et formé des larmes d'une multitude de malheureux, qui n'ayant point reçu de sépulture après leur mort, errent pendant cent aus sur ses rives, où ils ne cessent de pleurer.

COLCHYDE, petite contrée de l'Asie mineure (amourd'hui Natolie), au fond du Pont-Euxin (aujourd'hui mer Noire). Elle étoit abondante en monstres et en herbes venimeuses. C'est aujourd'hui la Mingrelie, dans la Turquie d'Asie.

Conti (François-Louis de Bourbon, prince de), né en 1664 d'Armand de Bourbon, prince de Conti, frère du grand Condé. Son courage et sa valeur parurent avec éclat au siége de Luxembourg, dans la campagne de Hongrie, aux batailles de Fleurus, de Steinkerke et de Nerwinde. D'autres qualités, non moins précieuses et non moins connues, lui méritèrent la gloire d'être appelé, par la voie d'une élection juridique, au trône de Pologne. Il fut proclame roi de ce pays, le 27 juin 1693, par le cardinal Radziejouski, primat du royaume. Mais le même jour, et deux heures après, Frédéric Auguste, électeur de Saxe, fut aussi proclamé par l'évêque de Cujavie. Ce souverain, qui étoit le plus près, arriva en Pologne le 21 juillet, et se fit sacrer à Cracovie le 15 septembre. Le prince de Conti n'arriva à la rade de Dantzic que le 16 du même mois; et voyant que son parti s'affoiblissoit de jour en jour, il se rembarqua le 6 novembre. II mourut à Paris en 1700.

CRŒSUS, roi de Lydie dans l'Asie mineure (aujourd'hui Natolie), né l'an 597 avant Jésus-Christ. Il fut le plus riche monarque de son temps; et ses richesses passèrent en proverbe. Ce prince, amateur des arts; eut toujours des gens de lettres à sa cour. Il fit même des conquêtes, et ajouta plusieurs provinces à ses états. Mais Cyrus, roi des Perses, à qui il avoit déclaré la guerre, lui enleva tout son royaume, l'an 544 avant Jésus-Christ.

Cusco, ville du Pérou, dont elle étoit autrefois la capitale, ainsi que le lieu de la résidence des incas, souverains de ce pays.

CYPRIS, surnom que l'on donne à Vénus, à cause de l'île de Cypre ou Chypre, qui lui étoit consacrée. Elle est dans la mer Méditerranée, sur les côtes de la Turquie d'Asie.

CYTHERÉE, nom que l'on donne souvent à Vénus, parce qu'elle avoit un temple dans l'île de Cythère (aujourd'hui Cérigo), dans la mer Ionienne, ou mer de Grèce.

n

DAPRNÉ, fille, selon la fable, du fleuve Pénée. Poursuivie à la trace par Apollon qui l'aimoit, elle implora le secours de son père, qui la métamorphosa en laurier. Le dieu, frustré de ses espérances, se fit une couronne de cet arbrisseau, qui lui fut depuis consacré.

DAUPHIN. Louis, dauphin de France, dit le grand dauphin, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né en 1661. Son caractère étoit aussi bon et facile, que son courage étoit ferme et élevé. Placé à la tête des armées en 1688, il s'empara de Philipsbourg, d'Haidelberg, de Manheim, et conquit le Palatinat. Il accompagna ensuite Louis XIV au siège de Mons, à celui de Namur, et commanda l'armée de Flandres en 1694. On assure que lorsque le duc d'Anjou, son deuxième fils, fut appelé à la couronne d'Espagne en 1700, il dit: Je n'aspire qu'à dire toute

ma vie, le roi mon père et le roi mon fils. Cette espèce de proverhe qui, même long-temps evant sa mort, courut sur ce prince, fils de roi, père de zoi, sans être roi, étoit fondé sur la santé de Louis XIV, qui étoit bien meilleure que celle de son fils. Il mourut de la petite-vérole en 1711, âgé de 50 ans.

Dione, nom que l'on donne à Vénus, comme étant celui de sa mère.

Dausse, fils de Claude Iibère Néron et de Livie Drusille, qui éponsa Auguste, étant déjà mère de libère Néron, qui fut le second empereur de Rome, et enceinte de Drusus, dont elle accoucha trois mois après son second mariage, dans le palais de son nouvel époux, l'an 38 avant Jésus-Christ. Ce prince n'avoit que vingt-trois ans lorsqu'il battit les Vindeliciens, peuples qui habitoient la Souabe et la Bavière d'aujourd'hui. Plusieurs autres brillans exploits dans les Gaules, et principalement dans la Germanie, lui méri-tèrent le surnom de Germanicus, qui fut héréditaire à toute sa postérité. Il joignit le Rhin et l'Yssel par un canal qui subsiste encore. Auguste le jugeant digne de le remplacer, l'avoit nommé dans son testament son successeur à l'Empire. Mais ce jeune héros mourut d'une chute de cheval à l'âge de 30 ans, laissant de la vertueuse Antonia, nièce d'Auguste, trois enfans: Germa-nicus, Claude qui fut le quatrième empereur de Rome, et Livie, qui épousa un autre Drusus. als de l'empereur Tibère.

Ľ

Ésaü, fils d'Isaac, et frère jumeau de Jacob. Les Iduméens, peuples qui occupoient une partie de ce qu'on appelle anjourd'hui l'Arabie pétrée, en dessendaient.

Escure, juive de la tribu de Benjamin, et

fille d'Abigaïl, frère de Mardochée, d'une famille considérable par son rang. Durant la captivité des Juiss à Babylone, et dont un grand nombre avoit été transféré dans la Perse, elle épousa le roi Assuéras (nommé dans l'histoire profane Artaxerxès), qui avoit répudié sa femme Vasthi. Aman, favori de ce monarque, irrité de ce que Mardochée ne vouloit pas fléchir le genou devant lui, avoit fait rendre un édit. pour que tous les Juifs de ce royaume fussent exterminés dans un temps marqué. Mais Esther Limplora la clémence du roi, qui, instruit par elle de la vérité des choses et de l'innocence des Juifs, révoqua l'édit de mort, et fit attacher Aman au même gibet que celui-ci avoit fait planter pour Mardochée. Cette pieuse reine vivoit environ l'an 480 avant Jésus-Christ.

Eucène (François de Savoie, plus connu sous le nom de prince), ne à Paris en 1663 , d'Engène Maurice de Savoie et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Son père éfoit comte de Soissons , du chef de Marie de Bourbon , sa mèret sœur et héritière du comte de Soissons, tué en 1642, à la bataille de Marfée; laquelle avoit épousé Thomas - François de Savoie, prince de Carignan, fils de Charles-Emmanuel duc de Savoie. Eugène fut d'abord écolésiastique sous le nom de l'abbé de Carignan. Il demanda une abbave, qu'il ne put obtenir. Il prit le parti des armes, et sollicita un régiment, qui ne lui fut pas non plus accordé. Sensible à ce resus, il quitta la France, et entra au service de l'empereur en qualité de volontaire. Ses belles actions dans la campagne contre les Turcs, lui valurent un régiment de dragons. Il parvint ensuite par ses nombreux. exploits et ses grands talens militaires, au com-mandement de l'armée impériale, et enfin au titre de généralissime des armées de l'empereur. Dans cette longue et sanglante guerre de la succession à la confonne d'Espagne, il gagna plu-sieurs batailles sur les généraux français. Mais il fut toujours battu lorsqu'il eut en tête Verdôme ou Villars. Après la paix de Rastadt, signée en 1714, il soutiat parfaitement sa gloire dans une nouvelle guerre contre les Turcs, Mais la fin de sa carrière ne fut pas, à beaucoup près, aussi brillante que le milieu. Ce héros paroissoit craindre alors de compromettre sa réputation si solidement établie. Les Français prirent Philipsbourg à sa vue en 1734. Il mourut à Vienne en 1736, sans avoir été marie.

EUFRATE, fleuve d'Asie, et l'un des plus-considérables de toute la terre. Il prend sa source dans la grande Arménie, qu'il traverse d'Orient en Occident; puis tournant vers le Midi, il va se joindre au Tigre, avec lequel il ne forme plus qu'un même lit, et de là descend à l'Océan, où il se décharge dans le golfe-Persique à Bassora.

Ezéchias, roi de Juda. A peine fut-il montésur le trône, qu'il détruisit dans Jérusalem les autels que son père Achaz y avoit élevés aux faux dieux, et y iétablit le culte du Seigneur. Il reprit ensuite sur les Philistins les villes dont ils s'étoient emparés sous le règne précédent; et quelques années après, il se vit délivré du joug des Assyriens, auxquels il payeit tribut. Il mourut l'an 698 avant Jésus-Christ, âgé de 53 ans, après en avoir régné 29.

F

FLORE, nymphe appelée Chloris, et qui prit le nom de Flore, lorsque Zephire la fit déesse des fleurs, en l'épousant. Les Romains célébroient tous les ans, au mois de mai, les Jeux Floraux en son honneur. On la représente ornée de guirlandes, ayant auprès d'elle des corbeilles pleines de fleurs.

Fouquer (Nicolas), marquis de Belle-Isle, no en 1615. Après avoir été reçu maître des re-

quêtes à 20 ans, et procurent-général du Parlement de Paris à 35, il fut nommé sur-intendant des finances, en 1653, dans un temps où elles étoient épuisées. Fouquet auroit dû les ménager; et il les dissipa. Il fut arrêté à Nantes, én 1661, par ordre de Louis XIV, et condamné, en 1664, à un bannissement perpétuel, qui fut commué en une prison perpétuelle. Enfermé dans la citadèlle de Piguerol, il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680.

FRIBOURG, grande ville d'Allemagne, capitale du Brisgaw, dans la Somabe autrichienne, et située entre le Rhin et la forêt Noire.

G

GLOIRE (la), divinité poétique, dont le temple n'étoit ouvert qu'aux hommes qui avoient fait de belles actions, capables de les immortaliser. On la représente avec des ailes, et tenant des couronnes dans sa main.

Godernor de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, et fils d'Eustache II, comte de Boulogne. Ses exploits en Allemagne et en Italie, sous l'empereur Henri IV , le firent regarder comme un des plus grands capitaines de son siècle. Il fut déclaré chef-général de l'armée des Croisés, qui partit, en 1097, par aller délivrer les chrétiens de la terre Sainte, qui gémissoient sous l'oppression des infidèles. Tout ce pays, à l'exception de deux ou trois places, fut conquis dans l'espace de deux ans, et Godefroi fut élu' par les Princes croisés roi de Jérusalem. Il no voulut jamais porter une couronne d'or, dans une ville où Jésus-Christ avoit été couronné d'épines : et il en prit une semblable à celle de ce divin Sauveur. On attendoit du nouveau monarque de bien grands succès , lorsqu'il mourut en 1100, après un règne d'un an.

H

Hisi , fille de Junon , suivant la fable, et déesse de la Jeunesse. Elle versoit le nectar à Jupiter et aux autres Dieux.

HEGTOR, fils de Priam, roi de Troie, et d'Ascube. Durant le siège de cette ville, il fut la terreur des Grecs, dont il brûla la flotte, et soutint plusieurs combats singuliers, d'où il sortit toujours couvert de gloire. Mais vaisqueur de Patrocle, si tendrement aimé du redoutable. Achille, il succomba sous-le fer de celui-ci, qui, après l'avoir tué, le fit attacher à son char, et le traina trois fois autour de la ville. Le vieux Priam, chargé de riches présens, pénétra jusques dans la tente d'Achille, et s'étant jeté à ses genoux, en obtint le corps de son cher Hector, et une trève de onze jours pour les funérailles.

HENNI IV, fils d'Antoine de Bourban, roi de Navarre par Jeanne d'Albret, sa femme. Devenuroi de France, en 1589, il ne fut sacré qu'en 1594, après avoir porté le dernier coup à la Ligue, par l'abjuration qu'il fit de la religion protestante. Dopuis ce moment où il se vit paisible possesseur de la couronne, il ne cessa de donner les plus grandes marques de clémence et de bonté envers ses ennemis, niême les plus déclarés. Cependant il mourut assassiné, en 1518, dans la rue de la Ferronerie à Paris.

Hercule surnommé Alcide, parce qu'il descondoit d'Alcée II étoit, selon la fable, fils de Jupiter et d'Alcmene, épouse d'Amphitrion, foi de Thèbes dans la Grèce. Les poètes ont feint que Junon, sollicitée par Pallas, lui ayant donné de son lait, en laissa tomber une goutte, qui fit au ciel cette tache blanche, qu'on nomme Voie Lactée. C'est le plus illustre de tous les béros que l'antiquité fabuleuse ait célébrés. Il est

connu par douze grands travaux, et par bien d'autros encore, qui, quoique moins glorieux, l'auroient seuls immortalisé. On met au nombre des premiers sa descente aux Enfers, où il pénetra deux fois. Il en retira Thésée , son ami , qui y étoit enchaîné sur une pierre, pour avoir voulu enlever Proserpine, femme de Pluton; et la seconde fois, il ramena sur la terre la généreuse Alceste, qui s'étoit dévouée à la mort, pour sauver la vie de son mari Admète. Il fit passer le fleuve Ahihée à travers les étables du roi sugias, roi d'Elide dans le Péloponèse (aujourd'hui la Morée) , parce que l'air étoit infecté du fumier qui y croupissoit depuis trente ans. La fable veut encore qu'il sit séparé une montagne en deux parties, l'une appelée Calpé en Burope, et l'autre Abyla en Afrique ; séparation qui a formé le détroit de Gibraltar. Mais ce héros se fameux par ses exploits, ne l'est pas moinspar ses foiblesses. Il aima si prationnément Omphale, reine de Lydie, que, pour lui plaire, il s'avilit jusqu'à s'habiller en femme, et à filer auprès d'effe. Place au rang des Dieux par les poètes, il est représenté sous la figure d'un homme nerveux, aimé d'une grosse massue, dont il avoit tué l'hydre de Lesse, et couvert de la peau du lion qu'il avoit étranglé dans la forêt de Némée. Au reste, les anciens auteurs comptent plusieurs Hercules. Diodore en nomme trois; Ciceron six, et Varron jusqu'à quarantetrois. Il paroît donc qu'on a attribué les grandes actions de ces différens héros à celui-ci-

Hiprocheme, fontaine peu éloignée du mont Hélicon dans la Phocide (aujourd'hui Livadie). Elle étoit consacrée à Apollon et aux neuf Muses.

HIPPOLYTE, fils de Thésée, roi d'Athènes; et d'Antiope, reine des Amazones. Phèdre su marâtre, le voyant pénêtré d'horreur, au seul aveu qu'elle ne rougit pas de lui faire de sa passion criminelle, lui arracha son épée, dont

i,

elle se seroit percée de désespoir, si sa nourries présente ne l'en eût empêchée. La fureur de la vengeance la porta jusqu'à montrer cette épée à son époux, en accusant son fils d'avoir voulu attenter à son honneur. La fable dit que Thesée irrité, livra ce malheureux prince à la colère de Neptune, qui lui avoit promis d'exaucer son premier vœu. Hippolyte en effet côtoyoit le rivage de la mer, lorsque ses chevaux effrayés à la vue d'un monstre horrible que ce Dieu avoit envoyé, se précipitèrent à travers les rochers, où il périt au milieu des débris de son char fracessé.

Hydra, serpent monstrueux du marais de Lorne, près de Mycènes dans le Péloponèse (aujourd'hui la Marée). Il avoit, selon la fable, plusieurs têtes; et aussitôt qu'en lui en avoit coupé une, il en renaissoit plusieurs autres. Hercule vint à bout de l'assommer avec sa massue.

HYMEN. ou Hymenée, Dieu, qui, selon la fable, présidoit au mariage. Il étoit fils de Bac-chus et de Vénus. On le représente sous la figure d'un jeune homme couronné de roses, avec un flambeau à la main.

I

IRIS, fille de Thaumas, suivant la fable, et messagère de Junon, qui pour la récompenses de ses bons services, la métamorphosa en arc, et la plaça dans l'air sous les nuages. C'est ce qu'on appelle l'arc-en-ciel.

Ivar, bourg de la Normandie, diocèse d'Evreux, à 4 lieues de Dreux.

J

Jfrusalem, capitale de l'ancienne Judée, depuis que David l'eut conquise sur les Jubu-

séens, peuples de la terre de Canaan, et qui s'appeloit alors de leur nom Jébus. Nabuchodonosor, roi des Assyriens et des Babyloniens, s'en empara, l'an 600 avant J. C., et emmena les Juifs captifs à Babylone. Titus prit Jérusalem, l'an 70 de J. C., et la détruisit, ainsi que le temple. Au commencement du siècle suivant, l'empereur Adrien fit bâtir uue nouvelle ville près des ruines de l'ancienne. Elle fut prise, en 614, par les Perses, et, en 636, par les Sarrasins. Les Latins s'en emparèrent en 1099, et y fondèrent un nouveau royaume, qui dura 89 ans sous des rois français. Cette ville, aujourd'hui réduite presque à rien, est au pouvoir des Turcs, qui en chassèrent les Sarrasins, en 1517.

JOURDAIN, fleuve très-célèbre d'Asie, dans l'ancienne Palestine (aujourd'hui Sourie) et dont la vraie source est Phiala, auprès du mont Liban. Dans un cours de plus de 50 lieues, du nord au sud, il traverse le lac de Génésareth, ou mer de Tibériade, et se perd dans le lac Asphaltite, appelé aujourd'hui Mer morte.

Juda (royaume de), composé seulement de deux tribus du peuple de Dieu, Juda et Benjamin, mais aussi puissant que celui d'Israél que les dix autres avoient établi. Après la destruction de celui-ci, qui n'avoit duré que 250 ans, lorsque Salmanasar, roi de Syrie, s'en empara, le premier royaume se soutint longtemps avec éclat, et se maintiut même durant la captivité des Juifs à Babylone, au retour de laquelle, les restes des dix autres tribus s'étant réunis à celles-ci, ne formèrent plus qu'un seul peuple. Ce royaume de Juda avoit commencé sous son premier roi Saül, l'an 1095 avant J. C., et finit, en quelque sorte, à la mort du souverain sacrificateur et prince des Juifs, Hyrcan II l'an 40 avant J. C. A cette époque, les Romains, qui avoient assujetti les Juifs, leur ôtèrent le droit de se choisir un chef, et leur donnèrent

pour roi. Hérode, qu'on croit avoir été originaire d'Idumée, et juif de naissance. C'est sous son règne que Jésus-Christ naquit à Béthléem, et que dans le territoire de cette ville, on fit, par les ordres de ce roi cruel, un horrible massacre de tous les ensans mâles qui étoient au-dessous de deux ans. Il mourut rongé de vers, deux ou trois ans après la naissance du Messie. Le roi Hérode, devant lequel l'Homme-Dieu fut envoyé par Pilats, étoit son fils.

Junée, contrée célèbre de l'ancienne Syrie, en Asie, sur les côtes de la Méditerranée, et dont la capitale étoit Jérusalem. Elle porta pinsieurs noms, et sut appelée 1°. Terre de Canaan, du nom des Cananéens qui l'habitoient ; 2°. Terre promise, parce que Dieu l'avoit promise à son peuple chéri, c'est-à-dire, à la postérité des patriarches Abraham , Isaac et Jacob; 5°. Terre des Hébreux ou Israélites, lorsque ce peuple en eut pris possession : 4º. Royaume de Juda, et royaume d'Israël, lorsque ce même peuple s'étant divisé, il eut formé les deux royaumes de ces noms. 5°. Judée, lorsque ces deux peuples réunis ne formèrent plus que le royaume de Juda. Les Grecs et les Romains appelèrent cette contrée Palestine, du nom des Palestins on Philistins. peuples voisins, qu'ils commencèrent à connoître par le commerce. Depuis l'établissement du christianisme, on l'a nommée Terre Sainte, à oause des mystères que le divin auteur de notre religion y a opérés. Elle est très-fertile en grains, olives, vins, excellens fruits, et fait partie de la Sourie, dans la Turquie d'Asie.

Junon, fille, selon la fable, de Saturne et de Rhée, ou Cybèle. Elle étoit sœur et en même temps femme de Jupiter, déesse des empires, et reine des Dieux. Elle présidoit aux meriages et aux accouchemens; ce qui lui fit donner le nom de Lucine. La fable dit que la Discorde piquee do n'avoir pas été invitée aux noces de Thétis

Thétis et de Pélés, jeta au milieu de l'assemblée une pomme d'or, qui portoit cette inscription: à la plus belle. Junon, Pallas et Vénus se la disputèrent. Páris, fils de Priam, roi de Troie, gardoit alors des troupeaux sur le ment Ida. Les trois Déesses le choisirent pour juge de leur différent, qu'il termina, en donnant la pomme à Vénus. De là cette haine implacable de Junon contre la nation Troyenne. On la représente assise sur un trône au milieu des nues, tenant un sceptre à la main, et ayant le diadème sur la tête. Son char étoit traîné par des paons, oisseux qui lui étoient consacrés.

\mathbf{L}

LANDAU, ville très-forte de France, et l'une des plus fortes de toute l'Europe, à l'extrémité septentrionale de l'Alsace, sur la rivière de Queich. Elle étoit autrefois impériale: mais elle lut cédés à la France par le traité de paix de Westphalie, en 1648.

Lans, petite ville de France, dans l'Artois, sur le maisseau de Souchets, au mord d'Arras.

Louis (Saint), roi de France, et le neuvième de nom, de la troisième race. Il monta
sur le trône, en 1226, et fut, sous tous les
repports, un des plus grands monsrques qui
aient existé. Mais les deux croisades qu'il entreprit lui furent très-funestes. Dans la première, il
fut fait prisonnier près de Massoure, non loin
de Damiette, en Egypte. Dans la seconde, il
mourut de la peste, en 1270, sous les murs de
Tunis, qu'il assiégoit. Robert, son sixième fais,
fut le chef de la maison de Bourbon. Je dirai ici
qu'il y a des auteurs qui prétendent que nos
rois de la troisième race descendont des rois de
la seconde, et ceux-ci des rois de la première.
Les preuves historiques qu'ils en apportent, sont
solides. Mais elles ne sont pas tout-à-fait incontestables.

Tome II.

M

MACEDOINE, grande contrée d'Europe, qui faisoit autrefois partie de la Grèce, et qui comprenoit plusieurs provinces ou royaumes. Elle fut le théâtre de deux fameuses batailles, dont l'une se livra, dans les plaines de Pharsale, entre César et Pompée, et l'autre près de Philippes, entre Octave et Marc-Antoine réunis, et Brutus et Cassius, généraux de la république Romaine. La Macédoine d'aujourd'hui, beaucoup moins étendue, est une province de la Turquie d'Europe. Les Turcs l'appellent Coménolitari.

MACHABÉR (Judas), pontife des juifs, un des plus rélés qu'ils aient eus pour le culte du vrai Dieu, et tout à-la-fois un de leurs plus grands généraux. Il battit plusieurs fois, avec des forces très-inférieures, les plus habiles capitaines des rois de Syrie, et profita d'un court intervalle de paix pour réparer le temple de Jérusalem, où il fit élever un nouvel autel à la place de celui que les idolâtres avoient profané. Vainqueur ensuite dans toutes les batailles qu'il livra aux divers peuples, il eut à combattre, avec 5000 hommes seulement, une armée formidable du roi de Syrie. Ses soldats effrayés à la vue de tant d'ennemis l'abandonnèrent avant l'action; et il ne lui resta que 800 braves, à la tète desquels il fondit courageusement sur l'aile droite des Syriens, et fut tué dans la mêlée; l'an 161 avant Jésus-Christ.

MARATRON, ville de l'Attique à trois lieues d'Athènes, et près de laquelle les Grecs, au nombre de dix mille hommes seulement, commandés par Miltiade, remportèrent, l'an 49 avant Jésus-Christ, une grande victoire sur une des plus nombreuses armées de Darius, roi des Perses, et dont ils firent un horrible carnage.

MARCELLUS, un des descendans de ce célèbre Marcellus, qui, par les victoires qu'il remporta sur Annibal en Italie, mérita qu'on l'appelât l'épés de Rome, comme Fabius, son collègue, en avoit été appelé le bouclier. Il fut le grandpère du jeune Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste, qui, en le mariant avec Julie, sa fille, l'adopta pour son fils et son successeur à l'Empire. Ce dernier, mort à la fleur de son âge, est le même dont Virgile fait l'éloge à la fin du sixième livre de l'Enéide.

MAYENCE, ville d'Allemagne dans le cercle électoral, ou du Bas-Rhin, sur la rive gauche de ce fieuve, vers l'endroit où il reçoit le Mein. Elle est la capitale de l'électorat de son nom; et son archevêque, le premier des électeurs et grand-chancelier de l'Empire, a le droit de présider dans les assemblées générales. C'est à Mayence que l'imprimerie fut inventée, vers l'an 1440, par un gentilhomme, nommé Guttemberg, qui, après avoir fait plusieurs essais, aidé de Jean Fusth ou Fauste, orfèvre de cette ville, et de Pierre Schoeffer, de la petite ville de Gernsheim, dans le landgraviat de Darmstadt, parvint, vers l'an 450, à imprimer des ouvrages entiers.

On prétend aussi que c'est à Mayence qu'un moine, cordelier, originaire de Fribourg, et nommé Bertod Schwarts, mais dont le vrai nom étoit Constantin Ancklitzen, inventa en 1280 la poudre à canon et les armes à feu. Cependant quelques auteurs attribuent cette funeste découverte à Roger Bácon, anglais, qui vivoit dans le treizième siècle. Les Vénitiens firent usage du canon dès l'an 1300, les Anglais en 1334 à la bataille de Créci, et les Français en 1538.

MAYERNE (Charles de Lorraine, duc de), né en 1554. Il étoit le deuxième fils de François de Lorraine, duc de Guise, qui dans nos guerres de religion fut assassiné au siège d'Orléans, par Poltrot, gentilhomme protestant. Mayenne sesignala dans plusieure combate contre les huguenots; et après la mort treglque du duc et du
cardinal de Guise, ses frères, il se déclara le
chef de la ligne, et prit le titre de lieutenant
général de l'Etat et couronne de France. Henri
L' le battit dans toutes les rencontres, et le reçut
avec bonté lorsque cet illustre rebelle se soumit.
Il lui donna même le gouvernement de l'He-deFrance. Mayenne mourut à Soissons en 1611, ne
laissant qu'un fils, mort, en 1621, sans postérité.

MÉCÈRE (Cains Clinius), descendant des anciens rois d'Étrurie (aujourd'hui Toscane). Il se trouva à toutes les batailles que livra: 'suguste, avant de parvenir à l'Empire, et en fut toute sa vie le principal favori et le conseil. Mais il n'usa de sa faveur que pour faire du bien aux autres, en leur procurant des places et des dignités. Pouvant prétendre à tout, il se contenta, jusqu'à la mort, du simple rang de chevalier romain. Il ne cessa d'être le protecteur des sciences et des arts, et l'ami des gens de lettres estimables, particulièrement de Virgile et d'Horace. Son nomest aujourd'hui un titre d'honneur pour les grands qui l'imitent sous ce rapport. Il mourut l'an 8 avant Jésus-Christ.

Mémorae (déesse de) ou Mnémosyne, nymphe que Jupiter aima, et qu'il rendit mère des neuf muses. Les anciens la révéroient sous le nom de déesse de mémoire. Ce qui a donne lieu à cette fiction, c'est que la mémoire est absolument nécessaire dans l'étude des sciences et des arts.

MÉMOIRE (filles de). Nom que l'on donne souvent aux neuf muses, cemme filles, selon la fable, de Mnémosyne, ou la déesse de mémoire. On les appelle aussi les neuf sœurs, et quelquefois piérides, parce qu'elles étoient nées sur le mont Pierius.

Mency, né à Longuy en Lorraine, général de l'armée du duc de Bavière, et digne de se mesurer avec le grand Condé. Après s'être signalé en diverses occasions; principalement à la prise de Fribourg en 1644, il fut battu dans la même année sous les murs de cette ville; fut blessé l'année suivante à Nordlingue, et mourut de acs blessures. On l'enterra dans le champ de bataille, et l'on grava sur son tombeau une inscription latine, dont le sens est:

Atrête, voyageur, tu foules un héros!

MESSINE, capitale de la Sicile, sur le détroit qui porte son nom, et auprès duquel est un fare, ou une tour avec un fanal. Elle étoit très-considérable du temps des Romains, et ne le fut pas moins dans la suite sous les Français, qui, malgré tous les efforts des rois d'Arragon, possédèrent la Sicile pendant une partie du treizième siècle. Mais ces mêmes Français, victimes d'une horrible conspiration, furent tous égorgés en 1262 le jour de Pâques, à l'heure de vêpres c'est ce qui a fait appeler ce massacre Vépres siciliennes. La population de Messine fut dès-lors bien diminuée: elle l'a été encore bien davantage par le tremblement de terre qui s'y est fait sentir le 5 févries 1783.

MÉTAURE, rivière d'Italie, dans cette partie de l'ancienne Ombrie, qui fait aujourd'hui le duché d'Urbin. Elle prend sa source au pied de l'Apennin du côté de l'Orient, et va se jeter dans la mer Adriatique, ou golfe de Venise. On l'appelle aujourd'hui Metro ou Metaro.

Mollesse (la), divinité poétique qu'on peut bien croire être la sœur du dieu du sommeil. Voyez le mot Morphée dans les notes, à la fin du premier volume.

N

NARCISSE, fils, selon la fable, du fleuve Céphise et de la nymphe Liriope. Il étoit si beau,
que toutes les nymphes desiroient l'avoir pour
époux. Mais il n'en écouta aucune, et se livra
tout entier au plaisir de la chasse. Un jour
s'étant reposé sur le bord d'une claire fontaine,
et ayant aperçu son image dans l'eau, il en devint si amoureux, qu'il sécha de langueur. Les
Dieux le changèrent en une fleur qui porte son
nom.

NÉRONS (les). Ils étoient de la maison Claudia, dont le premier auteur fut Attus Clausus, un des plus puissans seigneurs de la Sabine, qui, après l'expulsion des Tarquins, fut avec cinq mille de ses vassaux s'établir à Rome, sous le nom d'Appius Claudius. Cette maison se divisa en plusieurs branches, dont la plus distinguée fut celle qui descendoit du quatrième fils du dictateur Appius Cœcus; et le plus illustre de fette branche fut Caius Claudius Néron, vainqueur d'Asdrubal, près du fieuve Métaure. Elle avoit pris le nom de Néron de la langue sabine, où Néro signifie braye.

Nondlingue, ville libre et impériale d'Allemagne dans le cercle de Souabe sur la rivière d'Aigre, au nord-ouest d'Ausbourg.

0

OLYMPE, montagne située aux confins de la Thessalie (aujourd'hui Janua). Comme elle étoit fort élevée, les poëtes anciens la prenoient pour le cjel. Aujourd'hui le mot Olympe signifie également en poésie le ciel.

Onne (fills de l'). On appelle ainsi quelquefois Vénus, parce qu'elle naquit, suivant la fable, de l'écume de la mer. ORITHIE, fille d'Erecthée, roi d'Athènes. Elle fut enlevée, suivant la fable, par le vent Borée, qui n'avoit pu l'obtenir de son père pour l'épouser.

P

PALESTINE. Voyez le mot Judée.

PALLAS. Voyez le mot MINERVE dans les notes, à la fin du premier volume.

PARMASSE, montagne dans la Phocide, qui fait aujourd'hui partie de la Livadie dans la Turquie d'Europe. Elle étoit, selon la fable, consacrée à Apollon et aux neuf muses, qui y faissient leur séjour ordinaire.

PARQUES (les), déesses des enfers selon la fable, et qui filoient la trame de la vie des hommes. Elles étoient trois sœurs: Clotho, qui tenoit la quenouille et tiroit le fil; Lachésis, qui tenoit le fusean, et Atropos, qui coupoit le fil avec des ciseaux. Les poètes les représentent vivant toujours ensemble d'un parfait accord.

PÉGASE, cheval ailé, qui, selon la fable, naquit du sang de Méduse, lorsque Persée, muni du bouclier de Pallas, et d'une épée, coupa la tête à cette gorgone. En naissant, il frappa du pied contre un rocher, et en fit jaillir la fontaine d'Hipocrène. Il paissoit aux environs du Parnasse, et servoit de monture à Apollon et aux muses.

PÉRICLES, fils de Xantippe, illustre athénieu. C'est un des plus grands hommes que l'ancienne Grèce ait produit. Grand capitaine, il battit les Sicyoniens, peuples du Péloponèse (aujour-d'hui Morée); ravagea l'Arcadie située au centre de ce même pays, et s'empara, après un siège de neuf mois, de Samos, capitale de l'île de ce nom (aujourd'hui Céphalonie, dans la mer Io-

nienne). Habile politique, il gouverna sa patrie pendant quarante ens, et il en fut le seul maître pendant les quinze dernières années, ayant fait bannir tous ses rivaux. Cependant il fut con∹ damné à une amende pour avoir engage les Athéniens à continuer la guerre contre les Lacédémoniens: mais le peuple ne tarda pas à lui demander pardon de son ingratitude. Excellent orateur, on l'appeloit l'Olympien, parce qu'il mettoit toute la Grèce en mouvement par la force et la vivacité de son éloquence foudroyante. Péricles eut la douleur de voir périr tous ses enfans de la peste, et mourut lui-même de ce fléau, l'an 429 avant Jésus-Christ, après avoir joint le port Pyrée à la ville par une longue muraille, et avoir élevé neuf trophées pour monumens de ses victoires.

PÉTERVARADEIN, ville du royaume de Hongrie dans l'Esclavonie, sur la rive droite du Danube, à 18 lieues nord-ouest de Belgrade.

Prilémon et Bavois Ces deux époux d'un âge avancé, recurent, suivant la fable, dans leur petite cabane Jupiter et Mercure qui visitoient la Phrygie sous la figure humains. Les habitans du bourg voisin, livrés à toutes sortes de débauches, avoient refusé l'hospitalité à ces dieux voyageurs. Jupiter, pour les en punir, fit tomber du ciel une pluie de feu, qui détruiset en un moment le bourg et tous ses environs. La cabane de Philémon et de Baucis fut changée en un temple, dont ils furent les prêtres suivant le souhait qu'ils avoient formé. Jupiter accomplit aussi leur second vœu qu'ils lui avoient adressé, de ne pas mourir l'un sans l'autre. Après une longue suite d'années, ils se virent tous les deux métamorphosés dans le même moment, Philémon en chêne, et Bauois en tilleul.

PHILITINS, peuples qui tiroient leur origine des Egyptiens, et qui occupoient les bords de la mer Méditerranée, au aud-ouest de la Judée, aujourd'hui Terre Sainte.

PRESUS. Quoique ce nom n'ait été donné à Apollon que dans le ciel où il étoit le soleil, les poëtes le lui ont quelquefois donné sur la terre, où il étoit le dieu des sciences et des arts. Voyes le mot Apollon dans les notes, à la fin du premier volume.

Pise, ville de la Grèce dans l'Élide, contrée du Péloponèse (aujourd'hui Morée). On y célébroit, tous les quatre ans, les jeux olympiques qu'Hercule avoit institués en l'honneur de Jupiter. Ces jeux consistoient en cinq sortes d'exercices, qui étoient, 1°. la course, soit à pied, soit à cheval, soit sur un char; 2°. le ceste, espèce de gantelet garni de fer ou de plomb, dont les athlètes sa servoient pour se frapper c'est ce qu'on appelle aussi le combat du pugilat; 3°. le disque, sorte de palet qu'il jetoient au loin, pour faire paroître leur force et leur adresse; 4°. le saut; 5°. la lutte.

PLATÉE, ville de Béotie en Grèce, située au pied du mont Cithéron, et près de laquelle Mardonius, général de Xerxès, roi des Perses, fut entièrement défait l'an 479 avant Jesus-Christ, par Arietide, général des Athéniens, et Pausanias, général des Spartiates.

PLUTUS, dieu des richesses, suivant la fable, et que quelques-uns font fils de Cérès, et d'antres de la fortune. On le représente hoiteux, lorsqu'il vient aux hommes; aveugle, lorsqu'il distribue les richesses, et avec des ailes, lorsqu'il s'en va, Bien des auteurs le confondent avec Lluton, qu'ils regardent comme le dieu des richesses et des mines souterraines.

Pollux, file, selon la fable, de Jupiter et de Léda, femme de Tyndare, roi de Laconie dans le Péloponèse (aujourd'hui Morée). On ne le sépare point de Castor, son frère jumeau, avec lequel il étoit uni de l'amitié la plus tendre. Pollux étoit un redoutable athlète, et Castor manioit supérieurement un cheval. Ils se signalèrent ensemble par divers exploits, et purgèrent la mer des pirates qui l'infestoient. Jupiter avoit donné l'immortalité à Pollux, qui obtint de la partager avec son frère; de sorte qu'ils passoient alternativement six mois dans le ciel et six mois dans les enfers. Enfin ils furent tous les deux placés au rang des astres, et révérés comme des dieux favorables aux navigateurs. Ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que ces deux étoiles paroissent rarement ensemble.

Pompie, fils de Pompée Strabon et de Lucilia, d'une famille noble, né à Rome l'an 106 avant Jésus-Christ, attaché au fameux Sylla, qui dans la suite se fit nommer dictateur perpétuel. Pompée reçut pour prix de ses exploits militaires les honneurs du triomphe, à l'âge de 24 ans, quoiqu'il fut simple chevalier romain. C'est alors qu'on lui donna le surnom de grand; et peu de temps après, il fut élu consul avant l'âge requis par les lois. Il termina glorieusement plusieurs guerres importantes en Afrique et en Asie, où périt le célèbre Mithridate, roi de Pont; subjugua un grand nombre de nations; prit une infinité de villes; fut trois fois honoré du triomphe, et trois fois du consulat; établit plusieurs lois fort sages, et vit dans Rome une statue équestre s'élever en son honneur. Mais devenu chef de parti dans la guerre civile, il fut battu par César à Pharsale. Ptolomée, roi d'Egypte, qui lui devoit sa couronne, et qui lui avoit accordé, après cette défaite, un asyle dans ses États, eut la perfidie de le faire assassiner l'an 48 avant Jésus-Christ.

PORCIA. Cette loi proposée par le tribum M. Porcius Caton, vers l'an de Rome 554, environ 200 ans avant Jésus-Christ, désendoit d'enchainer, de lier, de garotter, de frapper ou de mettre à mort un citoyen romain: elle permettoit seulement de condamner à l'exil un citoyen convaincu d'un crime capital.

Porose, montagne du Pérou, qui renferme d'abondantes mines d'argent. Il y a tout auprès une grande et belle ville du même nom.

PROMÉTRÉE, fils de Japet, qui, suivant la fable, étoit lui même fils du Ciel et de la Terre. Après avoir formé de terre et d'eau les premiers hommes, il alla, avec le secours de Pallas, dérober le feu du ciel pour les animer. Jupiter irrité de ce vol, le fit attacher sur le sommet du mont Caucase, où un vautour lui mangeoit le foie, à mesure qu'il renaissoit.

R

RAMNOUILLET (Julis de), fille de Catherine de Vivonne, et de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, dont l'hôtel étoit le rendez-vous de tous les beaux esprits de son temps. Mariee à l'estimable duc de Montausier, elle fut dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, et gouvernante du grand dauphin. Elle mourut, en 1671, âgée de 64 ans.

REMES, ville de France en Champagne, trèsancienne, bien peuplée, et dont l'archevêque étoit premier duc et pair du royaume. Il avoit le privilége de sacrer nos rois; et c'est à Reims que se faisoit cette auguste cérémonie.

RENOMMÉE (la), divinité poétique, messagère de Jupiter, et qui habitoit jour et nuit les lieux les plus élevés, pour voir ce qui se passoit, et pour aller ensuite le publier par-tout. Elle étoit, sujvant les poëtes, d'une taille gigantesque, ayant des ailes, et autant d'yeux, d'oreilles, de bouches et de langues, que de plumes sur son corps. On l'appelle souvent la Décase aux cent voix.

Rocaor, ville forte de France en Champagne, sur les confins du Hainaut, à deux lieues de la Meuse, dans une plaine environnée de forêts.

ROMULUS, fondatsur de la ville de Rome, dont il fut le premier roi. Un jour qu'il faisoit la revue de son armée, il disparut pendant un grand orage, l'an 715 avant J. C.; soit que, suivant quelques-uns, il eut été frappé du tonner e; soit que, suivant d'autres, les sénateurs de Rome l'eussent fait assassiner. Il étoit fils de la vestale Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe; et les Romains lai donnoient pour père le Dieu Mars, par lequel ils prétendoieut qu'il avoit été enlevé au ciel. Aussi lui décernoientils les honneurs divins, et tous les ans, ils lui offroient des sacrifices. Poyez le mot Rome dans les notes, à la fin du premier volume.

9

Samanz, nom de la capitale du royaums d'araël après la destruction duquel, il fut celui d'une province habitée par des colonies, que les rois d'Assyrie y avoient envoyées de leurs états.

SAUMAISE, famoux critique et littérateur qui avoit une érudition immense. Il étoit né, en 15 8, à Semur en Bourgogne, et mourut, en 1653, aux eaux de Spa, hourg d'Allemagne, dans le pays de Liége.

SAVOIR (Marie-Adélaïde de), née à Turin, en 1585. Elle épousa, en 1697, le duc de Bourgogne, fils ainé du grand dauphin. Sa beauté, son esprit, son caractère lui gagnèrent tous les cours. Cette princesse aimoit tendrement son

époux, et l'aimoit pour lui-même. Elle mourut en 1712. Voyez le mot Boyngognz.

Scythib, vaste contrée, qui renfermoit autrefois la partie septentrionale de l'Asie, et qui s'étendoit jusqu'en Europe. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la petite et la grande Tartarie. La petite est en Europe, et comprend, au midi, la presqu'île de Crimée (anciennement Chersonnèse Taurique), gouvernée par un prince ap-pelé Kan des petits Tartares; au nord, le pays des Tartares Nogais, divisés en hordes, c'est-àdire, assemblées de familles, qui obéissent à leurs Muršes, ou chefs de tribus. La grande Tartarie est en Asie, et comprend, au midi, la Tartarie Indépendante, gouvernée par divers Kans, et · la Tartarie Chinoise, séparée de la première par une grande muraille, et gouvernée par des princes, ou tributaires ou dépendans des empereurs de la Chine; au nord, la Tartarie Russienne, ou Russie asiatique, aussi grande que les deux autres, et entièrement soumise aux empereurs de Russie. Celle-ci s'étend au-delà du cercle polaire, et se trouve fort exposée aux vents du nord.

SEMPRONIA. Cette loi, proposée par le tribun C. Sempronius Gracchus, vers l'an de Rome 630, environ 124 ans avant J. C., défendoit de juger un citoyen, pour crime capital, sans l'aveu du peuple. Elle confirma sur ce point la loi Valéria, rendue vers l'an de Rome 245, énviron 507 avant J. C.; la loi des douze tables, rendue vers l'an de Rome 504, environ 448 ans avant J. C., et la loi Porciu, dont j'ai parlé ailleurs. Voyez ce mot.

SERNACHÉRIB, roi d'Assyrie. Nous lisons dans l'Ecriture sainte que, vers l'an 710 avant J. C., ce prince impie et blasphémateur du saint aom du vrai Dieu, étant entré, avec une armée formidable, dans la Judée, s'empara de plusieurs villes, dont il fit passer les habitans au fil de l'épée, et fut ensuite camper à quelques lieues de Jérusalem, qu'il avoit dessein d'assiéger et de réduire en cendres. Mais le Seigneur touché des prières du prophète Isaie, et du vertueux Ezéchias, roi de Juda, envoya son ange exterminateur, qui dans une seule nuit, mit à mort cent quatre vingt-cinq mille Assyriens, c'est-à-dire, toute leur armée, à la réserve du roi et de quelques-uns de ses courtisans. Peu de temps après, il fut assassiné dans ses États par ses deux fils aînés.

Sicáz, promontoire de la Troade, non loin duquel étoit située la ville de Troie.

Sion, montagne célèbre qui se trouvoit dans la partie la plus méridionale de la ville de Jérusalem. Les Jébuséens, peuples de la terre de Canaan, y avoient bâti une fameuse citadelle, où le roi David, après les en avoir chassés, plaça son palais.

Sirkurs, monstres fabuleux, moitié femmes et moitié oiseaux, suivant les plus savans mythologistes. Ces sirènes habitoient des îles désertes, sur les côtes de Sicile, ou de la Campanie (aujourd'hui terre de Labour, dans le royaume de Naples), et y attiroient, par leurs chants mélodieux, tous les passans qu'elles dévoroient.

Solon, né à Athènes vers l'an 639 avant J. C., at mis au nombre des sept sages de la Grèce. Ses concitoyens divisés par la guerre civile, concernant l'espèce de gouvernement qu'ils vouloient établir, le nommèrent unanimement Archonte, et souverain législateur. On lui avoit plusieurs fois offert la royauté, qu'il avoit constamment refusée. Après avoir donné à sa patrie les lois les plus sages, et qui sont encore admirées, Solon voyagea d'abord en Egypte, et passa enauite à la cour de Cræsus, roi de Lydie, province de l'Asie mineure (aujourd'hui Natolis). De retour à Athènes au bout de dix ans, il eut la douleur

٧,

de trouver cette ville livrée à ses anciennes factions, et d'y voir *Pisistrate*, seul maître absolu du gouvernement. Il mourut deux ans après, l'an 55g avant J. C.

SPRINK (le), monstre, qui, suivant la fable, avoit la tête d'une femme, le corps d'un chien, et les griffes d'un lion, avec des ailes,

SFIRE, ville d'Allemagne, dans le cercle électoral, ou du Bas-Rhin, sur la rive gauche de ce fleuve, au sud de Worms. Elle est, comme celle-ci, libre et *Impériale*, et reconnoît son évêque pour son souverain. On y tint, en 1527, pour les affaires de religion, une grande diète, où les luthériens firent des protestations; ce qui leur fit donner le nom de *Protestans*.

SYBARIS, ville qui n'existe plus, et dont les habitans, eutièrement livrés à la mollesse, passoient leur vie dans les plasirs. Elle étoit dans la Lucanie (aujourd'hui Basilicate, province du royaume de Naples).

Т

TAGE (le), fleuve d'Espagne, qui prend sa source dans la nouvelle Castille, où il forme le port de Lisbonne, et se jette, à deux lieues audessous de cette ville, dans l'Océan atlantique.

TARTARES. Voyez le mot Scytie.

TREBES, ville célèbre de la Grèce, et capitale de la Béotie, qui fait aujourd'hui le milieu de la Livadie. Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, en fut le fondateur et le premier roi, La fable dit qu'aussi-tôt qu'il fut arrivé dans ce lieu, il fit un sacrifice aux Dieux, et envoya ses compagnons à une fontaine voisine, pour qu'ils y puisassent de l'eau. Mais ils furent tous dévorés par un dragon qui la gardoit. A cette nouvelle, Cadmus, par le conseil de Mineree, y accourut, tua se monstre, et en soma les dents, d'où naquirent des hommes tout armés qui s'entr'égorgèrent tous, à l'exception de cinq, dont il se servit pour élever les murs de Thèbes. Cette ville, fameuse dans l'âge brillant des républiques de la Grèce, n'est plus aujourd'hui qu'un petit bourg, nommé Tiva ou Stives.

Thémis, déesse de la Justice, et fille, selon la fable, du Ciel et de la Terre. On la représente tenant une balance d'une main, et une épée de l'autre, avec un bandeau sur les yeux.

TEÉMISTOCLE, né à Athènes, l'an 527 avant J. C., d'un père vertueux, qui le déshérita, dans sa jeunesse, à cause de sa conduite extrêmement déréglée. Cette punition sévère, mais juste, changea entièrement le cœur de Thémistocle, qui ne tarda pas à consacrer ses talens au service de sa patrie. Il se distingua d'abord à la bataille de Marathon, et gouverna ensuite la république avec tout le génie d'un grand homme d'état et d'un grand capitaine. Après la fameuse victoire qu'il remporta près de Salamine sur les Perses, il fit bâtir à Athènes le port Pyrée, et destina des fonds pour construire des vaisseaux toutes les années. Mais les foiblesses de l'envie, qui ternissoient ses éminentes qualités, l'avoient porté à exiler Aristide surnommé le Juste. Il fut lui-même à son tour la victime des cabales de ses envieux; et l'homme qui avoit été la gloire d'Athènes, en fut banni. Artaxercès, roi des Perses, lui donna une retraite dans ses états, et le nomma bientôt après commandant général de ses armées contre les Grecs. Mais *Thémistocle*, loin de vouloir faire la guerre à sa patrie, termina ses jours par le poison. On rapporte qu'un jour, il dit en riant à ses amis : Ce petit gar-çon que vous voyez-là, (c'étoit son fils) est l'arbitre de toute la Grèce; car il gouverne sa mère; sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens,

et les Athéniens gouvernent tous les Grecs. Que de républiques, où un seul homme jouit d'un crédit, qui ne diffère en rien d'un pouvoir vraiment monarchique.

Théms, une des déesses de la mer, fille de Nérée et de Doris, et petite-fille de Théthys, femme de l'Océan. Elle étoit si belle, qu'elle fut recherchée de plusieurs d'entre les premiers Dieux, qui renoncèrent à l'épouser, lorsqu'ils apprirent par l'oracle qu'elle auroit un fils, qui seroit plus grand et plus illustre que son père. Elle fut mariée à Pélée, roi de la Phthiotide en Thesalie; et tous les Dieux et toutes les Déesses du ciel, de la terre et des eaux, excepté la Discorde, assistèrent à ses noces, qui se firent sur le mont Pélion. Le héros qu'elle mit au monde, est Achille.

TITANS, enfans de Titan, qui étoit fils du Ciel et de la Terre. Ce sont les mêmes géans qui déclarèrent la guerre à Jupiter. Voyez le mot ETNA dans les notes, à la fin du premier volume.

Tainurs, magistrats créés à Rome, pour défendre les intérêts du peuple, et qui devoient être toujours tirés du corps des plébéiens. Leur personne était sacrée, et un soul d'entre eux avoit le pouvoir de s'opposer à l'établissement d'une loi par ce seul mot veto (je l'empêche); pouvoir dangereux et funeste, qui devint la source des factions dont Rome fut sans cesse déchirée, et qui bannirent de son sein la paix et le bonhour.

V

VAUX, belle terre, arrosée par la petite rivière ou le ruisseau de Lanqueil, dans le Hurepoix, près de Melun. Elle appartenoit à Fouquet, qu'on accusoit d'y avoir dépensé près de trents-

Tome II.

six millions d'anjourd'hui à faire bâtir le château, et portoit alors le nom de Vaux-le-Vicomte. Au commencement du siècle dernier, elle fut appelée Vaux-le-Villars, du maréchal de ce nom, qui en avoit fait l'acquisition. Elle passa ensuite à la maison de Praslin, qui lui donna le sien.

Vénus, fille, suivant plusieurs poëtes, de Jupiter, et de la nymphe Dioné; mais suivant bien d'autres, née de l'écume de la mer, d'où elle sortit sur une conque marine, avec tout l'éclat de la beauté, et fut enlevée par les Heures dans le ciel. Les Dieux la trouvèrent si belle, qu'ils la nommèrent la Déesse de l'amour. Elle est toujours accompagnée des grâces, des ris, des jeux, des plaisirs et des attraits dont elle étoit la mère. On la représente avec l'Amour, ou Cupidon, son fils, sur un char traîné par des colombes ou des cygues.

VERRÈS, citoyen romain, qui exerça la charge de préteur en Sicile. Il fut accusé de concussion par les Siciliens mêmes, l'an 82 avant J. C.; et sans attendre sa condamnation, il s'exila luimeme, conservant encore de grandes richesses, quoiqu'il eût répandu beaucoup d'or, pour obtenir un jugement favorable.

VERTURNE, Dieu de l'automne et des jardins. Il présidoit, suivant les poëtes, aux changemens réglés qui entretiennent le bel ordre de la nature et pouvoit lui-même se changer en toutes sortes de formes. Il prit celle d'une vieille, pour persuader à Pomone de l'épouser. On lui avoit élevé un temple à Rome; et l'on célébroit ses fêtes au mois d'octobre, temps de la récolte des fruits.

Victoire (la), divinité allégorique, à laquelle les poëtes donnent pour père le Styr, fleuve des enfers, et qu'ils disent avoir été élevée avec Minerve. On la représente sous la figure d'une jeune fille avec des ailes, portant d'une main une couronne, et de l'autre une palme.

Vulcain, fils, selon la fable, de Jupiter et de Junon, et Dieu du feu. Jupiter le trouva si laid et si difforme aussitôt après sa naissance, que d'un coup de pied il le précipita du haut du ciel sur la terre. Cette chûte rendit Vulcain boiteux, ce qui n'empêcha pas qu'il n'épousât Vénus, déesse de la beauté. Voyez le mot ETNA dans les notes, à la fin du premier volume.

Worms, ville d'Allemagne, dans le cercle du Haut-Rhin, sur la rive gauche de ce fleuve. Elle est libre et *Impériale*, c'est-à-dire, qui ne dépend que de l'empereur, quoique son évêque, prince de l'Empire, en soit souverain. Il s'y est tenu plusieurs diètes ou assemblées générales de l'Empire, entr'autres, celle de 1521, au sujet des troubles qu'excita l'hérésie de Luther, qui y assista.

X

XANTHE, fleuve qu'Homère et les autres poëtes de l'antiquité ont rendu célèbre, parce qu'il couloit près de la ville de Troie. Il prend sa source au pied du mont Ida, dans la Troade, province de l'Asie mineure (aujourd'hui Natolie), et se jette dans la mer Egée (aujourd'hui l'Archipel). C'est le même que le Scamandre, qui reçut son nom de Scamander, venu de l'île de Crète dans ce pays avec une colonie.

\mathbf{z}

ZÉLIE, ville qui n'existe plus. Elle étoit dans la Médie, vaste contrée d'Asie, et dont les anciens vantent beaucoup les richesses. Cette contrée dont Cyrus étoit devenu l'héritier, son royaume de Perse, et l'empire d'Assyrie qu'il avoit conquis, ayant été réunis, vers l'an 338 avant J. C., formèrent l'empire des Perses, le plus grand qui eût existé jusqu'alors.

Fin des Notes du Tome second.

, • • • • . . .

